Titre : **Au drapeau ! : récits militaires extraits des mémoires de G. Bussière et E. Legouis, du comte de Ségur, du maréchal Masséna, du général vicomte de Pelleport,... et des journaux... / Maurice Loir ; avec une préface par George Duruy et un tableau historique des régiments français**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Organisation**
Auteur : **Loir, Maurice (1852-19..)** **Duruy, George** (1853-1918). Préfacier	Origine : **http://gallica.bnf.fr/** **Droits : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : **Hachette (Paris)** **1897**	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2015**

Ancestramil

MAURICE LOIR

AU DRAPEAU !

Au drapeau !

CET OUVRAGE EST ILLUSTRE

De 12 planches hors texte, de 12 en-têtes et de 12 culs-de-Lampe
Reproduits en couleurs par M. H. Reymond,
D'après les aquarelles de J. Le Blant.
La couverture a été exécutée par le même graveur, d'après une aquarelle
De M. Giraldon.

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE
Un exemplaire unique sur papier vélin du Marais
Contenant les 36 aquarelles originales de Julien Le Blant,
25 exemplaires sur papier de Chine
Contenant une double suite de toutes les gravures,
Une en couleurs, l'autre en noir.

———

Ancêtre Tramil

RECITS MILITAIRES EXTRAITS DES MEMOIRES

De G. Bussière et E. Legouis, du Comte de Ségur, du Maréchal Masséna,
Du Général vicomte de Pelleport, du Capitaine S. Carnot,
Du Maréchal Marmont, du Commandant du Fresnel, du Général Corbineau, du Général Thoumas,
du Général Ambert, du Général baron Lejeune, de Norvins, de A. Vandal, de A. Thiers,
du Comte de Michaud, de A. Lallemand, de E. de Lyden,
du Baron Petiet, de Camille Rousset, du Capitaine Richard,
de Garnier-Pagès, du Général du Barail, de A. Rambaud, de P. Laurencin,
de Germain Bapst, de Fernant Hue, de Roger de Beauvoir, du Lieutenant Painvin,
de Dick de Lonlay, du Capitaine Simon, de Jules Claretie,
du Comte S. Jacquemont, et des Journaux du temps.

AVEC UNE PREFACE PAR

GEORGE DURUY

ET UN TABLEAU HISTORIQUE DES REGIMENTS FRANCAIS

———

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1897

Ancestrama

Le Drapeau

SUR certains points de la côte bretonne, au sommet de la falaise dont les vagues rongent éternellement la base, on voit une croix, dressée en face de l'immensité verte et mouvante des flots.
Elle est de bois ou de pierre ; aucun ornement, aucune inscription ne la décore. Mais des mères et des veuves viennent depuis de très longues années y prier pour ceux que l'océan leur a pris ; et d'autres femmes y viendront à leur tour, vêtues de noir et désespérées comme elles, aussi longtemps que la mer perfide se fera un jeu de nourrir les pêcheurs et de les dévorer. Parmi les grondements des lames furieuses et la plainte lugubre du vent dans les cordages, des marins en détresse ont, dans l'angoisse de l'horrible mort entrevue, tourné leur suprême pensée vers cette croix, où leurs mains enfantines suspendaient pieusement les fleurs d'or des genêts tressées en couronnes.
Et c'est pourquoi le modeste monument parle si éloquemment à nos cœurs, que le moins dévot est tenté de s'incliner avec respect en passant devant lui. Cette croix, cette humble croix est auguste de toutes les espérances, de toutes les douleurs que de pauvres âmes humaines ont apportées à son pied.

___

Des roulements de tambours, puis une joyeuse sonnerie de clairons ont annoncé l'approche de la troupe. Dans la rue aussitôt les passants s'arrêtent; les cochers retiennent leurs chevaux et se rangent ; des fenêtres s'ouvrent, se garnissent de figures curieuses. D'une allure leste et martiale le régiment s'avance. Les pieds des soldats se relèvent ou se posent tous ensemble, les bras retombent en cadence dans le rang. On dirait qu'une seule âme circule dans ces centaines de corps jeunes et vigoureux, leur communique le mouvement rythmique qui les balance. La foule admire, et la foule a raison : car dans cette force réglée, sûre d'elle-même, réside un élément de beauté, comme dans tout ce qui offre à nos yeux le spectacle de l'ordre et de l'harmonie.
Déjà les gamins qui précèdent la musique, la musique elle-même et les premières compagnies ont passé. Les petits pioupious défilent sous le feu croisé des regards braqués sur eux des deux côtés de la rue. On voit que le métier est dur : ce n'est pas la graisse qui les étouffe, les pauvres enfants ! Plus d'un est pâle, ayant mal dormi, cette nuit, sous sa mince couverte ; plus d'un aussi traîne un peu la jambe, car le godillot est rude aux pieds, le fourniment pèse et l'étape a été longue ! Et les braves gens qui assistent au défilé seraient tentés presque de s'apitoyer, de maudire les dures exigences du service militaire s'ils ne songeaient tout en regardant :
« Le forgeron aussi est las, le soir, lorsqu'il quitte son enclume ; - las le moissonneur lorsqu'il a rentré son blé dans la grange ; - las le commerçant, l'industriel quand ils ont fini leur journée. Mais chacun d'eux n'a travaillé que pour lui-même, tout au plus pour les siens. Ce soldat dont les pieds saignent, et celui-là qui sous le sac trop lourd tend le cou comme une bête harassée, et cet autre qu'on vient de hisser dans la voiture grise d'ambulance parce que ses jambes ne pouvaient plus le porter, - ce n'est pas pour eux-mêmes, ce n'est pas pour leur femme et pour leurs enfants, c'est pour quelque chose de plus saint que la famille même, c'est pour notre mère commune à tous, c'est pour la douce France qu'ils ont peiné et qu'ils peineront demain encore.

« Petit soldat, qui pour deux sous par jour montes la garde sous le brûlant soleil ou la bise glaciale tandis que je vaque à mes affaires ou me repose ; qui arroses des gouttes de ta sueur la poussière des grandes routes tandis que je dîne ou que je dors dans mon bon lit ; toi qui trois

ans durant exerces ta jeunesse à endurer le froid et le chaud, l'insomnie, les privations et la fatigue, sois loué et sois béni ! Honte à ceux qui vous traitent, toi, tes camarades et tes chefs, de fainéants ! Tandis que vous veillez sur elle, la nation confiante en ses gardiens travaille et produit. Elle sait que vous êtes là, marins et soldats, dressés entre elle et ses ennemis… »

Aussi, lorsque le régiment passe, le peuple de France sent son cœur battre et contemple avec amour ?- superbe en ses atours de guerre - la fille chérie de son cœur, l'Armée.

———

Mais voici que dans les rangs de la foule le silence se fait. Quelque chose de grave a remplacé l'allégresse qui tout à l'heure brillait dans les yeux. Tous les regards se fixent sur le même point avec une expression ardente de recueillement. Plus de rires, plus de propos joyeux. Chapeaux bas! C'est le Drapeau.

Trois bandes d'étamine cousues ensemble et fixées à une hampe : c'est chose facile à faire qu'un drapeau. Pourquoi donc ce simple morceau d'étoffe, comme l'humble croix de bois ou de pierre plantée en face de la mer, possède-t-il une vertu secrète qui fait que nul ne peut le contempler sans émotion ? - C'est qu'il est, aussi bien que cette croix, l'emblème d'un haut idéal ; c'est qu'il traduit, condensés en un signe matériel, quelques-uns des plus nobles sentiments qui puissent faire battre le cœur de l'homme ; c'est enfin que les yeux de notre corps ne peuvent regarder ce signe sans que ceux de notre esprit perçoivent autour de lui l'invisible et radieuse auréole que lui font les grandes choses dont il a été l'inspirateur.
Et voici ce que dit, en un langage qui pour être muet n'en est pas moins compris de tous, le Drapeau qui flotte au-dessus du régiment :

« Je suis l'image auguste de la Patrie. Depuis qu'il y a une France, je me dresse au milieu de ses armées. Je parle d'elle à ceux qui pour elles vont verser leur sang; je les exhorte à ne pas lui en marchander une seule goutte, et quand ils sont tombés, je console - en restant debout - leur agonie.
« Sous un autre nom et d'autres couleurs, j'étais il y a sept siècles à Bouvines, conduisant les milices de France à la défense de leur sol envahi par les Allemands ; et, au plus fort de la mêlée, agité en l'air par le bon chevalier qui me portait, j'appelais les nôtres au secours de leur roi en péril.
« Cinq cents ans plus tard, blanc et fleurdelisé d'or, j'étais à Denain, le jour où la dernière armée de Louis XIV livrait la suprême bataille que j'aidai à gagner, en rappelant aux soldats de Villars que c'en était fait de la France, si par un miracle d'héroïsme ils ne la sauvaient.
« A Valmy, à Jemmapes, à Fleurus, j'ai fait flotter les trois couleurs à la tête des irrésistibles légions de la République ; cloué à un tronçon de mât, j'ai eu le dernier regard, la dernière pensée des marins du Vengeur, lorsqu'aux sons de la Marseillaise leur navire criblé de boulets s'enfonçait lentement dans les flots.
« A Austerlitz et à Iéna, j'ai été sacré d'une gloire immortelle par les armées du grand Empereur. A l'heure des revers, pendant la funèbre retraite de Russie, c'est autour de moi que marchaient, rangés en un silence farouche, les survivants de la Grande Armée. Par-delà les mornes steppes glacées, j'évoquais à leurs yeux la lointaine Patrie ; sous l'âpre bise et la neige, j'entretenais la flamme de vaillance indomptable qui soutenait les corps épuisés de ces héros.
« J'ai parcouru toute la terre ; l'Algérie et la Chine, le Mexique, le Sénégal et le Tonkin m'ont vu successivement apparaître ; naguère encore, une poignée de braves m'a planté, au centre de la meurtrière Madagascar, sur Tananarive conquise.

« Mais ce n'est pas la guerre, la conquête seules que j'ai promenées à travers le monde. Mon éternel honneur sera d'y avoir porté aussi le généreux esprit de la France. J'ai détruit le vieil édifice féodal, abri de séculaires iniquités, qui pesait sur l'Europe[1]. Dans tous les lieux où j'ai passé, j'ai semé, je sème encore la liberté[2]. Les peuples mêmes qui ont souffert de mes triomphes ont trouvé dans les défaites que je leur infligeais le gage de leur régénération ; ils ont maudit mes victoires - et ces victoires leur ont profité.

« Je les ai rachetées, d'ailleurs, ces conquêtes qu'on me reproche ! Si j'ai aimé la gloire, j'ai aimé la justice aussi. Pour le seul amour d'elle, j'ai abrité de mes plis des causes justes qui sans moi succombaient; j'ai protégé les faibles ; j'ai combattu, sans réclamer de salaire, pour l'indépendance de peuples opprimés ; j'ai aidé les Américains et les Grecs, les Belges et les Italiens à s'affranchir. Que ceux-là parmi eux l'oublient qui ont la mémoire courte, peu importe ! J'ai bien mérité de l'humanité : j'ai conquis, mais j'ai délivré. »

———

Ainsi le Drapeau résume en un symbole très clair les plus nobles pages de l'histoire de la France. Il rappelle la grandeur du rôle qu'elle a joué dans le monde, ses triomphes et ses revers, des gloires et des désastres également inoubliables, des services généreusement rendus par notre pays à la cause de l'émancipation des peuples. Il nous parle d'honneur, de courage, d'abnégation, de mépris de la mort, de toutes les mâles vertus enfin qui trempaient les âmes des innombrables Français tombés pour sa défense.

Et c'est pour cela que lorsque le régiment passe, tous les fronts doivent se découvrir pieusement devant le Drapeau, comme devant le Saint Sacrement de la Patrie.

GEORGE DURUY.

---

[1] Dans une proclamation au peuple espagnol (allocution au corrégidor de Madrid du 9 décembre 1808), Napoléon tient ce langage significatif, que n'eût pas désavoué la Convention : « J'ai aboli ce tribunal (l'Inquisition) contre lequel le siècle et l'Europe réclamaient. Les prêtres doivent guider les consciences, mais ne doivent exercer aucune juridiction extérieure et corporelle sur les citoyens. J'ai supprimé les droits usurpés parles seigneurs dans le temps des guerres civiles. J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun pourra établir des fours, des moulins et donner un libre cours à son industrie en observant les lois. L'égoïsme, la richesse et la prospérité d'un petit nombre d'hommes nuisaient plus à votre agriculture que les chaleurs de la canicule. »

[2] Lire dans le Tour du Monde (n° du 7 juillet 1888) la relation de la cérémonie symbolique que l'illustre explorateur de l'Ouest Africain, M. de Brazza, avait instituée pour procéder au Congo à l'affranchissement des esclaves nègres. « Vous voyez, dis-je à ces malheureux en leur montrant le mât où nous hissions nos couleurs : Tous ceux qui louchent notre pavillon sont libres, car nous ne reconnaissons à personne le droit de retenir un homme comme esclave. A mesure que chacun allait le toucher, les entraves du pied étaient brisées, pendant que mes soldats présentaient les armes au drapeau qui, s'élevant majestueusement dans les airs, semblait envelopper et protéger de ses plis tous les déshérités de l'humanité. »

Voir aussi, au Journal officiel du 21 juin 1896, le compte rendu de la séance de la veille, à la Chambre des députés. M. Méline, président du Conseil, dit : « Nous sommes tous d'accord pour reconnaître et proclamer que l'esclavage ne peut exister sur une terre française. L'esclavage est une honte pour la civilisation. » Ordre du jour adopté par la Chambre : « L'esclavage étant aboli à Madagascar par le fait que l'île est déclarée colonie française, le gouvernement prendra des mesures pour assurer l'émancipation immédiate. »

L'Origine des trois couleurs

LE 11 juillet 1789, un jeune membre de l'Assemblée nationale, nommé Camille Desmoulins, monta sur une table dans le jardin du Palais-Royal et déclara devant la foule, excitée déjà et avide de l'entendre, que le renvoi de **NECKER** était le signal d'un coup d'État, que les troupes du maréchal de Broglie allaient égorger tout Paris et qu'il fallait prévenir leurs attaques. Lorsqu'il eut fini son discours, il détacha une feuille d'un arbre et l'attacha à sa boutonnière en invitant tous les citoyens présents à prendre ce signe de ralliement. « C'est le vert, dit-il, couleur de l'espérance ! » La foule écouta son conseil.
Dans la manifestation, bientôt suivie d'une émeute, qui eut lieu ce jour-là, les feuilles vertes furent donc portées par le peuple, et, dès le soir, des cocardes de ruban vert étaient vendues par les marchands. La Révolution naissante opposait ainsi le vert à la couleur blanche, qui était la couleur de la monarchie.
Le lendemain, on songea que le vert était la couleur de la livrée des princes cadets et on remplaça aussitôt la cocarde verte par une cocarde rouge et bleue, conforme aux couleurs de la Ville de Paris. On sait en effet que le vaisseau symbolique qui figure dans les armes de la cité, « *flucluat nec mergitur »,* est rouge sur fond bleu[1]. Aussi, dès le 12 juillet, des enfants parcoururent-ils les rues avec des corbeilles remplies de nœuds rouges et bleus, en criant : « Voici le ruban national, achetez le ruban national ! » Tous les hommes se parèrent du nouvel insigne. Mais la vague en augmenta surtout le surlendemain, dans les heures qui suivirent la prise de la Bastille. Les femmes attachèrent à leurs bonnets des « cocardes à la nation ». On vendit pour elles des boucles « à la Bastille » et des chapeaux ou des souliers ornés de rubans et de rosettes aux couleurs nationales.
Trois jours plus tard, le 17 juillet, lorsque Louis XVI vint à l'Hôtel de Ville, Bailly lui présenta les clefs de Paris en lui disant : « Sire, j'apporte à Votre Majesté les clefs de sa bonne ville de Paris ; ce sont les mêmes qui ont été apportées à Henri IV. Il avait reconquis son peuple. Ici, c'est le peuple qui a reconquis son roi. » En même temps, Bailly lui offrit une cocarde rouge et bleue en demandant : « Votre Majesté veut-elle accepter le signe distinctif des Français ? » Le roi prit l'insigne des mains du maire et l'accola à la cocarde blanche qu'il portait à son chapeau. L'incident ne tarda pas à faire le tour de la capitale. Partout l'on répéta que le roi et la nation étaient d'accord pour adopter les couleurs blanche, bleue et rouge, qui se transformèrent immédiatement en couleurs nationales.

Ce que l'on avait fait les jours précédents pour le bleu et le rouge seuls, on le fit pour le bleu et le rouge mélangés au blanc. Les parures de femmes, les vêtements, les chaussures, les bouquets, les tabatières devinrent tout de suite, avec leurs trois couleurs, des emblèmes patriotiques. Madame de Genlis porta à son cou un médaillon fait d'une pierre polie de la Bastille sur laquelle était écrit en diamants le mot : *Liberté*. La monture de ce médaillon consistait en une guirlande de lauriers attachée avec une cocarde nationale, formée de pierres précieuses aux trois couleurs. Sur une robe « à la Camille », les Parisiennes arboraient très haut, près de l'épaule, le bouquet à la nation. Ou bien la robe était à la circassienne, rayée des trois couleurs. Quant à la « mise à la Constitution », elle comprenait, d'après le Journal de la mode, une robe d'indienne semée de petits bouquets tricolores, ainsi qu'un petit fichu de linon allant se perdre dans une ceinture

[1] En 1356, les partisans d'Etienne Marcel avaient adopté comme signes de ralliement des chaperons rouges et bleus.

nacaral dont les franges étaient aux couleurs de la nation. Très répandu aussi, le « négligé à la patriote », qui se composait d'une redingote nationale de drap bleu, d'un collet montant écarlate et d'une jupe blanche.
Sur ces entrefaites, Lafayette, nommé général de la milice bourgeoise, se hâta de l'organiser. Il lui donna un nom que Sieyès avait trouvé, celui de garde nationale, et la dota de la cocarde nouvelle : « Prenez-la, dit-il en la montrant, voilà une cocarde qui fera le tour du monde. »
Le 27 mai 1790, les trois couleurs reçurent une sanction officielle et devinrent le signe de l'Etat. Le 22 octobre de la même année, l'Assemblée nationale décréta le remplacement de la cravate blanche des drapeaux de l'armée par la cravate tricolore, les régiments conservant encore leurs drapeaux de couleur individuelle. Il faut savoir en effet que chaque bataillon (il y en avait deux par régiment) avait son drapeau, appelé drapeau d'ordonnance, dont la couleur était laissée à la fantaisie du colonel. Il y en avait de couleurs très variées et d'arrangements très divers. Une loi du 10 juillet 1791 vint modifier en partie ces usages, car elle régla la forme et la couleur des drapeaux ou étendards. Ils avaient tous pour inscriptions : d'un côté, *Discipline, obéissance à la loi* ; de l'autre, le numéro du régiment. Le drapeau du premier bataillon ou escadron était aux couleurs nationales, celui des autres aux couleurs de l'uniforme du régiment.
La loi du 22 avril 1792 prescrivit que les anciens drapeaux ou étendards de l'armée fussent brûlés et remplacés par des insignes aux trois couleurs. Mais les corps continuèrent à se distinguer entre eux par les dispositions très variées et souvent fort compliquées que les trois couleurs affectaient sur leurs drapeaux : les uns étaient à bandes en diagonale, les autres à encadrement tricolore, d'autres étaient coupés par des losanges, d'autres encore par des triangles bleus ou rouges aux quatre coins, etc. Ce qui prouve bien d'ailleurs que la loi de 1792 était mal exécutée, c'est qu'un décret du 5 janvier 1793 ordonna la suppression des fleurs de lis sur la croix des drapeaux de l'artillerie.
Dès cette époque l'usage des inscriptions se répandit. Certains décrets prescrivirent de broder sur les drapeaux des gardes nationales soit les mots *Liberté, Égalité,* soit les mots *La Liberté ou la Mort*. Enfin la loi du 23 août 1793, qui décrétait la levée en masse, contenait la disposition suivante en l'un de ses articles : « Le bataillon organisé dans chaque district sera réuni sous une bannière portant cette inscription : *Le peuple français debout contre les tyrans.* »
Quant au pavillon de la marine, il fut institué par un décret du mois d'octobre 1790, à la suite d'une longue discussion à l'Assemblée constituante. Il fut convenu qu'on marierait sur un même étendard la couleur blanche de la monarchie et les couleurs nouvelles de la nation, afin de concilier autant que possible les regrets des uns et les espérances des autres. En conséquence on décida qu'à l'avant, sur le mât de beaupré, flotterait un pavillon composé de trois bandes égales et posées verticalement, celle de ces bandes la plus près du bâton étant rouge, celle du milieu blanche, la troisième bleue (à l'inverse de ce qui existe actuellement), que le pavillon de poupe resterait à fond blanc, mais en portant dans son quartier supérieur le pavillon de beaupré ci-dessus décrit. Cette partie du pavillon devait mesurer exactement le quart de sa superficie totale et être environnée d'une bande étroite dont une moitié de la longueur serait rouge et l'autre blanche. Ce pavillon serait également celui des vaisseaux de guerre et des bâtiments de commerce. Quant à la flamme flottant au grand mât, comme indice du navire de guerre, elle serait tricolore. Enfin, un dernier article de ce décret du 21 octobre 1790 portait que « le pavillon et la flamme aux couleurs de la nation ne pourraient être faits que d'étoffes fabriquées en France ».
Ce nouveau pavillon fut bientôt arboré sur toute la flotte. Son inauguration donna lieu à des fêtes et à des cérémonies. Les autorités des ports de guerre célébrèrent, avec l'emphase accoutumée qui caractérise le style de cette époque, « la joie qui éclata dans le cœur des Français quand ils virent flotter ce signe de la liberté à la poupe de nos navires ».

MAURICE LOIR.

La chemise sanglante du général de Beaupuy

(25 OCTOBRE 1793)

Le général Beaupuy faisait partie de l'armée qui était sortie avec armes et bagages de Mayence après la capitulation du 20 juillet 1793 et qui avait ensuite été dirigée contre les Vendéens sous les ordres de Canclaux, d'Aubert-Dubayet, et enfin de l'incapable général Léchelle.

LE 27 octobre, les Vendéens occupent une forte position sur les hauteurs d'Entrammes, entre Château-Gontier et Laval. Léchelle envoie vingt mille hommes sur une seule colonne, pour attaquer un poste accessible par plusieurs routes, sans faire une fausse attaque, aucune diversion, au risque de voir l'ennemi détacher dix ou quinze mille hommes par la rive droite de la Mayenne pour forcer Château-Gontier et prendre les républicains entre deux feux.
LECHELLE, sollicité de modifier ses dispositions, est inflexible. Il faut obéir, même avec la perspective d'une défaite.
Beaupuy avec son avant-garde s'avance résolument. La division **CHALBOS** doit l'appuyer ; mais Léchelle, qui a perdu la tête dès la première fusillade, empêche Chalbos de se porter à son secours. La déroute se met dans cette division, qui pourtant ne se battait pas. Léchelle donne l'exemple de la fuite. Alors, abandonnés, les Mayençais eux-mêmes reculent : ils se rejettent sur Château-Gontier. Pour la première fois **BEAUPUY** et **KLEBER** les voient fuir. Les ennemis s'emparent de l'artillerie des républicains et la dirigent contre eux, puis, se mettant à leur poursuite, les atteignent aux portes de la ville.
Beaupuy cependant tient tête aux Vendéens sur un pont où il a rallié quelques Mayençais, et tente de barrer le passage. Ici le héros apparaît dans toute la grandeur de son caractère et s'immortalise par un trait que l'histoire, si oublieuse qu'elle ait été d'ailleurs envers lui, a depuis longtemps enregistré. Laissons-la parler par la bouche de Kléber :
« Le général Beaupuy, dit-il, se battit avec son intrépidité ordinaire. A la tête de son avant-garde, au plus fort de la mêlée, il reçut une balle qui lui traversa le corps. Transporté dans une cabane à peu de distance de Château-Gontier, sur la route d'Angers, on mit le premier appareil sur la plaie et l'on se disposait à le transporter plus loin, lorsqu'il dit avec ce calme qui ne l'abandonna jamais : « Qu'on me laisse ici et qu'on présente ma chemise sanglante à mes grenadiers. »
La légende, enchérissant sur cet exact et simple récit, a représenté Beaupuy mortellement blessé donnant sa dernière pensée et sa dernière parole à la République dont il n'avait pu conjurer l'échec et dont sa consolation était d'être le martyr. « Je n'ai pu vaincre pour la République, aurait-il dit en tombant, du moins je meurs pour elle. » L'autre mot, le seul authentique, suffisait. La gloire de Beaupuy à ce moment est de n'avoir pas seulement proclamé sa fidélité à sa cause, mais de l'avoir si à propos mise en action, en reprenant pour ainsi dire sa place au combat dans un symbole lumineux, dans ce drapeau fait de son linge el de son sang, qui le montrait à ses compagnons d'armes comme un suprême exemple de sacrifice à la foi commune. Farouche et grandiose inspiration qui rendit du cœur aux soldats éperdus et qui, si elle ne put ramener la victoire, aida Kléber à tenir quelque temps encore avec les débris de l'armée de Mayence.

Blessé à la poitrine et à la main gauche, **BEAUPUY** fut placé sur une charrette à bœufs et conduit à Angers. On désespéra d'abord de le sauver et le bruit de sa mort se répandit parmi les Vendéens. Cependant il se rétablit peu à peu.

(G. BUSSIÈRES et E. LEGONIS, Le général Michel Beaupuy.)
(J. Alcan, éditeur.)

L'adoption du pavillon tricolore dans la marine

On a vu dans le premier récit de ce livre que le pavillon tout blanc de l'ancienne monarchie fut remplacé, en 1790, par un pavillon à fond blanc qui portait dans son angle supérieur, près de la hampe, trois bandes : bleue, blanche et rouge. A la vue de ce drapeau, de farouches « amants de la Liberté » prétendirent que la couleur hanche, « livrée du tyran », ternissait le heu et le rouge, « couleurs chéries de la nation ». Jeanbon Saint-André demanda à la Convention le changement de drapeau.

EN 1794, le 27 pluviôse (15 février), **Jeanbon SAINT-ANDRE**, de retour de sa première mission à Brest, lut à la Convention un rapport sur le pavillon de la marine : « Un drapeau qui n'est pas celui de la Révolution flotte encore sur nos vaisseaux. Les marins s'en indignent. Ils appellent à grands cris une réforme que vos principes, que l'honneur delà liberté réclament avec eux. Les couleurs nationales sont les seules désormais qui puissent plaire à des Français. Il faut qu'on les voie partout, et, si j'osais le dire, plus encore dans le pavillon de nos vaisseaux que sur les drapeaux de nos intrépides bataillons…Tout change autour de nous, nos lois, nos mœurs, nos usages ; que les signes changent aussi ! Répondez, législateurs, à l'instigation des équipages de la flotte, répondez à l'impatience qu'ils éprouvent d'en voir disparaître l'objet. L'Assemblée constituante apporta quelque changement ou plutôt une légère modification au pavillon ci-devant royal. On sentit bien qu'il fallait se soumettre à l'opinion publique trop fortement prononcée pour oser la contrarier ouvertement, mais on tâcha de l'éluder même en paraissant la respecter. Les trois couleurs républicaines, reléguées dans un coin du pavillon, n'attestèrent, par la mesquinerie ridicule avec laquelle on les y avait placées, que le regret de ceux à qui la puissance du peuple avait arraché ce faible sacrifice.

« Il est temps de réparer cette erreur, cette méprise sans doute volontaire. Quand vous avez à combattre les esclaves de Georges, les stipendiaires de Pitt, il faut commander la victoire au nom de la Patrie : un mélange de royalisme formerait un contraste trop révoltant avec la cause sublime que vous avez à défendre. Qu'il disparaisse et qu'il disparaisse à jamais !

« Votre Comité vous propose un pavillon formé tout entier des trois couleurs nationales, simple comme il convient aux mœurs, aux idées, aux principes républicains, qu'on ne puisse confondre avec celui d'aucune autre nation et qui, dans quelque sens où il soit placé, présente toujours ces couleurs dans le même rapport entre elles.

« Braves marins, vous le défendrez ! Cloué à la poupe de vos vaisseaux, vous ne souffrirez pas qu'il soit amené, et vous punirez de mort le lâche qui oserait en concevoir le dessein. Vous le recevrez des mains de la Patrie, vous serez responsables envers elle du dépôt sacré qu'elle vous confie. Allez sur cet élément terrible que vous êtes accoutumés à braver. Allez-y braver aussi

la poudre des tyrans. Les esclaves que vous avez à combattre pourront ils soutenir les efforts des hommes libres ? Allez, ce signe vous assure la victoire. Il est le présage de votre gloire et du triomphe de la République ! »
Après ce discours auquel on ne saurait refuser une entraînante allure, la Convention adopta, séance tenante, le décret qui lui était présenté par son comité de marine : à compter du 1er prairial (20 mai 1794), tous les vaisseaux français de guerre et de commerce devaient porter un pavillon divisé en trois bandes égales et verticales, le bleu attaché à la hampe, le blanc au milieu, le rouge flottant dans les airs. C'était, on le voit, le pavillon tricolore actuel.
A Toulon, ou plutôt à Port-la-Montagne, ainsi que la ville s'appelait depuis sa félonie de 1793, le nouveau pavillon fut arboré à la date prescrite avec toute la pompe possible. L'agent maritime Martin fit de cette journée un récit officiel, qui vaut d'être reproduit. Ce fut, dit-il, « une auguste et solennelle cérémonie, digne d'une grande et majestueuse nation ». Le matin, entre onze heures et midi, un cortège se forma devant la maison habitée par les représentants du peuple en mission ; il comprenait les amiraux, les officiers de terre et de mer, les corps constitués, les administrateurs. Le cortège se rendit au quai d'embarquement, où une première cérémonie eut lieu. Mais il faut laisser la parole à l'agent maritime, dont la lettre, toute remplie de l'emphase habituelle à cette époque, a une saveur particulière : « En présence de cet élément qui doit être bientôt le théâtre de nos combats et de nos succès, le pavillon fut hissé sur le vaisseau-amiral et les autres bâtiments du port, aux acclamations réitérées d'une foule innombrable de citoyens et assuré par une décharge de l'artillerie des vaisseaux. Le serment requis et prononcé par le représentant Saliceti de défendre jusqu'à la mort l'étendard delà liberté française et de le faire respecter par toutes les nations fut généralement prêté et scellé par le baiser fraternel donné et rendu réciproquement par les représentants et tous les citoyens assemblés. »
Du port, le cortège se rendit en rade, où l'escadre était mouillée sur plusieurs lignes, ayant les équipages debout sur les vergues. A mesure que le canot portant les membres de la Convention nationale passait devant les vaisseaux, l'air retentissait « du salut chéri des Français, du cri de Vive la République ». Et ici encore il convient de laisser parler l'agent Martin, car la solennité de la cérémonie a inspiré son lyrisme : « Arrivé au vaisseau-amiral, le cortège monta à bord, où la garnison, sous les armes, rendit les honneurs militaires aux représentants. La Combe Saint-Michel, enflammé d'un saint enthousiasme, annonça, de ce ton pénétrant qui va jusqu'au cœur, la cérémonie qui allait avoir lieu et sur-le-champ on vit flotter à la poupe des vaisseaux et bâtiments l'auguste étendard au bruit des décharges de chaque bord, et tous renouvelèrent le serment de fidélité et de dévouement à leur pavillon, ainsi que d'obéissance aux lois et à leurs commandants.
« Un repas civique, dont la frugalité, l'égalité et l'union fraternelle furent le principal assaisonnement et qui fut égayé par des santés et des chansons patriotiques, termina cette intéressante cérémonie. Le vertueux La Combe Saint-Michel offrit une scène bien attendrissante dans un de ces instants où l'enthousiasme républicain se manifestait le plus vivement. Il fit approcher son fils, l'éleva dans ses bras et, le posant sur la table du festin, il s'écria : « 0 ma patrie, reçois aujourd'hui l'offrande solennelle que je te fais de ce « fils unique, les délices de mon cœur. Si jamais il dérogeait aux sentiments « patriotiques, cette main l'en aurait bientôt puni! » Tous à l'envi s'empressèrent de serrer dans leurs bras cette précieuse offrande et scellèrent par leurs plus tendres embrassements le dévouement de ce généreux père. »
Ne souriez pas trop de cette scène! Je vous concède qu'elle est étrange et qu'il est plaisant de songer à cet enfant promené de convive en convive autour d'une table de festin ; mais, dans ces élans d'enthousiasme pour la liberté, qui parfois sans doute manquaient de mesure, il y avait une part de sincérité qui doit suffire à les rendre respectables.

Dans les autres ports de la République, l'inauguration du pavillon tricolore ne se fit pas avec moins de solennité. De toutes parts, les autorités maritimes rendirent compte au ministre de l'éclat de cette fête, à laquelle les populations s'associèrent librement. Le ministre s'empressa d'en faire part aux membres du Comité de Salut public par une lettre du 9 prairial : « Citoyens, leur disait-il, vous ne pourrez pas lire, sans en être délicieusement affectés, les détails que je reçois des ports à propos de la mise en place du nouveau pavillon. Vous verrez avec quelle joie tous les républicains ont vu s'anéantir un pavillon souillé des restes impurs du despotisme et flotter à sa place celui de la liberté. »

La Convention ne se borna pas à décider que les vaisseaux porteraient à leur poupe le pavillon tricolore, elle gratifia, en outre, nos armées navales d'un drapeau analogue à celui qu'elle décerna aux armées de terre dans les derniers mois de 1794, en témoignage de reconnaissance. Cette distribution d'étendards d'honneur se fit avec pompe, le dernier jour des sans-culottides (21 septembre). Voici, au surplus, d'après le Moniteur, quel fut le cérémonial adopté pour cette solennité.

Les citoyens se réunirent à 8 heures du matin dans le Jardin National, où l'Institut de musique célébra les victoires de la République « et les charmes de la fraternité ». Le président de la Convention commença par lire le décret qui ordonnait que Marat aurait les honneurs du Panthéon et le décret qui prescrivait que, le même jour, le corps de Mirabeau en serait retiré. Il proclama ensuite que toutes les armées de la République, y compris l'armée navale, n'avaient pas cessé de bien mériter de la Patrie. On lui présenta alors pour chacune d'elles un drapeau sur lequel étaient écrits ces mots : *« A l'armée de… la Pairie reconnaissante. Cinquième jour des Sans-Culottides, l'an 11.* » Il attacha à tous ces drapeaux une couronne de lauriers et les remit à des soldats blessés ou invalides, désignés, pour la circonstance, sous le nom de Défenseurs de la Patrie, et qui, aussitôt après la fête, allèrent porter à chacune des armées le drapeau qui leur avait été confié.

Le 10 octobre, l'armée navale de **VILLARET-JOYEUSE** reçut à Brest le drapeau d'honneur qui lui était destiné. Le « Défenseur de la Patrie » qui l'avait apporté de Paris, alla le déposer solennellement, et suivi d'un nombreux cortège, à bord du vaisseau-amiral la *Montagne*. Un mois plus tard, à Toulon, l'invalide Louis Dufour présenta le drapeau de l'armée navale de la Méditerranée, qui fut installé en grande pompe, et en présence de Jeanbon Saint-André, à bord du vaisseau le *Sans-Culotte*. A Toulon comme à Brest, la cérémonie fut entourée de tout l'éclat imaginable, et, s'il faut en croire les rapports officiels adressés au ministre, ce fut avec enthousiasme que les braves marins acceptèrent l'étendard en question, « jurant avec l'énergie républicaine de le conserver pur ou de mourir ».

MAURICE LOIR.

———

Linois fait clouer le pavillon au mât de sa frégate

(7 MAI 1794)

LINOIS partit de Brest à la fin d'avril 1794 avec la frégate *l'Atalante*, accompagnée de l'aviso la Levrette. Il devait aller à la rencontre de **VANSTABEL**, qui arrivait d'Amérique avec un riche convoi, et lui dire qu'il trouverait une escadre de secours aux portes de Brest.
Chemin faisant, **LINOIS** captura trois navires : malheureusement *l'Atalante* fut démâtée de son petit mât de hune par une rafale, avarie qui ne put être réparée convenablement.
Le 3 mai 1794, vers midi, pendant que les officiers prenaient la hauteur méridienne, les vigies signalèrent de nombreuses voiles, entre autres deux vaisseaux anglais, devant lesquels Linois prit chasse. Il fit lever les épontilles, mouiller les voiles et prendre toutes les mesures propres à accélérer la marche de sa frégate. Malgré tout, l'un des vaisseaux anglais, le *Swiftsure*, de 74 canons, ayant gagné sensiblement, les premiers coups de canon furent tirés vers six heures du soir.
Dans la nuit du 5 au 6 mai, la chasse continua ; la *Levrette* eut le bonheur d'échapper au second vaisseau qui la poursuivait, mais Linois ne put dérouter son terrible adversaire. Le 6 mai, dès l'aube, ce dernier, poussé par une faible brise, se trouvait à deux milles. Comme tous les marins de Linois étaient résolus à se battre à outrance et à défendre leur navire jusqu'à la mort, le pavillon fut cloué à la corne d'artimon, pendant que l'équipage entonnait la Marseillaise, et bientôt l'action s'engagea avec une vigueur sans pareille.
Le second, **César BOURAYNE,** blessé dès le commencement au bras et à la jambe, avait refusé de quitter son poste. Linois lui-même renversé par un éclat de bastingage, ou plutôt, comme il l'a écrit, « par les fragments d'un malheureux matelot qui venait d'être coupé à côté de lui », se releva et monta sur son banc de quart.- C'était merveille de voir une frégate de 38 canons prêter le flanc à un vaisseau de 74, lui rendre coup pour coup et prolonger si longtemps une lutte aussi inégale. Vainement le capitaine anglais, en sommant le français de se rendre, lui criait-il que c'était assez pour son honneur et pour son pavillon : Linois ne répondit que par le canon.
Vers le soir quelques matelots, jugeant que la résistance était suffisamment honorable, demandèrent à se rendre. Linois les reçut avec indignation. Il les menaça d'un pistolet qu'il tenait à la main et leur fit savoir qu'il ferait fusiller séance tenante quiconque oserait concevoir ce dessein, tant qu'il y aurait des munitions à bord.
Le quatrième jour, la lutte recommença, mais bientôt la poudre et les boulets manquèrent; la défense ne pouvait aller plus loin et Linois dut se résigner à faire cesser le feu.
L'Atalante était criblée de boulets, ses vergues rompues, ses manœuvres hachées ; elle faisait trois pieds d'eau à l'heure. A la demande qu'on lui fit de déclouer le pavillon : « Non, non, répondit Linois, laissons ce soin à l'ennemi », et presque aussitôt un boulet, comme obéissant à sa parole, coupa la corne et fit tomber le pavillon.
Tous les canots avaient été criblés et mis hors de service. Il n'en restait pas un à mettre à la mer et le capitaine **BOYLES** fut obligé d'envoyer le sien à Linois, pour l'amener à son bord, où il reçut un accueil digne de sa belle défense. Quand, suivant l'usage, il présenta son épée au vainqueur : « Vous vous en servez trop bien, lui dit le commandant du *Swiftsure*, on ne désarme pas un brave comme vous ». L'Anglais ne voulut pas la prendre, même pour la rendre immédiatement; elle ne quitta pas la main de Linois.

Héroïsme du « Vengeur »

Le 1er juin 1794, notre escadre commandée par Villaret-Joyeuse rencontra l'escadre anglaise au large de Brest. Une grande bataille s'engagea. Nos marins y prodiguèrent les actes de courage. Un vaisseau surtout se montra héroïque : c'était le Vengeur.

LE vaisseau le *Vengeur* avait essuyé le feu de deux vaisseaux, dont un à trois ponts, lorsqu'un troisième vint lui couper la ligne ; il fallait l'en empêcher. Le feu terrible de nos batteries, que notre équipage servait avec un courage et une ardeur mémorables, aurait criblé le vaisseau ennemi ; mais une circonstance imprévue rendit nos efforts infructueux : le vaisseau s'obstina à vouloir couper le chemin ; le *Vengeur*, déterminé à ne pas le souffrir, tenta l'abordage, il y parvint. Mais, en élongeant, il se trouva accroché dans son bois par l'ancre de l'ennemi. Il lui envoya d'abord toute sa bordée et ne put ensuite lui tirer que quelques coups de canon de l'arrière et de l'avant, parce qu'il n'y avait pas entre les deux vaisseaux assez d'espace pour passer les écouvillons de bois. L'Anglais, au contraire, avec des écouvillons de corde, avait l'avantage de pouvoir se servir de tous ses canons. Dans ce mouvement, nous donnâmes ordre à un détachement de sauter à l'abordage[1]: tout était disposé pour l'exécution, mais il fallut bientôt renoncer à ce projet.

Nous aperçûmes deux vaisseaux ennemis, dont un à trois ponts, qui arrivaient à l'autre bord. Chacun alla prendre son poste dans les batteries, et le feu recommença. L'équipage, encouragé par les officiers, soutint ce nouveau choc avec une intrépidité vraiment républicaine; nous reçûmes plusieurs volées à couler bas. De ce côté, l'ennemi nous abandonnait, lorsque la vergue de l'ancre du vaisseau[2] (le *Brunswick*) avec lequel nous étions abordés depuis plus de deux heures cassa. Le trois-ponts le voyant s'éloigner vira de bord, revint sur nous et nous tira deux autres volées qui démâtèrent le *Vengeur* de tous ses mâts excepté celui d'artimon, qui ne tomba qu'une demi-heure après ; nous ne pûmes lui riposter parce que l'eau avait subitement pénétré dans les soutes et que l'équipage se-disposait à pomper et à puiser. L'ennemi se trouvant de nouveau en désordre et confondu avec quelques-uns de nos vaisseaux qu'il avait engagés, l'armée française était sous le vent avec deux vaisseaux anglais et s'éloignait beaucoup.

Nous avions l'espoir qu'elle reviendrait pour recommencer le combat, au moins qu'elle en ferait la feinte pour obliger les Anglais à abandonner nos vaisseaux démâtés et deux des leurs dont ils ne paraissaient pas s'occuper.

Nous n'eûmes pas cette consolation. Des raisons majeures sans doute y mirent obstacle; mais nos frégates, où étaient-elles ? quelle était leur mission ? dans ces circonstances vinrent-elles nous donner du secours ? Nous n'en reçûmes aucun.

Le vaisseau cependant approchait sensiblement du moment où la mer allait l'engloutir. Le danger s'accroissait de la manière la plus alarmante malgré les efforts de l'équipage à pomper et à puiser. Nous vîmes sortir du groupe ennemi deux de nos vaisseaux, dont un, le *Trente et un Mai*, venait de passer près de nous. Il fit naître parmi nous quelques espérances de salut; mais elles furent bientôt évanouies. Il se disposait à nous prendre à la remorque, lorsque les Anglais se débrouillèrent et le forcèrent de s'éloigner en chassant de notre côté. L'eau avait gagné l'entrepont ; nous avions jeté plusieurs canons à la mer; la partie de notre équipage qui

[1] Si la ligne n'avait pas été coupée, nous enlevions ce vaisseau, car, personne ne paraissant sur le pont, plusieurs des nôtres y montèrent et éteignirent le feu qui avait pris en deux endroits. Ils furent obligés de descendre lorsque nous fûmes attaqués par deux autres vaisseaux.

[2] Nous avions supposé que le Brunswick avait coulé, ainsi que nous, mais nous avons appris depuis qu'il était arrivé en Angleterre coulant bas d'eau. Ce vaisseau n'est plus susceptible de rendre aucun service. Il eut dans le combat le capitaine, plusieurs officiers, deux cents hommes tués, quatre-vingts et quelques blessés.

connaissait le danger répandait l'alarme ; ces mêmes hommes, que tous les efforts de l'ennemi n'avaient pas effrayés, frémirent à l'aspect du malheur dont ils étaient menacés; nous étions tous épuisés de fatigue; les pavillons étaient amarrés en berne. Plusieurs vaisseaux anglais ayant mis leurs canots à la mer, les pompes et les rames furent bientôt abandonnées.
Ces embarcations, arrivées le long du bord, reçurent tous ceux qui, les premiers, purent s'y jeter. A peine étaient-ils débordés que le plus affreux spectacle s'offrit à nos regards : ceux de nos camarades qui étaient restés sur le Vengeur, les mains levées au ciel, imploraient, en- poussant des cris lamentables, des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer; bientôt disparurent et le vaisseau et les malheureuses victimes qu'il contenait. Au milieu de l'horreur que nous inspirait à tous ce tableau déchirant, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de douleur. Nous entendîmes, en nous éloignant, quelques-uns de nos camarades former encore des vœux pour leur patrie; les derniers cris de ces infortunés furent ceux de *Vive la République!* Ils moururent en les prononçant. Plusieurs hommes revinrent sur l'eau, les uns sur des planches, d'autres sur des mâts et autres débris du vaisseau. Ils furent sauvés par un cutter, par une chaloupe et quelques canots et conduits à bord des vaisseaux anglais.
Nous nous sommes occupés, depuis cette malheureuse journée, de connaître le nombre des hommes échappés au péril, et après nos différentes demandes verbales et par écrit nous avons connu qu'il s'était sauvé la quantité de 267 personnes avec le seul habit qu'elles avaient sur le corps. En sorte que de 723 hommes qui composaient notre équipage avant le premier combat, il s'en est perdu 456, desquels il y a eu à peu près 250 tués ou blessés dans le combat ou malades.
En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal pour valoir et servir ce que de raison.

RENAUDIN, commandant le Vengeur.
(Suivent des signatures.)

Aux armées de la Convention

LE drapeau est l'emblème autour duquel se rallient les régiments décimés I et qui les guide au-devant de la mitraille. Il est un signe sacré qu'on chérit et qu'on aime, résolu à le défendre au péril de ses jours.
Voici d'abord un fait qui date du 30 octobre 1792. Par une nuit noire, les Autrichiens, sans sabres, sans gibernes, arrivent à pas de loup sur les portes de la ville de Marchiennes ; à l'une d'elles ils sautent sur les sentinelles, les égorgent, entrent dans le corps de garde et tuent les hommes avant qu'on ait donné l'alarme. Une colonne nombreuse suit : elle entre dans la ville, qui est attaquée de toutes parts ; les troupes françaises surprises, ne pouvant se rallier au milieu de la nuit, sont vite cernées. Les hommes se font tuer tant qu'ils ont des munitions, mais bientôt les cartouches manquent et il n'y a plus qu'à se rendre. La moitié de la garnison est tuée sur place.
Parmi les survivants est le porte-drapeau d'un des bataillons de la 102^{e} demi-brigade. Il ne veut pas livrer son drapeau : pendant qu'il est nuit, il détache le pavillon de la hampe, qui n'a comme insigne qu'un fer de lance ordinaire, et l'enroule sous ses vêtements autour de son corps.
Amené sur les pontons que les Anglais donnent comme geôle aux prisonniers de guerre, il y reste dix-huit mois. Une nuit sans lune ni étoiles, il se jette à la mer ; il atteint une barque de

pêche de l'un des ports de la Belgique et arrive à Ostende. Il portait encore enroulé sur lui le drapeau de son bataillon. Durant sa captivité, il était parvenu à le cacher à ses gardiens, et le 26 messidor an III il rapportait cette relique au quartier général de l'armée française.
Un culte aussi vif du drapeau se retrouve en Vendée : le caporal **PETIT**, du 4e de ligne, est fait prisonnier à Saint-Colombier. Il s'échappe trois jours après et parvient, malgré les coups de feu des sentinelles vendéennes, à rapporter le drapeau du régiment, qu'il avait caché.
Pour empêcher le drapeau de tomber aux mains de l'ennemi, les soldats sont prêts à toutes les audaces. Le 31 mars 1793, au combat de Châtillon-sur-Sambre, le 1er bataillon des volontaires de Saint-Denis, chargé à plusieurs reprises par le régiment de Barco, se replie peu à peu, lorsque son porte-drapeau est tué. Le drapeau est sur le point d'être enlevé, mais l'adjudant sous-officier **LEGRAND**, ralliant quelques hommes, se jette sur l'ennemi et parvient à donner le temps à ses camarades d'accourir, pour sauver avec eux leur enseigne.

Au combat de Geisberg, près de Wissembourg, livré le 26 décembre 1793, le sergent **ADRASTE**, du régiment de Rouergue, ayant vu tomber sous les coups des ennemis le porte-drapeau du bataillon, s'élance seul à travers les feux croisés des Autrichiens et est assez heureux pour sauver le drapeau.
A l'affaire de Mins, le 9 octobre 1793, le porte-drapeau de la 108° demi-brigade tombe mort. L'ennemi s'empare de l'étendard, lorsque le sergent-major **DURET** s'élance, arrache le drapeau et le rapporte en se faisant jour le sabre à la main. Bonaparte, instruit plus tard de ce trait d'audace, fait donner à Duret un fusil d'honneur et, en 1803, lui accorde la croix de la Légion d'honneur.
Au combat du fort Saint-Elme, en 1793, le 2e bataillon de la 5e demi-brigade avait perdu beaucoup de monde, et le drapeau, après être passé entre les mains de plusieurs officiers et sergents, qui tous avaient été tués, était tombé au pouvoir des gardes wallonnes, lorsque le capitaine Forestier se jette au milieu des ennemis, saisit le drapeau du bataillon et le rapporte parmi les siens.
En 1794, au combat de Cairo, le fourrier **TOUSET**, de la 109e demi-brigade de ligne, reprend au milieu des rangs ennemis le drapeau de son corps, en tuant celui qui l'a enlevé.
La vue du drapeau suffit à électriser les soldats et à relever leur courage.
En 1792, à la prise de Mons par **DUMOURIEZ**, le général **STETTENHOFFEN** voit ses soldats abattus, il prend un drapeau et se tournant vers eux : « Fuyez ! leur dit-il, vous vous déshonorez et déshonorez votre général qui ne survivra pas à votre honte ! » Il s'élance alors sur les redoutes ennemies ; ses troupes, ranimées par son exemple, le suivent.
A la bataille de Sprimont, le 17 septembre 1794 (armée de Sambre-et-Meuse), le chef de brigade Dumoulin, de la 162e de ligne, marche en tête de ses hommes et, malgré un feu croisé, il a réussi à passer le village et la rivière d'Avoile. Au moment de franchir une colline, les soldats témoignent de l'hésitation ; Dumoulin fait battre la charge, saisit le drapeau du 1er bataillon, et parvient au sommet, bientôt suivi de ses soldats, qui en chassent l'ennemi. Dans cette même affaire, **PAJOL**, aide de camp de Kléber, est blessé d'un coup de baïonnette à la main gauche, ce qui ne l'empêche pas d'enlever un drapeau.
L'enlèvement de drapeaux ou d'étendards appartenant à l'ennemi suscite de beaux faits d'armes, qui se renouvellent sans cesse et enrichissent nos annales militaires de glorieux souvenirs. A l'armée du Nord, dans une charge de cavalerie, le hussard **GER**, du 8e régiment, enlève un étendard à l'ennemi, le 14 février 1793. Quelques jours plus tard, le 16 mai, dans un combat sur la Gette, l'avant-veille de la bataille de Nerwinde, les troupes de Dumouriez s'emparent de trois drapeaux. A Nerwinde, le maréchal des logis **DARGENT**, du 7e de cavalerie, court, à la tête d'un peloton, sur un escadron de cuirassiers autrichiens et s'empare d'un étendard. Il est nommé, pour cc fait d'armes, lieutenant sur le champ de bataille.

La veille de la prise d'Ypres, un soldat du 1er bataillon du régiment de Vivarais, nommé **Marc AUCOGNE**, menacé de mort s'il ne se rend pas, répond qu'un soldat ne se rend jamais. Il tombe blessé, mais, apercevant son bataillon qui arrive et engage la lutte avec les Autrichiens, il s'élance sur un porte-drapeau ennemi, le renverse, emporte ce trophée et rejoint son bataillon. Le général en chef de l'armée du Nord, pour récompenser ce trait d'audace, confie à Marc Aucogne un des drapeaux envoyés à la Convention, en exécution du décret du 6 octobre 1792 ordonnant que les drapeaux pris sur l'ennemi seraient suspendus aux voûtes de la salle des séances de l'assemblée. L'action du soldat est rappelée dans une pompeuse tirade d'un discours prononcé par Barère, et le simple fusilier reçoit les honneurs de la séance avec l'accolade du président.
Pareil fait d'armes est à l'honneur du sergent-major **TENDIC**, du 4e bataillon des volontaires de l'Yonne, chargé d'explorer les hauteurs de Tuirano, au mois d'avril 1794. Il voit un poste d'Autrichiens qui protégeaient la garde d'un drapeau ; il se précipite, avec un de ses camarades, au milieu du poste ennemi, tue celui qui portait le drapeau, s'empare du trophée, fait prisonnier un capitaine et revient prendre sa place dans les rangs de ses camarades.
Le capitaine **CHIPAULT**, du 7e régiment de hussards, à la tête d'une centaine d'hommes de son escadron, s'empare du village de Lavantzone, défendu par des forces supérieures, prend quarante hussards de Wurmser, dont un colonel et sept officiers, un drapeau, deux pièces de canon et plusieurs caissons[1].
Quant aux prises de drapeau accomplies collectivement par les armées, elles sont, pour ainsi dire, journalières. L'armée du Rhin, commandée par **CUSTINE**, enlève deux drapeaux aux Prussiens au combat de Stromberg. La capitulation de Namur nous laisse huit drapeaux. Le 27 avril 1794, quatre drapeaux hanovriens sont pris à Menin par le général **MOREAU** ; le lendemain, l'armée du Nord prend quatre drapeaux autrichiens au combat de Kastel, et quelques jours plus tard Moreau, battant les Austro-Anglais à Tourcoing, leur enlève deux drapeaux et deux étendards. A la prise de Maëstricht, le 4 novembre 1794, on prend trente et un drapeaux qui sont présentés à la Convention, le 12 novembre suivant, par le capitaine Pajol, aide de camp du général Kléber. La place de Bréda tombe au pouvoir de l'armée du Nord le 24 décembre 1794 : dix-neuf drapeaux sont pris. Le général en chef les envoie à la Convention par le lieutenant Privé, qui, par une audacieuse et habile reconnaissance, a puissamment contribué à la reddition de la place. Un mois plus tôt, le capitaine **NICAISE**, à la tête de quatre compagnies de la 13e demi-brigade de ligne, met en déroute, au combat de Bergara, une forte colonne espagnole, fait 800 prisonniers et prend quatre drapeaux. A la bataille de la Montagne-Noire, entre l'armée de **DUGOMMIER** et celle des Espagnols commandée par le général **La UNION**, deux drapeaux sont enlevés.
Le même jour, le général **MONCEY**, commandant l'armée des Pyrénées Occidentales, pénètre dans la vallée de Roncevaux et s'empare de deux drapeaux, etc.

Le 6 novembre 1794, le contre-amiral **NIELLY**, à la tête d'une division, rencontra au large d'Ouessant le vaisseau *l'Alexander*, sur lequel flottait le pavillon de l'amiral **BLIGH**, escorté par un second vaisseau, le *Canada*. Vers sept heures du matin le feu commença et dura très vif jusqu'à une heure de l'après-midi. A ce moment le *Canada* échappa aux nôtres, mais l'amiral anglais amena son pavillon. C'était le premier vaisseau pris sur les Anglais et conduit à Brest depuis un siècle. Le pavillon fut porté solennellement chez le Représentant du peuple en

[1] Le brave Chipault, qui devint, en 1808, major du 6e chasseurs à cheval, avait reçu à Heilsberg, le 18 juin 1808, 52 blessures, toutes constatées par des certificats authentiques. Quand le maréchal Lefebvre en fit le rapport à Napoléon, celui-ci n'en voulut rien croire sur le moment, mais il dut se rendre à l'évidence.

mission. La Convention nationale décréta ensuite que les marins de Nielly avaient bien mérité de la Patrie.

A ces diverses anecdotes, nous joignons la lettre suivante, à laquelle nous conservons sa curieuse rhétorique et sa singulière orthographe, parce qu'elles montreront combien était médiocre l'instruction des officiers si braves qui combattaient dans nos armées. Elle est signée de Godart, qui devint plus tard général et baron.

Maubeuge, 4 juin 1794.

Le chef du sixième bataillon du Pas-de-Calais aux membres composants le Comité du Salut public.

Vous n'avez sûrement pas eu connaissance que dans l'affaire du 6 prairial, dans le moment où l'ennemi nous attaquaient à la hauteur de Grandreng où la cavalerie a chargé plusieurs de nos bataillons, il faut que je vous fasse connaître un trait de bravoure d'un citoyen de la réquisition, cavalier au sixième régiment. Dans la retraite que fit ce régiment, le port étendart du troisième escadron ayant eus la tête emportée d'un boulet, par suite laissa tomber l'étendard. Le citoyen Delambre pénétrer de l'amour sublime de la patrie et encore plus d'avoir la douleur qu'un signe de la liberté tombe entre les mains des esclaves, sotte en bas de son cheval, reprent cet étendard malgré que l'ennemies chargeaient au galop que la retraite de ce corps se faisait au trop conté; vous voudrer bien citoyens faire connaître cet acte d'héroïssime par toutes les voix que vous employer pour propager l'esprit public et l'amour de la patrie qui doit caractériser les défenseurs de la patrie. Salut et fraternité. - GODART.

1796-1799

Les braves de Lodi

EFFRAYÉ des victoires de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi qui s'étaient succédé du 11 au 22 avril 1796, avec une extraordinaire rapidité, Beaulieu avait pris le parti de concentrer ses forces vers Lodi, où il y avait un pont sur l'Adda. La route de Milan restait ouverte aux divisions françaises, mais la possession de cette ville importante ne pouvait être que très précaire, tant que l'ennemi se maintiendrait vers l'Adda, qu'on ne pouvait traverser que sur le pont de Lodi. Douze mille fantassins et quatre mille cavaliers étaient rangés sur le bord opposé; vingt-cinq à trente pièces de gros calibre défendaient la tête du pont, qui avait 50 à 60 toises de longueur (9 mai).
Il fallait une audace singulière pour forcer le passage ; Bonaparte saisit cette occasion de familiariser son armée avec les prodiges. Après quelques heures de repos, il ordonne à sa cavalerie de remonter l'Adda à une demi lieue, où se trouvait un gué praticable, et, une fois sur l'autre rive, d'engager la canonnade avec l'ennemi. En même temps il forme une colonne serrée de tous ses grenadiers, qu'il tient toute prête. Dès qu'il aperçoit la tête de sa cavalerie sur l'autre rive, il fait battre la charge ; la redoutable colonne se précipite sur le pont au pas de course : un feu terrible de mitraille est vomi sur elle ; la tête entière est renversée. Un peu d'hésitation se manifeste dans les rangs. Alors les généraux se précipitent à la tête, et, par leur exemple, entrainent la colonne qui arrive, comme la foudre sur l'artillerie ennemie, tue les canonniers, puis, fondant sur la masse des Autrichiens, les écrase, les détruit et les oblige à se retirer dans

le plus grand désordre. Cette action si brillante et si audacieuse nous coûta à peine deux cents hommes : l'ennemi perdit son artillerie, plusieurs drapeaux et deux mille cinq cents prisonniers. Les Autrichiens en furent frappés d'étonnement et d'effroi (10 mai).
….A Beaulieu succède Wurmser, le meilleur général de l'Autriche ; à la première armée, une seconde plus nombreuse et mieux aguerrie : elle disparaît comme l'autre dans les combats de Lonato, de Castiglione (3 et 5 août), de Bassano (8 septembre). Un peu avant ce combat, Bonaparte est obligé de s'arrêter à la nouvelle que la division **VAUBOIS** avait éprouvé des revers sur le haut Adige ; malgré une résistance énergique, elle avait perdu ses positions depuis Trente jusqu'à Rivoli, et cet échec compromettait gravement les opérations commencées. Il vole aussitôt à cette division, et, voulant donner une leçon à deux demi-brigades qui avaient un peu faibli, il passe une revue sur le plateau de Rivoli : « Soldats, leur dit-il d'un ton sévère, je ne suis pas content de vous, vous n'avez marqué ni discipline ni constance ; vous avez cédé au premier échec ; il était dans votre retraite des positions inexpugnables. Soldats de la 85e et de la 39e vous n'êtes pas des soldats français. Que l'on me donne ces drapeaux et que l'on écrive dessus: Ils ne sont plus de l'armée d'Italie ! » Un morne silence régnait dans tous les rangs : la consternation était peinte sur toutes les figures. Des sanglots se font entendre, de grosses larmes coulent de tous les yeux, et l'on voit ces vieux soldats, dans leur émotion, déranger leurs armes pour essuyer leurs pleurs. Plusieurs grenadiers, qui avaient des armes d'honneur, s'écrièrent : « Général, on nous a calomniés ; mettez nous à l'avant-garde et vous verrez si la 39e et la 85e sont de l'armée d'Italie ! » Ayant produit l'effet qu'il voulait, Bonaparte leur adressa quelques paroles de consolation. Ces deux régiments, mis à l'avant-garde, montrèrent, quelques jours après, la bravoure la plus intrépide et se couvrirent de gloire. Tout est de caractère dans cette scène, l'ascendant du général en chef, comme le vif sentiment de l'honneur des soldats. Quels prodiges devaient être impossibles à de pareilles troupes que dirigeait un homme de génie !

(Un Officier de la 32e demi-brigade.)

_____

« J'étais tranquille, la 32 était là »

La 32e demi-brigade doit être mise en première ligne pendant les guerres de la République et de l'Empire : son intrépidité lui valut le nom d'Invincible.

Au premier combat de Lonato, la 32e marcha au-devant d'un corps autrichien qui s'était porté sur Brescia. Elle s'établit à Lonato; elle déploie une partie de ses forces sur le coteau qui s'ouvre à droite, elle place l'autre derrière et en forme une réserve que masque le terrain. Elle reste plusieurs heures dans cette position avant que l'ennemi survienne. Il paraît enfin, ouvre immédiatement l'attaque et réussit à couronner la hauteur. Il croit la 32e décidément battue et lance les uhlans sur elle. Mais tout à coup la réserve se présente ; les grenadiers de la 5e de ligne se reforment, ils arrêtent d'abord la cavalerie par un feu violent, et, soutenus par quelques troupes qui accourent à leur aide, ils reprennent bientôt après la position qu'ils ont perdue. Un bataillon de la 32e, de son côté, force à la retraite une colonne autrichienne qui cherche à faire

irruption sur la gauche. On pénètre dans Lonato. On charge les Impériaux qui se sont répandus dans la ville. On les refoule de rue en rue, on les chasse au loin. Quelques-uns des plus braves se jettent dans une maison et s'y retranchent. On tourne aussitôt l'artillerie contre eux, on leur donne l'assaut, on l'enlève.
Bonaparte rendit hommage à la valeur que la demi-brigade avait déployée et consigna dans son rapport les paroles qui plus tard furent inscrites sur le drapeau de la demi-brigade : *J'étais tranquille, la brave 32^{e} était là.*
Un éloge semblable et décerné par un pareil juge est la récompense la plus flatteuse que le courage puisse obtenir.

(Histoire régimentaire el divisionnaire de l'armée d'Italie.)

———

Au pont d'Arcole

(15-17 NOVEMBRE 1796)

L'ATTAQUE aussitôt commença en deux colonnes sur les deux chaussées d'Arcole et de Porcil, au milieu de profonds marais où la supériorité numérique d'Alvinzy devenait inutile. Bonaparte eût pu tourner ces défilés, mais il espérait les trouver vides ; d'ailleurs le temps pressait ; on en eût trop perdu à faire un plus grand détour ; il s'agissait de surprendre ; c'était pour cela le plus sûr, le plus court chemin. Une lieue et demie seulement sépare Ronco del Cadiero et à peine le double de Villanova, où l'Alpon coupe la route de Vicence. On pouvait arriver sur ce point avant le milieu du jour, derrière le feld-maréchal décontenancé, au milieu de ses parcs et de ses bagages, et, dans cette plaine, compenser le petit nombre par l'étonnement, par le désordre qu'apporterait une agression aussi hardie et aussi inattendue. Le salut de l'aile gauche, momentanément abandonnée, la délivrance de Vérone assaillie, la destruction de l'armée autrichienne, le sort de l'Italie dépendaient delà promptitude et de l'imprévu de cette attaque.
Elle réussit dans Porcil, qu'enleva Masséna d'un premier élan ; mais Augereau échoua devant Arcole. Arrivé de Ronco sur l'Alpon, il fallait le remonter pendant une demi-lieue en prêtant le flanc au bord opposé, que bordaient deux bataillons de Croates ; après quoi il y avait à franchir ce cours d'eau au pont d'Arcole. Mais ce faible corps ennemi, dans cette forte position, sut s'y maintenir.
La manœuvre était arrêtée ; le bruit du combat et des cavaliers expédiés en toute hâte avertissaient le feld-maréchal. Toutefois, incertain encore, il n'envoya que deux divisions au secours de ces deux villages. Augereau et Masséna, après un mouvement rétrograde, les attendirent ; ils les laissèrent s'engager dans ces défilés; puis tout à coup, fondant sur elles, ils les refoulent, les culbutent, tuant sur place ou noyant dans les marais tout ce qu'une fuite désordonnée leur abandonne.
Porcil fut reconquis ; mais Arcole, plus fortement occupé qu'à la première attaque, arrêta notre aile droite. Augereau vainement s'élança un drapeau à la main pour franchir le pont ; derrière lui tous ses généraux tombèrent blessés ; et, resté seul, il fut obligé de lâcher prise. Ce fut

Belliard qui, seul, retournant sur l'ennemi, lui arracha notre drapeau demeuré planté sur la chaussée par son général.
Cependant Bonaparte, placé au point de départ de ses deux colonnes, sentait le temps et l'occasion lui échapper, il entendait l'armée ennemie entière accourir ; il la voyait prête à changer en un dangereux combat de front, à l'issue d'un défilé, et sans résultat décisif, la surprise mortelle pour Alvinzy, qu'avait méditée son audace. A la nouvelle de ce second échec qu'éprouve Augereau, lui-même accourt à toute bride. Il trouve sa tête de colonne de droite dépostée de la route; les soldats se sont réfugiés dans le marais, où, tous courbés, ils s'abritent le long de la chaussée des feux qui les empêchent d'y tenir. Alors, se jetant à bas de son cheval, il court à eux : « N'êtes-vous donc plus les vainqueurs de Lodi ? » leur cria-t-il.
Et saisissant un autre drapeau, il les appelle, s'élance et les enflamme de son audace. Cette voix, cet intrépide exemple les entraînent ; tous le suivent au travers d'une grêle de balles et de mitraille ; ses officiers, ses généraux se pressent sur ses pas; Lannes, déjà deux fois blessé, s'est relevé ; il s'est joint à lui, mais un troisième coup l'abat encore. Muiron et Marmont, aides de camp du général en chef, sont l'un à côté de lui, l'autre devant lui ; le premier tombe mort à ses pieds. Un chef de bataillon saisit Bonaparte ; il le supplie de se retirer de ce massacre et arrête tout.
Cependant la tête de colonne, écrasée de front, foudroyée en flanc, perd son ensemble ; de larges et sanglantes trouées l'entre-coupent ; elle n'offre plus, disent encore **SEBASTIANI** et **BELLIARD**, que des pelotons éclaircis, incertains et que séparaient de longues lacunes. Une charge furieuse de l'ennemi les acheva ! La nécessité l'emporte enfin; tous fuient et dans la déroute ils entraînent leur général.
Dans ce tumulte ils le jetèrent, ils l'enfoncèrent à droite dans les marais et, poursuivis la baïonnette aux reins, ils l'abandonnèrent ! Déjà les Autrichiens l'avaient dépassé de quarante pas. Ils pouvaient se saisir de sa personne ! Heureusement ils ne le reconnurent pas ! Belliard, le premier, s'aperçut du danger de son chef ; il appela au secours ; Marmont, Louis Bonaparte et Vignoble accoururent ; alors, par un effort désespéré, refoulant l'ennemi, ils atteignirent leur général, l'arrachèrent de la vase épaisse, où dans le désordre on l'avait plongé et, l'entraînant sain et sauf, ils le replacèrent sur son cheval.
La nuit s'approchait ; désormais la surprise au-delà des marais était manquée ! Une triple anxiété rappelait Bonaparte à Ronco, l'armée y fut ramenée ; elle y repassa l'Adige, mais le pont fut conservé.
De leur côté, **WURMSER** et **DAVIDOWICH** avaient encore ce jour-là manqué l'occasion : l'un dans Mantoue, l'autre dans Rivoli, demeurèrent immobiles ! Déjà la renommée de Napoléon combattait pour lui : elle doublait ses forces, elle paralysait celles de ses ennemis ; et ce résultat, cet écho prolongé de ses victoires, ici comme ailleurs, on l'a souvent attribué à son étoile.
La nuit du 15 au 16 s'étant donc passée sans mauvaises nouvelles de Mantoue et de Rivoli, et les Autrichiens s'étant avancés sur les deux digues, dès que le jour fut revenu, Bonaparte les fit charger impétueusement pour la seconde fois jusqu'à Porcil et Arcole. Dans cette seconde journée il ne tenta rien de plus ; il lui suffit d'avoir affaibli le feld-maréchal d'une foule de blessés, de tués et de prisonniers sur ce terrain favorable au petit nombre.
Dans ces défilés il usait ainsi en détail son adversaire, n'ayant pu le surprendre et le défaire au-delà tout entier comme il l'espérait. Le soir, et par les mêmes raisons que la veille, il se retira encore à Ronco, où il repassa une seconde fois l'Adige. Cette seconde nuit fut semblable à la première. A Rivoli comme à Mantoue une même appréhension retenait toujours immobiles Wurmser et Davidowich.
Il fallait en finir cependant. Cette stagnation si heureuse de ces deux chefs, quand depuis deux jours Alvinzy s'épuisait seul en efforts redoublés, ne pouvait durer plus longtemps. Déjà un tiers de l'armée de ce feld-maréchal avait été mis hors de combat ; le terrain était mieux connu ; la

guerre, lorsqu'elle dépasserait le défilé, devenait moins dangereuse; un troisième et dernier effort mieux combiné et plus étendu pouvait réussir.
Cette fois Augereau, détaché à droite le 17 novembre, tente vainement de passer l'Alpon près de son embouchure. En même temps, le général **ROBERT** qui le remplace sur la digue d'Arcole, et Masséna toujours sur celle de Porcil, débouchent encore de Ronco. Leurs ennemis dignes d'eux résistent d'abord, mais Masséna, de son chapeau qu'il élève sur la pointe de son épée, se faisant un étendard, entraîne tout après lui ; il renverse, disperse et tue tout ce qui ose lui faire tête.

Robert aussi vers Arcole avait d'abord réussi, lorsqu'il tomba tué raide devant sa troupe. Sa colonne alors fut ramenée au pas de course jusque sur le pont de Ronco et sur Bonaparte. Ici la crise monta à son comble. Le pont allait être enlevé, la retraite de Masséna coupée et la manœuvre d'Augereau devenir dangereuse. Mais le jeune général en chef, sans s'étonner, embusqua le 32^{e}, ventre à terre, derrière les saules ; il laissa passer l'ennemi à la suite de notre déroute et, se relevant tout à coup, il le surprend, l'enveloppe et lui tue ou prend trois mille hommes.

Dès lors les restes d'Alvinzy mutilés fuient à leur tour en désordre. Bonaparte rappelle aussitôt Masséna ; il balaye la chaussée d'Arcole; il pousse, avec toutes ses forces, sur ce village que l'ennemi venait d'abandonner, et notre armée victorieuse réunie débouche enfin de ces marais dans la plaine !
Elle y trouva celle d'Alvinzy rangée en ligne de bataille, dont un dernier marais rendait la droite inabordable. Pendant que, sans reprendre haleine, Bonaparte se disposait à l'attaquer de front, vingt-cinq de ses guides seulement, par son ordre, et plusieurs trompettes sous le chef d'escadron Hercule, tournèrent, à la faveur des roseaux, ce marais où s'appuyait l'aile droite autrichienne. Ils apparurent tout à coup derrière elle et la chargèrent au bruit de leurs trompettes. Au même instant notre garnison, sortie de Legnago, manœuvrait sur l'aile opposée. L'armée ennemie, double encore de la nôtre, se crut enveloppée. Harassée, épuisée par cette lutte sanglante de soixante-douze heures et n'étant plus composée que de débris, elle céda le champ de bataille ; et, poursuivie sans relâche le lendemain; elle fit sa retraite par Vicence. L'habile et tenace Alvinzy rebuté abandonnait à Bonaparte Vérone, Mantoue, l'Italie; il renonçait à se réunir au travers de l'Adige à Davidowich.
Il était temps, car dans cette troisième journée, celle du 17 novembre, ce général s'était enfin réveillé de son engourdissement. Vaubois, déposté de la Corona et de Rivoli, s'était retiré à Castel-Novo. Davidowich allait intercepter la ligne d'opérations de l'armée française : déjà Brescia voyait ses éclaireurs; d'autre part, Venise et Rome redoublaient leurs armements, Bergame ses assassinats ; Vérone n'attendait qu'un signal.
Mais le 18 novembre, dès le lendemain de la triple bataille d'Arcole, Bonaparte, après s'être élevé jusqu'à Villa-Franca, avait laissé sa cavalerie pousser à droite Alvinzy sur la route de Vicence. Lui au contraire, tournant à gauche sur ce même chemin, avec Augereau et Masséna, revint sur Vérone.

Il y avait quatre jours que, sortant par le côté opposé de cette ville, il avait semblé l'abandonner; et il y rentrait vainqueur, par cette même porte de Vicence où, pleins d'un espoir contraire, les habitants s'attendaient encore à voir arriver victorieuse l'armée d'Autriche. A cet aspect imprévu, la joie des uns, la stupéfaction des autres, tout se confondit en un transport unanime, comme à la vue d'un événement miraculeux. Une acclamation universelle accueillit le jeune général en chef ; mais lui, ne s'arrêtant pas plus pour jouir que pour respirer tant qu'il n'avait pas achevé, passe rapidement au travers de cet enthousiasme ; au-delà de Vérone, lançant sur-

le-champ ses deux lieutenants sur le front et le flanc de Davidowich, il lui arrache deux mille tués ou prisonniers et le repousse, mutilé, dans le Trentin qu'il lui abandonne.

(Mémoires du comte de Ségur.)
(Firmin-Didot, éditeur.)

Le 1er février 1797 le Corps législatif décide que les drapeaux qui ont servi au pont d'Arcole à ramener les troupes au combat, et avec lesquels Bonaparte et Augereau se sont précipités à la tête des grenadiers, seront offerts à ces deux généraux, comme récompense delà valeur qu'ils ont déployée.
Bonaparte envoya son drapeau au général Lannes avec la lettre suivante :

« Le Corps législatif, citoyen général, me donne un drapeau en mémoire de la bataille d'Arcole.
« Il a voulu honorer l'armée d'Italie dans son général. Il fut un instant aux champs d'Arcole, où la victoire incertaine eut besoin de l'audace des chefs.
Plein de sang et couvert de trois blessures, vous quittâtes l'ambulance, résolu de mourir ou de vaincre. Je vous vis constamment en cette journée au premier rang des braves; c'est vous également qui, le premier, à la tête de la colonne infernale, arrivâtes à Dégo, passâtes le Pô et l'Adda. C'est à vous à être le dépositaire de cet honorable drapeau, qui couvre de gloire les grenadiers que vous avez constamment commandés. Vous ne le déploierez désormais que lorsque tout mouvement en arrière sera inutile et que la victoire consistera à rester maître du champ de bataille. - BONAPARTE.

« La 25e s'est couverte de gloire »

(ARCOLE, 1796)

En 1797, lorsque le général en chef de l'armée d'Italie reçut du Directoire de nouveaux drapeaux pour ses troupes, il fit broder sur celui de la 25e demi-brigade celle devise: « La 25e s'est couverte de gloire *». Voici l'un des épisodes de la bataille d'Arcole, où se distingua particulièrement cette demi-brigade.*

LA 18e légère et la 18e de ligne passèrent l'Adige en arrivant à Ronco ; elles suivirent le mouvement de la division Augereau. A onze heures du matin, la 18e de bataille, repassa le pont et alla avec la 25e de ligne passer l'Adige sur des barques à Alberedo.
La 32e fut placée à la tête du pont et, de là, défila par la gauche sur la chaussée de Bove. Le feu s'engagea à son approche. mais nos troupes culbutèrent l'ennemi en peu de temps et lui enlevèrent deux pièces de canon, deux caissons, et lui firent trois cents prisonniers de guerre. C'est dans le cours de cette affaire que fut tué l'adjudant général **WENDELING**.
La division se distingua toute cette journée par une bravoure étonnante.
Le village d'Albaredo et ceux qui le suivent furent enlevés à l'ennemi par une partie de la division Augereau, où se trouvait la 18e légère, qui, ce jour-là, marcha sous ses ordres. Arcole même fut pris à l'entrée de la nuit; mais il fut évacué quelques heures après par des ordres supérieurs.
A quatre heures du matin, la division se mit en mouvement sur la chaussée de Bove, la 75e se porta sur celle de Villanova.
Le feu s'engagea sur la première avant le jour; les ennemis nous avaient prévenus, ce qui augmenta l'ardeur de nos soldats ; ils culbutèrent en peu d'instants leur colonne, forte de près de 10000 hommes, et la poursuivirent jusqu'à Saint-Martin, sur la grand'route de Vérone. La 25e de bataille, à la tête de laquelle était l'adjudant général Dugommier, suivi de l'adjoint

Guillot, donna des preuves de la plus grande valeur. L'adjoint **GUILLOT** eut un cheval tué sous lui, et successivement deux blessés. Deux drapeaux, sept pièces de canon, neuf caissons et seize cents prisonniers tombés au pouvoir de la division attestent l'intrépidité avec laquelle elle se battit. L'ennemi fut mis en pleine déroute ; il se replia très confusément et fit sa retraite à la hâte. On ne tarda pas à voir filer ses équipages du côté de Porcile. La division bivouaqua sur la chaussée vis-à-vis de Porcile.
A une heure du matin, la division a reçu ordre de se replier et de prendre position à moitié chemin du point qu'elle quittait au pont de l'Adige. Bientôt l'aile droite de l'armée, ayant été repoussée des environs du village d'Arcole qu'elle avait attaqué, la division eut ordre de s'y porter. Le général Masséna fit ses dispositions, la charge battit et, après deux heures de combat, le terrible village fut emporté. L'ennemi, complètement battu, prit la fuite; il fut poursuivi jusqu'au village de San Bonifacio. Les troupes ont déployé dans cette journée toute l'énergie et la valeur des républicains français; elles ont fait quinze cents prisonniers et pris deux drapeaux.

Les carabiniers de la 18e et les grenadiers de la 25e de ligne arrachèrent à l'ennemi une pièce de 8 et un obusier qu'il avait pris le matin.

A une heure de nuit, les avant-postes d'Arcole furent attaqués par des troupes fraîches ; mais la légèreté et la hardiesse de notre artillerie, secondée par la valeur de la 25e, les fit repentir de leur témérité : elles furent repoussées avec une perte considérable.

(Mémoires de Masséna.)
(Paulin et Lechevalier, éditeurs.)

Le drapeau de la 14e à Rivoli

A la bataille de Rivoli (14-15 janvier 1797) vingt mille Français ont devant eux quarante-cinq mille Autrichiens, divisés en six colonnes. Il s'agit donc d'arrêter et de battre ces colonnes à leur débouché. Dès le matin la deuxième colonne de droite déborda victorieusement notre gauche. Il y eut là un commencement de désordre. Nos canons perdirent leurs attelages : ils furent un instant abandonnés ; déjà même le plateau était envahi, quand Bonaparte courut appeler Masséna et la 32e demi-brigade. Celle-ci, après avoir marché toute la nuit, venait d'arriver de Vérone; mais à sa voix, elle s'élança aux cris de « En avant ! » sans reprendre haleine.
On entendit un de ses grenadiers, le brave Léon Aune, qui déjà s'était distingué dans maints combats, s'écrier en passant devant Napoléon :

- Général, tu veux de la gloire, eh bien nous allons t'en f., de la gloire !

Et tous se précipitant, ils repoussent, ils refoulent cette seconde colonne ennemie dans la montagne.
La 14e demi-brigade est à la droite de l'armée, elle résiste presque seule à des forces bien supérieures et, après un combat acharné, conserve la position la plus périlleuse et la plus importante. Au milieu de la lutte, le porte-drapeau est tué et le drapeau pris. Le sergent Bernard se précipite pour le reprendre et va le saisir lorsqu'il est atteint mortellement. « Mes amis, dit-il à ses camarades, *sauvez le drapeau et je meurs content.* » Ces nobles paroles sont entendues, le sergent-major **LABILLE** reprend le trophée et tue celui qui s'en était emparé.

Un peu plus tard, malgré l'héroïque conduite des braves de la 14e, les Autrichiens vont s'emparer de deux pièces de canon. Déjà ils se disposent à les emmener, lorsque le capitaine **MONTBAILLARD** saisit le drapeau et s'élance sur les ennemis, en disant : « *A moi la 14e ! ralliez-vous à ce drapeau* ! » A la voix de leur chef, les soldats s'élancent et les Autrichiens sont repoussés.

(Divers auteurs.)

« Brave 18e, je vous connais »

L'ennemi ne tiendra pas devant vous !

LES avantages remportés à Arcole par Bonaparte lui avaient coûté cher : les pertes essuyées dans ce dernier combat avaient porté principalement sur les cadres, qui s'étaient dévoués dans cette triple journée, et les hôpitaux, par suite de tant de gloire et de fatigues, étaient encombrés de fiévreux et de blessés. Dans cet état de choses, il fallut se restreindre à une position d'observation en face des débris des armées impériales, s'occuper de la réorganisation des corps et activer l'arrivée des renforts.

L'armée française, numériquement inférieure à celle de l'ennemi, était distribuée sur une ligne fort étendue ; mais, en recommandant la plus grande vigilance à ses lieutenants, Bonaparte se tenait prêt à réunir la majeure partie de ses forces en arrière, sur le centre de sa ligne, afin de se porter où sa présence serait nécessaire.

Le 13 janvier Masséna, après avoir pourvu à la sûreté de Vérone, se mit en marche pour aller au secours de **JOUBERT** (qui avait pris le commandement de Vaubois à Monte-Bello, à la Corona et à Rivoli). Ce général, accablé par des forces beaucoup supérieures aux siennes, ne se maintenait sur le plateau de Rivoli qu'avec peine.

Le 14, à la pointe du jour, la 18e demi-brigade prit la route de Garda pour appuyer la gauche des troupes qui combattaient à Rivoli. Vers dix heures, elle s'arrêta au passage important de Rocca di Garda, où elle trouva un bataillon de flanqueurs appartenant au corps de Lusignan. Ils furent rapidement chassés par nos compagnies de tirailleurs. Après ce fait d'armes qui ne demanda qu'une demi-heure, la 18e descendit à Garda, où elle laissa le capitaine **RENE** avec 150 hommes ; cet officier devait observer avec soin le lac, sur lequel on avait remarqué quelques bateaux armés, et marcher ensuite sur Rivoli.

La tête de la 18e ayant paru, Bonaparte se porta à notre rencontre et nous dit: « Brave 18°, je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous! »

A ces paroles, les soldats répondirent : En avant ! en avant ! Masséna s'approcha aussi de nous et nous dit : « Camarades, vous avez devant vous quatre mille jeunes gens appartenant aux plus riches familles de Vienne; ils sont venus en poste jusqu'à Bassano, je vous les recommande! » Cette harangue, parfaitement comprise, nous fit rire.

Arrivés sur le champ de bataille, nous fûmes bien étonnés en voyant un corps ennemi sur Monte Pipolo, en arrière des divisions Joubert et Masséna, aux prises avec le corps d'Alvinzi. Nous demandâmes à marcher. La 18e se forma aussitôt en colonnes d'attaque par bataillons.

Bonaparte disposa lui-même une demi-batterie de douze pour protéger l'attaque projetée et plaça dans un pli de terrain le 1er régiment de grosse cavalerie pour profiter des premiers succès. Ces dispositions terminées, les colonnes s'avancèrent fièrement; sans tirer un coup de fusil, pour ne pas ralentir leur impulsion. L'ennemi ne fit feu qu'à une petite portée ; nous n'y répondîmes pas et bientôt nous l'abordâmes avec impétuosité : il est renversé et mis en déroute. Nos soldats, pour la plupart, rompent les rangs et prennent la course. Les officiers, ne pouvant les contenir, les imitent, afin de rallier leur troupe, au besoin. Cependant, le gros des Impériaux parvint à gagner Monte Brunisi ; là se trouvait la 57e demi-brigade ; elle tomba sur l'ennemi et l'écrasa.
Débarrassé heureusement de Lusignan, Bonaparte allait réunir ses troupes dans la nuit pour tomber, le lendemain, sur Alvinzi, déjà ébranlé par plusieurs échecs éprouvés dans la journée, lorsqu'il fut informé par **SERRURIER** et **AUGEREAU** du passage de l'Adige par Provera. Laissant **JOUBERT** et **REY** devant le maréchal, il donna l'ordre à Masséna de rallier sa division, dispersée par le combat de Pipola, de partir en toute hâte et de se diriger sur Mantoue. Quatorze lieues nous séparaient de cette place; mais la présence de Bonaparte redoubla l'ardeur de la troupe; on lui donna seulement une heure pour manger et se reposer : elle n'avait pu faire ni l'un ni l'autre depuis son départ de Vérone. Il fallait des hommes de cette trempe pour conserver l'Italie.
Épuisés de fatigue, nous nous arrêtâmes à Villa-Franca, on nous distribua du pain et du vin. Pendant cette halte qui fut utilement employée, les hommes restés en arrière rejoignirent la demi-brigade; nous reprîmes notre marche en chantant nos victoires. Nous avions nos poètes ; ils étaient grotesques, mais ils avaient le talent de nous amuser.
Provera après avoir passé l'Adige s'était avancé sur Mantoue pour délivrer le maréchal Wurmser : d'abord, il se présenta devant Saint-Georges, et somma le général **MIOLLIS**, qui défendait ce poste, d'ouvrir ses portes. Repoussé avec une grande énergie, Provera ne se décourage pas ; ayant trouvé le moyen de communiquer avec Wurmser, il combina avec le maréchal une attaque sur la Favorite où se trouvait Serrurier avec les troupes du blocus. Les choses étaient à ce point, lorsque la 18e arriva sous Mantoue ; la nuit était avancée, nous n'allumâmes pas de feu, et nous restâmes sous les armes.
Le 16, à six heures du matin, il ne faisait pas jour encore. Les Autrichiens attaquèrent simultanément Saint-Antonio et la Favorite. Le maréchal, qui s'était mis à la tête de sa garnison, se présenta devant le premier de ces postes : ses attaques sont repoussées, et il est forcé de rentrer dans la place, après avoir perdu beaucoup d'hommes.
Les 18e et 75e demi-brigades, n'étant plus nécessaires à Serrurier, se portèrent, sous le commandement du général Victor, sur Provera, dont les troupes soutenaient avec une grande résolution les attaques de plusieurs demi-brigades de la division Augereau. Masséna, pour en finir, donna l'ordre à la 57e d'attaquer la gauche de l'ennemi, et à la 18e de la tourner. Provera, accablé et bientôt rompu, capitula et se mit à la discrétion de ses vainqueurs.
La fête du 14 juillet fut célébrée à Padoue avec une grande pompe militaire. Le général **BRUNE**, qui commandait la division par intérim, remit à chaque corps de troupes les drapeaux promis par Bonaparte, en remplacement des anciens, réduits en loques. Sur ceux de la 18e demi-brigade on lisait ces mots, brodés en lettres d'or : *Je vous connais; l'ennemi ne tiendra pas devant vous.*

(Général vicomte de PELLEPORT, Souvenirs militaires et intimes.)
(Didier et Cie, éditeurs.)

« Le terrible 57e que rien n'arrête ! »

Certain jour, en passant devant la 57e demi-brigade, le jeune général en chef s'écria : « Voici la terrible 57e que rien n'arrête ! ». Ces mots flatteurs et qui constituaient pour les braves de cette demi-brigade la plus flatteuse des récompenses, furent inscrits en lettres d'or sur leur drapeau.

DANS les combats livrés en Italie, de Lodi à Rivoli, la 57e demi-brigade a accompli des prodiges de valeur. Partout où elle donna, elle accabla les ennemis et les fit reculer. A la bataille de la Favorite, livrée le 16 janvier 1797, elle déploya une telle ardeur, une telle furie, que les ennemis eux-mêmes lui donnèrent le surnom de *la Terrible.*

Dans le rapport de Bonaparte au Directoire sur cette campagne si rapide et si glorieuse, on remarquait le passage suivant : « Toutes les demi-brigades se sont couvertes de gloire, et spécialement les 32e, 57e et 18e de ligne, commandées par Masséna, qui, en trois jours, ont battu l'ennemi à Saint-Michel, à Rivoli et à Mantoue. Les légions romaines faisaient, dit-on, vingt-quatre milles par jour ; les soldats français en font trente et se battent dans l'intervalle. »

Lorsque, plus tard, Bonaparte eut signé la paix à Campo-Formio, il s'arrêta deux jours à Padoue pour y voir la division Masséna, forte de 15000 hommes, habillés et équipés confortablement. Après en avoir passé la revue, il témoigna sa satisfaction de se trouver parmi nous; il rappela à chaque corps les actions de guerre qui lui faisaient honneur. De son allocution, je n'ai retenu que la phrase suivante : « Je n'aurais pu signer la paix en présence d'une troupe aussi belle que vaillante ».

Bientôt après, Bonaparte partit pour Rastadt. Voici dans quels termes il nous fit ses adieux : « Soldais, je pars demain. En me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espoir de me revoir bientôt avec vous, luttant contre de nouveaux dangers. Quelque poste que le Gouvernement assigne à l'armée d'Italie, nous serons toujours les dignes soutiens de la liberté et du nom français. »

(Général vicomte de PELLEPORT, Souvenirs militaires ci intimes.)
(Didier et Cie, éditeurs.)

A l'armée d'Italie

LES soldats que Bonaparte a conduits en Italie accomplissent maintes prouesses pour s'emparer des drapeaux de l'ennemi. Le 11 avril 1796, **GARDET**, de la 32e demi-brigade de ligne, saute le premier dans une redoute ennemie, au combat de Dego, et enlève un drapeau. Cinq autres drapeaux sont également pris par des officiers, sous-officiers et soldats de cette demi-brigade. A la seconde journée de Dego, trois soldats de la 33e saisissent chacun un drapeau à l'ennemi. A Millesimo, quinze drapeaux sont enlevés aux Austro-Sardes. A Roveredo, au fort de Cavolo, au combat de Primoleno, à celui de Bassano, vingt-deux drapeaux sont pris et portés à Paris par Marmont, qui les présente solennellement au Directoire le 4 octobre 1796. En novembre quatre drapeaux sont pris à Arcole.

Le 15 janvier 1797, dans une sortie faite par la garnison de Mantoue pour débloquer cette place, Daumesnil, alors à la compagnie des guides du général en chef, enlève un drapeau et vient le présenter à Bonaparte qui, préoccupé, ne fait pas attention à lui. Daumesnil en prend un second richement orné ; c'était celui que l'impératrice d'Autriche avait brodé de sa main pour l'offrir aux volontaires de Vienne. Le brave guide met la cravate du drapeau dans sa poche et le présente ainsi au général. Ce dernier, observant que la cravate n'est plus attachée au trophée :
« Mon général, reprend Daumesnil, vous ne m'avez rien accordé pour le premier, je me suis payé pour le second. »
Le lendemain, devant la même place, le hussard **MARCHET**, du 1er régiment, enlève un drapeau autrichien et reçoit une arme d'honneur.
Ces trophées vinrent s'ajouter à ceux qui avaient été enlevés l'avant-veille aux combats de Rivoli par les carabiniers Rose et Charia de la 22e légère et par le caporal **DERVILLERS** de la 4e légère.
Au combat de Tarvis, le 28 mars 1797, le caporal **CHARIOT**, de la 25e demi-brigade de ligne, enlève un drapeau à l'ennemi. Déjà le 20 mars précédent, à l'affaire de Lavis, le même caporal avait pris un drapeau aux Autrichiens.
Tous ces drapeaux furent envoyés au Directoire par Bonaparte, comme il le fit pendant toute la durée de cette immortelle campagne. Jamais plus ample moisson d'étendards ennemis ne fut faite. La Correspondance de Napoléon contient, après chaque bataille, une lettre adressée au Directoire pour lui annoncer l'envoi de trophées conquis sur les Autrichiens.
Le 14 juillet 1797, anniversaire de la prise de la Bastille, fut choisi pour remettre à l'armée les nouveaux drapeaux que le Directoire lui confiait.
Dans chaque division fut érigée une pyramide qui avait autant de faces que la division comprenait de demi-brigades, et sur chaque face furent inscrits les noms des officiers et soldats morts au champ d'honneur depuis Montenotte. La pyramide était au milieu d'un Champ de Mars orné de tous les attributs représentant les victoires de l'armée et des emblèmes de la liberté, de la République et de la Constitution.
Des manœuvres précédèrent la fête ; les troupes se rangèrent en bataillons carrés au pied des pyramides; les vétérans et les blessés défilèrent au bruit des salves d'artillerie, les tambours battant aux champs et l'armée leur rendant les honneurs militaires.
L'échange des vieux drapeaux contre les nouveaux se fit au pied des pyramides, pendant que les musiques jouaient des airs guerriers. Des discours furent prononcés, des salves d'artillerie tirées, une proclamation du général en chef lue aux troupes. Ce fut une fête spéciale dans chaque division.
Bonaparte présida celle qui eut lieu à Milan, où étaient son quartier général et cinq demi-brigades.
« Soldats, leur dit-il, que vos drapeaux soient toujours sur le chemin de la victoire. »

C'est sur ces drapeaux que le général en chef fit placer les inscriptions citées dans les récits qui précèdent. Mais il convient d'ajouter que les 18e, 25e, 32e et 57e demi-brigades ne furent pas les seules à recevoir des inscriptions pour leurs drapeaux, à l'occasion de la campagne d'Italie. C'est ainsi que la 75e avait sur son étendard : *La soixante-quinzième arrive et bat l'ennemi.*
Les cérémonies faites en Italie pour la remise de ces étendards excitèrent l'enthousiasme de toute l'armée pour son général en chef. Ce fut peut-être cet enthousiasme qui déplut au Directoire, plutôt que l'action d'un général d'armée se permettant de modifier les drapeaux que les troupes avaient reçus du gouvernement. Toujours est-il qu'on s'émut de ces changements. Et le Directoire rendit, le 21 juillet 1798, un arrêté portant que les drapeaux sur lesquels figuraient des légendes seraient déposés entre les mains des conseils d'administration des demi-brigades « comme un monument de leurs exploits » et qu'il leur serait donné en échange des drapeaux sans devise ni légende.

Le 9 décembre 1797, il y eut, au Directoire, une grande cérémonie pour la remise du traité de Campo-Formio. Le ministre de la guerre présenta aux Directeurs le général Joubert et le chef de brigade **ANDREOSSY** chargés par Bonaparte de rapporter les deux drapeaux d'honneur décernés à l'armée d'Italie et sur lesquels on lisait, d'un côté : *A l'armée d'Italie, la Patrie reconnaissante,* et, de l'autre côté, des inscriptions rappelant ses principaux exploits : *Cent cinquante mille prisonniers. - Cent soixante-six drapeaux. - Cinq cent cinquante pièces de siège. - Six cents pièces de campagne. - Cinq équipages de pont. - Neuf vaisseaux de 64 canons, douze frégates, douze corvettes, dix-huit galères. - Armistice avec le roi de Sardaigne, - Convention avec Gênes, etc. Donné la liberté aux peuples de Bologne, Ferrare, Modène, etc. Envoyé à Paris les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, des Carraches, de Raphaël, de Léonard de Vinci.*

(Divers auteurs.)

Aux armées du Directoire

LES braves d'Italie n'ont pas seuls le mérite de ravir des trophées à l'ennemi. Ce n'est pas seulement avec Bonaparte que les soldats français luttent avec succès pour le drapeau. Le 4 juin 1796, à la bataille d'Altenkirchen, l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan, prend quatre drapeaux à l'ennemi. Une semaine plus tard, la division Lefebvre, de cette même armée, livre aux Autrichiens la bataille de Wezlar et leur prend un drapeau. Au siège de Kehl, le sergent **FERRON**, de la 76^{e} demi-brigade, reprend le drapeau de son bataillon à un soldat autrichien qui s'en est emparé. Appelant à lui ses camarades, il les rallie autour du drapeau et les guide au combat. Au combat de Friedberg un soldat de la 43^{e} demi-brigade de ligne et un maréchal des logis du 1er régiment de chasseurs à cheval enlèvent chacun un drapeau. A la même bataille, Pajol combat avec quelques hussards du 6^{e}, il prend aux Autrichiens un drapeau, que l'ennemi ressaisit trois fois sans pouvoir le conserver. Le 1er mars 1798, à la prise de Fribourg, le brigadier **REYNES (Bernard)** du 15^{e} dragons charge, à la tête d'un détachement, un escadron ennemi qu'il culbute et auquel il enlève un drapeau. Il obtint un fusil d'honneur et, en 1803, la décoration.

Au cours de l'expédition malheureuse accomplie en Irlande, des trophées sont conquis : les troupes du général Humbert parviennent à s'emparer de cinq drapeaux anglais. L'armée de Naples voit des succès pareils: au combat de Porto Fermo, le 18 janvier 1799, **Pierre EYCHESSIE**, caporal à la 27^{e} légère, enlève un drapeau à l'ennemi. Il reçoit un coup de sabre, un coup de feu, mais ne lâche pas son trophée, qu'il rapporte avec lui. Nommé sergent sur le champ de bataille, il obtint en 1803 la croix de la Légion d'honneur.

Quelques jours plus tard, quand Championnet s'empare de Naples, sept drapeaux tombent entre les mains de son armée. Le général en chef les fait porter à Paris par le général **KNIAZIEWITCZ**, voulant ainsi récompenser la bravoure des Polonais pendant la campagne d'Italie. La présentation a lieu au palais du Luxembourg, avec une grande pompe, le 8 mars 1799.

Au combat de Medebaken, le 25 mars 1799, un maréchal des logis du 2^{e} dragons, nommé Berthet, enlève un drapeau à l'ennemi et reçoit un coup de sabre; il traverse un groupe de cavaliers, en tue plusieurs, rapporte son drapeau conquis et ramène quatre prisonniers.

Au combat du bois de Fecingo, le 28 mai de la même année, **BLAN**, adjudant-major au 1er bataillon d'élite du Valais, voyant ses hommes qui hésitent à aborder les Autrichiens, saisit le drapeau et, se portant à la tête de la colonne, s'écrie : « Pour les braves, en avant! » Il fait battre la charge, et le village est enlevé grâce à ce trait d'audace.

A la bataille de la Trebbia, le 21 juin 1799, le sergent **PLOMION**, de la 55e demi-brigade de ligne, avait été envoyé avec trente volontaires pour s'emparer de deux pièces de canon qui portaient le ravage dans les rangs de la demi-brigade. Écrasé par le nombre, après s'être emparé de ces deux pièces, ayant vu tomber autour de lui les trente braves qui l'accompagnaient, il s'était fait jour les armes à la main et rejoignait tristement son bataillon qui avait été forcé de battre en retraite. Tout à coup il s'entend appeler et il aperçoit au milieu d'un groupe de Russes le porte-drapeau qui, mortellement blessé, faisait un dernier effort pour reprendre le drapeau qu'on venait de lui enlever. Il s'élance sur les Russes, tue et disperse à coups de baïonnette tout ce qui s'oppose à son passage, arrache le drapeau des mains du soldat qui s'en était emparé, l'emporte et regagne son bataillon au milieu d'une grêle de balles; puis, après avoir remis son précieux dépôt entre les mains de son sergent-major, il retourne au combat.

Le 15 août 1799, après la bataille de Novi, l'ennemi fait une attaque terrible près du village de Pasturana. Les généraux **PERICHON** et **GROUCHY** essaient de rallier les troupes en désordre. Grouchy, un drapeau à la main, se précipite au plus fort de la mêlée. Son drapeau lui est arraché; il tombe couvert de blessures, se relève, met son chapeau à la pointe de son sabre; mais, entouré et blessé de nouveau, il est fait prisonnier.

Quinze drapeaux ou étendards russes sont enlevés pendant la bataille de Zurich, le 25 septembre 1799. L'un de ces trophées est pris par le maréchal des logis Steffen, du 17e dragons, qui, en le défendant ensuite contre un parti d'ennemis, reçoit douze coups de lance.

A l'affaire de Muttenthal, Masséna est jeté à bas de son cheval. Afin que sa chute n'arrête pas l'élan de ses troupes, il saisit un drapeau et, à la tête d'un bataillon, il se précipite sur l'ennemi.

Ce bel exemple d'intrépidité et de crânerie se renouvelle souvent. Au combat de Heidelberg, sous le général **NEY**, le 1er bataillon de la 62e ayant reçu l'ordre de charger les Autrichiens sur le pont, quelques conscrits intimidés compromettent le succès par leur hésitation. L'adjudant **LEGNY** saisit le drapeau du bataillon, s'élance le premier sur le pont, ranime le courage de sa troupe et, du premier élan, la conduit sur la rive opposée en chassant les Autrichiens devant lui.

Tous les trophées arrachés par nos soldats aux mains de l'ennemi sont envoyés au Directoire, qui les reçoit en grande pompe.

A l'armée d'Egypte

(1798-1799)

LE 20 septembre 1798, le général **VIAL**, à la tête d'une colonne mobile, enlève le village de Choarah. Le grenadier **JOUSSOUX**, de la 25e demi-brigade de ligne, le dragon **PANPENOT**, du 18e régiment, le sergent **LEFORT**, de la 13e demi-brigade, s'emparent chacun d'un drapeau.

Deux jours plus tard, le drapeau français est arboré, avec une grande solennité, sur la plus haute des pyramides ainsi que sur la colonne de Pompée, à Alexandrie, en souvenir de la fondation de la République.

Lors du siège du Caire, le chef de brigade Dupas, de la 69e de bataille, enlève aux Turcs trois queues de pacha, cinq drapeaux et des armes, trophées qui furent transportés à Paris.
A la journée d'El-Arish, **PERNAIN**, sergent-major à la 85e demi-brigade de ligne, réussit à planter le drapeau de son régiment sur la terrasse de la maison la plus élevée du village et obtient, en récompense de cette action d'éclat, un sabre d'honneur. Une distinction semblable est accordée au caporal **NOLOT**, de la 15e demi-brigade, qui, à la prise de Jaffa, arrache à travers la fusillade les drapeaux turcs plantés sur les remparts, et au lieutenant **PERUCHOT**, qui, à la bataille d'Héliopolis, pénètre dans les retranchements ennemis, tue de sa main quatre Mameluks, s'empare d'une pièce de canon et d'un drapeau.
Au combat sanglant livré devant Saint-Jean-d'Acre, les sergents **DAURE, OSTER** et **DAIGNOS**, appartenant tous trois à la 18e demi-brigade, portent jusque sur la brèche trois drapeaux, qu'ils maintiennent fièrement jusqu'à ce que la retraite soit battue.
DAUVERT, dragon au 3e régiment, est chargé au combat de Naplouse, pendant l'expédition de Syrie de 1799, par quatre Mameluks et Maugrabins, s'arrête et attend de pied ferme ses adversaires. Il abat le premier d'un coup de sabre et assomme le second avec la crosse de son fusil ; les deux autres, effrayés de son intrépidité, prennent la fuite.
C'est dans cette même campagne de Syrie que, le 8 avril 1799, eut lieu le beau combat de Nazareth, livré par Junot avec 400 fantassins et 100 cavaliers à plus de 4000 Mameluks et Arabes. Dans ce combat, un maréchal des logis du 3e dragons et un porte-étendard des Mameluks se prirent corps à corps. Les deux adversaires restèrent pendant plusieurs minutes serrés l'un contre l'autre, le dragon s'efforçant d'enlever l'étendard, le Mameluk employant toute sa vigueur pour le conserver. Les deux chevaux s'abattirent, mais les deux cavaliers restèrent en selle ; enfin le Français, plus leste que le Mameluk gêné par ses vêtements flottants, dégagea sa main droite et passa son sabre au travers du corps de son ennemi, qui mourut la main crispée sur la hampe de l'étendard.

(Victoires et Conquêtes.)

Le drapeau de la 46e demi-brigade

1800-1805

(28 JUIN 1800)

THÉOPHILE-Malo de la TOUR d'AUVERGNE-CORRET servait depuis vingt-cinq ans lorsque la Révolution éclata. Pressé d'émigrer, il refusa en répondant :

« J'appartiens à ma patrie ». Mais, pour qu'on ne pût pas attribuer ce refus au désir d'un avancement rapide, il tint à prouver que seul l'amour de son pays lui avait dicté sa résolution. Capitaine il était alors, capitaine il entendit rester, s'imposant à lui-même de ne point dépasser ce grade. Ses camarades avançaient, devenaient colonels, généraux: lui, demeurait à son poste subalterne, mettant toute sa gloire à bien servir. A l'armée des Alpes, à celle des Pyrénées, il fut à la fois la terreur de ses ennemis et l'idole de tous ses soldats.

Retiré du service parce que sa santé avait été usée dans les prisons d'Angleterre, il apprit que le dernier fils d'un de ses amis était enlevé par la conscription. Il s'offrit aussitôt à remplacer ce jeune homme, sans égard pour sa vigueur affaiblie et pour le droit qu'il avait acquis au repos. Le Directoire accueillit avec empressement cette demande, et La Tour d'Auvergne partit pour l'armée avec le simple titre de capitaine volontaire.
Il renouvela à l'armée de Zurich, sous Masséna, les prouesses qui avaient rendu son nom célèbre aux Alpes et aux Pyrénées. Et quand la campagne de Suisse fut terminée en 1799, il revint en France, toujours aussi modeste, ne voulant ni grades, ni honneurs, refusant même la députation de son département, le Finistère, au Corps législatif.
Cependant le Premier Consul tenait à honorer ce héros sans pareil. Sur le rapport de Carnot il le nomma : *Premier grenadier des armées de la République française.* « Né dans la famille de Turenne, disait le ministre de la guerre, il a hérité de sa bravoure et de ses vertus. C'est un des plus anciens officiers de l'armée: c'est celui qui compte le plus d'actions d'éclat. Partout les braves l'ont surnommé le plus brave. »
Le 21 juin 1800, il rejoignit l'armée du Rhin, commandée par Moreau. En arrivant, il se présenta à l'un de ses anciens compagnons d'armes, le général **DESSALES**, chef d'état-major du général en chef, et lui demanda d'être placé dans la 46e demi-brigade, à laquelle il avait jadis appartenu et que commandait alors Forti. On s'empressa de lui donner satisfaction.
C'est avec joie que le Premier Grenadier de France se retrouva dans les rangs de cette demi-brigade qu'il connaissait pour être vaillante et brave. Il savait d'avance qu'il y trouverait l'occasion de nouveaux exploits. Et, en effet, six jours après son arrivée au corps, c'est-à-dire le 27 juin 1800, l'avant-garde française se heurtait aux avant-postes autrichiens non loin du Lech, à une lieue environ de Neubourg en Bavière. Le général **MONTRICHARD**, chef de notre avant-garde, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se trouvait en présence d'un gros de troupes ennemies, soutenu par huit pièces de canon. Le combat devint aussitôt très vif. Du côté des villages d'Unterhausen et d'Oberhausen, les Autrichiens avaient construit des retranchements qu'il s'agissait d'enlever. Et telle était la force de résistance des ennemis, que les troupes pleines d'ardeur de Montrichard auraient subi un échec si le général Lecourbe n'était accouru à leur aide avec des troupes fraîches.
La 46e demi-brigade faisait partie de ces renforts. Elle se trouvait fortement engagée depuis quelque temps, quand, vers dix heures du soir, elle fut assaillie par une charge de cavalerie.
Forti, son chef, tombe sabré par des hussards ennemis. Les hommes aussitôt, et d'un accord unanime, veulent que La Tour d'Auvergne le remplace et les guide dans la mêlée. Le combat continue, combat furieux, dans lequel pas un coup de fusil n'est tiré. On lutte à la baïonnette ou au sabre dans une obscurité profonde. La Tour d'Auvergne, toujours au premier rang, croise solidement le fer contre les cavaliers autrichiens. Soudain un hulan lui envoie un coup de lance en pleine poitrine. La hampe se brise par la violence du choc. Un flot de sang s'écoule de la blessure et le Premier Grenadier de France s'affaisse entre les bras de ses camarades.
On l'entraîne en arrière. Sa respiration cesse. On cherche à le ranimer, c'est en vain. Cependant il a encore assez de forces pour murmurer quelques paroles, et sur ses lèvres expirantes on recueille ces mots : « Je meurs content, c'est ainsi que j'avais toujours rêvé de finir ma carrière ! »
Ainsi mourut, à l'âge de cinquante-sept ans La Tour d'Auvergne, au moment même où les cavaliers autrichiens, désespérant d'enfoncer les nôtres commençaient leur mouvement de retraite.
« Le lendemain 28 juin, dit M. Paul Déroulède, l'armée, dans un deuil général, procéda à l'ensevelissement du Premier Grenadier de France. Le cœur du héros fut déposé dans une urne, et le corps, enveloppé de verts rameaux de chêne, fut porté par les grenadiers à l'endroit même où avait eu lieu le combat de la veille. Généraux, officiers et soldats, tout le monde éprouvait la plus profonde émotion ; plus d'un assistant ne pouvait retenir ses larmes. Lorsque le corps de La Tour d'Auvergne fut arrivé au bord de la fosse creusée pour le recevoir, les grenadiers

présentèrent les armes, et, comme les porteurs hésitaient sur le sens où ils devaient le placer, une voix s'éleva des rangs :
« Face à l'ennemi! »
Le surlendemain de la fatale journée où périt La Tour d'Auvergne, le général Dessales, au nom du commandant en chef Moreau, rédigeait l'ordre du jour suivant :

« Augsbourg, 11 messidor an VIII.

« Mes camarades,

« Le brave La Tour d'Auvergne a trouvé une mort glorieuse dans les combats livrés, le 8 messidor, sur les hauteurs en avant de Neubourg. Le premier grenadier des armées de la République est tombé percé d'un coup de lance au cœur. Ses yeux mourants ont vu fuir l'ennemi, il a expiré satisfait.
« Les soldats à la tête desquels il combattit si souvent lui doivent un témoignage de regrets et d'admiration ; en conséquence le général en chef ordonne :
« 1° Les tambours de grenadiers de toute l'armée seront, pendant trois jours, voilés d'un crêpe noir.
« 2° Le nom de La Tour d'Auvergne sera conservé à la tête du contrôle de la 46e demi-brigade, où il avait choisi son rang. Sa place ne sera pas remplie et l'effectif de sa compagnie ne sera plus désormais que de quatre-vingt-deux hommes.
« 3° Il sera élevé un monument sur les hauteurs, en arrière d'Oberhausen, où La Tour d'Auvergne a été tué. Les restes du chef de brigade **FORT**, commandant la 46e et qui a été tué à ses côtés, après avoir fait des prodiges de valeur, y seront aussi déposés.
« 4° Ce monument, consacré aux vertus et au courage, est mis sous la sauvegarde des braves de tous les pays. »
Le monument élevé à La Tour d'Auvergne, à l'endroit même où ce héros simple et modeste était tombé, se composait d'un grand sarcophage de pierre reposant sur un lit de gazon. Des bornes reliées par des chaînes de fer l'entouraient. Ce monument a toujours été respecté. En 1837 le roi de Bavière tint même à honneur de le faire entièrement réparer.
Le Premier Consul voulut consacrer par une mesure exceptionnelle le souvenir de La Tour d'Auvergne. Il jugea que sa mémoire devait être honorée dans toute l'armée et particulièrement dans la 46e demi-brigade. Aussi décidat-il que l'urne d'argent qui renfermait son cœur serait portée, dans les revues et défilés, par le fourrier des grenadiers, marchant à côté du drapeau. Plus tard l'urne fut suspendue au drapeau du régiment. Enfin son nom glorieux resta inscrit sur les contrôles du corps, et à tous les appels, lorsqu'on nommait « La Tour d'Auvergne ! », le caporal de l'escouade qu'il avait choisie pour y servir répondait : « Mort au champ d'honneur ! »
Cette pieuse et touchante coutume, édictée par un arrêté du Premier Consul en date du 26 messidor an XI, fut scrupuleusement observée par la 46e demi-brigade. Le cœur de La Tour d'Auvergne ne cessa d'appartenir à ce régiment qu'en 1814.

———

Les drapeaux de Marengo

(14 JUIN 1800)

LA bataille de Marengo avait eu lieu le 14 juin. A cette époque encore et pendant quelques années depuis, on célébrait la fête du 14 Juillet. Dès le commencement du Consulat on avait proscrit toutes ces fêtes qui rappelaient les crimes et les malheurs de la Révolution. Mais on regardait le 14 Juillet comme le jour où les institutions-anciennes, la féodalité, les privilèges avaient été renversés et où les idées nouvelles avaient triomphé.

Il était raisonnable, dans la nuance politique d'alors, d'en consacrer le souvenir et de regarder ce jour comme un jour de triomphe ; aussi Bonaparte s'est-il bien gardé de s'éloigner trop tôt en apparence de cette doctrine. Le 14 Juillet, depuis l'établissement du Consulat, fut donc fêté de manière solennelle.

On se rendit au Champ de Mars en grand cortège et une circonstance ménagée avec habileté rehaussa beaucoup l'éclat de cette fête. Les drapeaux pris sur les Autrichiens à Marengo avaient été confiés à la garde des consuls : la marche de cette garde fut calculée de manière à arriver ce jour-là même. Après avoir couché à deux lieues de Paris, elle rentra au Champ de Mars au milieu de la cérémonie, en belle tenue, mais encore couverte de la poussière de la bataille, portant ses trophées déployés aux acclamations universelles.

L'arrivée de cette belle troupe, venant de combattre il y avait si peu de temps, à une si grande distance, présentant l'image d'une députation de l'armée victorieuse, produisit sur les esprits le plus grand effet.

(Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse.)
(Perrotin, éditeur.)

_____

La 27e demi-brigade à Hohenlinden

(3 DÉCEMBRE 1800)

SOUS la fusillade des Autrichiens, le général **DROUET** (de la 2e brigade de la division **RICHEPANSE**) ramène les nôtres en bon ordre jusqu'auprès du village de Saint-Christophe, sur un plateau qui domine le chemin du bois et une partie de sa lisière. A peine la brigade a-t-elle pris position, que l'attaque commence du côté du village ; l'ennemi, d'abord repoussé dans le chemin creux, revient à la charge en gravissant le plateau sur deux faces; mais nos carrés ne peuvent être entamés. La 27e commandée par un brave éprouvé, le citoyen Lefranc, résiste à tous les assauts. Le capitaine **PAULUS** est blessé de deux coups de feu et les lieutenants **GILLET** et **HUOT**, le dernier avec trois blessures, tombent à leur tour sous les feux de salve des ennemis, qui n'osent aborder à la baïonnette. Enfin le soldat **DALLEY**, impatient de lutter de près, s'élance seul au milieu des ennemis, et son exemple, aussitôt suivi par les premiers rangs, dégage notre front. Le capitaine **CUNOT**, le lieutenant **DANGLADE** se

signalent par des actions d'éclat dont le souvenir sera perpétué par les armes d'honneur que ces braves recevront du Premier Consul après la campagne. A travers la fusillade, Cunot, apercevant le drapeau du bataillon entouré par les Autrichiens, s'est aussitôt précipité à son secours, suivi d'une partie de sa compagnie : un coup de feu tiré à bout portant lui fracasse l'épaule et il tombe au milieu des Autrichiens, qui vont le faire prisonnier. Mais ses braves sont accourus, entraînés par son exemple ; leurs baïonnettes l'arrachent à l'ennemi. Le chef de brigade **LEFRANC** lui-même, un fusil à la main, combat au milieu des soldats. Cependant, malgré l'énergie de la 27e et de son vaillant chef, les Autrichiens se sont étendus autour de notre position et font avancer leur droite dans la forêt pour cerner la brigade et l'isoler davantage encore. Le plateau, trop étroit pour permettre notre déploiement, est menacé de tous côtés et les munitions commencent à manquer. Le général est sur le point de tenter à la tête de la brigade une trouée vers la forêt, lorsqu'il entend sur sa droite une vive fusillade ; c'est enfin la division **DECAEN** qui vient à notre secours !

…. A quatre heures toutes les colonnes autrichiennes avaient rompu en désordre et s'enfuyaient vers Mühldorf, laissant entre nos mains 11000 prisonniers dont 180 officiers, 100 canons et la plupart de leurs drapeaux. Plus de 6 000 ennemis avaient mordu la poussière ; nos pertes s'élevaient à peine à 2500 hommes ; beaucoup appartenaient à la division Richepanse, à qui revenait la partie principale de gloire dans cette journée.
Le général en chef Moreau ne ménagea pas ses compliments et sa reconnaissance aux braves qui lui avaient donné la victoire. Il embrassa avec émotion Richepanse et ses chefs de brigade et de demi-brigade : « *Mes amis*, s'écria-t-il, *vous avez conquis la paix ; oui, c'est la paix que nous venons de conclure à Hohenlinden* ».
En effet, après un pareil désastre, la résistance de l'armée autrichienne était impossible; elle dut bientôt renoncer à nous couper le chemin, et sa retraite, marquée chaque jour par des échecs, devint une véritable fuite.
Enfin le 25 décembre elle demanda grâce.

(Capitaine S. CAUNOT, le Drapeau du 21e régiment d'infanterie.)
(Damidot, éditeur à Dijon.)

La distribution des aigles

(14 FRIMAIRE AN XIII, 5 DÉCEMBRE 1804)

LE troisième jour des fêtes du couronnement a été consacré aux armes, (à la valeur, à la fidélité. L'empereur a distribué à l'armée et aux gardes nationales de l'empire les aigles qu'elles doivent toujours trouver sur le chemin de l'honneur.
Cette imposante et auguste cérémonie a eu lieu au Champ de Mars. Nul autre lieu n'était préférable. Ce vaste champ, couvert de députations qui représentaient la France et l'armée, offrait le spectacle d'une valeureuse famille réunie sous les yeux de son chef.
La façade de l'Ecole militaire était décorée d'une grande tribune représentant plusieurs tentes à la hauteur des appartements du premier étage du palais. Celle du milieu, fixée sur quatre

colonnes qui portaient des figures de Victoires exécutées en relief et dorées, couvrait le trône de l'empereur et celui de l'impératrice. Les princes, les dignitaires, les ministres, les maréchaux de l'empire, les grands officiers de la couronne, les officiers civils, les princesses, les dames de la cour et le conseil d'État étaient placés à la droite du trône. Les galeries qui occupaient la façade principale de l'édifice étaient divisées en huit parties de chaque côté ; elles étaient décorées d'enseignes militaires couronnées par des aigles. Elles représentaient les seize cohortes de la Légion d'honneur.

La tribune impériale destinée aux princes étrangers occupait le pavillon à l'extrémité du côté de la ville.

On descendait au Champ de Mars par un grand escalier dont les gradins étaient occupés par les colonels des régiments et les présidents des collèges électoraux de départements qui portaient les aigles impériales. On voyait aux deux côtés de cet escalier les figures colossales de « la France donnant la paix » et de « la France faisant la guerre ». Les armes de l'empire, répétées partout sous différentes formes, avaient fourni les motifs de tous les ornements.

A midi le cortège de LL. MM. II., dans l'ordre observé pour le couronnement, s'est mis en marche du palais des Tuileries, précédé des chasseurs de la garde et de l'escadron des mameluks et suivi des grenadiers à cheval et de la légion d'élite; il marchait entre deux haies de grenadiers de la garde et de pelotons de la garde municipale.

Des décharges d'artillerie ont salué LL. MM. II. à leur départ, à leur passage devant les Invalides, à leur arrivée au Champ de Mars. Les membres du corps diplomatique, introduits dans les grands appartements de l'Ecole militaire, ont été admis à présenter leurs hommages à LL. MM. Après cette audience LL. MM. ont revêtu les ornements impériaux et ont paru sur le trône, au bruit des décharges réitérées de l'artillerie et des acclamations unanimes des spectateurs et de l'armée.

Au signal donné, toutes les colonnes se sont mises en mouvement, se sont serrées et se sont rapprochées au pied du trône.

Alors, se levant, l'empereur a prononcé d'une voix forte, expressive et accentuée ces paroles qui ont porté dans toutes les âmes la plus vive émotion et l'enthousiasme le plus noble :

« Soldats ! voilà vos drapeaux; ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement; ils seront partout où votre empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire : vous le jurez ? »

Nous le jurons ! ont à la fois répété avec un cri unanime les présidents des collèges et tous les chefs de l'armée, en élevant dans les airs les aigles qu'ils allaient confier à leur vaillance.

Nous le jurons ! ont répété l'armée entière, par ses envoyés d'élite, et les départements, par les députés de leurs gardes nationales, en agitant leurs armes et en confondant leurs acclamations avec le bruit des instruments et des fanfares militaires.

Après ce mouvement, qui s'était rapidement communiqué aux spectateurs pressés sur les gradins qui forment l'enceinte du Champ de Mars, les aigles ont été prendre la place qui leur était assignée; l'armée formée par division, les députations formées par pelotons ont défilé devant le trône impérial.

(Moniteur universel du jeudi 6 décembre 1804.)

Deux drapeaux du 76e retrouvés

A Innsbrück

FAISANT partie du corps du maréchal Ney, le 76e régiment de ligne prit position à Vittau, à la porte d'Innsbrück, le 5 novembre 1805, et y resta jusqu'au 9.
Le 7 novembre, en visitant l'arsenal, un officier du régiment reconnut les deux drapeaux que la 76e demi-brigade avait perdus à Sernft, dans les Grisons, le 22 août 1799.
« Cette perte, dit le XXVe Bulletin de la Grande Armée, était depuis longtemps pour ce corps le motif d'une affliction profonde. Ces braves savaient que l'Europe n'avaient point oublié leur malheur, quoiqu'on ne pût en accuser leur courage. Ces drapeaux, sujet d'un si noble regret, se sont trouvés dans l'arsenal d'Innsbrück ; un officier les a reconnus, tous les soldats sont aussitôt accourus.
« Lorsque le maréchal Ney les leur a fait rendre avec pompe, des larmes coulaient des yeux de tous les vieux soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre ces enseignes enlevées à leurs ainés par la vicissitude de la guerre. L'empereur a ordonné que cette scène touchante fût consacrée par un tableau.
« Le soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui tient de la tendresse: ils sont l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse.
« Spectacle sublime, s'écrie un narrateur du temps dans le style pompeux de l'époque, spectacle sublime qui ne peut être senti comme il doit l'être que par ceux qui savent apprécier les vertus militaires des Français ! »
MEYNIER fut officiellement chargé d'exécuter l'ordre de l'empereur, et un immense tableau, qui est actuellement dans la galerie de Versailles, représente le fougueux vainqueur d'Elchingen remettant au 76e les drapeaux retrouvés à Innsbrück.

(Commandant DU FRESNEL, Un régiment à travers l'histoire, le 76ev)
(Flammarion, éditeur.)

———

« Souvenez-vous qu'il s'agit

De sauver les aigles français ! »

DANS la campagne d'Autriche de 1805, alors que la Grande Armée se dirigeait sur Vienne par la rive droite du Danube, l'empereur Napoléon avait détaché sur la rive gauche, pour flanquer sa marche, le maréchal Mortier avec les trois divisions **GAZAN, DUPONT** et **DUMONCEAU**. Une flottille devait descendre le fleuve et se maintenir à hauteur du détachement de Mortier pour assurer sa communication avec le gros de l'armée. Le maréchal Mortier, entraîné par la rapidité avec laquelle Murât, commandant l'avant-garde, marchait sur

la rive droite et, voulant se maintenir à sa hauteur, n'attendit pas la flottille. En outre, il échelonna ses trois divisions à une journée de marche d'intervalle. Il suivit en conséquence, avec la seule division Gazan, la route étroite resserrée entre les montagnes de la Bohême et le fleuve, lorsque tout à coup, après avoir franchi Dirnstein, il se trouva en face d'une avant-garde russe.
L'armée de Kutusof, se dérobant à la poursuite de Murât, avait brusquement abandonné la route de Vienne, et, après avoir franchi le Danube sur le pont de Krems, avait brûlé ce pont. Un officier d'état-major autrichien du plus haut mérite, le colonel Schmidt, fit concevoir à Kutusof le projet d'écraser les troupes de Mortier, au secours desquelles le gros de l'armée française ne pouvait accourir.
Il s'agissait de tourner les nôtres, en profitant d'un terrain montagneux, favorable à une surprise de ce genre.
Le colonel Schmidt dirigea l'exécution de ce projet. Pendant que l'avant-garde se portait au-devant de la division Gazan, deux colonnes formant ensemble une masse de 12000 à 15000 hommes filèrent le long des hauteurs, dont elles occupèrent les crêtes, et descendirent sur les derrières de la division française. Cependant le maréchal Mortier, rencontrant les Russes au-delà de Dirnstein, les attaqua vivement et engagea avec eux un combat des plus acharnés. Il parvint enfin à les repousser en leur enlevant 1500 prisonniers, et ses troupes victorieuses s'apprêtaient à se reposer sur le terrain conquis par elles, lorsqu'une fusillade des plus vives se fit entendre sur leur flanc gauche et sur leurs derrières.
On reconnut bientôt que Dirnstein était occupée par les Russes en forces supérieures et que la division Gazan, qui ne comptait pas 5000 hommes, était cernée par plus de 30000 ennemis, sans aucune chance de s'échapper puisque la flottille était loin.
Dans cette conjoncture, il n'y avait qu'une chose à faire : tenter de percer Dirnstcin pour marcher au-devant de la division Dupont. En conséquence le maréchal Mortier ordonna de rebrousser chemin et de foncer à la baïonnette sur le corps russe qui avait tourné la division Gazan. La lutte prit alors une violence extrême, mais tous les efforts des Français échouèrent contre la masse qui, après avoir été enfoncée, se refermait toujours sur eux. Le maréchal, l'épée à la main, combattait au milieu de ses grenadiers; on lui proposa de s'embarquer seul sur une nacelle pour ne pas laisser un maréchal de l'empire aux mains de l'ennemi.
« Non, répondit-il, on ne se sépare pas d'aussi braves gens, on se sauve ou on périt avec eux. »
Pendant ce temps la division Gazan se bat avec furie. Le major **HENRIOT**, commandant le 100^{e} de ligne, court à la tête de ses grenadiers: « Camarades, leur dit-il, nous allons passer sur le ventre des Russes qui nous entourent. Ils sont plus nombreux que nous, mais les Français ne comptent pas leurs ennemis. *Souvenez-vous qu'il s'agit de sauver les aigles françaises* !
- Nous sommes tous grenadiers ! » répondent les soldats.
Au même instant la charge bat et ces braves s'élancent à la baïonnette. Ils allaient cependant succomber sous le nombre, lorsque tout à coup on entend au-delà de Dirnstein un feu des plus violents. La division Dupont, apprenant le danger que couraient Mortier et Gazan, avait doublé l'étape pour accourir les dégager. Un combat aussi acharné que le premier s'engage de ce côté, tandis que les soldats de Gazan, ranimés par l'espoir, reviennent à la charge. Bientôt les deux colonnes se rejoignent au milieu de Dirnstein en flammes. L'heureuse initiative et l'ardeur de la division Dupont, la fermeté du maréchal Mortier et de la division de Gazan avaient sauvé celle-ci d'un désastre complet. Pendant cette lutte de douze heures la division de Gazan avait perdu la moitié de son effectif, mais elle avait tué ou blessé un bien plus grand nombre d'ennemis, fait 1200 prisonniers, et ses aigles étaient sauvées.
Le même jour, 11 novembre 1805, il se passa dans le corps de Davout un fait bien digne d'être mentionné : Tandis que le 108^{e} abordait l'ennemi à la baïonnette, un grenadier, conscrit de l'année, nommé Hennin, se précipita au milieu d'une colonne autrichienne pour s'emparer de son drapeau. Au milieu de sa course, son fusil fut brisé par un éclat d'obus. Il tira alors son

briquet, tua sept Autrichiens; mais son arme se brisa de nouveau. Resté sans défense, il fut tué au pied du drapeau qu'il cherchait à prendre et il tomba entouré des sept cadavres qu'il avait abattus. Tout le 3e corps et le maréchal Davout furent témoins de cet acte d'héroïsme, qui fut porté à la connaissance de l'armée.

(Général THOUMAS, les Vertus guerrières.)
(Berger-Levrault, éditeur.)

« Vengeons nos drapeaux ! »

(AUSTERLITZ, 2 DÉCEMBRE 1805)

Nous arrivâmes à Austerlitz. Les Russes avaient des forces supérieures aux nôtres ; ils avaient replié nos avant-gardes et nous croyaient déjà vaincus. L'action s'engagea ; mais, au lieu de ces succès faciles que leur garde seule devait obtenir, ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Il était déjà une heure, et la bataille était loin de se décider pour eux.
Ils résolurent de tenter au centre un dernier effort. La garde impériale se déploya; infanterie, cavalerie, artillerie marchèrent sur le pont sans que Napoléon aperçût ce mouvement, que lui dérobaient les accidents du terrain. Un feu de mousqueterie se fit bientôt entendre ; c'était une brigade commandée par le général **SCHINNER** que les Russes enfonçaient. Napoléon m'ordonna de prendre les mamelouks, deux escadrons de chasseurs, un de grenadiers de la garde, et de me porter en avant pour connaître l'état des choses. Je partis au galop, et n'étais pas à une portée de canon que j'aperçus le désastre. La cavalerie était au milieu de nos carrés, et sabrait nos soldats.
Un peu en arrière nous discernions les masses à pied et à cheval qui formaient la réserve. L'ennemi lâcha prise et accourut à ma rencontre. Quatre pièces d'artillerie arrivaient au galop et se mirent en batterie. Je m'avançai en bon ordre; j'avais à ma gauche le brave colonel **MORLAND**, et le général **DALLEMAGNE** à ma droite :
« Voyez-vous, dis-je à ma troupe, nos frères, nos amis qu'on foule aux pieds : *Vengeons-les ! Vengeons nos drapeaux* ! »
Nous nous précipitâmes sur l'artillerie, qui fut enlevée. La cavalerie nous attendit de pied ferme et fut culbutée du même choc ; elle s'enfuit en désordre, passant, ainsi que nous, sur le corps de nos carrés enfoncés. Les soldats qui n'étaient pas blessés se rallièrent. Un escadron de grenadiers à cheval vint me renforcer, je fus à même de recevoir les réserves qui arrivaient au secours de la garde russe. Nous recommençâmes. La charge fut terrible; l'infanterie n'osait hasarder son feu ; tout était pêle-mêle, nous combattions corps à corps. Enfin l'intrépidité de nos troupes triomphe de tous les obstacles; les Russes fuient et se débandent. Alexandre et l'empereur d'Autriche furent témoins de la défaite ; placés sur une élévation à peu de distance du champ de bataille, ils virent cette garde, qui devait fixer la victoire, taillée en pièces par une poignée de braves. Les canons, le bagage, le prince **REPNIN**, étaient dans nos mains; malheureusement

nous avions un bon nombre d'hommes hors de combat, le colonel Morland n'était plus, et j'avais moi-même un coup de pointe dans la tête. J'allai rendre compte de cette affaire à l'empereur et lui porter les drapeaux pris dans cette charge. Mon sabre à moitié cassé, ma blessure, le sang dont j'étais couvert, un avantage décisif remporté avec aussi peu de monde sur l'élite des troupes ennemies, lui inspirèrent l'idée du tableau qui fut exécuté par Gérard.

(Mémoires du général Rapp.)
(Garnier frères, éditeurs.)

A Austerlitz

LA brigade **THIEBAULT**, occupant l'extrême droite du corps du maréchal Soult et séparée de la brigade **VARE** par le village de Pratzen, se trouvait au milieu d'une équerre de feux, car elle avait devant elle la ligne reformée des Autrichiens et, en retour sur sa droite, une partie des troupes de **LANGERON**. Cette brigade, composée du 10^{e} léger, des 14^{e} et 36^{e} de ligne, allait être exposée un moment au plus grave péril. Comme elle se déployait et se formait elle-même en équerre pour faire face à l'ennemi, l'adjudant Labadie, du 36^{e}, craignant que son bataillon, sous un feu de mousqueterie et de mitraille reçu à trente pas, ne fut ébranlé dans son mouvement, se saisit du drapeau et, se plaçant lui-même en jalon, s'écrie:
« Soldats, voici votre ligne de bataille ! »
Le bataillon se déploie avec un parfait aplomb. Les autres l'imitent, la brigade prend position et durant quelques instants échange à demi-portée une fusillade meurtrière.

Cependant ces trois bataillons auraient promptement succombé sous une masse de feux croisés, si le combat s'était prolongé. Le général Saint-Hilaire, admiré de l'armée pour sa bravoure chevaleresque, s'entretenait avec les généraux Thiébault et Morand sur le parti à prendre, lorsque le colonel **POUZET**, du 10^{e}, lui dit:
« Général, marchons en avant et à la baïonnette, ou nous sommes perdus.
- Oui, en avant ! » répond le général **SAINT-HILAIRE.**
On croise aussitôt la baïonnette, on se jette à droite sur les Russes de **KAMENSKI**, en face sur les Autrichiens de **KOLLOWRATH**, et on culbute les premiers dans les bas-fonds de Sokolnitz et de Telnitz, les seconds sur les revers du plateau de Pratzen vers la route d'Austerlitz. Tandis que la brigade Thiébault, livrée quelque temps à elle-même, s'en tirait avec tant de bonheur et de vaillance, la brigade Varé et la division **VANDAMME**, placées de l'autre côté du village de Pratzen, n'avaient pas à beaucoup près autant de peine à repousser le retour offensif des Austro Russes et les avaient bientôt refoulés au pied du plateau qu'ils essayaient vainement de gravir. Dans l'ardeur qui entraînait nos troupes, le 1er bataillon du 4^{e} de ligne, appartenant à la division Vandamme, s'était laissé emporter à la poursuite des Russes, sur des terrains inclinés et couverts de vignes. Le grand-duc Constantin avait sur-le-champ envoyé un détachement de cavalerie de la garde qui, surprenant ce bataillon au milieu des vignes, l'avait renversé avant qu'il eût pu se former en carré. Dans cette confusion, le porte-drapeau avait été tué. Un sous-officier, voulant recueillir l'aigle, avait été tué à son tour. Un soldat l'avait saisie des mains du sous-officier et, mis lui-même hors de combat, n'avait pu empêcher les cavaliers de Constantin d'enlever ce trophée.

Napoléon, qui était venu renforcer le centre avec l'infanterie de la garde, tout le corps de Bernadotte et les grenadiers d'Oudinot, aperçoit, de la hauteur où il est placé, l'échauffourée de ce bataillon.
« Il y a là du désordre, dit-il à Rapp, il faut le réparer. »
Aussitôt Rapp, à la tête des mamelouks et des chasseurs à cheval de la garde, vole au secours du bataillon compromis. Le maréchal **BESSIERES** suit **RAPP** avec les grenadiers à cheval. La division **DROUET**, du corps de **RERNADOTTE**, formée des 94e et 95e régiments et du 27e léger, s'avance en seconde ligne, conduite par le colonel **GERARD**, aide de camp de Bernadotte et officier d'une grande énergie, pour s'opposer à l'infanterie de la garde russe.
Rapp, en se montrant, attire la cavalerie ennemie qui sabrait nos fantassins couchés par terre. Cette cavalerie se dirige sur lui avec quatre pièces de canon attelées. Malgré une décharge à mitraille, Rapp s'élance et enfonce la cavalerie impériale. Il pousse en avant et passe au-delà du terrain que le bataillon du 4e couvrait de ses débris. Aussitôt les soldats de ce bataillon se relèvent et se reforment pour venger leur échec.
Quelques jours après la bataille, l'empereur, passant la revue du 4e de ligne, s'arrêta devant le 1er bataillon :
« Soldats, s'écria-t-il, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais confiée ? »
Le commandant du bataillon répondit que, le porte-drapeau ayant été tué au milieu de la plus forte mêlée, on ne s'était pas aperçu de sa chute à cause de la fumée, et que, le bataillon ayant dû faire alors un mouvement, on n'avait connu que trop tard la perte de l'aigle. Il ajouta que le bataillon, voulant racheter sa perte, avait pris deux drapeaux à l'ennemi et en faisait hommage à l'empereur, espérant qu'on lui rendrait une aigle en échange. Après avoir hésité un instant :
« Sous-officiers et soldats, dit Napoléon, jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle et que, si vous vous en étiez aperçus, vous vous seriez précipités pour la reprendre ou que vous auriez péri sur le champ de bataille, car un soldat qui a perdu son aigle a tout perdu.
- Nous le jurons !

- En ce cas, dit l'empereur en souriant, je vous rendrai votre aigle. »

Toutefois le major et le chef du 1er bataillon furent obligés de quitter le régiment et d'aller à Naples demander du service au roi Joseph. C'était en effet un major qui commandait le 4e de ligne en l'absence de Joseph, colonel en titre du régiment.
A celte même bataille, le 15e léger, faisant partie de la division Friant, reculait devant des forces supérieures au moment où il enlevait le village de Telnitz. Le major **GEITHER**, qui le commandait, avait d'ailleurs été blessé au début de l'action, et sa troupe était composée en grande partie de conscrits. Le chef de bataillon **DULONG** saisit soudain l'aigle du 2° bataillon et s'écrie :
« Soldats, je m'arrête ici. Voyons si vous abandonnerez votre chef et votre drapeau ! »
Cet acte de fermeté arrête le régiment qui déjà se débandait et qui se rallie pour tenir tête à l'ennemi. A la fin de la bataille, Dulong reçut les compliments du maréchal Davout qui lui dit:
« Quand on a eu l'honneur de conduire un régiment victorieux dans une si belle journée, on doit le commander toujours. »
Le sergent **COMBET**, porteur du drapeau du 111e, fournit, presque au même moment, un bel exemple de courage et d'intrépidité. Son régiment était obligé de passer en terrain découvert sous les feux plongeants de l'artillerie russe. La situation était critique : l'ennemi serrait de près les nôtres ; une grosse colonne d'infanterie, descendant des hauteurs en poussant des cris de carnage, menaçait leur retraite. Les compagnies précipitaient leur marche en arrière et une déroute semblait imminente, lorsque Combet, sortant des rangs, brandit son drapeau en s'écriant :
« A moi, soldats du 111 - ! »

Les grenadiers, électrisés par son exemple et ne voulant pas laisser leur aigle aux mains de l'ennemi, firent volte-face. Aussitôt après, le 1er, puis le 2e bataillon, entraînés par leurs chefs, se retournèrent, coururent sur les Russes baïonnette croisée, les culbutèrent et entrèrent en vainqueurs dans le village.
Il faut encore citer, comme s'étant particulièrement distingué dans cette bataille célèbre, le capitaine du 2e hussards, Braun, qui reçut un coup de feu à la joue droite en prenant un étendard à l'ennemi.
Du reste, l'armée française fit ce jour-là une ample moisson de trophées: 45 drapeaux tombèrent entre ses mains; 3 étendards furent pris par un escadron du 26e chasseurs à cheval; 3 drapeaux furent enlevés à un corps de grenadiers russes par le 48e de ligne, colonel Barbanègre, et 13 autres par le 36e, colonel **de LAMOTHE.**

(Divers auteurs.)

Le colonel Corbineau à Austerlitz

A Austerlitz, le colonel Corbineau, commandant le 5e régiment de chasseurs, a eu cinq chevaux tués: il a été blessé lui-même en prenant un drapeau. Voici comment il raconte la bataille et les incidents auxquels il a été mêlé.

« Mon cher frère,

Tu verras peut-être mon nom honorablement cité dans le Bulletin de l'Armée où le rapport de la bataille d'Austerlitz sera fait ; j'ai eu cinq chevaux tués sous moi ; j'ai reçu le matin un coup de lance au côté droit ; et j'ai pris au milieu d'un bataillon ennemi un drapeau, que j'ai présenté au prince Murat sur-le-champ, étant encore à pied : ainsi je n'ai pas terni le peu de gloire que nous avons pu acquérir dans nos campagnes précédentes…

« L'armée française était environ forte de 70000 à 75000 hommes ; celle des Russes et Autrichiens, de 100000 à 150000 combattants. L'empereur avait annoncé aux troupes une bataille ; elles étaient pleines d'ardeur et d'un sentiment de courage qui était du meilleur augure. L'empereur, campé au milieu de l'armée, s'était promené un instant dans le camp des grenadiers d'élite le 1er décembre au soir. Toute l'armée se rappelant que le lendemain, jour destiné à combattre, était l'anniversaire de son couronnement, chaque soldat fit une torche avec delà paille qu'il attacha au bout de bâtons et on illumina ainsi tout le camp aux cris mille fois répétés de: Vive l'empereur ! (cet enthousiasme était d'un bon augure). Le coup d'œil qu'il a produit est impossible à décrire : les généraux russes ont cru que l'armée française faisait tout ce bruit en se retirant ; en conséquence, ils décidèrent une attaque générale pour le lendemain. Bonaparte prenait, au même moment, la même décision.
« Le 2, à 6 heures du matin, toutes les colonnes s'ébranlèrent avec un ordre et un silence étonnants ; chacune se dirigea vers le point où elle devait combattre. Tu ne peux te faire une idée du spectacle imposant que présentait cette marche de colonnes de toutes armes, partant du même point pour se diriger chacune vers le lieu que le héros avait choisi pour leur champ de bataille.

« L'ennemi, vis-à-vis nous, était sur trois lignes, la 1re d'infanterie, la 2e de cavalerie, la 3e de cavalerie et d'infanterie mêlées (ces trois lignes ayant une nombreuse artillerie). Ayant porté ses forces à sa droite, il nous attaqua avec une vigueur prodigieuse par une charge de 4000 à 5000 hommes de cavalerie, qui attaquèrent la première ligne, composée des 2e et 5e hussards, de mon régiment et du 4e hussards ; les deux régiments de droite, 2e et 5e hussards furent culbutés ; le mien, qui se formait en avant en bataille a galop, était au milieu des rangs ennemis en se formant, et le 4e hussards, qui marchait diagonalement pour se former à ma gauche, fut coupé d'avec le mien avant d'avoir pu effectuer sa formation ; heureusement notre infanterie, ferme comme un rocher, au milieu de la plaine, fit sur la cavalerie russe un feu extraordinairement nourri et la chassa en lui abattant 500 ou 600 chevaux; mon régiment avait eu un succès marquant au milieu du désastre des autres corps ; mais, ayant été démonté et blessé d'un coup de lance, je me jetai à pied vers l'infanterie pour me faire panser; ma retraite influa beaucoup sur le moral des chasseurs; le feu de l'infanterie blessant quelques hommes, la retraite se fit au milieu des créneaux de l'infanterie; elle eut lieu avec beaucoup d'ordre. Passant derrière le bataillon, le corps alla reprendre sa place dans la ligne qui venait de se reformer.

« A peine l'étions-nous, que la même cavalerie, qui s'était reformée de son côté sous la protection de son infanterie, passa à travers ses créneaux, se forma en avant en bataille et nous chargea; cette fois, les quatre régiments, après un feu de carabine presque à bout portant, chargèrent la cavalerie ennemie et la culbutèrent jusque dans les rangs de son infanterie. Le feu de cette dernière et celui de onze pièces de canon qui écharpaient notre flanc gauche, nous forcèrent à rétrograder.

« Nous repassâmes un moment derrière notre infanterie, qui, sur-le-champ, engagea un feu terrible de mousqueterie avec l'infanterie russe ; nous nous étions reformés pendant ce temps : mon régiment entre l'intervalle du 1er au 2e bataillon du 34e régiment d'infanterie, qui se mit en colonne pour charger ; le 4e hussards en 2e ligne avec ordre de se déployer à ma gauche et un peu en arrière quand le terrain le lui permettrait. Aussitôt que j'eus gagné la tête de notre infanterie, le feu cessa de notre côté, je chargeai l'infanterie russe, l'enfonçai, culbutai ce qui restait de sa cavalerie en avant d'un ravin auquel elle s'était adossée; étant tombé dans les rangs de l'infanterie russe au moment où j'en saisissais un drapeau[1], je me retirai en l'emportant ; le régiment, chagriné par le feu de la batterie à notre gauche, fut de nouveau obligé de faire quelques pas rétrogrades, emmenant cependant 1000 à 1200 prisonniers.

« Je montai un troisième cheval, et à peine dessus il fut blessé. Mon domestique m'amena Milord, qui était le quatrième que je montais de la journée.

« Pendant que ces combats si opiniâtres avaient lieu à la gauche, l'empereur, qui s'était aperçu que les Russes avaient fait la faute de dégarnir leur centre, l'avait percé; il avait acculé une colonne à un lac gelé ; cette colonne ayant essayé de se retirer sur ce lac, l'empereur fit tirer sur la glace et tout fut englouti; d'autres colonnes, coupées avec leur gauche et leur droite, mettaient bas les armes devant les corps des généraux Oudinot et Duroc au même moment.

« A la droite, le combat se maintenait presque dans la même position où il avait commencé ; les Russes n'avaient pas cédé plus d'une demi-lieue de terrain; mais leur centre était enfoncé, le nôtre tournait la droite de leur gauche, et les divisions du corps du maréchal Davout arrivaient fraîches, pour achever de décider la victoire à la droite; il était 2 heures et demie environ, et

[1] « Fortier, chasseur, a pris un drapeau au milieu d'un bataillon ennemi au moment où le colonel blessait le porte-étendard et se saisissait du drapeau; il a aidé le colonel démonté à joindre l'armée française.
« Tassu, chasseur, a garanti le colonel d'être pris, en se mettant entre l'ennemi et lui, lorsqu'ayant frappé le porte-drapeau, son cheval fut tué et il tomba dans les rangs ennemis ; il a été blessé en défendant le colonel et en l'emmenant traîné par la queue de son cheval ; il lui avait offert de le monter, mais le colonel n'en eut pas le temps. » (Rapport du colonel Corbineau)

depuis 7 heures et demie du matin on se battait avec un acharnement tel que je n'en ai jamais vu ni pu imaginer.
« J'étais tout à fait démonté, les trois seuls chevaux que j'eusse ayant été tués, et un de mes troupes que j'avais monté, blessé ; je souffrais beaucoup du coup de lance reçu le matin et j'attendais, avec une impatience difficile à exprimer, que mon domestique m'amenât le cheval qu'il montait pour reprendre le commandement de mon régiment jusqu'au soir, sentant bien que quand la chaleur que le combat occasionnait serait passée, je perdrais les forces nécessaires pour soutenir la fatigue, lorsqu'un dragon passant avec le cheval d'un général russe tué un moment avant, je lui offris de l'acheter ; il me le vendit 15 ducats; aussitôt le marché conclu, je le monte et veux aller rejoindre mon régiment ; en traversant l'intervalle qu'il y avait depuis la gauche des dragons jusqu'à la droite de mon régiment, mon cheval reçoit cinq grains de mitraille dans le corps, un dans la tête, et moi un coup de biscaïen sur la giberne, qui, étant pleine d'argent, me sauve la vie en s'imprimant dans mon côté droit et sur mes reins; on m'emporta à l'ambulance, où j'appris que la victoire était décidée en notre faveur ; que les colonnes russes, partout coupées les unes d'avec les autres, mettaient bas les armes. Voilà à peu près tout ce que j'ai vu de la bataille d'Austerlitz.

(CORBINEAU, Carnet de la Sabretache.)
(Berger-Levrault, éditeur.)

Lettre de Napoléon à l'archevêque De Paris

Quelques jours après la bataille d'Austerlitz, l'empereur envoya à Notre-Dame, par une députation des maires de la ville de Paris, qui étaient venus le saluer à Schönbrunn, les trophées d'Austerlitz. A ces drapeaux était jointe la lettre suivante, adressée au cardinal du Belloy.

Mon cousin,

Nous avons pris 45 drapeaux sur nos ennemis le jour de l'anniversaire de notre couronnement, de ce jour où le Saint-Père, ses cardinaux et tout le clergé de France firent des prières dans le sanctuaire de Notre-Dame pour la prospérité de notre règne.
Nous avons résolu de déposer lesdits drapeaux dans l'église Notre-Dame, métropole de notre bonne ville de Paris.
Nous avons ordonné en conséquence qu'ils vous soient adressés pour la garde en être confiée à votre chapitre métropolitain.
Notre intention est que tous les ans, audict jour, un office solennel soit chanté dans ladicte métropole en mémoire des braves morts pour la patrie dans cette grande journée, lequel office sera suivi d'actions de grâces pour la victoire qu'il a plu au Dieu des armées de nous accorder.
Cette lettre n'étant pas à autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

11 décembre 1805.

1806-1808

Le 2e dragons prend trois drapeaux à Iéna

(14 OCTOBRE 1806)

A la bataille d'Iéna le colonel Privé, à la tête du 2e dragons, exécuta trois charges vigoureuses, fit prisonnier un bataillon prussien tout entier, enleva un drapeau et prit 12 pièces de canon. A la fin de la bataille, le colonel, à la tête du 1er escadron, chargea 200 dragons saxons, qui furent culbutés et sabrés. Tous les officiers de ce régiment furent dignes de leur colonel dans cette journée fameuse : le lieutenant **RAMPON** s'est précipité des premiers dans les rangs de la cavalerie ennemie, où il a reçu cinq coups de sabre qui ne l'ont pas empêché de charger avec une impétuosité sans pareille, son cheval tout couvert de sang. Bientôt Rampon, au milieu d'une grêle de balles, est atteint d'un coup de feu et tombe blessé; mais, le soir même, il s'échappe et rejoint le régiment. Le lieutenant Morand, blessé au commencement de la charge contre la cavalerie, a continué de se battre à la tête de son peloton et a poursuivi l'ennemi si loin, qu'il a été coupé; entouré par des cuirassiers ennemis, il s'est fait jour ; blessé de nouveau, il est tombé au pouvoir de l'ennemi ; pendant qu'on le conduisait au général, il a désarmé l'un de ses guides, l'a sabré et s'est échappé. Le sous-lieutenant **DEMBARERE** a tué de sa main le porte-drapeau d'un régiment prussien et a pris le drapeau. Le sous-lieutenant **JAMIN**, qui a traversé les lignes ennemies en chargeant avec son peloton, s'est porté sur le point où étaient les prisonniers français et les a délivrés. Le maréchal des logis **HUMBERT** s'est précipité dans les rangs de l'infanterie et a tué un porte-drapeau. Il emportait le drapeau, lorsqu'il a été tué raide par trois coups de fusil. En tombant, Humbert entraîne le drapeau. Le dragon **FAUVEAU** voit que l'ennemi va reprendre son drapeau, il saute à terre, saisit l'étendard, se remet en selle, se bat comme un lion et le rapporte au régiment, disant modestement: « C'est le maréchal des logis Humbert qui l'a pris ».

(Général ALBERT, le Soldat.)
(J. Corréard, éditeur.)

Dans les combats qui suivirent la bataille, de nouveaux trophées furent pris. Le 24 octobre, à Oranienburg, le capitaine Piré, du 7e hussards, s'empare de l'étendard prussien du régiment de dragons Anspach et Bayreuth. Le 26, l'étendard du régiment de la reine de Prusse est pris au combat de Zednick. Le lendemain, quatre drapeaux des gendarmes de la garde royale sont capturés au combat de Wigensdorf. Le surlendemain, au combat de Prenslow, le lieutenant Jobert s'empare d'un étendard aux armes de la maison royale de Prusse, mais il a son sabre brisé et la main mutilée dans la lutte. Cette journée coûte à l'armée prussienne 15 trophées, y compris les insignes de la garde à pied et à cheval. Le 6 novembre, les Prussiens rendent la place de Lubeck. On y prend 38 drapeaux et 22 étendards, qui sont présentés à l'empereur, le 11 novembre, par le colonel Gérard et par le commandant Ricard, au nom des 1er et 4e corps de la Grande Armée.

Napoléon au tombeau de Frédéric Le Grand

(25 OCTOBRE 1806)

EN arrivant à Potsdam, le 25 octobre 1806, Napoléon voulut visiter le tombeau du grand Frédéric. Il s'empara de son épée, de ses ordres et des drapeaux qui étaient conservés autour de son cénotaphe. Il décida de les envoyer aux Invalides, pensant que les vétérans des anciennes guerres verraient avec un respect religieux tout ce qui avait appartenu à ce grand soldat.
« J'aime mieux cela que vingt millions, dit-il, j'enverrai ces trophées à mes vieux soldats des campagnes du Hanovre ; j'en ferai présent au gouverneur des Invalides, qui les gardera comme un témoignage mémorable des victoires de la Grande Armée et de la vengeance qu'elle a tirée du désastre de Rosbach. »
Le 17 mai 1807, Napoléon étant encore en Pologne, les Invalides reçurent solennellement 280 drapeaux prussiens, l'épée, le hausse-col et les décorations de Frédéric. A 11 heures, la foule était immense sur le parcours que devaient suivre les trophées. Les gendarmes d'élite et les dragons de la Garde de Paris avaient peine à maintenir le peuple.
Bientôt le cortège sortit des Tuileries : dans des voitures de gala, les grands dignitaires de l'Empire s'avançaient d'abord, puis, sur un char énorme, les 280 drapeaux groupés en trophées. Derrière suivait, à cheval, le maréchal Moncey tenant à la main l'épée de Frédéric. Enfin un brillant état-major précédait les troupes qui fermaient la marche.
Le char des trophées s'arrêta devant la grille de la porte d'honneur des Invalides. Là les vétérans vinrent enlever les drapeaux et les transportèrent à la chapelle, où on les disposa en huit faisceaux. Fontanes prononça alors une allocution magnifique pour rappeler la gloire des armées et le génie de celui qui les avait si souvent conduites à la victoire.

GERMAIN BAPST.

Les grenadiers de la Garde à Eylau

(8 FÉVRIER 1807)

LE jour revenu montrait en face l'armée russe, presque double de la nôtre, déployée en lignes redoublées et formée en colonnes d'attaque, avec sa cavalerie sur ses deux flancs. Elle débordait de son aile gauche la ligne française. Davout, de ce côté, devait former la droite de la nôtre, mais il n'avait pas eu le temps d'arriver. Napoléon l'avait fait appeler en toute hâte; il était à peine neuf heures ; on ne pouvait l'espérer avant midi.

Ancestramil

Du côté opposé, à trois lieues de notre aile gauche, Ney, qui venait d'arracher la veille 3000 hommes au corps prussien, le poursuivait excentriquement ; ce corps lui échappait en accourant au combat, tandis que ce maréchal, séparé de Napoléon, restait sans ordre, l'officier qui lui avait été dépêché ne l'ayant point rejoint. On verra que, attiré par la canonnade, il se rabattit au-delà d'Eylau sur le flanc droit de Beningsen, mais qu'il n'y put arriver qu'à la fin de la bataille.
Ainsi nos deux ailes nous manquaient.
Cependant l'on était aux prises : à demi-portée, sur la neige ; sous un ciel sombre, au milieu d'un feu violent ; chez l'ennemi, un terrain étudié, la bataille prête ; chez nous, sur un sol tout nouveau un combat inattendu ; d'un côté, 80000 hommes et 3 à 400 canons; du nôtre, 40 000 hommes, une artillerie fatiguée et insuffisante ! Mais, engagés de trop près, il n'y avait pas à en démordre. Ce fut là sans doute ce qui décida l'empereur à attaquer autrement. Davout et Ney lui manquant encore, il n'y aurait eu qu'à gagner à les attendre.
Quoi qu'il en soit, vers onze heures et par son ordre, le faible corps entier d'Augereau, se ployant en colonnes, commença l'attaque. Elles marchaient au pas de charge, lorsque tout à coup le ciel creva sur leur tête en un déluge de neige si épaisse, que, ne voyant plus rien devant et autour d'elles, elles perdirent leur direction et obliquèrent à gauche, sous les feux croisés des artilleries russe et française. Pendant une demi-heure l'ouragan leur fouetta aux yeux sa neige, en sorte que, aveuglées, étant vues avant de voir, elles abordèrent le front de Beningsen, au point où ses lignes étaient redoublées, au plus fort de sa ligne de bataille! La première ligne russe s'ouvrit; elle laissa nos colonnes s'engager entre ses batteries et se heurter contre sa réserve; puis tout à coup, et d'un triple feu simultané de front et sur les deux flancs, ces masses ennemies foudroyèrent entièrement ce malheureux corps : le plus grand nombre périt, 4000 sur 7000 ; Augereau et ses deux généraux de division furent blessés !
Le reste de ce corps d'armée, désormais anéanti, fuyait en déroute. Quand, le ciel s'éclaircissant, l'empereur aperçut cette défaite et l'ennemi victorieux qui s'avançait sur Eylau, sur lui et contre sa garde, il ne lui restait plus à opposer de ce côté que sa cavalerie, environ 6000 chevaux, et il les lança aussitôt au travers de ce désastre.
Jamais, dit-on, retour offensif ne fut aussi impétueux! En un instant les deux premières lignes russes disparurent sous cette charge : leur cavalerie fut culbutée, leur infanterie, surprise, se jeta à terre; elle laissa le galop de nos chevaux l'écraser et sur elle passer cet orage. Un bois seul préserva leur troisième ligne. Mais, pendant que celle-ci résistait, leurs deux premières lignes se relevèrent, leurs réserves accoururent, il fallut alors revenir, repasser au travers de 20000 hommes. Dans ce retour, au milieu de tous les feux ennemis, notre perte fut cruelle. Là tombèrent blessés à mort une foule de soldats d'élite : le colonel des chasseurs à cheval de notre garde, Corbineau, aide de camp de Napoléon, et l'illustre et si valeureux général **d'HAUTPOUL**.
Toutefois **LEPIC** et les grenadiers à cheval de notre garde, s'élançant alors, renversèrent et balayèrent une seconde fois le centre relevé mais en désordre de l'armée russe. Après quoi, chassés à leur tour et obliquant à gauche, ils rentrèrent dans nos lignes. Ce fut en ce moment, vers midi, qu'une colonne de plusieurs milliers de grenadiers ennemis pénétra jusqu'à l'empereur lui-même, devant le cimetière d'Eylau, sur ce monticule que, avec sa garde à pied, sa seule et dernière ressource, il occupait depuis le commencement de la bataille.
On ne distingua pas bien d'abord, au travers de l'ouragan, quelle était cette masse mobile et noire qui s'approchait avec tant de confiance, mais bientôt on reconnut en elle l'ennemi !
L'empereur en ce moment était à pied. Caulaincourt lui fit promptement avancer son cheval, mais il dédaigna cette précaution et le renvoya. Il fouettait la terre de sa cravache, et, jetant à ces Russes, au ciel, et sur les officiers qui l'entouraient, un regard irrité : « Quelle audace ! » s'écria-t-il à plusieurs reprises. Puis, reprenant son calme et se plaçant en tête de sa vieille réserve dont il contint l'indignation, il se contenta de détacher en avant, à cinquante pas de lui, un bataillon de ses grenadiers, sous **DORSENNE**, leur général. Ce fut à cette distance que ce

bataillon, drapeau déployé, immobile, et dévorant des yeux la colonne russe, l'attendit. On vint dire à Dorsenne de commencer le feu ; mais lui, soit calcul ou exaltation d'orgueil :
« Non, répliqua-t-il hautement; grenadiers, l'arme au bras ! la vieille garde ne se bat qu'à la baïonnette ! »
La colonne russe, en ce moment prête à l'aborder, s'avançait au milieu d'un tourbillon de neige, tête baissée ; mais lorsque, la relevant et reconnaissant Napoléon et sa réserve, elle se vit face à face avec les grenadiers de cette garde si célèbre, frappée de stupéfaction à l'aspect de leur imposante et méprisante immobilité, elle s'arrêta comme saisie d'effroi et d'une contemplation respectueuse !
Mais si l'empereur, à cinquante pas en arrière de Dorsenne, s'était montré contre cette audacieuse agression aussi fier et aussi tranquille, il n'avait pas renoncé à la punir. Déjà ses batteries déchiraient d'écharpe l'épaisse colonne, qu'elles forcèrent à rétrograder, et dont une charge de cavalerie, lancée dans son flanc droit, acheva la dispersion. Quant à Dorsenne, son orgueil satisfait avait permis à ces malheureux de fuir sans daigner même tirer sur leur retraite.
La position, toutefois, devenait de plus en plus critique. A cette attaque de l'infanterie ennemie, celle de la cavalerie russe succéda.
L'empereur, n'ayant plus d'autre ressource, fit former en avant de lui, en deux carrés, les chasseurs et les grenadiers à pied de sa vieille garde. Des témoins disent encore qu'il était impossible de voir sans une admiration mêlée d'effroi, sur cette immense nappe de neige, ces deux carrés, comme deux points noirs, isolés dans ce vaste espace !
Malgré la rigueur de la saison, et sans doute pour imposer, pour vaincre les yeux, leur général avait voulu que cette élite fût en grande tenue, les capotes roulées sur les sacs, ainsi qu'aux jours de revue et de parade !
Ils étaient ainsi lorsque, à plusieurs reprises, la cavalerie ennemie accourut à toute bride pour les charger. On voyait Dorsenne allant de l'un à l'autre de ses deux carrés; sûr d'en être compris, il leur recommandait l'ensemble, le calme, et que, pour le salut de tous, nul coup de feu ne partît sans son commandement.
« Soyez là, leur disait-il, comme si vous étiez devant le château des Tuileries et à la parade. »
En effet, pendant plus d'une heure, à chaque irruption des masses russes, on vit, dociles à son ordre et d'un seul mouvement, leur premier rang fléchir le genou à terre, découvrir les deux autres rangs, et toutes les armes tomber en joue. Devant ce iront si menaçant, tout hérissé de baïonnettes et prêt à se couvrir à bout-portant d'un feu meurtrier, quatre fois l'élan des charges successives de la cavalerie ennemie se ralentit, hésita et s'arrêta ; puis, se détournant, ces escadrons faisaient volte-face et disparaissaient dans les nuages de neige qui tombaient du ciel, ou que l'ouragan enlevait à celle qui couvrait la terre.
En ce même moment et de son côté, Napoléon, parcourant ses batteries, en encourageait les artilleurs; l'un d'eux lui montra ses bras enflés, engourdis et devenus inutiles à force de s'en être servi ; il se plaignait de ne pouvoir 'plus continuer; l'empereur lui prit son écouvillon, aida à la manœuvre, et lui-même pointa la pièce.
Il semble singulier, mais il est certain que, en cet instant comme dans toute cette journée, du côté de Soult, à notre gauche et à celle d'Eylau, après une première attaque repoussée, on s'observa sans combattre. Devant la ville un feu violent d'artillerie se soutenait sans qu'on s'abordât. Au centre, à la droite de la garde, sur la place restée vide par l'anéantissement du corps d'Augereau, dont les débris s'étaient réfugiés au loin sur les hauteurs, une seule division de Soult, celle de Saint-Hilaire, et notre cavalerie repoussée tenaient encore.
Napoléon, pendant quelques moments de répit, s'était rapproché d'un feu allumé à l'abri des murs du cimetière. Ce fut là qu'Augereau, la tête perdue de colère et de désespoir, vint lui adresser brutalement de cruels reproches. L'empereur ne lui répondit que par un geste dédaigneux ; mais ensuite il renvoya ce maréchal en France, sous prétexte de blessure et de

mauvaise santé. Sa vengeance se borna là. Il dit alors que « le nom du vainqueur de Castiglione était une propriété nationale, et qu'il fallait la respecter ! »

Cependant les feux de notre artillerie à demi détruite s'épuisaient; l'ennemi s'avançait une dernière fois pour en finir, et l'empereur, toujours calme en apparence, quand, au dedans, la plus vive anxiété le dévorait, fouettait encore la neige de sa cravache ! Son regard, à tout moment tourné vers sa droite, attendait, invoquait Davout. Il était plus de midi lorsqu'enfin, ce maréchal accourant avec ses têtes de colonnes, on aperçut d'abord ses tirailleurs et bientôt le feu de ses bataillons. Alors, devant notre centre dégagé, la victoire de l'ennemi s'arrêta.

Le flanc gauche et les derrières de l'armée russe, de ce côté, étaient protégés par trois villages, par des hauteurs, des lacs et des bois. Mais Davout, en plusieurs attaques successives, pivotant, réuni à Saint-Hilaire, sur son aile gauche, sa droite en avant, surmonta tous ces obstacles : il s'en empara, il rejeta la gauche ennemie sur son centre; il se saisit même un instant de Ruttschitten, dernier village sur leurs derrières. Les lacs d'Auklappen, gelés et couverts de neige, obstinément disputés, servirent de terrain de charge.
On en était là avant trois heures ; et dans ce moment, si, du côté opposé, notre audacieux et impétueux maréchal Ney eût pu arriver, l'armée ennemie, maintenue de front par Soult, l'empereur et Murât, et ainsi attaquée et écrasée sur ses deux flancs par Davout et Ney, eût été perdue entièrement. Mais Ney ne put atteindre le flanc droit russe à Schloditten que vers cinq heures, à la fin du jour et de la bataille, lorsque l'arrivée du corps prussien qu'il poursuivait, et que Beningsen avait aussitôt poussé contre notre aile droite, avait rétabli le combat sur l'autre flanc, enfin quand la nuit, s'unissant aux efforts de ces Prussiens, avait arrêté Davout dans les positions avancées que ce maréchal avait conquises.

Le lendemain, 9 février, on s'aperçut en effet que, dans l'obscurité, Beningsen, s'écoulant silencieusement par sa droite devant les bivouacs de Ney, avait fui vers Kenigsberg, abandonnant le champ du combat, vingt-quatre canons et, dans sa retraite de huit lieues, une foule de blessés et de bagages.

(Mémoires du comte de Ségur.)
(Firmin-Didot, éditeur.)

On ne peut parler des drapeaux à Eylau sans citer le tragique épisode de l'aigle du 14^{e} de ligne, que les *Mémoires de Marbot* ont rendu célèbre. Ce régiment était resté seul sur un monticule qu'il ne devait quitter que par ordre de l'empereur.
C'était l'heure où les débris du corps d'armée d'Augereau se réunissaient auprès du grand cimetière d'Eylau. La neige ayant cessé, on aperçut cet intrépide régiment qui, entouré par l'ennemi, agitait son aigle en l'air pour prouver qu'il tenait encore et qu'il demandait du secours. L'empereur, touché du magnanime dévouement de ces soldats, résolut d'essayer de les sauver. Il ordonna à une brigade de cavalerie de se diriger sur le monticule, et en même temps il fit prévenir le 14^{e} par un officier.
Marbot fut cet officier. Il se lança à fond de train sur le monticule, déroutant les cosaques par la marche affolée de sa monture, et parvint jusqu'au brave 14^{e}, formé en carré, et entouré par une sorte de rempart de cadavres, de chevaux et de dragons russes. Marbot transmit l'ordre de retraite. Mais le commandant lui fit observer que la poignée de soldats qui lui restait serait infailliblement exterminée si elle descendait dans la plaine et qu'il n'aurait d'ailleurs pas le temps de préparer l'exécution de ce mouvement.

« Je ne vois aucun moyen de sauver le régiment, dit le chef de bataillon; retournez vers l'empereur, faites-lui les adieux du 14e de ligne, qui a fidèlement exécuté ses ordres, et portez-lui l'aigle qu'il nous avait donnée et que nous ne pouvons plus défendre; il serait trop pénible en mourant de la voir tomber aux mains des ennemis ! »
Le commandant remit alors son aigle, que les soldats saluèrent pour la dernière fois des cris de « Vive l'empereur ! » et, stoïques, ils attendirent la mort.
C'est encore à Eylau que le drapeau du 17e fut courageusement sauvé. Ce régiment, placé à la droite de l'armée, était décimé par le feu des Russes ; le drapeau, défendu par une poignée d'hommes, était sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi. Le jeune **LOCQUENEUX**, fourrier au régiment, mit l'aigle dans la neige, sous ses pieds, la défendit énergiquement et appela à son aide. Le chef de bataillon **MALLET** accourut. Il parvint à rapporter le drapeau au milieu des débris du 17e, qui n'avait plus, le soir de la lutte, qu'un homme sur cinq dans ses rangs.
Locqueneux fut nommé officier sur le champ de bataille.
Le 8 mars 1807, Napoléon écrivit à Cambacérès :
« Mon cousin, je vous envoie par le major **FIEDERICHS**, qui se rend à Paris pour prendre le commandement du 2e régiment des fusiliers de ma garde, les drapeaux pris à la bataille d'Eylau. Ces drapeaux sont destinés à être placés dans le Temple qui va être construit[1]. Je vous laisse le maître de faire pour la réception de ces drapeaux ce que vous jugerez convenable. »

Pendant la campagne de Pologne

(MARS-JUIN 1807)

Au lendemain d'Eylau, de nouveaux combats fournissent à nos troupes l'occasion d'enlever à l'ennemi de nouveaux trophées. A Ostrolenka on prend deux drapeaux. Au combat de Mohrungen, le lieutenant Fouquet, du 9e de ligne, reprend l'aigle de son régiment un instant au pouvoir de l'ennemi. Il est décoré sur le champ de bataille. A Brannsberg, deux drapeaux tombent encore entre nos mains. Au combat de Spanden, le 5 juin, le 27e régiment d'infanterie légère, solidement retranché derrière des abris, défend toute la journée une tête de pont contre douze régiments russes et prussiens. Le 17e dragons, ayant rallié le 27e léger, charge l'ennemi immédiatement après le septième assaut livré aux nôtres. Il le culbute et lui enlève un drapeau.
Le même jour, à Lomitten, la brigade **FERREY**, du corps de Soult, repousse les Russes et leur prend deux drapeaux.
Le 6 juin, les Russes attaquent le corps du maréchal Ney dans sa position de Dieppen sur la Passarge. La division Marchand repousse l'ennemi toute la journée et lui enlève un drapeau.
Trois jours plus tard, le 9 juin, l'empereur se porte sur Guttstadt avec les corps des maréchaux Ney, Davout et Lannes, suivis de sa garde et de la cavalerie de réserve. 10000 hommes de cavalerie ennemie et 15000 d'infanterie veulent arrêter les nôtres. La cavalerie de Murât, après une habile manœuvre, culbute les Russes et leur enlève les étendards de la garde.

[1] Le Temple de la Gloire, aujourd'hui l'église de la Madeleine.

Le jour de Friedland, 14 juin, l'adjudant **LABOUVRIL**, du 50e de ligne, voyant son bataillon enfoncé par la cavalerie russe court aux grenadiers, se place au milieu d'eux, le drapeau à la main, et les ramène au combat en disant : « Défendons le drapeau jusqu'à la mort! »

(Divers auteurs.)

L'entrevue de Tilsit

(JUIN 1807)

L'EMPEREUR et son état-major entrèrent à Tilsit dans l'après-midi du 19 juin 1807. L'ennemi n'avait pas eu le temps d'y rien dévaster et nous trouvâmes dans les fermes et les habitations, sur les bords fertiles du Niémen, une abondance de fourrages et de vivres, dont l'armée avait le plus grand besoin.

Après avoir éprouvé en si peu de jours des pertes considérables, l'empereur Alexandre reconnut la nécessité de terminer par la paix une guerre désastreuse et il envoya l'un de ses généraux, le prince **LABANOFF**, près du maréchal **BERTHIER** pour proposer un armistice. Quelques moments après, l'empereur reçut ce parlementaire avec les démonstrations les plus amicales et les préliminaires de la paix purent être signés dans la journée du 21.

Le lendemain, nous apprîmes que l'empereur Alexandre et l'empereur Napoléon se proposaient de se réunir dans un bateau sur le Niémen, entre les deux armées, pour traiter définitivement de la paix. Aussitôt le général Lariboisière, commandant de notre artillerie, fit préparer un immense radeau sur lequel on éleva un élégant pavillon disposé pour recevoir les deux princes.

En attendant cette entrevue, l'empereur voyait ses troupes, passait des revues, réorganisait son armée et se disposait à la montrer belle comme si elle n'avait point souffert dans cette rude campagne. Il était, en cela, favorisé par le bel esprit de sa garde, qui n'avait point été appelée à donner depuis la bataille d'Eylau et qui conservait au camp de Tilsit une tenue aussi martiale, aussi brillante qu'aux parades de Paris.

Le 25 juin, à midi, les deux rives du fleuve se couvrirent de la manière la plus pittoresque d'une foule immense de spectateurs. D'un côté, c'étaient les soldats du Nord, du Caucase et du Don chargés de leurs flèches, de leurs lances et de leurs armures tartares ; de l'autre brillaient les uniformes de France portés par des guerriers groupés dans le désordre le plus pacifique sur les toits, sur les arbres et sur tous les points élevés des bords du Niémen.

A midi et demi, deux bateaux pavoisés, l'un du drapeau blanc, orné de l'aigle impériale noire à deux têtes, et l'autre du pavillon aux couleurs nationales de France, quittèrent les deux rives en même temps pour s'approcher du radeau. En y abordant, les deux empereurs se serrèrent la main cordialement et passèrent dans le salon, autour duquel on avait placé quelques sentinelles russes et françaises.

L'entrevue de ces deux princes dura deux heures. Pendant ce temps, j'étais monté dans un petit bateau que j'avais placé de manière à voir sous leur plus bel aspect les rives du fleuve couronnées de monde et l'ensemble de cette scène mémorable. J'en fis un dessin qui fut gravé depuis, et lorsqu'à la sortie des deux empereurs, deux heures après leur entrée au salon, je pus, à mon tour, monter sur le radeau, mon ami Bontemps recueillit avec une religieuse attention les

deux plumes et l'écritoire dont on s'était servi pour signer le traité qui promettait à l'Europe une longue suite d'années paisibles et heureuses.
Le 26 juin, les deux empereurs se réunirent de nouveau sur le Niémen, et, quelques instants après, l'empereur Alexandre vint loger à Tilsit, où il fut l'objet des plus gracieuses prévenances. Le 27 nous vîmes arriver le vieux maréchal **KALCKREUTH** qui avait héroïquement défendu la place de Dantzig. Le roi de Prusse et le grand-duc Constantin arrivèrent le lendemain, puis la reine de Prusse, jeune, belle et gracieuse. Tilsit prit pendant quelques jours l'aspect d'une ville de cour.

(Mémoires du général baron Lejeune, publiés par GERMAIN BAPST.)
(Firmin-Didot, éditeur.)

Le retour des aigles victorieuses en 1807

APRÈS vingt jours d'entretiens à Tilsit entre Alexandre et Napoléon, les deux monarques se séparèrent et l'empereur revint à Paris. Des fêtes magnifiques accueillirent dans la capitale le retour des soldats de la garde impériale, dignes représentants de la Grande Armée. Un arc de triomphe d'une proportion gigantesque, et sous lequel vingt hommes pouvaient aisément passer de front, fut élevé près de la barrière par laquelle ils devaient entrer dans la capitale. Dès le matin une foule immense s'était portée à leur rencontre ; des cris d'enthousiasme annoncèrent vers le milieu du jour l'approche de ces braves sous les ordres du maréchal Bessières. Le corps municipal de la ville de Paris s'avança à leur rencontre, et le préfet de la Seine, d'une voix émue, leur parla en ces termes :
« Héros d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, conquérants de la paix, grâces immortelles vous soient rendues !
« C'est pour la patrie que vous avez vaincu, la patrie éternisera le souvenir de vos triomphes, vos noms seront légués par elle, sur le bronze et sur le marbre, à la postérité la plus reculée, et, le récit de vos exploits enflammant le courage de nos derniers descendants, longtemps encore après vous-mêmes vous protégerez, par vos exemples, ce vaste empire si glorieusement défendu par votre valeur.
« Braves Guerriers, ici même un arc triomphal dédié à la Grande Armée s'élève sur votre passage ; il vous attend : venez recevoir sous ses voûtes la part qui vous est due des lauriers votés par la capitale à cette invincible armée. Qu'ainsi commence la fête de votre retour! Venez, et que ces lauriers, tressés en couronnes par la reconnaissance publique, demeurent appendus désormais aux aigles impériales qui planent sur vos têtes victorieuses ! »
Après ce discours, les couronnes d'or votées par la ville de Paris furent appendues aux aigles de la garde impériale.
Le corps municipal vint se placer ensuite dans une des deux tribunes qui avaient été ménagées dans l'intérieur de l'arc de triomphe.

Puis la garde impériale défila entourée d'une innombrable population, qui la suivit jusqu'aux Tuileries. Elle y entra par l'arc de triomphe du Carrousel, déposa ses aigles dans le palais, et, traversant le jardin impérial, où elle déposa ses armes en faisceaux, elle se rendit aux Champs-Elysées. Là, tous les corps qui la composaient et un détachement de la garde de Paris prirent place à un immense banquet qui leur était préparé, et dont le corps municipal fit les honneurs.
Deux jours après, le Sénat se réunit pour témoigner à l'armée sa reconnaissance et son admiration. Une fête fut donnée à la garde impériale dans le jardin du Luxembourg. Le président du Sénat adressa à cette occasion le discours suivant au maréchal Bessières :

« Monsieur le Maréchal, invincible Garde impériale,

« Le Sénat vient au-devant de vous; il aime à voir les dignes représentants de la Grande Armée remplir ses portiques ; il se plaît à se voir entouré des braves qui ont combattu à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, de ces favoris de la victoire, de ces enfants chéris du génie qui préside aux batailles. Cette enceinte doit vous plaire, invincible Garde impériale ; ces voûtes ont tant de fois retenti des acclamations qui ont célébré vos immortels faits d'armes et tous les triomphes de la Grande Armée ! Vos trophées décorent nos murailles ; les paroles sacrées que le plus grand des monarques daigna nous adresser du haut de son char de victoire sont gravées dans ce palais par la reconnaissance, et vous retrouverez parmi nous plusieurs de ceux qui ont porté la foudre de notre empereur, et dirigé les hardis mouvements de ses phalanges redoutables.
« Représentants delà première armée du monde, recevez, par notre organe, pour vous et pour tous vos frères d'armes, les vœux du grand et bon peuple dont l'amour et l'admiration vous présagent ceux de la postérité ! »

(NORVINS, Histoire de Napoléon.)
(Jouvet et Cie, éditeurs.)

L'entrevue d'Erfut

LE 27 septembre 1808 au matin, Napoléon arriva brusquement un voyageur, accompagné du seul prince de Neuchâtel. De beaux escadrons de sa garde galopaient autour de sa voiture, et la vue de ces guerriers aux exploits fabuleux, de cette légende vivante, produisit sur le peuple son effet ordinaire de saisissement. Napoléon n'avait point voulu de réception officielle : on avait préparé des arcs de triomphe, il les fit décommander. Il entendait que tous les honneurs, tous les hommages fussent communs aux deux empereurs et se refusait à en distraire prématurément aucune partie. Il prit logement au palais, expédia quelques ordres à Cambacérès, rendit visite au roi de Saxe, puis monta à cheval avec toute sa maison pour se rendre au-devant de l'empereur de Russie.
A quelque distance de la ville, on aperçut la voiture d'Alexandre venant en sens inverse, au milieu d'un groupe brillant d'officiers. Les deux empereurs mirent pied à terre, allèrent l'un à l'autre, s'embrassèrent, puis causèrent quelques instants, avec effusion, en amis heureux de se retrouver. Par ordre de Napoléon on avait amené pour Alexandre un cheval de selle pareil à ceux dont le tsar se servait d'ordinaire, harnaché à la russe, avec une housse de fourrure blanche ;

Alexandre le prit, Napoléon remonta à cheval; leurs suites se confondirent, et, en une seule colonne, on se dirigea vers la ville qui dressait au loin sa silhouette gothique.
Les troupes étaient massées à l'entrée d'Erfurt, en tenue de parade. L'artillerie tonnait par salves répétées, les vieilles pièces des remparts répondaient aux batteries françaises, et, dans l'intervalle des décharges étourdissantes, le son des cloches s'élevait grave et clair, s'envolant de toutes les églises, de tous les beffrois. Des hauteurs qui couronnent Erfurt, tribunes naturelles, une foule innombrable de curieux contemplait l'imposant spectacle qui s'avançait vers la ville. Au-delà des lignes d'acier formées par la cavalerie d'avant-garde; on distinguait maintenant les splendeurs de l'état-major, l'étincelante diversité des uniformes, l'or des broderies, les couleurs variées des grands cordons, depuis le rouge de la Légion d'honneur jusqu'au bleu pâle de Saint-André, la blancheur neigeuse des panaches; et, peu à peu, en avant du groupe, les deux empereurs se détachèrent.
Ils s'avançaient de front. Alexandre, maniant son cheval avec grâce, correct dans l'habit vert foncé d'officier général russe, tenait la droite ; sa taille haute et svelte dépassait celle de son allié. Lui, cavalier négligent, ramassé dans sa courte et forte stature, simple dans l'uniforme des chasseurs de sa garde, attirait pourtant et fascinait tous les regards ; auprès de lui toute grandeur, toute magnificence rentrait dans l'ombre, car ses actions immortelles l'environnaient de leur éclat, le désignaient aux peuples et lui faisaient un magnifique cortège.
L'entrée en ville fut solennelle : les tambours battaient aux champs, les drapeaux s'inclinaient, et, à mesure que le double état-major passait devant le front des troupes, une clameur s'élevait des rangs : « Vivent les empereurs ! » Dans la journée Napoléon et Alexandre se montrèrent plusieurs fois. On cherchait autour de l'empereur, on voulait voir ces hommes fameux à tant de titres, ces généraux qui portaient des noms de victoires, fils du peuple et vainqueurs des rois, ces serviteurs dévoués que l'imagination populaire ne séparait jamais de Napoléon et mettait toujours à ses côtés : Lannes, Berthier, Duroc en colonel-général des chasseurs, Caulaincourt qui reprenait ses fonctions de grand écuyer. Les ministres, les hommes d'État étaient plus difficiles à découvrir au fond de leurs carrosses : on citait les noms de Talleyrand, de Champagny, de Roumientsof. Les costumes des dignitaires français, les uniformes russes étonnaient par leur nouveauté. Des anecdotes circulaient; l'attitude, les moindres gestes des souverains étaient commentés ; on répétait qu'ils n'avaient cessé de se parler amicalement; que leurs visages exprimaient cordialité et confiance, qu'ils étaient entrés en se donnant le bras dans la maison réservée à l'empereur Alexandre. Ces circonstances étaient acceptées comme d'heureux présages et atténuaient les craintes pour l'avenir. Le soir, dans la ville illuminée, garnison et peuple purent se mêler librement sans qu'il en résultât aucun trouble: la tranquillité fut complète et l'enthousiasme parut unanime, chacun demeurant sous l'impression des événements de la journée et de l'inoubliable grandeur du spectacle.

(ALBERT VANDAL, Napoléon et Alexandre Ier.)
(Pion et Nourrit, éditeurs.)

La garde de l'aigle

J'AVAIS établi, dit Napoléon, deux sous-officiers gardes spéciaux de l'Aigle dans les régiments; ils étaient placés à droite et à gauche du drapeau ; et, pour éviter que l'ardeur dans la mêlée ne les détournât de leur unique objet, le sabre et l'épée leur étaient interdits; ils n'avaient d'autres armes que plusieurs paires de pistolets, d'autre emploi que de veiller froidement à brûler

la cervelle de celui qui avancerait la main pour saisir l'Aigle. Or pour obtenir ce poste ils étaient obligés de faire preuve qu'ils ne savaient ni lire ni écrire, et vous devinez pourquoi.

- Non, Sire.

- Nigaud ! tout soldat qui sait lire et écrire et a de l'instruction avance toujours ; mais celui qui n'a pas ces avantages ne parvient bien certainement qu'à force d'actes de courage et par des circonstances extraordinaires, etc., etc. »
Comme j'étais en train de raconter, je lui ai cité sur le sujet du drapeau une anecdote qui avait fait l'amusement de nos salons. On disait que, dans je ne sais quelle circonstance, un régiment ayant perdu son Aigle, lui, Napoléon, le haranguant avec beaucoup d'indignation et lui montrant le déshonneur de s'être laissé enlever son Aigle par l'ennemi, un soldat gascon s'était écrié :
« Mais ils sont attrapés ; ils n'ont eu que le bâton, car voilà le coucou, je l'avais mis dans la poche », montrant effectivement l'Aigle.
L'empereur ne put s'empêcher d'en rire.

[Mémorial de Sainte-Hélène.)

———

1809-1813

L'aigle du 65e à Ratisbonne

EN 1809, le 65e commandé par le colonel **COUTARD**, qui appartenait alors à la 2e division (3e corps), reçoit l'ordre de se porter vers Ingolstadt et de passer le Danube, ce qu'il fait ; il arrive devant Ratisbonne et bat le général **KLENAU**.
Le maréchal Davout avait réservé au 65e l'honneur périlleux de garder Ratisbonne contre les armées nombreuses qui allaient l'attaquer. « Je compte sur cet excellent régiment », avait dit le duc d'Auerstscdt, qui se connaissait en courage.
L'événement prouva qu'il avait eu raison. Les Autrichiens apparurent bientôt sur les deux rives du Danube. La défense fut héroïque. Dans une sortie pour chasser les Autrichiens d'un faubourg, on se battit corps à corps, à coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de poing, à coups de couteau; ce fut un pêle-mêle inouï et meurtrier. Les Autrichiens, épouvantés, évacuèrent le faubourg, laissant derrière eux plus de 400 prisonniers, dont dix officiers, le drapeau du régiment de Froïn et 3 guidons. L'ennemi avait perdu 1500 hommes, et le 65e avait 800 tués ou blessés. Voici en quels termes le colonel Coutard rendait compte de ce fait d'armes au maréchal Davout: « Monseigneur, à deux heures de l'après-midi j'ai été attaqué par ma gauche, à la position de la Trinité, par deux régiments d'infanterie, un de uhlans, un de dragons, et trente pièces de canon. Je savais que vous vous battiez; j'entendais le canon. J'ai annoncé d'avance la victoire que vous avez remportée et nous avons reçu l'attaque de l'ennemi aux cris de « Vive l'empereur » !
« Je suis resté maître-du faubourg de Stadt am Hoff. J'ai fait 400 prisonniers, dont deux officiers et deux cornettes. L'ennemi a considérablement souffert. Tout le monde mérite des éloges. M. le commandant de Rougé s'est couvert de gloire. Le capitaine de grenadiers **COMPIN** a pris un drapeau. Plus tard j'aurai l'honneur d'adresser à Votre Excellence, avec un rapport plus détaillé, le précis des faits particuliers qui honorent le régiment.

« La moitié de mon monde est hors de combat, et depuis deux heures je me bats avec les cartouches des prisonniers que j'ai faits. Je tiendrai, Monseigneur, mais envoyez-moi des cartouches. »
« La défense de Ratisbonne, a dit le général de Lauriston, est restée comme l'un des plus brillants épisodes de nos annales si fécondes en merveilles. »
Cependant il fallut se rendre : la garnison obtint les honneurs de la guerre. Mais, après la bataille d'Eckmühl, le duc de Montebello rentrait vainqueur dans Ratisbonne après une chaude mêlée où l'empereur Napoléon reçut sa première blessure : le 65e était délivré.
L'Aigle du régiment avait été enterrée pour que les Autrichiens ne pussent la prendre, et, après la prise de la ville, le colonel la présenta à l'empereur enveloppée dans les drapeaux ennemis que le régiment avait conquis. Un sapeur avait sauvé ces drapeaux en traversant la nuit à la nage les fossés de Ratisbonne.

(E. DE LYDEN, Nos 144 régiments de ligne.)
(Librairie illustrée, Monlgredien et Cie.)

Le 57e à Essling

(22 MAI 1809)

LE 22 mai, à trois heures du matin, la canonnade de l'ennemi se fit entendre tout à coup sur toute la ligne et nous remit sur pied bien avant le jour. A quatre heures, ses colonnes reparurent en ligne d'un bout à l'autre de notre front, qu'elles dépassaient de beaucoup, et la bataille recommença. L'audace et le savoir pouvaient seuls nous tirer d'affaire contre des forces aussi supérieures : l'un et l'autre ne manquèrent ni à l'empereur ni aux siens, et son parti fut bientôt pris d'attaquer sur le centre pour diviser l'armée ennemie, écraser ensuite l'une des ailes à notre droite, et s'assurer ainsi la victoire sur la seconde aile à notre gauche. Nous allâmes porter ses ordres en conséquence.
Le maréchal **LANNES**, défendait Essling avec la division **BOUDET**, ayant à sa gauche la division **SAINT-HILAIRE**, et le général **OUDINOT** avec le corps des grenadiers ; la cavalerie du maréchal Bessières, les cuirassiers de **NANSOUTY** et une partie de la garde étaient entre Saint-Hilaire et Masséna, qui occupait Aspern, avec la division **LEGRAND** et celle de **CARRA-SAINT-CYR**, qui l'appuyait à sa gauche ; **MOLITOR**, qui avait tant souffert le 21, était placé en réserve derrière Aspern, avec le peu de monde qui lui restait; quelques troupes arrivant encore peu à peu, attendaient en réserve au débouché de la tête du pont. Sur la rive droite, le maréchal Davout, le grand parc d'artillerie, les munitions et tous les autres corps de l'armée se pressaient à l'entrée des ponts avec l'espoir de passer.
L'armée ennemie, en s'avançant, manœuvrait encore comme la veille, marchant avec hésitation et en faisant de continuels feux d'artillerie; elle semblait intimidée par la résistance extraordinaire qu'elle avait rencontrée.
En voyant l'ennemi occuper un si grand développement de sa droite à sa gauche, l'empereur devint certain qu'il le trouverait faible sur tous les points où il l'attaquerait; et, fatigué de la terrible canonnade, qui devenait plus meurtrière à mesure qu'elle se rapprochait de nous, il ordonna à toute sa ligne de marcher, et au maréchal Lannes de foncer vivement sur le centre

des Autrichiens, dont une partie pénétrait déjà dans quelques maisons à la droite d'Essling, et dont l'autre attaquait Aspern avec fureur.
A peine faisait-il jour que le mouvement du maréchal Lannes commença, en laissant d'abord le général Boudet à sa droite pour défendre Essling, et formant ses autres divisions en colonne par régiments : plaçant ensuite la cavalerie en seconde ligne, il marche fièrement dans cet ordre, et ne tarde pas à aborder l'ennemi.
Le général Saint-Hilaire et le 57e régiment sont en tête ; le corps d'Oudinot et les autres colonnes viennent les appuyer. Tout fléchit et se retire devant eux. Puis, continuant à pousser l'ennemi très vivement, les Autrichiens sont mis dans un grand désordre qui gagne insensiblement toute la ligne. Après quelques instants, l'armée autrichienne est enfoncée et se retire dans plusieurs directions différentes. L'archiduc Charles croit alors que toute l'armée française est parvenue à passer les ponts pendant la nuit et qu'elle est devant lui. Il perd même un instant l'espoir de rallier son armée. Cependant, avec des efforts de courage, en payant de sa personne avec le plus grand mépris de la mort, il ramène au combat plusieurs corps qui s'en éloignaient. Il prend le drapeau d'un de ses régiments, celui du colonel **ZACK**, et vient le planter presque dans nos rangs. Vains efforts ! tout ce qui revient à la charge est pris ou renversé. Des drapeaux, des canons, cinq cents hommes sont à l'instant emmenés prisonniers, tous les aides de camp de l'archiduc sont tués ou blessés autour de lui. Il parvient cependant à reformer de nouvelles lignes; mais le général Oudinot les a bientôt enfoncées, et les repousse vivement en continuant d'avancer.

(Mémoires du général baron Lejeune.)
(Firmin-Didot, éditeur.)

La devise du 84e : « Un contre dix »

(25 JUIN 1809)

LE général Marmont commandait en Dalmatie un corps de 1200 hommes, tandis que Napoléon entrait à Vienne. Il cherchait à opérer sa jonction avec la division **BROUSSIER**, mais il avait été prévenu par le général **GIULAY** qui, à la tête de 20000 hommes, poussa jusqu'aux faubourgs de Gratz, et força Broussier de se reployer sur la route de Vienne. Celui-ci, instruit de l'approche de Marmont, se reporta en avant, délogea l'ennemi de Kalsdorf et osa envoyer deux bataillons pour réoccuper Gratz en présence de 18000 Autrichiens campés non loin des murailles de la ville.
Ces deux bataillons appartenaient au 84e régiment, et ne formaient que 1300 hommes, commandés par le colonel **GAMBIN**. Tout à coup ils se jettent dans les maisons, où ils reçoivent l'attaque de forces considérables. Obligés à la retraite, ces braves se rallient, percent, en colonnes serrées, la masse autrichienne, parviennent au cimetière Saint-Léonard, s'y retranchent, et, pendant dix heures, soutiennent seuls, avec deux pièces de canon, le siège le plus mémorable peut-être de l'époque, contre toute l'armée de Giulay.
Enfin Broussier envoya trois bataillons qui dégagèrent, par un nouvel exploit, leurs intrépides compagnons; et, réunis, ils s'emparèrent des faubourgs de Graben, après avoir enlevé 400 prisonniers, mis 1200 hommes hors de combat, et conquis deux drapeaux.

Ce glorieux fait d'armes assura la jonction de Marmont et de Broussier.
Lorsque la division de ce dernier général eut rejoint la Grande Armée, Napoléon combla d'éloges le 84e et fit graver sur son aigle cette inscription digne des beaux temps de Sparte : UN CONTRE DIX !

(NORVINS, Histoire de Napoléon.)
(Jouvet et Cie, éditeurs.)

———

Les aigles de la division Broussier à Wagram

(6 JUILLET 1809)

Au premier coup de canon qui se fit entendre à Vienne, la nombreuse population de cette ville couvrit les tours et les toits les plus élevés, afin de juger, par la direction des feux, les diverses péripéties du champ de bataille. Ses vœux n'étaient pas pour nous.
De quatre à cinq heures, l'armée autrichienne commença la bataille en débouchant de Neusiedel ; en même temps, les troupes qui occupaient Aderklaa se renforçaient et la droite de l'ennemi, forte de 35000 hommes environ, marchait sur Stadlau.
Napoléon, averti de ces mouvements, se porta au galop à sa droite, suivi d'une division de cuirassiers et d'une batterie de douze pièces. Après avoir reconnu l'ennemi avec le prince d'Eckmühl, il revint au centre, et donna l'ordre d'attaquer Aderklaa, que le prince de Ponte-Corvo avait abandonné dans la nuit. L'occupation de ce village lui était nécessaire avant de se porter sur le camp retranché de la Russbach. Carra-Saint-Cyr est chargé de cette importante mission. Sa division n'a que deux régiments français; il tâtonne et perd un temps précieux. Le duc de Rivoli, impatienté de tant de lenteur, se fait porter au milieu de cette division. (Il était en calèche découverte, une chute de cheval l'empêchait d'aller autrement; mais malgré ses souffrances il avait promis à l'empereur de se trouver à la bataille.) Sa présence encourage les troupes, et Aderklaa est enlevé ; les 4e et 24e régiments de ligne, entraînés par une funeste ardeur, s'aventurent dans la poursuite. M. de Bellegarde, commandant les troupes ennemies, s'arrête ; des renforts lui arrivent; il prend l'offensive, nous rejette nos gens dans Aderklaa, et bientôt il s'en empare. Le maréchal Bernadotte s'avance avec les Saxons pour soutenir Carra-Saint-Cyr ; il est repoussé par le prince Charles, venu au secours des siens. Molitor protège la retraite de Saint-Cyr; le maréchal Bernadotte rallie ses troupes, et le prince Charles, après avoir donné la garde d'Aderklaa à son frère, l'archiduc Louis, se porte à sa droite qui s'avançait déjà, ayant pour direction l'intervalle qui sépare Gross-Aspern d'Essling.
Masséna, averti de la marche de cette formidable colonne, en fait prévenir Napoléon, et, sans attendre ses ordres, fait exécuter aux divisions Legrand et Molitor une marche de flanc. Ces troupes, formées en colonnes par division à demi-distance, échelonnées par régiment, et accompagnées de la cavalerie légère de **LASALLE** et **MARULAZ**, défilent pour se rapprocher

du Danube, recevant, avec une impassibilité héroïque, les feux des généraux **KLENAU** et **KOLLOWRATH**. Cette marche se fit sans précipitation et avec une régularité parfaite.
Pendant que ces choses se passaient à la gauche, Napoléon fait approcher trois divisions de l'armée d'Italie, huit bataillons de la jeune garde, 60 pièces d'artillerie de sa garde, suivies de 40 bouches à feu bavaroises. Ce matériel, sous la conduite du général **LAURISTON**, arrive au grand trot, se place sur la ligne indiquée par Napoléon et jalonnée par le général **DROUOT**. La cavalerie autrichienne tente plusieurs fois de charger cette artillerie : elle est arrêtée par la mitraille.
L'ennemi écrasé, Macdonald se présente avec les divisions Broussier, Lamarque et une brigade, celle de Serras : la jeune garde sert de réserve à ces troupes…
Sur un effectif de 5000 hommes, la division Broussier était réduite, vers huit heures et demie du soir, à 300 hommes, lorsqu'elle parvint en face de Sussenbrunn. Le général Broussier la fit former en un seul carré, avec les huit aigles au centre, et l'artillerie sur les angles; puis il fit jurer à ses trois cents braves de ne pas faire un pas en arrière et de mourir tous, jusqu'au dernier, chacun à son rang, autour de leurs aigles.

(Général THOUMAS, les Vertus guerrières.)
(Berger-Levrault, éditeur.)

Présentation des drapeaux espagnols au Corps législatif

LE 27 décembre 1808, couché dans une berline chargée des drapeaux conquis, je partis de Madrid pour Bayonne par Sommo-Sierra, Burgos et Vitoria. Une compagnie d'infanterie m'escortait, bivaquant la nuit autour de moi et de ces drapeaux. Elle était si indispensable, qu'un officier en dépêche, ayant voulu, malgré nos avis, nous précéder de quelques pas, fut égorgé aussitôt qu'il se trouva hors de la protection de nos baïonnettes.
Enfin, le 7 janvier 1809, quittant pour la seconde fois cette Espagne, presque aussi fatale pour moi qu'elle devait l'être à l'empire et à l'empereur, je rentrai en France et bientôt dans ma famille. Là mes blessures longtemps ouvertes m'ayant retenu couché plusieurs mois encore, il fallut remettre à la session prochaine, celle de 1809 à 1810, la présentation au Corps législatif des trophées conquis par nos armées d'Espagne en 1808.
Certes, pour un jeune colonel avant tout passionné de gloire, on doit croire qu'une pareille journée fut la plus belle et la plus heureuse de sa vie entière. Mais tout s'achète; et ce qu'on trouvera fort singulier peut-être, c'est que l'instant qui précéda cette présentation, pour moi si honorable, a peut-être été le plus pénible de tous les mauvais moments que j'ai passés !
Telles sont les secrètes anomalies de l'âme, quand l'imagination s'échauffe, et que l'amour-propre se mêle à des sentiments plus élevés.
Dans cet instant, le dirai-je, ces honneurs publics dont Napoléon me comblait ; le soin si délicat d'y mêler mon père, de le rendre spectateur et acteur dans cette séance mémorable, où devait parler pour la dernière fois, et pour me répondre, l'orateur d'alors le plus célèbre, M. de Fontanes ; le public de princes et de rois étrangers qui y assistait ; ces drapeaux, ces soldats d'élite si renommés dont j'étais environné; enfin, et surtout, l'honneur de parler devant les

représentants de la plus grande des nations, au nom de sa Grande Armée et du plus grand de tous les hommes, tout cela, au lieu de m'enfler présomptueusement, m'avait accablé !
J'étais parti à pied du château des Tuileries, le cœur assez haut encore, à la tête de quatre-vingts grenadiers de la vieille garde et des drapeaux espagnols qu'ils portaient. Mais lorsque, après avoir traversé le jardin du palais impérial jusqu'à la place de la Concorde, je fus arrivé dans le salon qui précédait l'enceinte législative et que, devant les portes de cette salle prêtes à s'ouvrir, il me fallut attendre le moment où cette scène historique allait commencer, je l'avoue, toute l'orgueilleuse joie de mon âme disparut dans la peur, qui me saisit, d'y mal soutenir mon rôle, de gâter toute cette pompe et de ne pas m'en montrer assez digne. Gomment et de quel air me présenter devant une assemblée aussi considérable ? Avec quelle démarche assez ferme allais-je traverser dignement tant de regards ? Bien plus, lorsqu'il me faudrait à cette tribune, pour moi si nouvelle, dans quelle attitude y paraîtrais-je ? De quelle voix assez convenable, assez haute, assez assurée me ferais-je entendre ? Et quelle humiliation, quelle situation désastreuse, si ma mémoire se troublait, si je n'étais point assez maître d'elle pour me rappeler le discours préparé d'avance, que j'avais à prononcer ; si j'allais enfin rester court au milieu du silence et de l'attention universelle !
Pendant une demi-heure d'attente et de redoublement de cette folle anxiété, mon imagination échauffée la rendit si violente que j'en suis encore à concevoir comment je pus y résister. Je sentais en moi tout se décomposer, lorsqu'enfin les portes s'ouvrirent ! L'impérieuse nécessité, seule alors, quoique le terrain me semblât manquer sous mes pas, me fit entrer et traverser, à la suite des questeurs, la salle entière, d'un mouvement presque machinal. Arrivé au pied de la tribune, lieu si redoutable que les plus éloquents improvisateurs ne l'abordent jamais, disent-ils, sans une émotion dont leur vie s'abrège, je me croyais incapable de prononcer le moindre mot, quand un faux mouvement de mes grenadiers me rendit l'usage de la parole. L'ordre que je leur donnai, par habitude, m'arracha à mon anéantissement.
Ce bruit de ma voix me rassura ; il se fit en moi une révolution subite : toutes mes terreurs s'évanouirent. Cette transformation fut si prompte et si complète, que, une fois en face de l'Assemblée, je parlai avec une telle assurance, que je m'y complus moi-même, qu'elle enchanta nos grenadiers, et qu'elle surprit les législateurs, dont un entre autres, M. d'Aguesseau, mon oncle, me dit ensuite qu'il m'eût désiré une apparence plus modeste.
On peut croire que j'acceptai gaiement cette critique, au fond si peu méritée, la préférant de beaucoup au reproche tout contraire, auquel je m'estimais très heureux d'avoir échappé.

(Mémoires du comte de Ségur.)
(Firmin-Didot, éditeur.)

Les drapeaux de la Grande Armée

APRÈS la victoire d'Iéna, les drapeaux de la Grande Armée reçurent des couronnes d'or qui furent votées par la ville de Paris. L'année suivante, le 27 mars 1807, l'empereur ordonna que les régiments d'infanterie légère n'auraient pas d'aigles devant l'ennemi et que les colonels les renverraient au dépôt de chaque corps.

Pendant plus de trois années, l'aigle ne fut l'objet d'aucune modification. Le 12 octobre 1811, étant à Amsterdam, l'empereur fit remarquer au major général Berthier que certains régiments n'avaient pas moins de quatre aigles. Peu à peu on en était revenu aux usages de l'ancien régime. Le drapeau n'était plus, comme le voulait Napoléon, la personnification du régiment. Berthier écrivit, en conséquence, ce qui suit au ministre de la guerre: « L'aigle est la marque distinctive du régiment. Il n'y en aura qu'une, parce qu'il n'y a qu'un seul colonel, qu'un seul corps. Sa Majesté désire qu'on mette au bas de l'aigle une espèce de tablier sur lequel, d'un côté, sera écrit : « L'empereur Napoléon au e régiment » ; et, de l'autre, les noms des batailles où s'est trouvé le régiment depuis le départ des armées de Boulogne pour la campagne d'Allemagne. On joindra aux aigles la couronne d'or donnée par la ville de Paris aux régiments de la Grande Armée. Au cadre du tablier on brodera des abeilles d'or. La cravate sera de trois couleurs. »
On voit de quelle importance était l'aigle aux yeux de Napoléon. Il en réglait les ornements avec un soin minutieux.

La prise d'un drapeau anglais aux Arapiles

(22 JUILLET 1812)

JE ne saurais trop faire l'éloge de la valeur avec laquelle les généraux et les colonels ont combattu et du bon esprit qui les a animés dans cette circonstance.
Je dois faire mention du général Bonnet, dont, au surplus, la réputation est faite depuis longtemps; je dois également nommer le général Taupin, qui commandait la 6e division. Le général Clausel, quoique blessé, n'a pas quitté le champ de bataille et a donné l'exemple d'une grande bravoure et a payé de sa personne jusqu'à la fin. Le général d'artillerie **TILLET** et le colonel **DIJION**, commandant la réserve d'artillerie, se sont particulièrement distingués.
Dans cette journée, toute malheureuse qu'elle est, il y a une multitude de traits dignes d'être cités et qui honorent le nom français. Je m'occuperai à les faire recueillir et je solliciterai de Sa Majesté des récompenses pour les braves qui s'en sont rendus dignes. Je ne dois pas différer de citer la belle conduite du sous-lieutenant **GULLIMAT**, du 118e régiment, qui s'est élancé dans les rangs ennemis pour y enlever un drapeau dont il s'est emparé après avoir coupé d'un coup de sabre le bras de celui qui le portait et qu'il a rapporté dans nos rangs malgré les coups de baïonnettes qu'il a reçus.
Nous avons à regretter la perte du général de division Ferey, mort de ses blessures, du général **THOMIERES**, tué sur le champ de bataille, et du général **DESGRAVIERS**. Les généraux **BONNET** et **CLAUSEL**, et le général de brigade **MEURSE** ont été blessés.

(Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse.)
(Perrotin, éditeur.)

Autour de l'aigle pendant la retraite de Russie

Tant que Napoléon demeura au milieu de ses troupes pendant la retraite, les régiments conservaient quelque cohésion. L'aigle servait de ralliement. Après le départ de l'empereur, il n'en fut plus de même. C'est ce que Ségur raconte dans ces pages saisissantes.

QUAND l'histoire des grands hommes rapporte même leurs derniers moments, de quel droit tairais-je le dernier soupir de la Grande Armée expirante ? Tout d'elle appartient à la renommée, ce grand gémissement comme ces cris de victoire! Tout en elle fut grand; notre sort sera d'étonner les siècles à force d'éclat et de deuil ! Triste consolation, mais la seule qui nous reste; car, n'en doutez pas, compagnons, le bruit d'une si grande chute retentira dans cet avenir, où les grandes infortunes immortalisent autant que les grandes gloires !

Napoléon venait de traverser la foule de ses officiers, rangés sur son passage, en leur laissant pour adieux des sourires tristes et forcés ; il emporta leurs vœux, également muets, que quelques gestes respectueux exprimèrent. Lui et Caulaincourt s'enfermèrent dans une voiture ; son mamelouk et Wonsowitch, capitaine de sa garde, en occupaient le siège ; Duroc et Lobau le suivirent dans un traîneau.

Des Polonais l'escortèrent d'abord. Ce furent ensuite les Napolitains de la garde royale. Ce corps était de six à sept cents hommes, quand il vint de Vilna au-devant de l'empereur. Il périt tout entier dans ce court trajet : l'hiver fut son seul ennemi. Cette nuit-là même, les Russes surprirent et abandonnèrent Ioupranouï, d'autres disent Osmiana, ville où l'escorte devait passer. Il s'en fallut d'une heure que Napoléon ne tombât dans cette échauffourée.

Il rencontra le duc de Bassano à Miedniki. Ses premières paroles furent : « Qu'il n'y avait plus d'armée ; qu'il marchait, depuis quelques jours, au milieu d'une troupe d'hommes débandés, errant çà et là pour trouver des vivres ; qu'on pourrait encore les rallier en leur donnant du pain, des souliers, des vêtements et des armes ; mais que son administration militaire n'avait rien prévu, et que ses ordres n'avaient point été exécutés ! » Et sur ce que Maret lui répondit par l'état des immenses magasins renfermés dans Vilna, il s'écria : « Qu'il lui rendait la vie! qu'il le chargeait de transmettre à Murat et à Berthier l'ordre de s'arrêter huit jours dans cette capitale, d'y rallier l'armée, et de lui rendre assez de cœur et de forces pour continuer moins déplorablement la retraite. »

Le reste du voyage de Napoléon s'accomplit sans obstacle. Il tourna Vilna par ses faubourgs, traversa Wilkowski, où il changea sa voiture contre un traîneau, s'arrêta le 10 dans Varsovie, pour demander aux Polonais une levée de dix mille cosaques, pour leur accorder quelques subsides et leur promettre son retour prochain à la tête de trois cent mille hommes. De là, après avoir rapidement traversé la Silésie, il revit Dresde et son roi, puis Hanau, Mayence, et enfin Paris, où il apparut soudainement le 19 décembre, deux jours après la publication de son vingt-neuvième bulletin.

Depuis Malo-Iaroslavetz jusqu'à Smorgony, ce maître de l'Europe n'avait plus été que le général d'une armée mourante et désorganisée. Depuis Smorgony jusqu'au Rhin, ce fut un inconnu, fugitif au travers d'une terre ennemie. Au-delà du Rhin, il se retrouva tout à coup le maître et le vainqueur de l'Europe : un dernier souffle du vent de la prospérité enflait encore cette voile.

Cependant à Smorgony, ses généraux approuvaient son départ ; et, loin d'en être découragés, ils y mettaient tout leur espoir. L'armée n'avait plus qu'à fuir, la route était ouverte, la frontière

russe peu éloignée. On touchait à un secours de dix-huit mille hommes de troupes fraîches, à une grande ville, à un magasin immense ; Murat et Berthier, réduits à eux-mêmes, crurent donc pouvoir régler cette fuite. Mais, au milieu de ce désordre extrême, il fallait un colosse pour point de ralliement, et il venait de disparaître. Dans le grand vide qu'il laissa, Murat fut à peine aperçu.

Ce fut alors qu'on vit trop bien qu'un grand homme ne se remplace point, soit que l'orgueil des siens ne puisse plus se plier à une autre obéissance, soit qu'ayant toujours songé à tout, prévu et ordonné tout, il n'ait formé que de bons instruments, d'habiles lieutenants, et point de chefs.

Dès la première nuit un général refusa d'obéir. Le maréchal qui commandait l'arrière-garde revint presque seul au quartier royal. Trois mille hommes de vieille et jeune garde s'y trouvaient encore. C'était là toute la Grande Armée, et de ce corps gigantesque il ne restait plus que la tête !

Mais, à la nouvelle du départ de Napoléon, gâtés par l'habitude de n'être commandés que par le conquérant de l'Europe, n'étant plus soutenus par l'honneur de le servir, et dédaignant d'en garder un autre, ces vétérans s'ébranlèrent à leur tour, et tombèrent eux-mêmes dans le désordre.

La plupart des colonels de l'armée, qu'on avait admirés jusque-là, marchant encore avec quatre ou cinq officiers ou soldats, autour de leur aigle et à leur place de bataille, ne prirent plus d'ordres que d'eux-mêmes : chacun se crut chargé de son propre salut. On ne se fia plus du soin de sa conservation qu'à soi seul. Il y eut des hommes qui firent deux cents lieues sans tourner la tête. Ce fut un sauve-qui-peut presque général !

Au reste, la disparition de l'empereur et l'insuffisance de Murat ne furent - pas les seules causes de cette dispersion : ce fut surtout la violence de l'hiver, qui dans ce moment devint extrême. Il aggrava tout; il semblait s'être mis tout entier entre Vilna et l'armée.

Jusqu'à Malodeczna et au 4 décembre, jour où il s'appesantit sur nous, la route, quoique difficile, avait été marquée par un nombre de cadavres moins considérable qu'avant la Bérézina. On dut ce répit à la vigueur de Rey et de Maison qui continrent l'ennemi, à la température alors plus supportable, à quelques ressources qu'offrit un sol moins dévasté et enfin à ce que c'étaient les hommes les plus robustes qui avaient échappé au passage de la Bérézina.

L'espèce d'organisation qui s'était introduite dans le désordre s'était soutenue. La masse des fuyards cheminait divisée en une multitude de petites associations de huit à dix hommes. Plusieurs de ces bandes possédaient encore un cheval chargé de leurs vivres, ou qui lui-même devait en servir. Des haillons, quelques ustensiles, un bissac et un bâton étaient l'accoutrement de ces malheureux, et leur armure.

Mais depuis Malodeczna et le départ de Napoléon, quand l'hiver tout entier, redoublant de rigueur, attaqua chacun de nous, toutes ces associations contre le malheur se rompirent : ce ne fut plus qu'une multitude de luttes isolées et individuelles, Les meilleurs ne se respectèrent plus eux-mêmes ; rien n'arrêta ; les regards ne retinrent plus ; le malheur fut sans espoir de secours ni même de regret ; le découragement n'eut plus de juges, pas même de témoins : tous étaient victimes !

Dès lors plus de fraternité d'armes, plus de société, aucun lien; l'excès des maux avait abruti. La faim, la dévorante faim avait réduit ces malheureux à cet instinct brutal de conservation, seul esprit des animaux les plus farouches, et qui est prêt à se tout sacrifier ; une nature âpre et barbare semblait leur avoir communiqué sa fureur. Tels que des sauvages, les plus forts dépouillaient les plus faibles : ils accouraient autour des mourants, souvent ils n'attendaient pas leurs derniers soupirs. Lorsqu'un cheval tombait, vous eussiez cru voir une meute affamée ; ils le déchiraient par lambeaux, qu'ils se disputaient entre eux comme des chiens dévorants !

Toutefois le plus grand nombre conserva assez de force morale pour chercher son salut sans nuire ; mais c'était là le dernier effort de leur vertu. Chefs ou compagnons, si l'on tombait à côté sous les roues des canons, c'était vainement qu'on les appelait à son secours, qu'on prenait à témoin une patrie, une religion, une cause communes, on n'en obtenait pas même un regard.

Toute la froide inflexibilité du climat était passée dans leurs cœurs : sa rigidité avait contracté leurs sentiments comme leurs figures.
Tous, à l'exception de quelques chefs, étaient absorbés par leur souffrance, et la terreur ne laissait plus de place à la pitié !
Ainsi l'égoïsme qu'on reproche à l'excès de la prospérité, l'excès du malheur le produisit, mais plus excusable : l'un étant volontaire, celui-ci presque forcé ; l'un un crime du cœur, et celui-ci une impulsion de l'instinct, et toute physique ; et réellement il y allait de la vie de s'arrêter un instant ! Dans ce naufrage universel, tendre la main à son compagnon, à son chef mourant, était un acte admirable de générosité. Le moindre mouvement d'humanité devenait un acte sublime.

Cependant quelques-uns tinrent bon contre le ciel et la terre : ils protégèrent, ils secoururent les plus faibles; ceux-là furent rares.

(Mémoires du comte de Ségur.)
(Firmin-Didot, éditeur.)

L'aigle du 18e en Russie

Le 19 octobre, Moscou avait été évacué par la Grande Armée, qui arrivait un mois plus tard, seulement, en face de Snwlensk. C'est à partir du 6 novembre que commencèrent les grands froids. Chaque nuit, les chevaux mouraient par milliers.

LE 17 novembre 1812, le 3e corps (arrière-garde, commandé par Ney) s'arrêta à Koritnya et y passa la nuit. La troupe, à force de travail, d'industrie et même d'argent, s'était procuré du biscuit pour deux ou trois jours. C'est dans ce bivouac que nous apprîmes les désastres du maréchal Davout et du prince Eugène au défilé de Krasnoë, et les combats de la garde pour protéger leur arrivée. D'après ces nouvelles, nous devions nous attendre à combattre, le lendemain, l'armée de Kutusoff, pour nous ouvrir le passage.
Le 18, le 3e corps, précédé de la division du comte Ricard, que le maréchal Davout avait mise à la disposition du maréchal Ney pour le renforcer, s'avança vers Krasnoë. Sur la route que nous suivions, on voyait les débris des combats de la veille. Vers deux heures, nous fûmes vivement canonnés par un corps russe qui flanquait notre gauche. Je fis sortir les Illyriens de la colonne pour reconnaître l'ennemi ; ils ne reparurent plus !. Le 3e corps continua sa marche, et arriva bientôt sur le bord d'un ravin large et profond ; il fut accueilli par un feu épouvantable. Le maréchal forma de suite ses colonnes d'attaque : la première brigade de Razout, que je commandais, au centre, sur la grande route ; le 180 seul, commandé par le baron d'Hénin, à la droite de la division, Ricard à la gauche. Le maréchal donna l'ordre au général Ledru de disposer sa division de manière à protéger la retraite au besoin. Ces choses étant faites, on marcha en avant.
Le ravin qui nous arrêtait est passé rapidement, et les troupes ennemies qui veulent s'y opposer sont renversées. Nos colonnes se précipitent ensuite sur l'artillerie ennemie, dont la mitraille nous écrase. Nous n'en sommes qu'à une centaine de pas, lorsqu'un corps nombreux d'infanterie s'avance, la baïonnette croisée. Nos colonnes s'arrêtent, bientôt elles tourbillonnent; la cavalerie survient et tout est perdu !..

Le 18e fut presque détruit ; son aigle, qui avait été portée en tête par ordre de son colonel, resta sur le champ de bataille ; 600 hommes, dont 350 périrent, se dévouèrent à sa défense et à l'honneur de la noble famille à laquelle ils appartenaient. Les autres régiments laissaient leurs aigles en arrière ou les démontaient pour les sauver. Je m'opposai à ce qu'on prit ces précautions dans le 18e ; elles me paraissaient honteuses. Nos aigles ne nous avaient pas été données pour être cachées; elles devaient périr avec nous !

Général vicomte DE PELLEPOHT, Souvenirs militaires el intimes.)
(Didier, éditeur.)

Le drapeau du 147e en 1813

EN 1813, pendant la campagne de Silésie, il se déroula l'un des épisodes les plus poignants de notre histoire militaire. La division **PUTHOD**, composée de cinq régiments dont trois formés de gardes nationaux (134e 146, 147e, 148e et 3e étranger), avait pris position sur les bords du Bobr au lendemain d'orages épouvantables. Attaquée par Blücher, elle résista énergiquement à des forces trois fois supérieures, lorsque, le Bobr débordant, les régiments furent surpris par les eaux.
Cernés en avant par l'ennemi, pris en arrière par le fleuve qui montait toujours, les soldats de Puthod se débandèrent. Les uns se précipitèrent sur les Prussiens et furent tués ; les autres se jetèrent à la nage et se noyèrent au milieu des flots courroucés. C'est alors qu'un grenadier du 134e vit tomber le porte-drapeau du 147e. Il ramassa l'aigle, s'élança dans la rivière et, après six heures d'efforts, se cramponnant à une épave, au risque de périr vingt fois, il atteignit le bord opposé du fleuve, gardant toujours l'aigle du 147e.
Huit jours après, le 7 septembre 1813, il remettait ce drapeau au maréchal Berthier.

GERMAIN BAPST.

Les dragons prennent un étendard à Mormant

1814-1815

HIER 16 février 1814, à midi, le 5e corps de cavalerie, qui avait détaché la division L'Héritier sur la droite de la route de Nangis, par ordre du duc **de BELLUNE**, marchait sur la gauche

de cette route avec la division Briche et la division Piré. Un aide de camp de l'empereur lui vint porter l'ordre de pousser devant lui avec ses deux divisions tout ce qui était dans la plaine, et de tourner le flanc droit de l'ennemi. Ce mouvement s'exécuta sans hésiter. La brigade de cavalerie légère du général **SUBERVIC** fit un mouvement à droite et sabra les tirailleurs de l'infanterie ennemie qui s'étaient avancés dans la plaine, tandis que le général Piré, avec l'autre brigade, marchait sur quinze escadrons ennemis, ayant en seconde ligne, derrière lui, la division de dragons Briche. La cavalerie ennemie fut renversée, et son infanterie et son artillerie furent débordées. Pendant ce mouvement très rapide et décisif, la cavalerie Kellermann chargeait sur la route et la droite de la route.
Une colonne d'infanterie voulut en vain faire sa retraite en quittant la route pour gagner un village et un marais : la cavalerie légère Piré et la brigade de dragons **LUDOT** enfoncèrent les quinze escadrons ennemis, qui furent obligés d'abandonner l'infanterie, et, au moment où deux escadrons du 16e dragons et du 4e, commandés par le général Kellermann, entraient par la queue du bataillon carré, un escadron du 13e dragons et un peloton du 6e pénétrèrent par la tête, et c'est au milieu du carré prisonnier que les généraux Kellermann et Milhaud se sont embrassés.
La cavalerie légère et la division Briche continuèrent de poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins, et tuèrent ou prirent plus de cent chevaux ennemis, et sabrèrent beaucoup de uhlans et de cosaques au défilé près du bois à gauche de Nangis et près de la Maison-Rouge. Douze pièces de canon et un drapeau ont été abandonnés par l'ennemi, et au-delà de trois mille prisonniers ont été le résultat des charges combinées des deux corps de cavalerie.
C'est un sapeur du 6e dragons qui a pris les décorations du général ennemi au milieu du carnage. Son nom a été remis à un aide de camp de Sa Majesté, et les décorations ont été envoyées à M. le maréchal duc de Bellune.

(Rapport du général comte DE MILHAUD.)

Les adieux de Fontainebleau

La scène qui eut lieu à Fontainebleau, le 20 avril 1814, a été popularisée par le tableau d'Horace Vernet. La voici racontée par un témoin oculaire, dont le récit plein de sincérité n'en a que plus d'émotion.

PRÊT à partir pour cet exil dont la pensée humaine ne pouvait alors prévoir le terme ni calculer la durée, il laissa au libre choix de ses guerriers le soin de lui faire plus particulièrement connaître ceux qui chérissaient l'homme, le héros, après s'être si constamment dévoués pour le triomphateur et le monarque. Parmi toute cette vieille garde si éprouvée, Français, Polonais, tous n'exprimaient qu'un sentiment, tous voulaient le suivre, tous ne pouvaient l'obtenir. Il désigna de préférence ceux que les liens de famille pouvaient éloigner de leur patrie sans que l'absence rendit leurs regrets trop amers ; sa sollicitude alla jusqu'à stipuler pour eux leur retour en France et la conservation de leurs droits de citoyen.
Parmi les braves que la reconnaissance et le dévouement lièrent à son sort, parurent en première ligne les généraux de division comtes Bertrand et Drouot, l'un grand maréchal du palais, l'autre aide de camp de Sa Majesté; le baron **JERZ-MANOUSKI**, major des lanciers de la garde ; l'intrépide général **CAMBRONNE** ; le colonel **MALEST** ; les capitaines **RAOUL,**

CORMEL, COMBE, LAMOURETTE, MAUPAIZE, JOUBERT, HURO, et une foule d'autres officiers connus du souverain par mille actions d'éclat.
Enfin le 20 avril, au moment de quitter son palais de Fontainebleau pour abandonner cette terre sacrée de la patrie, cette terre où tant de grands souvenirs, tant de superbes monuments devaient consacrer son nom à la reconnaissance de la postérité, l'empereur sortit vers midi de ses appartements et descendit par le grand escalier dans la cour du Cheval Blanc ; il la traversa à pied, au milieu de douze cents grenadiers de sa garde, rangés sur deux haies, depuis l'escalier jusqu'à la grille ; quelques officiers d'état-major le suivaient ainsi que les quatre commissaires des alliés, le général russe comte **SCHOUVALOW**, le général autrichien baron **KOLLER**, le général prussien et le chevalier **Neil CAMPBELL**, colonel anglais; le comte **KLEIN**, aide de camp du prince **SCHWARTZENBERG**, les accompagnait.
Avant d'arriver à la grille, l'empereur s'arrêta, fit former le cercle à la troupe, approcher de lui tous les officiers et prononça d'une voix ferme, quoique émue, un discours dont on remarque les fragments suivants : « Officiers et soldats de la garde, je vous fais mes adieux : pendant vingt ans je vous ai conduits sur le chemin de la victoire; pendant vingt ans vous m'avez servi avec honneur et fidélité, recevez mes remerciements.

« Mon but a toujours été le bonheur et la gloire de la France. Aujourd'hui les circonstances ont changé. Lorsque l'Europe entière est armée contre moi ; quand tous les princes, toutes les puissances sont ligués, lorsqu'une grande portion de mon empire est livrée, envahie ; lorsqu'une partie de la France s'est, (en cet endroit l'empereur s'arrêta, puis, continuant d'une voix altérée), lorsqu'un autre ordre de choses est établi... j'ai dû céder.
« Avec vous et les braves qui me sont restés dévoués, j'eusse pu résister encore à tous les efforts de mes ennemis ; mais j'eusse allumé, pour plus de trois années peut-être, la guerre civile dans notre France, au sein de notre chère patrie.

« Officiers et soldats, n'abandonnez pas votre pays trop longtemps malheureux, soyez soumis à vos chefs et continuez de marcher dans le chemin de l'honneur, où vous m'avez toujours rencontré.
« Ne soyez pas inquiets sur mon sort; de grands souvenirs me restent : je saurai occuper encore noblement mes instants; j'écrirai mon histoire et la vôtre.
« Officiers, soldats, qui m'êtes restés fidèles jusqu'au dernier moment, recevez mes remerciements, je suis content de vous. Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général. Adieu, mes enfants; adieu, mes amis; conservez-moi votre souvenir! Je serai heureux quand je saurai que vous l'êtes vous-mêmes. Venez, général ! »
Alors le général, on croit que c'était le général **LEFEBVRE-DESNOËTTES** (c'était en réalité le général **PETIT**), s'est approché et il l'a embrassé vivement.
« Qu'on m'apporte l'aigle et que je l'embrasse aussi ! »
Le porte-drapeau s'est avancé, a incliné son aigle et l'empereur en a embrassé trois fois l'écharpe avec la plus vive émotion.
« Ah ! chère aigle ! que les baisers que je te donne retentissent dans la postérité ! Adieu, mes enfants ; adieu, mes braves ; entourez-moi encore une fois ! »
Officiers, soldats, tous étaient attendris ; les larmes roulaient dans les yeux de ces vieux guerriers ; les officiers étrangers eux-mêmes témoignaient hautement combien ils étaient sensibles à de tels adieux. L'empereur reçut alors les derniers hommages de plusieurs personnes de sa maison, qui vinrent lui baiser la main. Il monta ensuite en voiture avec le grand maréchal du palais, le comte Bertrand, aux cris de *Vive l'empereur !* prononcés par la garde au désespoir et répétés par la foule des soldats et des habitants réunis. En sortant de la grille, il baissa une des glaces de sa voiture ; on crut le voir les larmes aux yeux, comme suffoqué des émotions qu'il venait d'éprouver.

(A.-D.-B. M**, lieutenant de grenadiers,
Une année de la vie de l'empereur Napoléon.)

Aux Invalides en 1814

En 1814, près de dix-huit cents drapeaux, pendus aux voûtes de l'église des Invalides, ombrageaient de leurs plis les guerriers mutilés de la France. Ainsi qu'on le verra dans ce récit, le maréchal Sérurier, gouverneur des Invalides, voulut éviter l'humiliation de voir enlever les dépouilles glorieuses confiées à sa garde et il les fit brûler dans une cour de l'Hôtel.
Il est permis de regretter qu'il n'ait pas suivi le conseil qu'on lui avait donné de les diriger sur Orléans et sur Tours. Heureusement tous les drapeaux conquis ne disparurent pas. Outre ceux de la campagne de 4805, cent dix autres trophées pris de 1808 à 1813 furent épargnés. Ils figurent aujourd'hui autour du tombeau de Napoléon.
Enfin on a eu l'heureuse idée d'opérer des fouilles dans la Seine. On y a retrouvé 168 insignes en cuivre et 15 ornements de drapeaux. Sous le Second Empire, on recueillit ces divers débris en deux panneaux qui sont actuellement derrière l'autel de la chapelle.

LE 31 mars 1814, deux heures après que les armées coalisées eurent pénétré dans Paris, un aide de camp envoyé par l'empereur Alexandre se présenta à l'hôtel des Invalides ; il était accompagné d'un garde national à cheval et de quelques hommes d'escorte ; il franchit sans difficulté la grille d'entrée et se dirigea vers la cour d'honneur. A son approche la sentinelle crie : *Aux armes* ! La grande garde sort, croise les piques ; l'officier qui commande le poste déclare qu'il ne laissera point passer outre sans ordre supérieur. Le général **DARNAUD** et l'état-major arrivent ; ils parlementent avec l'aide de camp, qui met pied à terre et est introduit dans la partie ouest de la cour d'honneur. Tous ceux qui étaient présents formèrent un cercle ; je me trouvais près de lui et je pus entendre ce qu'il dit au général : il venait de la part de l'empereur, son maître, pour prendre connaissance des bâtiments et voir les étendards.
Le général lui répondit qu'il allait lui faire visiter l'hôtel, mais qu'à l'égard des drapeaux on en avait agi suivant les lois de la guerre. L'aide de camp ne parut pas comprendre ce que cela signifiait ; la femme du général, qui s'était mêlée au groupe, voulut placer quelques mots, mais l'officier russe lui fit signe que ce n'était pas à elle qu'il s'adressait. Le général et les personnes présentes à cette réception se dirigèrent vers l'église ; elle était dépouillée de tous les drapeaux. Pour ceux qui l'avaient vue ornée de cette magnifique décoration elle n'était plus reconnaissable. Quelle était la cause de cette nudité ? qu'étaient devenus ces trophées, qui, la veille encore, garnissaient toutes les corniches, les pilastres et les tribunes de l'église et du dôme ?
Dans la nuit du 30 au 31 mars, on en avait fait le sacrifice en les livrant aux flammes dans la cour d'honneur, devant un piédestal qui devait recevoir la statue équestre du duc de Montebello. Il n'y eut pas que les drapeaux qui furent consumés : on brisa et on jeta dans le brasier le cordon de l'Aigle Noire, l'épée et la ceinture du grand Frédéric. On sait que ces insignes et les drapeaux que portait la garde du roi pendant la guerre de Sept Ans avaient été religieusement conservés à Potsdam. Napoléon, vainqueur de la Prusse, fit transporter ces trophées en France.
L'empereur attachait un tel prix à l'épée et aux insignes de Frédéric, que, déposés d'abord au château des Tuileries, ils furent ensuite donnés aux Invalides. A l'occasion de cette translation, il y eut grande cérémonie : cortège, chants guerriers dans l'église des Invalides, discours prononcé par M. de Fontanes, remise des trophées au maréchal Sérurier par le maréchal Moncey, salves d'artillerie et, le soir, illumination de l'hôtel des Invalides.

Sept années après une aussi brillante réception, tous ces objets vénérés ont été anéantis !
Le 9 mars 1820, le maréchal Suchet, duc d'Albufera, prononçant, à la Chambre des pairs, l'éloge funèbre du gouverneur des Invalides, dit : « A l'époque de la première invasion des ennemis en 1814, le maréchal Sérurier, voulant épargner à l'armée française l'humiliation de voir enlever les dépouilles confiées à sa garde, à l'exemple du régiment de Navarre qui, en 1704, déchira et enterra ses drapeaux, ordonna que les quatorze cent dix-sept drapeaux et étendards pris sur les ennemis de la France dans toutes les parties du monde et qui étaient suspendus sous les voûtes du dôme, ainsi que l'épée et les décorations du grand Frédéric, fussent brisés et brûlés dans la principale cour de l'hôtel, ce qui fut exécuté le 30 mars, à neuf heures du soir.
« Ainsi furent anéantis les trophées de Denain, de Fontenoy, de Jemmapes, de Fleurus, d'Arcole, d'Aboukir, de Zurich, de Marengo, de Hohenlinden, d'Austerlitz, de Wagram, de Tarragone, etc. Les cendres de ce glorieux bûcher furent, par ses ordres, précipitées du pont d'Iéna dans la Seine, afin de dérober à l'ennemi jusqu'aux moindres vestiges. »

(AUGUSTE LALLEMAND, *les Drapeaux des Invalides*.)
(Aubry, éditeur.)

Les marins et le drapeau tricolore en 1814 et 1815

Les Mémoires pittoresques d'un officier de marine, par *Leconte, citent quelques faits intéressants et qui mettent en lumière l'aversion des marins pour le drapeau blanc, qu'il leur fallut reprendre en 1814 et 1815. Toutefois convient-il de faire remarquer que le capitaine Leconte était un fervent admirateur de l'empereur et que ses appréciations se ressentent évidemment de ses préférences politiques.*

EN 1814, Leconte, alors enseigne de vaisseau, servait à la Grande Armée.
Il était du nombre des marins que l'on avait fait descendre de leurs navires pour combattre à côté des troupes de terre et tenter un suprême effort contre l'invasion étrangère. Il conduisit à Meaux, à la Ferté-sous-Jouarre, à Montmirail, à Arcis sa compagnie de marins artilleurs. Le jour de l'abdication de l'empereur, il se trouvait avec ses hommes à Fontainebleau, d'où l'ordre lui parvint de se rendre dans le Maine. « Ce fut, dit-il, à Janvilleque nous vîmes les premières cocardes blanches qui, monstrueusement grandes en ruban satiné, nous parurent merveilleusement ridicules. Le colonel d'artillerie **SCHELL** nous commandait ; c'était un digne homme, désespéré du nouvel état de choses. Nous traversâmes la Beauce, le pays Chartrain et le Maine avec nos cocardes tricolores, qui n'empêchaient pas les populations de nous bien recevoir et traiter. Ce ne fut qu'à notre arrivée au Mans que nous eûmes le chagrin de changer de cocarde. Le colonel Schell nous fit une petite allocution de circonstance ; ce vieux soldat pleurait à chaudes larmes. » Leconte ne nous dit pas qu'il ait fait comme son chef, mais à son langage on devine combien sa tristesse était profonde. Quel était d'ailleurs le

combattant de cette immortelle campagne de France qui n'avait senti son cœur se serrer douloureusement à la nouvelle du départ de Napoléon ? Dans cette poignante journée des adieux de Fontainebleau, tout le monde avait pleuré. Un autre témoin de ces scènes pénibles, le capitaine **COIGNET**, nous l'a appris : « On n'entendait qu'un gémissement dans tous les rangs. Je puis dire que je versai des larmes de voir mon cher empereur partir pour l'île d'Elbe. »
La Restauration, avec son drapeau blanc, fut donc mal accueillie par la marine, et la joie fut grande dans les ports quand on y apprit le retour de l'île d'Elbe. « Le débarquement de Napoléon sur les côtes de Provence et sa marche sur Paris nous causèrent une vive émotion. L'empereur avait tous nos vœux et nous ne savions pas les dissimuler. Les événements marchèrent vite, comme on sait; nous eûmes bientôt à reprendre notre vieux drapeau et notre cocarde. Notre enthousiasme était au comble; pour nous autres, jeunes gens, c'était l'âge d'or qui revenait. A Toulon, comme à Brest, l'enthousiasme le plus vif présida au rétablissement des couleurs nationales et des emblèmes du gouvernement impérial. La satisfaction des marins fut unanime. Sur les nombreux officiers du port de Toulon, deux lieutenants de vaisseau seulement refusèrent de se délier du serment de fidélité prêté au roi Louis XVIII.
Pendant les Cent Jours, Leconte fut placé dans l'un des équipages de haut bord réorganisés par **DECRES**. Cet équipage, qui portait le numéro 18, et qui était commandé par le capitaine de frégate menées des royalistes, très nombreux et très remuants dans cette partie de la Bretagne. C'est au cours de cette besogne essentiellement anti maritime, que les marins du commandant **ARNOUS** apprirent le désastre de Waterloo et le changement de régime qui en fut la conséquence. Leur premier mouvement fut de protester. La ville de Saint-Brieuc, qui comptait une bourgeoisie très napoléonienne, les imita et conserva pendant quatre ou cinq jours encore le drapeau tricolore. Cependant, lorsque le départ de l'empereur pour Rochefort fut connu, attestant que la chute de l'empire était définitivement consommée, les habitants de Saint-Brieuc ne purent différer plus longtemps la reconnaissance du gouvernement des Bourbons ; ils se décidèrent à laisser arborer le drapeau blanc sur leur hôtel de ville. Que firent les marins ?
Le capitaine Leconte nous l'apprend : « Le commandant Arnous, qui jusqu'à ce jour nous avait paru un peu tiède, refusa d'obtempérer au changement de cocarde et de drapeau. Dès le point du jour, il fit réunir chez lui tous les officiers de marine ; il nous fit connaître officiellement le changement qui allait se faire à Saint-Brieuc, nous dit que chacun, dans les circonstances présentes, devait agir suivant ses convictions, et que nous étions tous libres ; que cependant, selon lui, nous ne devions rien faire qui pût nous séparer de la marine et qu'il ne changerait de cocarde que sur les ordres du préfet maritime de Brest. Le plus grand nombre, dont je faisais partie, trouva la pensée du commandant Arnous la plus sage et la plus nationale.
Après cette conférence, le commandant fut rendre compte au général de la résolution que nous avions prise. Celui-ci témoigna du mécontentement et donna l'ordre que nous fussions sortis de Saint-Brieuc avec nos marins avant neuf heures du matin. Nous nous empressâmes de partir. »

Cette résistance des officiers de marine à arborer les insignes du nouveau gouvernement frise assurément l'indiscipline. Mais elle part d'un sentiment si touchant qu'on ne saurait se défendre de lui trouver une excuse. Ces soldats poussaient à l'extrême la fidélité à leur drapeau, au drapeau sous lequel ils avaient combattu, souffert, et parfois vaincu. Qui oserait les blâmer trop sévèrement ? Le maréchal Davout, l'homme du devoir par excellence, avait été quelque temps auparavant enfermé dans Hambourg et assiégé par des forces trois fois supérieures aux siennes. « Refusant toute explication avec l'ennemi qui lui disait que Louis XVIII était revenu sur le trône ; continuant, malgré tous les drapeaux blancs qu'on agitait autour de lui, à maintenir le drapeau tricolore, il ne reconnut les Bourbons que lorsque le général Gérard, qui avait toute sa confiance, lui apporta, au nom du roi, l'ordre même de ramener son armée en France. » Les marins du 18^{e} équipage de haut bord n'eurent pas besoin de la visite d'un émissaire pour reconnaître les Bourbons ; quand ils eurent reçu un ordre du préfet maritime leur enjoignant de faire disparaître leurs chères cocardes tricolores, ils se soumirent : mais ils trouvèrent le moyen

de manifester leur mauvaise humeur « en mettant tous des tranches de pomme de terre crues à leurs chapeaux, en guise de cocardes blanches, et en imitant pour grogner le cri des cochons ». Avec de telles dispositions d'esprit les marins étaient gens à ménager. On le comprit à Toulon. Bien que le roi fût rentré dans la capitale le 8 juillet, c'est le 21 seulement que le pavillon blanc fut arboré sur la flotte. On avait jugé ce long délai nécessaire pour préparer les esprits au changement de drapeau : « La garnison, dit un historien de Toulon, M. Brun, était devenue très nombreuse. Elle comptait 5 à 6000 hommes qui révoquaient en doute les grands événements arrivés et faisaient difficilement le sacrifice de leurs anciennes affections. On vit trois officiers supérieurs de la marine et vingt lieutenants ou enseignes de vaisseau se porter chez le maréchal Brune et protester contre la résolution de leurs chefs de faire rentrer la ville et le port sous l'autorité du roi. Il avait fallu la fermeté des chefs de terre et de mer pour prévenir toute commotion dans la ville et maintenir le militaire dans la discipline et l'obéissance. »

MAURICE LOIR.

La rentrée de Napoléon aux Tuileries en 1815

ARRIVÉ aux portes de Paris, l'empereur vit venir à sa rencontre l'armée que devait commander le duc de Berry. Officiers, soldats, généraux, infanterie légère, infanterie de ligne, lanciers, dragons, cuirassiers, artillerie, tous se pressèrent au-devant de leur général et de leur empereur. La cocarde blanche, pendant vingt-cinq ans signe de ralliement des ennemis de la France et du peuple, fut foulée aux pieds et la cocarde tricolore arborée par chaque soldat qui l'avait dans son sac.

L'empereur devança bientôt toute cette armée en délire; et, à neuf heures du soir, au moment où on l'attendait le moins, il entra aux Tuileries. Une scène attendrissante, une scène d'enthousiasme l'y attendait. Sa Majesté pouvait à peine traverser la foule des officiers qui l'entouraient; c'était à qui approcherait, toucherait, palperait le monarque, le héros qui leur était rendu. Il fut obligé de leur dire, presque suffoqué par son émotion : « Mes amis, vous m'étouffez. »

Sa Majesté se trouvait très fatiguée ; au bas du grand escalier des Tuileries, le comte Bertrand, ses aides de camp, quelques officiers prirent malgré lui l'empereur dans leurs bras et le portèrent jusque dans ses appartements.

La nuit de ce jour, tous les officiers réformés à la demi-solde, qui formaient ce qu'on appelait le Bataillon sacré, bivouaquèrent dans la cour du Carrousel. Ce bataillon sacré s'était formé depuis Grenoble des officiers de tout grade qui, sur la route, venaient se joindre à la vieille garde et s'avançaient avec elle dans Paris. Tous ceux qui étaient montés marchaient en avant avec les Polonais.

De même, en route, tous les militaires qui se trouvaient en semestre, en congé, venaient spontanément s'offrir à leurs frères d'armes, demandaient à marcher. Les paysans voulaient

aussi accompagner Sa Majesté : on avait peine à arrêter ce zèle, qui eût mis la disette en chemin. Jusqu'à une foule d'enfants de douze à quinze ans qui suivaient l'armée, voulant servir l'empereur, être fifres, tambours, en attendant qu'ils fussent assez grands pour être soldats.
Le 21, dès le matin, une immense population obstruait tous les environs du palais. Bourgeois, artisans, militaires, chacun exprimait à sa manière les sentiments dont son âme était remplie. Il échappait au peuple de ces mots dont l'originalité énergique ne manque jamais son effet : « Voilà le grand entrepreneur revenu, disaient les ouvriers, nous mangerons du pain à présent. »

A une heure après-midi, l'empereur passa la revue de toutes les troupes qui composaient alors l'armée de Paris. Toute la capitale a été témoin des sentiments d'enthousiasme et de dévouement qui animaient ces généreux soldats : tous avaient reconquis leur patrie ; tous avaient retrouvé dans les couleurs nationales les souvenirs de gloire, de grandeur qui ne meurent jamais dans une âme française.

Après que l'empereur eut passé dans tous les rangs, et que les troupes se furent formées en bataillons carrés, Sa Majesté leur adressa ce discours : « Soldats, je suis venu avec six cents hommes en France, parce que je comptais sur l'amour du peuple et sur le souvenir des vieux soldats. Je n'ai pas été trompé dans mon attente ! Soldats! je vous en remercie. La gloire de ce que nous venons de faire est toute au peuple et à vous! La mienne se réduit à vous avoir connus et appréciés.
« Soldats, le trône des Bourbons était illégitime, puisqu'il avait été relevé par des mains étrangères, puisqu'il avait été proscrit par le vœu de la nation exprimé par toutes nos assemblées nationales ; puisqu'enfin il n'offrait de garantie qu'aux intérêts d'un petit nombre d'hommes arrogants, dont les prétentions sont opposées à nos droits. Soldats, le trône impérial peut seul garantir les droits du peuple, et surtout le premier des intérêts, celui de notre gloire.
« Soldats, nous allons marcher pour chasser du territoire ces princes, auxiliaires de l'étranger; la nation non seulement nous secondera de ses vœux, mais même suivra notre impulsion. Le peuple français et moi, nous comptons sur vous. Nous ne voulons pas nous mêler des affaires des nations étrangères; mais malheur à qui se mêlerait des nôtres ! »
Ce discours fut accueilli par les acclamations du peuple et des soldats.

Un instant après, le général Cambronne et des officiers de la garde du bataillon de l'île d'Elbe parurent avec les anciennes aigles de la garde. Ce brave bataillon était parti à deux heures du matin d'Essonnes, où il avait pris quelque repos, pour se rendre à la revue de Sa Majesté. Il avait ainsi franchi en dix-huit jours tout l'espace entre le golfe Jouan et Paris, espace qu'en temps ordinaire on met quarante-cinq jours à parcourir.

A la vue des aigles, l'empereur reprit la parole et dit aux soldats : « Voilà les officiers du bataillon qui m'a accompagné dans mon malheur. Ils sont tous mes amis. Ils étaient chers à mon cœur ! Toutes les fois que je les voyais, ils me représentaient les différents régiments de l'armée ; car dans ces six cents braves il y a des hommes de tous les régiments. Tous me rappelaient ces grandes journées dont le souvenir est si cher, car tous sont couverts d'honorables cicatrices reçues à ces batailles mémorables ! En les aimant, c'est vous tous, soldats de toute l'armée française, que j'aimais. Ils vous rapportent ces aigles ! qu'elles vous servent de point de ralliement ! En les donnant à la garde, je les donne à toute l'armée.
« La trahison et des circonstances malheureuses les avaient couvertes d'un crêpe funèbre ! mais grâce au peuple français et à vous elles reparaissent resplendissantes de toute leur gloire. Jurez qu'elles se trouveront toujours partout où l'intérêt de la patrie les appellera ! Que les traîtres et ceux qui voudraient envahir notre territoire n'en puissent jamais soutenir le regard ! »

« *Nous le jurons !* » s'écrièrent avec enthousiasme tous les soldats. Les troupes défilèrent ensuite au son de la musique qui jouait l'air : *Veillons au salut de l'empire* !

(A.-D.-B. M***, lieutenant de grenadiers,
Une année de la vie de l'empereur Napoléon.)

_____

Les drapeaux du 45e et du 105e à la Haye-Sainte

(18 JUIN 1815)

VERS une heure et demie, Ney lance la brigade **QUIOT** sur la Haye-Sainte, et d'Erlon descend avec ses quatre divisions dans le vallon qui nous sépare des Anglais. Ce qu'il y aurait eu de plus simple, c'eût été de démolir la Haye-Sainte à coups de canon, et là comme au château de Goumont on eût épargné bien du sang. Mais l'ardeur est telle, qu'on ne compte plus avec les obstacles. Les soldats de Quiot, conduits par Ney, se jettent d'abord sur le verger qui précède les bâtiments de ferme, et qui est entouré d'une haie vive. Ils y pénètrent sous une grêle de balles, et en expulsent les soldats de la légion allemande. Le verger conquis, ils veulent s'emparer des bâtiments, mais des murs crénelés part un feu meurtrier qui les décime. Un brave officier, tué depuis sous les murs de Constantine, le commandant du génie Vieux, s'avance, une hache à la main, pour abattre la porte de la ferme, reçoit un coup de feu, s'obstine, et ne cède que lorsque, atteint de plusieurs blessures, il ne peut plus se tenir debout. La porte résiste, et du haut des murs les balles continuent à pleuvoir.

A la vue de cette attaque, le prince d'Orange, sentant le danger du bataillon allemand qui défend la Haye-Sainte, envoie à son secours le bataillon hanovrien de Lunebourg. Ney laisse approcher les Hanovriens, et lance sur eux l'un des deux régiments de cuirassiers qu'il avait sous la main. Les cuirassiers fondent sur le bataillon de Lunebourg, le renversent, le foulent aux pieds, lui enlèvent son drapeau, et, après avoir sabré une partie de ses hommes, poursuivent les autres jusqu'au bord du plateau. A leur tour, les gardes à cheval de Somerset chargent les cuirassiers, qui, surpris en désordre, sont obligés de revenir. Mais Ney, opposant un bataillon de Quiot aux gardes à' cheval, les arrête par une vive fusillade. Tandis que le combat se prolonge autour de la Haye-Sainte, dont le verger seul est conquis, **d'ERLON** s'avance avec ses quatre divisions sous la protection de notre grande batterie de quatre-vingts bouches à feu, parcourt le fond du vallon, puis en remonte le bord opposé. Cheminant dans des terres grasses et détrempées, son infanterie franchit lentement l'espace qui la sépare de l'ennemi. Bientôt nos canons ne pouvant plus tirer par-dessus sa tête, elle continue sa marche sans protection et gravit le plateau avec une fermeté remarquable. En approchant du sommet, un feu terrible de mousqueterie partant du chemin d'Ohain, dans lequel était embusqué le 95e, accueille notre premier échelon de gauche, formé par la seconde brigade de la division Alix. (On vient de voir que la première brigade attaquait la Haye-Sainte.) Pour se soustraire à ce feu, la division Alix appuie à droite, et raccourcit ainsi la distance qui la sépare du second échelon (division **DONZELOT**). Toutes

deux marchent au chemin d'Ohain, le traversent malgré quelques portions de haie vive, et, après avoir essuyé des décharges meurtrières, se précipitent sur le 95e et sur les bataillons déployés de la brigade **BYLANDT**. Elles tuent un grand nombre des soldats du 95e, et culbutent à la baïonnette les bataillons de **KEMPT** et de **BYLANDT**. A leur droite notre troisième échelon (division **MARCOGNET**), après avoir gravi la hauteur sous la mitraille, franchit à son tour le chemin d'Ohain, renverse les Hanovriens, et prend pied sur le plateau, à quelque distance des deux divisions **ALIX** et Donzelot. Déjà la victoire se prononce pour nous, et la position semble emportée lorsqu'à un signal du général Picton, les Écossais de Pack, cachés dans les blés, se lèvent à l'improviste, et tirent à bout portant sur nos deux premières colonnes. Surprises par ce feu au moment même où elles débouchaient sur le plateau, elles s'arrêtent. Le général **PICTON** les fait alors charger à la baïonnette par les bataillons de Pack et de Kempt ralliés. Il tombe mort, atteint d'une balle au front, mais la charge continue, et nos deux colonnes, vivement abordées, cèdent du terrain. Elles résistent cependant, se reportent en avant, et se mêlent avec l'infanterie anglaise, lorsque tout à coup un orage imprévu vient fondre sur elles. Le duc de Wellington, accouru sur les lieux, avait lancé sur notre infanterie les douze cents dragons écossais de Ponsonby, appelés les *Écossais gris*, parce qu'ils montaient des chevaux de couleur grise. Ces dragons formés en deux colonnes, et chargeant avec toute la vigueur des chevaux anglais, pénètrent entre la division Alix et la division Donzelot d'un côté, entre la division Donzelot et la division Marcognet de l'autre. Abordant par le flanc les masses profondes de notre infanterie qui ne peuvent se déployer pour se former en carré, ils s'y enfoncent sans les rompre, ni les traverser, à cause de leur épaisseur, mais y produisent une sorte de confusion. Ployant sous le choc des chevaux, et poussées sur la déclivité du terrain, nos colonnes descendent pêle-mêle avec les dragons jusqu'au fond du vallon qu'elles avaient franchi. Les Écossais gris enlèvent d'un côté le drapeau du 105e (division Alix), et de l'autre celui du 45e (division Marcognet). Ils ne bornent pas là leurs exploits. Deux batteries s'étaient mises en mouvement pour appuyer notre infanterie. Les dragons dispersent les canonniers, égorgent le brave colonel Chaudon, culbutent les canons dans la fange, et, ne pouvant les emmener, tuent les chevaux.

Heureusement ils touchent au terme de leur triomphe. Napoléon, du haut du tertre où il était placé, avait aperçu ce désordre. Se jetant sur un cheval, il traverse le champ de bataille au galop, court à la grosse cavalerie de Milhaud, et lance sur les dragons écossais la brigade Travers, composée des 7e et 12e cuirassiers. L'un de ces régiments les aborde de front, tandis que l'autre les prend en flanc, et que le général Jacquinot dirige sur leur flanc opposé le 4e lanciers. Les dragons écossais, surpris dans le désordre d'une poursuite à toute bride, et assaillis dans tous les sens, sont à l'instant mis en pièces. Nos cuirassiers, brûlant de venger notre infanterie, les percent avec leurs grands sabres, et en font un horrible carnage. Le 4e lanciers, conduit par le colonel **BRO**, ne les traite pas mieux avec ses lances. Un maréchal des logis des lanciers, nommé **URBAN**, se précipitant dans la mêlée, fait prisonnier le chef des dragons, le brave **PONSONBY**. Les Écossais s'efforçant de délivrer leur général, Urban le renverse mort à ses pieds, puis, menacé par plusieurs dragons, il va droit à l'un d'eux qui tenait le drapeau du 45e , le démonte d'un coup de lance, le tue d'un second coup, lui enlève le drapeau, se débarrasse, en le tuant encore, d'un autre Écossais qui le serrait de près, et revient tout couvert de sang porter à son colonel le trophée qu'il avait si glorieusement reconquis. Les Ecossais, cruellement maltraités, regagnent les lignes de l'infanterie de Kempt et de Pack, laissant sept à huit cents morts ou blessés dans nos mains, sur douze cents dont leur brigade était composée.
A l'extrême droite de d'Erlon, la division **DURUTTE**, qui formait le quatrième échelon, avait eu à peu près le sort des trois autres. Elle s'était avancée dans l'ordre prescrit aux quatre divisions, c'est-à-dire ses bataillons déployés et rangés les uns derrière les autres à distance de cinq pas. Cependant, comme elle avait aperçu la cavalerie **VANDELEUR** prête à charger, elle

avait laissé en arrière le 85e en carré pour lui servir d'appui. Assaillie par les dragons légers de Vandeleur, elle n'avait pas été enfoncée, mais sa première ligne avait ployé un moment sous le poids de la cavalerie. Bientôt elle s'était dégagée à coups de fusil, et, secourue par le 3e chasseurs, elle s'était repliée en bon ordre sur le carré du 85e demeuré inébranlable.

(A. THIERS, Histoire du Consulat et de l'Empire.)
(Lheureux et Cie, éditeurs.)

A l'attaque de la ferme d'Hougoumont, sur la gauche de la ligne française, le 1er et le 2e léger sont impuissants à vaincre la résistance des Anglais, solidement retranchés dans les bâtiments. Le colonel **de CUBIERES** du 1er léger a perdu beaucoup de monde et s'impatiente de ne pouvoir changer l'inégalité du combat, lorsqu'il a l'idée de réunir une avant-garde dont il donne le commandement au sous-lieutenant Boucher, brave de l'armée d'Espagne fait officier par le maréchal Suchet pour être arrivé le premier sur la brèche de Tarragone.
Ce détachement tourne la ferme, brise la porte charretière et s'introduit dans la cour. Tous y trouvent la mort. Le régiment les suit. Cubières, le bras en écharpe, marche en tête de ses hommes. Son cheval est frappé d'une balle et meurt. En un instant le colonel se relève. Aussitôt il aperçoit le drapeau par terre, sous le porte-drapeau mort, et près d'être enlevé par une colonne anglaise qui s'avance rapidement. Le brave Cubières, dit M. Désiré Lacroix dans sa curieuse *Histoire anecdotique du Drapeau français*, s'élance seul pour reprendre son aigle. Soudain il se retourne et voit les officiers anglais qui, faisant cesser le feu, se découvrent devant lui. Cubières rend le salut et se retire avec le trophée.

Les trophées conquis par les cuirassiers à Waterloo

IL était près de cinq heures, et en ne précipitant rien, en tenant ferme, on donnerait à Grouchy le temps d'arriver et de contribuer à un triomphe qui ne pouvait manquer d'être éclatant, s'il prenait les Prussiens à revers, tandis qu'on les combattrait en tête. Napoléon, d'après ces vues, fit dire à Ney qu'il lui était impossible de lui donner de l'infanterie, mais qu'il lui envoyait provisoirement les cuirassiers de Milhaud pour remplir l'intervalle entre la Haye-Sainte et le bois de Gourmont, et lui recommanda en outre d'attendre ses ordres pour l'attaque qui devait décider du sort de la journée.
D'après la volonté de Napoléon, les cuirassiers de Milhaud, qui étaient derrière d'Erlon, s'ébranlèrent au trot, parcourant le champ de bataille de droite à gauche, traversèrent la chaussée de Bruxelles, et allèrent se placer derrière leur première brigade, que Ney avait déjà plusieurs fois employée contre l'ennemi. Ils prirent position entre la Haye-Sainte et le bois de Gourmont, pour remplir l'espace laissé vacant par les divisions de **REILLE**, qui s'étaient, avons-nous dit, accumulées autour du bois. Le mouvement de ces formidables cavaliers, comprenant huit régiments et quatre brigades, causa une vive sensation. Tout le monde crut qu'ils allaient charger et que dès lors le moment suprême approchait. On les salua du cri de « Vive l'empereur ! » auquel ils répondirent par les mêmes acclamations. Le général Milhaud, en passant devant

Lefebvre-Desnoëttes, qui commandait la cavalerie légère de la garde, lui dit en lui serrant la main : « Je vais attaquer, soutiens-moi. » Lefebvre- Desnoëttes, dont l'ardeur n'avait pas besoin de nouveaux stimulants, crut que c'était par ordre de l'empereur qu'on lui disait de soutenir les cuirassiers, et, suivant leur mouvement, il vint prendre rang derrière eux.
On avait eu à déplorer à Wagram, à Fuentes-d'Oñoro, l'institution des commandants en chef de la garde impériale, qui l'avait paralysée si mal à propos dans ces journées fameuses, on eut ici à déplorer la défaillance de l'institution (due à la maladie de Mortier), car il n'y avait personne pour arrêter les entraînements intempestifs, et, par surcroît de malheur, Napoléon, obligé de quitter la position qu'il occupait au centre, s'était porté à droite pour diriger le combat contre les Prussiens, de manière que ceux-ci nous enlevaient à la fois nos réserves et la personne même de Napoléon.
Lorsque Ney vit tant de belle cavalerie à sa disposition, il redoubla de confiance et d'audace, et il devint d'autant plus impatient de justifier ce qu'il avait dit à Drouot, que, si on le laissait faire, il en finirait à lui seul avec l'armée anglaise. En ce moment le duc de Wellington avait apporté quelques changements à son ordre de bataille, provoqués par les changements survenus dans le nôtre. La division **ALTEN**, placée à son centre et à sa droite, avait cruellement souffert. Il l'avait renforcée en faisant avancer le corps de Brunswick, ainsi que les brigades **MITCHELL** et **LAMBERT**.
Il avait prescrit au général **CHASSE**, établi d'abord à Braine-l'Alleud, de venir appuyer l'extrémité de son aile droite. Il avait rapproché aussi la division Clinton, laissée jusque-là sur les derrières de l'armée britannique, et avait rappelé de sa gauche, qui lui semblait hors de danger depuis la tentative infructueuse de d'Erlon et l'apparition des Prussiens, la brigade hanovrienne Vincke.
Déjà fort maltraité par notre artillerie, exposé à l'être davantage depuis que nous avions occupé la Haye-Sainte, il avait eu soin, en concentrant ses troupes vers sa droite, de les ramener un peu en arrière, et se tenant à cheval au milieu d'elles, il les préparait à un rude assaut, facile à pressentir en voyant briller les casques de nos cuirassiers et les lances de la cavalerie légère de la garde.
L'artillerie des Anglais était restée seule sur le bord du plateau, par suite du mouvement rétrograde que leur infanterie avait opéré, et par suite aussi d'une tactique qui leur était habituelle. Ils avaient en effet la coutume, lorsque leur artillerie était menacée par des troupes à cheval, de retirer dans les carrés les canonniers et les attelages, de laisser sans défense les canons que l'ennemi ne pouvait emmener sans chevaux, et, quand l'orage était passé, de revenir pour s'en servir de nouveau contre la cavalerie en retraite. Soixante pièces de canon étaient donc en avant de la ligne anglaise, peu appuyées, et offrant à un ennemi audacieux un objet de vive tentation.
Tout bouillant encore du combat de la Haye-Sainte, confiant dans les cinq mille cavaliers qui venaient de lui arriver, et qui formaient quatre belles lignes de cavalerie, Ney n'était pas homme à se tenir tranquille sous les décharges de l'artillerie anglaise. S'étant aperçu que cette artillerie était sans appui, et que l'infanterie elle-même avait exécuté un mouvement rétrograde, il résolut d'enlever la rangée de canons qu'il avait devant lui, en se mettant à la tête de la division Delort, composée de quatre régiments de cuirassiers, ordonnant à la division **WATHIER** de le soutenir, il partit au trot malgré le mauvais état du sol. Ne pouvant déboucher par la chaussée de Bruxelles, qui était obstruée, gêné par l'encaissement du chemin d'Ohain, très profond en cet endroit, il prit un peu à gauche, franchit le bord du plateau avec ses quatre régiments et fondit comme l'éclair sur l'artillerie, qui était peu défendue. Après avoir dépassé la ligne des canons, voyant l'infanterie de la division Alten qui semblait rétrograder, il jeta sur elle ses cuirassiers. Ces braves cavaliers, malgré la grêle de balles qui pleuvait sur eux, tombèrent à bride abattue sur les carrés de la division Alten, et en renversèrent plusieurs, qu'ils se mirent à sabrer avec fureur. Cependant quelques-uns de ces carrés, enfoncés d'abord par le poids des hommes et des

chevaux, mais se refermant en toute hâte sur nos cavaliers démontés, eurent bientôt réparé leurs brèches. D'autres, restés intacts, continuèrent leur feu meurtrier. Ney, en voyant cette résistance, lance sa seconde division, celle de Wathier, et, sous cet effort violent de quatre nouveaux régiments de cuirassiers, la division Alten est culbutée sur la seconde ligne de l'infanterie anglaise.

Plusieurs bataillons des légions allemande et hanovrienne sont enfoncés, foulés aux pieds, sabrés, privés de leurs drapeaux. Nos cuirassiers, qui étaient les plus vieux soldats de l'armée, assouvissent leur rage en tuant des Anglais sans miséricorde.

Inébranlable au plus fort de cette tempête, le duc de Wellington fait passer à travers les intervalles de son infanterie la brigade des gardes à cheval de Somerset, les carabiniers hollandais de Trip et les dragons de Dornberg. Ces escadrons anglais et allemands, profitant du désordre inévitable de nos cavaliers, ont d'abord sur eux l'avantage et parviennent à les repousser. Mais Ney, courant à Lefebvre-Desnoëttes, lui fait signe d'arriver, et le jette sur la cavalerie anglaise et allemande du duc de Wellington. Nos braves lanciers se précipitent sur les gardes à cheval, et, se servant avec adresse de leurs lances, les culbutent à leur tour.
Ayant eu le temps de se reformer pendant cette charge, nos cuirassiers reviennent et, joints à nos chasseurs, à nos lanciers, fondent de nouveau sur la cavalerie anglaise. On se mêle, et mille duels, le sabre ou la lance à la main, s'engagent entre les cavaliers des deux nations. Bientôt les nôtres l'emportent, et une partie de la cavalerie anglaise reste sur le carreau. Ses débris se réfugient derrière les carrés de l'infanterie anglaise, et nos cavaliers se voient arrêtés encore une fois, avec grand dommage pour la cavalerie légère de la garde, qui, n'étant pas revêtue de cuirasses, perd par le feu beaucoup d'hommes et de chevaux. Ney, au milieu de cet effroyable débordement de fureurs humaines, a déjà eu deux chevaux tués sous lui. Son habit, son chapeau sont criblés de balles ; mais, toujours invulnérable, le brave des braves a juré d'enfoncer l'armée anglaise.
Il s'en flatte à l'aspect de ce qu'il a déjà fait, et, en voyant immobiles sur le revers du plateau trois mille cuirassiers et deux mille grenadiers à cheval de la garde, qui n'ont pas encore donné, il demande qu'on les lui confie pour achever la victoire. Il rallie ceux qui viennent de combattre, les range au bord du plateau pour leur laisser le temps de respirer, et galope vers les autres pour les amener au combat.
Toute l'armée avait aperçu de loin cette mêlée formidable, et au mouvement des casques, des lances, qui allaient, venaient sans abandonner la -position, avait bien auguré du résultat.
L'instinct du dernier soldat était qu'il fallait continuer une telle œuvre une fois commencée, et les soldats avaient raison, car si c'était une faute de l'avoir entreprise, c'eût été une plus grande faute de l'interrompre.
Napoléon, dont l'attention avait été rappelée de ce côté par cet affreux tumulte de cavalerie, avait aperçu l'œuvre tentée par l'impatience de Ney. Tout autour de lui on y avait applaudi. Mais ce capitaine consommé, qui avait déjà livré en personne plus de cinquante batailles rangées, s'était écrié : « C'est trop tôt d'une heure…
- Cet homme, avait ajouté le maréchal Soult en parlant de Ney, est toujours le même ! il va tout compromettre comme à Iéna, comme à Eylau ! »
Napoléon néanmoins pensa qu'il fallait soutenir ce qui était fait, et il envoya l'ordre à Kellermann d'appuyer les cuirassiers de Milhaud.
Les trois mille cuirassiers de Kellermann avaient derrière eux la grosse cavalerie de la garde, forte de deux mille grenadiers à cheval et dragons, et les uns comme les autres brûlant d'impatience d'en venir aux mains, car la cavalerie était au moins aussi ardente que l'infanterie dans cette funeste journée.

Kellermann, qui venait d'éprouver aux Quatre-Bras ce qu'il appelait la folle ardeur de Ney, blâmait l'emploi désespéré qu'on faisait en ce moment de la cavalerie. Se défiant du résultat, il retint une de ses brigades, celles des carabiniers, pour s'en servir comme dernière ressource, et livra le reste au maréchal Ney avec un profond chagrin. Celui-ci, accouru à la rencontre des cuirassiers de Kellermann, les enflamme par sa présence et ses gestes, et gravit avec eux le plateau, au bord duquel la cavalerie précédemment engagée reprenait haleine. Le duc de Wellington attendait de sang-froid ce nouvel assaut. Derrière la division Alten, presque détruite, il avait rangé le corps de Brunswick, les gardes de Maitland, la division Mitchell et, en troisième ligne, les divisions Chassé et Clinton. Abattre ces trois murailles était bien difficile, car on pouvait en renverser une, même deux, mais il était guère à espérer qu'on vint à bout de la troisième. Néanmoins l'audacieux Ney débouche sur le plateau avec ses escadrons couverts de fer, et à son signal ces braves cavaliers partent au galop en agitant leurs sabres, en criant « Vive l'empereur » ! Jamais, ont dit les témoins de cette scène épouvantable, on ne vit rien de pareil dans les annales de la guerre. Ces vingt escadrons, officiers et généraux en tête, se précipitent de toute la force de leurs chevaux, et, malgré une pluie de feu, abordent, rompent la première ligne anglaise. L'infortunée division Alten, déjà si maltraitée, est culbutée cette fois, et le 69^{e} anglais est haché en entier. Les débris de cette division se réfugient en désordre sur la chaussée de Bruxelles. Ney, ralliant ses escadrons, les lance sur la seconde ligne. Ils l'abordent avec la même ardeur, mais ils trouvent ici une résistance invincible. Plusieurs carrés sont rompus, toutefois le plus grand nombre se maintient, et quelques-uns de nos cavaliers, perçant jusqu'à la troisième ligne, expirent devant ses baïonnettes, ou se dérobent au galop pour se reformer en arrière et renouveler la charge. Le duc de Wellington se décide alors à sacrifier les restes de sa cavalerie. Il la jette dans cette mêlée où bientôt elle succombe, car si l'infanterie anglaise peut arrêter nos cuirassiers par ses baïonnettes, aucune cavalerie ne peut supporter leur formidable choc. Dans cette extrémité il veut faire emploi de mille hussards de Cumberland qui sont encore intacts.

Mais à la vue de cette arène sanglante, ces hussards se replient en désordre, entraînant sur la route de Bruxelles les équipages, les blessés, les fuyards, qui déjà s'y précipitent en foule.

Ney, malgré la résistance qu'il rencontre, ne désespère pas d'en finir le sabre au poing avec l'armée anglaise. Un nouveau renfort imprévu lui arrive. Tandis qu'il livre ce combat de géants, la grosse cavalerie de la garde accourt sans qu'on sache pourquoi. Elle était demeurée un peu en arrière dans un pli de terrain, lorsque quelques officiers, s'étant portés en avant pour assister au combat prodigieux de Ney, avaient cru à son triomphe et avaient crié victoire en agitant leurs sabres. A ce cri, d'autres officiers s'étaient avancés et les escadrons les plus voisins, se figurant qu'on leur donnait le signal de la charge, s'étaient ébranlés au trot. La masse avait suivi, et, par un entraînement involontaire, les deux mille dragons et grenadiers à cheval avaient gravi le plateau, au milieu d'une terre boueuse et détrempée. Pendant ce temps, Bertrand, envoyé par Napoléon pour les retenir, avait couru en vain après eux sans pouvoir les rejoindre. Ney s'empare de ce renfort inattendu, et le jette sur la muraille d'airain qu'il veut abattre. La grosse cavalerie de la garde fait à son tour des prodiges, enfonce des carrés, mais, faute de cuirasse, perd un grand nombre d'hommes sous les coups de la mousqueterie. Ney, que rien ne saurait décourager, lance de nouveau les cuirassiers de Milhaud, qui venaient de se reposer quelques instants, et opère ainsi une sorte de charge continue, au moyen de nos escadrons qui, après avoir chargé, vont au galop se reformer en arrière pour charger encore. Quelques-uns même tournent le bois de Gourmont, pour venir se remettre en rang et recommencer le combat. Au milieu de cet acharnement, Ney apercevant la brigade des carabiniers que Kellermann avait tenue en réserve, court à elle, lui demande ce qu'elle fait, et malgré Kellermann s'en saisit et la conduit à l'ennemi. Elle ouvre de nouvelles brèches dans la seconde ligne de l'infanterie britannique, renverse plusieurs carrés, les sabre sous le feu de la troisième ligne, mais ruine aux trois quarts le second mur sans atteindre ni entamer le troisième. Ney s'obstine, et ramène jusqu'à onze fois

ses dix mille cavaliers au combat, tuant toujours, sans pouvoir venir à bout de la constance d'une infanterie qui, renversée un moment, se relève, se reforme, et tire encore. Ney, tout écumant, ayant perdu son quatrième cheval, sans chapeau, son habit percé de balles, ayant une quantité de contusions et heureusement pas une blessure pénétrante, dit au colonel **HEYMES** que si on lui donne l'infanterie de la garde, il achèvera cette infanterie anglaise épuisée et arrivée au dernier terme des forces humaines. Il lui ordonne d'aller la demander à Napoléon.
Dans cette espérance, voyant bien que ce n'est pas avec les troupes à cheval qu'il terminera le combat, et qu'il faut de l'infanterie pour en finir avec la baïonnette, il rallie ses cavaliers sur le bord du plateau, et les y maintient par sa ferme contenance. Il parcourt leurs rangs, les exhorte, leur dit qu'il faut rester là malgré le feu de l'artillerie, et que bientôt, si on a le courage de conserver le plateau, on sera débarrassé pour jamais de l'armée anglaise. « C'est ici, mes amis, leur dit-il, que va se décider le sort de notre pays, c'est ici qu'il faut vaincre pour assurer notre indépendance. »
- Quittant un moment la cavalerie, et courant à droite auprès de d'Erlon dont l'infanterie avait réussi à s'emparer du chemin d'Ohain, et continuait à faire le coup de fusil avec les bataillons presque détruits de Pack et de Kempt : « *Tiens bon, mon ami*, lui dit-il, *car toi et moi, si nous ne mourons pas ici sous les balles des Anglais, il ne nous reste qu'il tomber misérablement sous les balles des émigrés !* » Triste et douloureuse prophétie ! Ce héros sans pareil, allant ainsi de ses fantassins à ses cavaliers, les maintient sous le feu, et y demeure lui-même, miracle vivant d'invulnérabilité, car il semble que les balles de l'ennemi ne puissent l'atteindre. Quatre mille de ses cavaliers jonchent le sol, mais en revanche dix mille Anglais, fantassins ou cavaliers, ont payé de leur vie leur opiniâtre résistance. Presque tous les généraux anglais sont frappés plus ou moins gravement. Une multitude de fuyards, sous prétexte d'emporter les blessés, ont couru avec les valets, les cantiniers, les conducteurs de bagages, sur la route de Bruxelles, criant que tout est fini, que la bataille est perdue. Au contraire les soldats qui n'ont pas quitté le rang se tiennent immobiles à leur place. Le duc de Wellington, montant sa fermeté au niveau de l'héroïsme de Ney, leur dit que les Prussiens approchent, que dans peu d'instants ils vont paraître, qu'en tout cas il faut mourir en les attendant. Il regarde sa montre, invoque la nuit ou Blücher comme son salut ! Mais il lui reste trente-six mille hommes sur ce plateau contre lequel Ney s'acharne, et il ne désespère pas encore. Ney ne désespère pas plus que lui, et ces deux grands cœurs balancent les destinées des deux nations ! Un étrange phénomène de lassitude se produit alors. Pendant près d'une heure les combattants, épuisés, cessent de s'attaquer. Les Anglais tirent à peine quelques coups de canon avec les débris de leur artillerie, et de leur côté nos cavaliers, ayant derrière eux soixante pièces conquises et six drapeaux, demeurent inébranlables, ayant des milliers de cadavres sous leurs pieds.
Quand on vint apporter aux pieds de Napoléon les six drapeaux conquis par nos cavaliers sur l'infanterie anglaise, l'aspect sombre de la journée sembla s'éclaircir.

(A. THIERS, Histoire du Consulat et de l'Empire.)
(Lheureux et Cie éditeurs.)

_____

1816-1840

L'amiral Duperré fait respecter le pavillon de la France

Au commencement de 1819, le contre-amiral Duperré avait arboré son pavillon sur la frégate la Gloire, pour exercer le commandement de la station des Antilles.
Après avoir visité divers points de la station, la *Gloire* avait mouillé, le 22 avril 1819, sur la rade de Saint-Thomas, où se trouvait la frégate anglaise *l'Euryalus*, capitaine **HUSKISSON**.
Le lendemain 23, en célébrant la fête du prince régent du Royaume-Uni, l'*Euryalus* plaça à la poulaine, surmonté du yacht britannique, le pavillon tricolore ; de plus une flamme des mêmes couleurs, attachée au-dessous du gui d'artimon, traînait dans l'eau.
Etait-ce une simple inadvertance ou une insulte ?

Le contre-amiral Duperré, se réservant le droit et le devoir d'obtenir personnellement toute explication ou satisfaction à cet égard, contint la juste émotion dont n'avaient pu se défendre les officiers et marins de la frégate en voyant l'outrage apparent ou intentionnel fait à un pavillon qui avait été celui de la France.
Dès le soir l'explication eut lieu dans les salons du gouverneur danois de Saint-Thomas. Voici comment l'animal Duperré raconte l'incident dans son rapport au ministre :
« Je ne dois pas taire à Votre Excellence que je n'ai pas eu d'abord à me louer de la frégate anglaise. Arrivé le 22 au matin, je n'avais pas encore reçu la visite du capitaine lorsque le lendemain, à midi, elle pavoisa en honneur de la fête du roi. Dans son pavoisement, elle plaça à la poulaine et surmontées d'un yacht anglais les couleurs sous lesquelles j'ai commandé les mêmes Français que je commande aujourd'hui, couleurs sous lesquelles j'ai été assez heureux pour obtenir, comme chef, des succès exempts d'aucun revers. Le même soir, dans le salon du commandant de l'île, le capitaine, présenté par lui, s'est avancé vers moi en me saluant : loin de répondre à son salut, je lui ai brusquement tourné les talons et j'ai passé dans une autre pièce où se trouvaient des Français réunis. Cet accueil, qui n'exprimait que trop mon mécontentement, a donné lieu à un long entretien entre le commandant danois et le capitaine anglais. Le premier est venu me dire que le capitaine, absent de son bord depuis la veille, avait ignoré ce qui s'était passé et qu'il m'offrait toute réparation. J'ai répondu que le pavillon qui m'était confié exigeait d'abord la visite d'égards qui lui était due et qu'ensuite je traiterais du reste. Cette démarche, trop reculée, devenait pénible; il m'en fit néanmoins la promesse formelle. Le lendemain matin à neuf heures, j'ai eu effectivement sa visite à mon bord. Il s'est excusé du retard qu'il avait mis à la faire, m'a donné sa parole d'honneur de n'avoir rien su de ce qui s'était passé à son bord, dont il était absent, et m'en a témoigné, même les larmes aux yeux, les plus vifs regrets, en blâmant amèrement la conduite de son premier lieutenant. Cette juste réparation m'a paru suffisante ; de mon côté, je lui ai donné ma parole que tout était oublié. Je ne vous en parle donc, Monseigneur, que comme d'une chose passée. Je me suis empressé de lui rendre sa visite avec les capitaines des deux corvettes. En débordant de sa frégate, le pavillon de Sa Majesté a été salué de treize coups de canon, qui ont été aussitôt rendus coup pour coup. Après une réunion à son bord du commandant danois, des capitaines anglais et autres officiers, dans laquelle ont été portées les santés de nos trois souverains, nous nous sommes séparés dans la meilleure intelligence. Du reste j'ai cru acquérir la certitude que le capitaine Huskisson était incapable

d'aucun mauvais procédé. Sa démarche franche et loyale me l'a prouvé; mais je devais l'exiger, surtout à mon début dans le commandement dont Sa Majesté m'a honoré. J'observerai à Votre Excellence que cet officier est frère du ministre secrétaire d'État de Sa Majesté Britannique. »
Bientôt après, sur la rade de Saint-Jean de Porto-Rico, le capitaine du navire espagnol la *Calypso* se permit les plus grossières injures contre le pavillon blanc. L'amiral Duperré s'en plaignit à don Salvador de Melindez, gouverneur de l'île, avec la même mesure à la fois pleine de fermeté et de dignité qu'il venait de mettre à faire respecter le pavillon tricolore. Voici la lettre qu'il adressa à ce fonctionnaire :

« A bord de la Gloire, Porto-Rico, le 7 mai 1819.

« Monsieur le gouverneur, le but de mon voyage à Porto-Rico, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en donner l'assurance, a été de resserrer les liens d'amitié qui unissent nos deux souverains. L'apparition de la division sous mon commandement, à laquelle j'ai fait explorer toutes les Antilles, avait le double avantage de protéger le commerce français et de mettre les bâtiments de Sa Majesté Catholique à l'abri de toute insulte. J'étais loin de m'attendre que je deviendrais moi-même sur votre rade l'objet de l'insulte la plus grave.
« Hier soir, depuis huit heures jusqu'à minuit, le capitaine du navire la *Calypso* n'a cessé de proférer contre le pavillon qui m'est confié, contre les Français que j'ai l'honneur de commander, les injures les plus dégoûtantes; on ne lui a opposé que le silence du mépris. Un sentiment de respect pour le pavillon qui me donne en ce moment l'hospitalité et d'égards particuliers pour vous, monsieur le gouverneur, m'a empêché d'en tirer une juste réparation ; je n'ai pas pu cependant vous taire la conduite indigne du capitaine de la *Calypso*, qui peut faire changer toutes les dispositions amicales des bâtiments de guerre sous mes ordres dans ces mers. »

Ayant obtenu la satisfaction d'un désaveu public et l'offre d'une juste punition, loin d'accéder à cette punition, l'amiral Duperré intercéda pour éviter au coupable toute autre punition que le mépris. Il écrivit alors cette lettre qui mit fin à ce regrettable incident :

« A bord de la Gloire, Porto-Rico, le 11 mai 1819.

« A Monsieur le gouverneur de Porto-Rico.

« Le commandant de la marine, avant mon départ de Saint-Jean de Porto-Rico, m'avait donné pleine et entière satisfaction de l'injure faite au pavillon qui m'avait été confié, par les provocations du capitaine du navire la *Calypso*.
« Le mépris est le seul châtiment que mérite ce malheureux; j'ose même solliciter Votre Excellence de ne lui en infliger aucun autre. Je réclame pour lui votre pitié : c'est le seul sentiment qu'il peut vous inspirer ; j'oublie l'injure pour ne penser qu'à l'amitié sincère qui doit à jamais unir nos deux nations et aux sentiments de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur, etc. - DUPERRÉ. »

La prise du fort de l'Empereur à Alger

(4 JUILLET 1830)

Débarquée le 15 juin dans la baie de Sidi-Ferruch, dans l'ouest d'Alger, l'armée du maréchal de Bourmonl pris à revers la capitale du dey. Elle s'empara du fort de l'Empereur, qui la domine, après une série de combats brillants.

LES batteries destinées à l'attaque du fort de l'Empereur devaient commencer leur feu le 3 juillet; mais, sur la proposition du général **LAHITTE**, elles ne furent démasquées, pour jouer simultanément, que le lendemain. Cependant l'amiral fit défiler la flotte devant Alger, afin de produire une diversion sur l'ennemi, et chaque bâtiment dirigea successivement sa bordée de tribord contre les batteries de la côte ; cette canonnade, à laquelle les batteries des forts et de la côte répondirent avec vivacité, ne produisit de part et d'autre aucune perte ni dommage ; mais elle eut un effet moral sur le dey, puisqu'il envoya un membre du divan près de l'amiral, qui ne voulut point l'entendre, en lui faisant connaître que le sort d'Alger dépendait du général en chef.

Le 4, la division avait eu, dans le cours de vingt-quatre heures, 2200 hommes à la garde de la tranchée et 1 200 travailleurs. Nos batteries étaient entièrement terminées; une fusée, partie du quartier général, sert de signal pour commencer un peu avant le jour un feu terrible. L'ennemi y répond d'abord vigoureusement et avec plus de rapidité qu'on ne semblait l'attendre; mais pendant près de sept heures le château de l'Empereur est battu en brèche ; déjà plusieurs pans de murailles sont tombés ; la chute de quelques parapets ayant mis les canonniers turcs à découvert, à huit heures le feu se ralentit ; la garnison, qui était sur le point de quitter ses remparts, ne fait plus de sorties. A neuf heures et demie l'explosion du fort arrête tout mouvement hostile. Un fracas épouvantable se fait entendre, l'horizon est obscurci de poussière et de fumée, la violence de l'explosion brise les vitres des maisons des consuls et autres lieux de plaisance des environs d'Alger, en couvrant en même temps de sable ces édifices. Les sacs de laine des Turcs, lancés à une grande distance, sont déchirés et éparpillés au loin sur le sol.
Le général **HUREL**, qui commandait la tranchée, fait prendre les armes et entre aussitôt dans le fort de l'Empereur avec quelques hommes du 17^{e} de ligne et une compagnie du 9^{e} léger appartenant au 2^{e} de marche. D'après son rapport, les soldats Lombard et Dumont, du 17^{e} de ligne, avaient atteint les premiers le haut de la brèche faite par l'explosion. Ces braves étaient fort embarrassés sur le moyen à prendre pour signaler la conquête de l'armée française, lorsque tout à coup Lombard se dépouille brusquement de sa chemise et la transforme en pavillon.
Quoique le colonel du 17^{e} m'eût assuré que son soldat eut beaucoup de peine à se faire rendre le pavillon qu'il avait improvisé, je n'avais point relaté ce fait, trouvant que le ridicule était bien près du sublime ; mais des officiers qui ont fait cette campagne m'ont engagé à le rétablir, comme appartenant à l'histoire.
J'en puis citer un autre qui a quelque similitude.
Peu de jours avant la bataille de Waterloo, en entrant à Charleroi, le 15 juin 1815, avec la cavalerie du général Pajol, des femmes réunies en grand nombre criaient : *Vivent les Français, vivent nos compatriotes* !.. *Donnez-nous des drapeaux tricolores !* Je répondis en riant : Faites-*en avec vos jupons.* La réponse fut prise au sérieux. Les femmes se mettent à l'ouvrage, coupent

les jupons rouges, blancs et bleus, en larges bandes, et quand Napoléon fait son entrée, les croisées étaient garnies de drapeaux tricolores.

(Souvenirs militaires du général baron PÉTIET.).
(Baudouin, éditeur.)

Le changement de drapeau à Alger

Lorsque la nouvelle du changement de régime, résultant de la révolution de 1830, fut connue à Alger, le maréchal de Bourmont, commandant en chef l'expédition, fit paraître un ordre du jour pour informer l'armée que la cocarde et le pavillon tricolores seraient substitués à la cocarde et au pavillon blancs.

LE 17 août, à huit heures du matin, au sommet de la Kasbah et sur la grande batterie du Môle, le drapeau blanc fut amené; le drapeau tricolore fut hissé à la place ; l'artillerie des vaisseaux, des forts et de la ville salua celui qui reparaissait au jour. Chez tous les spectateurs de cette scène imposante, même chez le plus grand nombre qui adhérait au changement de la dynastie, l'impression fut solennelle. Un soldat, quelle que soit au fond et dans le secret de son cœur, muet par devoir, son inclination politique, ne se sépare pas sans émotion du drapeau sous lequel il a vécu, combattu, triomphé ou souffert. Les débris de Waterloo avaient l'âme déchirée en voyant disparaître l'aigle avec les trois couleurs ; les conquérants d'Alger suivirent d'un regard ému le dernier flottement du pavillon qu'ils avaient arboré sur la Kasbah.
Un officier d'état-major, que la maladie avait contraint de quitter la terre d'Afrique, s'était embarqué le 10 août, à Alger, vaguement informé des premières nouvelles qu'avaient apportées ce jour-là même la lettre du correspondant de Bacri.
La traversée, contrariée par le vent, fut lente et longue. Le 27 août, seulement, il aperçut Marseille, et tout à coup le drapeau tricolore.
L'émotion subite qu'il ressentit, lui qui arrivait sous le pavillon blanc, lui a dicté une belle page digne d'être, à quelques mots près, textuellement reproduite: « Trois mois s'étaient tout au plus écoulés depuis que nous avions vu ce même pavillon flotter en face de ces mêmes rivages, au-dessus de cinq cents navires. Quarante mille hommes étaient alors impatients de l'aller déployer sur le champ de bataille de l'Afrique : aujourd'hui quelques malades, quelques blessés se traînant péniblement sur le pont de notre frégate, étaient son unique cortège. Aujourd'hui, de tous ceux qui avaient composé cette flotte immense, notre navire était le seul qui l'eût conservé; encore devait-il s'abaisser dès ce soir même pour ne plus se relever le lendemain. On sait qu'à bord le pavillon est hissé tous les matins au mât de poupe et descendu tous les soirs, manœuvre qui ne s'exécute jamais sans un cérémonial obligé. La garde prend ses rangs, fait face au pavillon, lui présente les armes et le salue d'une salve de mousqueterie. A force d'être journellement et régulièrement répétée, cette cérémonie finit par n'avoir plus, pour ainsi dire, ni sens ni signification; mais il n'en fut pas de même ce jour-là. Au moment où la garde prit les armes, toute conversation cessa sur le pont, un air de sérieuse préoccupation se montra sur les visages, tous les yeux se tournèrent vers le gaillard d'arrière ; on sentait qu'il se passait là quelque chose de fatal, d'irrévocable. Je n'étais pas moi-même sans quelque émotion, et lorsqu'au bruit de la

mousqueterie, le pavillon descendit le long de la drisse, je me découvris avec autant de respect que j'eusse pu le faire devant le vieux roi. » Dix jours auparavant, les camarades qu'il avait laissés à Alger avaient certainement assisté avec les mêmes sentiments à la même scène.

(CAMLLE ROUSSET, la Conquête d'Alger.)
(Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.)

L'assaut de Constantine

Le bey de Constantine, maître de deux millions d'hommes environ, soutenu par la Turquie et approvisionné par Tunis, était un adversaire redoutable. Sa capitale s'élevait sur un rocher, sorte de nid d'aigle planté au milieu du désert. Une expédition dirigée sur Constantine, au mois de novembre 1836, échoua et se termina par une retraite glorieuse, sans doute, mais regrettable. L'année suivante, il fallut entreprendre à nouveau la conquête manquée. Une armée expéditionnaire forte de quatre brigades, sous les ordres du lieutenant général comte de Damrémont, vint mettre le siège devant Constantine. Le général Damrémont, ayant été tué le 10 octobre, fut remplacé par le général Valée, qui ne tarda pas à juger que l'assaut pouvait être donné.

IL aura lieu le lendemain vendredi 13 octobre, au lever du soleil. Des esprits timides, qui eussent dû donner l'exemple de la sécurité et de la confiance, étaient frappés du sinistre présage que renfermait, disaient-ils, la date du vendredi 13. « Soit, répondit le général de Fleury, ce sera tant pis pour les musulmans. » Le temps presse, et l'armée, au bout de ses forces, ne peut prolonger cette lutte acharnée ni songer à une retraite impossible. Les hommes, exténués, n'ont pas fermé l'œil depuis six nuits ; les chevaux sont morts de misère, après s'être mutuellement rongé la queue et avoir léché les roues des voitures. L'artillerie a dépensé ses munitions, les vivres sont presque épuisés : il n'y a pas de lendemain possible à un assaut manqué ; il faut réussir ou perdre le matériel du siège, l'honneur de l'armée, l'empire de l'Afrique, et peut-être le respect du monde. La grandeur de cette situation électrise les troupes, qui semblent courir à une fête plutôt qu'à un combat meurtrier. Ces sentiments exaltés de dévouement chevaleresque, cherchant sous l'habit militaire un refuge contre l'impur matérialisme qui les étouffe partout, se font jour à cet instant critique.

Tous les corps se disputent l'honneur de monter à cette brèche, derrière laquelle on ne trouve que la victoire ou la mort; et le général Valée, pour concilier les exigences de ces nobles rivalités avec l'intérêt du succès, forme trois colonnes d'assaut où tous les régiments sont représentés, mais où les plus aguerris sont placés les premiers.

Les Constantinois se préparent aussi à cet acte suprême où l'héroïsme de leur défense doit triompher ou succomber sans appel. La brèche ouverte ne donne ni la tentation de se rendre, ni la pensée de fuir, à cette population dont la résistance n'est cependant pas excitée par les devoirs et les lois du point d'honneur.

Ben-Aïssa et le kaïd-ed-dar ont organisé la défense intérieure avec cet instinct et ce bon sens sauvage qui devinent souvent ce que la science n'a découvert qu'après de longues recherches. De fortes barricades qui se flanquent mutuellement sont élevées dans les ruelles étroites qui aboutissent à la brèche; les maisons sont crénelées intérieurement et extérieurement, de manière

à se commander à mesure qu'ils s'éloignent du rempart. Confiants dans ces dispositions, confiants en eux-mêmes, mais plus confiants encore en Dieu, les guerriers musulmans, immobiles à leur poste de combat, attendent toute la nuit, au milieu de ferventes prières, l'assaut qu'ils prévoient sans le craindre. Les vieillards, les femmes et les enfants, réunis sur les places publiques, répondent en chœur aux chants des muezzins, interrompus de temps en temps par les salves de la batterie de brèche, qui mitraille la crête du rempart pour empêcher les travailleurs d'y construire un retranchement, précaution que l'état du terrain rendait du reste bien inutile.

A trois heures du matin la brèche, qui n'a que dix mètres de large, est déclarée praticable par les capitaines **BOUTAULT**, du génie, et de **GARDARENS**, des zouaves, qui fut blessé dans cette périlleuse reconnaissance. Les colonnes d'assaut se massent, la première dans la place d'armes, la deuxième dans le ravin, la troisième au Bardo. Le jour se lève pur et chaud.

« Enfoncé Mahomet ! Jésus-Christ prend la semaine », s'écrient, dans leur langage expressif, les soldats impatients.

A sept heures il ne reste plus que cinq boulets ; le général en chef ordonne une dernière salve pour soulever des nuages de poussière ; les canonniers, épuisés, retombent endormis sur leurs pièces, et la première colonne, lancée par le duc de Nemours, part au pas de charge, au bruit des tambours et des clairons, accompagné des hurlements des Arabes qui tapissent les montagnes.

Le lieutenant-colonel de Lamoricière et le commandant Vieux, du génie, arrivent les premiers au sommet du talus, que la colonne gravit en s'aidant des mains. Le capitaine de Gardarens est blessé de nouveau en plantant le drapeau tricolore au-delà de la brèche. On tombe dans un chaos sans issue, où les décombres amoncelés en contrepente, des enfoncements sans passage, forment un terrain défiguré et factice.

Ce marais de matières qui manquent sous les pieds, ce cimetière de maisons où rien n'est plan, devient une prison dans laquelle la colonne agglomérée reçoit à découvert le feu d'un ennemi dispersé et invisible.

Le colonel de Lamoricière, avec son coup d'œil rapide et sa vigoureuse exécution, fait démolir les murailles, déblayer les ruelles, escalader les maisons avec des échelles faites en démontant les voitures d'artillerie ; on débouchera par trois colonnes : les deux premières contourneront le rempart à droite et à gauche; la troisième percera, droit devant elle, vers le cœur de la ville. Mais avant qu'on ait pu sortir de ce labyrinthe, un pan de mur fouillé par les boulets et poussé par l'ennemi qui tirait au travers, s'écroule sur les hommes, se heurtant partout pour trouver une issue, et ensevelit une partie du 2^{e} léger. Son brave commandant de Sérigny, enterré jusqu'à mi-corps, expire en sentant successivement tous ses membres se broyer sous le poids de la maçonnerie, et trouvant encore des paroles d'encouragement pour ses soldats, jusqu'à ce que sa poitrine écrasée ne rende plus de son.

Les colonnes de droite et de gauche se jettent tête baissée dans les batteries couvertes qui surmontent le rempart : les zouaves s'en rendent maîtres, après une hideuse mêlée, où quatre-vingt-onze Turcs et quarante-cinq Français périssent poignardés au milieu d'un épais brouillard de fumée, dans d'étroites casemates, déjà remplies de débris d'affûts et de chair humaine en putréfaction. Au-delà, on emporte de vive force les barricades, on enfonce les maisons les unes après les autres, en recevant des coups de fusil à bout portant sans pouvoir en rendre. Il faut monter sur les toits pour contre-battre les feux des minarets. L'ennemi défend pied à pied un terrain tout à son avantage. On arrive cependant ainsi jusqu'à la demeure de Ben-Aïssa, riche palais, dont les meubles, les coussins, les poutres, sont jetés dans la rue, afin d'y élever des contre-barricades qui flanquent l'attaque du centre, où se porte l'effort principal, et dont le colonel de Lamoricière s'est réservé la direction immédiate.

Cette colonne s'est fait jour à travers un massif de constructions informes, jusque dans le quartier marchand de Constantine, traversé par une rue plus droite et plus grande que les autres,

la rue du Marché, large de quatre à cinq mètres. Cette rue et les ruelles adjacentes sont bordées par des rangées de cages en maçonnerie, closes par des volets en bois, qu'on eût dit construits pour des bêtes féroces, et servant de boutiques aux marchands, réunis par corporation dans ces étroits passages. Chacun de ces bazars devient le tombeau de ses défenseurs ; ils s'y font tuer jusqu'au dernier, dans de furieux combats corps à corps qui conduisent les Français en face d'une arche romaine fermée par une porte en bois ferré. Le colonel de Lamoricière la fait ébranler à coups de hache ; mais, au moment où on l'entoure, une décharge terrible de l'ennemi, groupé sur les toits et derrière les barricades, abat toute la tête de la colonne. Cependant, la compagnie franche passe sur les morts et les mourants et pousse tout à la baïonnette devant elle, lorsque l'explosion d'un magasin à poudre détruit presque entièrement cette brave troupe. Dans un vaste cercle, tout est renversé, anéanti, les murailles s'écroulent, la terre se soulève, les assiégés reviennent à la charge, et hachent, à coups de yatagan, tout ce qui respire au fond de ce cratère.

L'emploi des mines par masse de poudre enterrée ou non est toujours le plus puissant des moyens de défense. Si les quinze mille kilogrammes de poudre accumulés encore dans Constantine eussent été répartis sur le chemin des Français, l'assaut eût manqué, et le dernier des chrétiens eût péri.

Cet accident, imprévu pour les deux partis peut-être, faillit amener une catastrophe ; le colonel de Lamoricière était aveuglé ; tous les chefs et presque tous les officiers étaient hors de combat; les soldats, décimés et sans direction, n'avançaient plus sur un terrain qu'ils croyaient miné; les blessés, spectres noircis, sans forme humaine, aux chairs pantelantes comme celles de cadavres que l'on enlève d'un cabinet anatomique, redescendaient la brèche, en répandant l'alarme par leurs gémissements.

Le colonel Combes coupe court à cette hésitation et reprend l'offensive, en faisant emporter par les voltigeurs du 47e les fortes barricades de la rue du Marché, la véritable voie stratégique de l'intérieur de Constantine. Des renforts sont envoyés dans la ville, successivement et par petites colonnes, de manière à combler les vides sans encombrer les lieux. Le cri : « A la baïonnette! » enlève les soldats de tous les corps; la charge bat avec frénésie; dans les bivouacs de l'armée, les tambours et les clairons la répètent tous à la fois, comme fascinés par un entraînement contagieux et irrésistible. Les musulmans perdent du terrain ; mais dans ce moment décisif, le colonel Combes est atteint de deux balles en pleine poitrine.

Il donne ses derniers ordres, puis il vient dans la batterie de la brèche, debout et l'épée haute, rendre compte au général Valée et au duc de Nemours de la situation du combat. « Ceux qui ne sont pas blessés mortellement, ajoute-t-il ensuite, pourront se réjouir d'un aussi beau succès ; pour moi, je suis heureux d'avoir encore pu faire quelque chose pour le roi et pour la France. » C'est alors seulement qu'on s'aperçoit qu'il est blessé. Calme et froid, il regagne seul son bivouac, s'y couche et meurt.

Son absence n'arrête pas les progrès de l'attaque; les officiers inférieurs et les soldats, livrés à eux-mêmes, font avec intelligence et courage cette guerre de maisons, à laquelle, de l'aveu de tous les écrivains militaires, les Français sont éminemment propres.

C'est un Saragosse au petit pied ; car ici, comme à Saragosse, les défenseurs sont plus nombreux que les assaillants. De faibles têtes de colonnes, guidées par les officiers et les sous-officiers du génie, cheminent dans ce dédale de ruelles tortueuses et infectes, dans les corridors voûtés à mille issues dont se compose Constantine. Munis de haches et d'échelles faites avec les côtés démontés des voitures, ils assiègent une à une les maisons isolées, sans terrasses, et séparées par de petites cours favorables à la défense et sautent par les toits dans celles qu'ils n'ont pu prendre par la porte. Le dernier effort considérable eut lieu contre la caserne des janissaires, grand bâtiment crénelé, à trois étages, bâti sur le rempart, à droite de la brèche, où les Turcs et les Kabyles se défendirent avec acharnement.

Mais ces différentes attaques manquaient d'une impulsion unique et régulière, et perdaient de leur ensemble à mesure que leur base allait s'élargissant. Le général **RULHIERES**, envoyé pour relier le réseau des têtes de colonnes isolées, cherche surtout à pousser l'attaque de gauche, de manière à tourner toute la défense de la ville en la prenant à revers. Ce mouvement jette le découragement dans la population effrayée, qui se précipite hors de la ville pour fuir par le côté gauche de Condiat-Aty, avant que les Français, déjà parvenus aux portes de Bab-el-Djebia et Bab-el-Djedid, ne leur aient coupé cette dernière retraite.

Des hommes sans armes, avec un papier blanc au bout d'un bâton, se présentent au général Rulhières, qui dirige les tirailleurs les plus avancés, et lui demandent la paix. Le général monte aussitôt jusqu'à la casbah, pour empêcher la garnison de s'y défendre comme dans une citadelle, malgré la soumission des habitants.

La résistance est brisée; les deux cadis sont grièvement blessés ; le kaïded-dar se brûle la cervelle, fidèle à son serment de ne pas assister vivant à la prise de Constantine. Le fils de Ben-Aïssa, qui a reçu quatre blessures sur la brèche, entraîne hors de la ville son père accablé de douleur ; les débris des canonniers et de la milice le suivent. Les plus résolus des défenseurs, ceux qui, jusqu'au bout, avaient cru au succès et n'avaient éloigné ni leurs femmes ni leurs enfants, se trouvant acculés à la casbah, et ne comptant point sur une générosité dont ils eussent été incapables, cherchent à descendre par des cordes du haut des escarpements verticaux qui surmontent de quatre cents pieds les abîmes ténébreux où coule le Rummel. Les derniers poussent les premiers, qui roulent dans le gouffre ; une horrible cascade humaine se forme, et plus de deux cents cadavres s'aplatissent sur le roc, laissant des lambeaux de chair à toutes les aspérités intermédiaires.

A neuf heures du matin, après une furieuse mêlée de deux heures, Constantine est prise; les soldats couronnent tous les édifices, et, se tournant vers l'armée qui les admire, ils annoncent leur triomphe par le cri unanimement répété de : « Vive le roi ! »

Le quartier général s'établit au palais du bey, séjour étincelant de toutes les féeries des Mille et une nuits. Achmed en a retiré son trésor, mais il y a oublié son harem, destiné, selon les usages de l'Orient, où la femme n'est qu'une chose, à devenir le prix de la victoire.

A la vue du drapeau tricolore arboré sur sa demeure, le pusillanime bey de Constantine verse de grosses larmes, et fuit en poussant des imprécations. Il est détrôné, car il ne trouvera plus que des ennemis et point de refuge dans cette population nomade, contre laquelle les murs de Constantine servaient d'asile à sa tyrannie.

Les principaux habitants, se rendant à discrétion, n'implorèrent point en vain la générosité française. Le pillage, cette conséquence habituelle et en quelque sorte légale de l'assaut, fut promptement réprimé par les officiers, qui avaient acheté cher le droit d'être obéis, car cinquante-sept d'entre eux avaient arrosé de leur sang et vingt-trois avaient payé de leur vie une gloire qui demeura pure de tout excès.

Cette consommation d'officiers, proportionnellement plus forte que dans toute autre armée, antique et glorieuse coutume qui se perpétue dans l'armée française, est un des secrets de sa puissance et un des gages de son avenir : car, dans l'état moral de toutes les populations européennes, à la première guerre, la victoire restera aux troupes qui feront le plus grand sacrifice d'officiers.

(Duc D'ORLÉANS, les Campagnes de l'armée d'Afrique.)
(Calmann Lévy, éditeur.)

_____

Le drapeau de Mazagran

Ce drapeau, exposé pendant quatre jours au feu de l'ennemi dans les circonstances dramatiques qu'on va lire, a été atteint de 120 balles et de 4 boulets et brisé trois fois. Ces blessures sont ainsi réparties : dans la bande bleue, 53 balles, 2 boulets ; dans la bande blanche, 35 balles ; dans la bande rouge, 32 balles, 2 boulets.

EN 1840 il y avait déjà dix ans que notre drapeau avait été planté sur la Kasbah ou citadelle d'Alger, mais nous n'étions pas encore paisibles possesseurs de notre conquête. De fréquentes révoltes nous avaient appris que les populations arabes n'acceptaient qu'à contre-coeur la domination de la France. Toutes ces rébellions avaient été successivement comprimées ; un chef arabe intelligent et ambitieux, le célèbre Abd-el-Kader, n'en eut pas moins l'audace de prêcher contre nous une guerre d'extermination, et comme il était aussi éloquent que noble et courageux, il n'eut pas de peine à conquérir une immense popularité parmi ses compatriotes. Une formidable insurrection éclate donc ; à la voix d'Abd-el-Kader, les Arabes courent aux armes et se jettent sur nos établissements. La révolte s'étend de proche en proche avec la rapidité d'une traînée de poudre qui s'enflamme : en quelques jours, l'Algérie entière est en feu.

La ville de Mostaganem, dans la province d'Oran, fut bientôt menacée d'une attaque. Pour couvrir les approches de la place, on détacha de la garnison une compagnie de 123 hommes ; le capitaine **LELIEVRE**, qui la commandait, reçut l'ordre d'occuper et de défendre énergiquement un village du voisinage, Mazagran. La petite troupe partit, emmenant avec elle quelques provisions, un baril de poudre, un canon et 40000 cartouches. Elle se retrancha dans un petit fort construit à la hâte : les fossés en étaient peu profonds et les murailles peu épaisses ; mais quels remparts ont jamais valu de vaillants cœurs où règnent l'amour de la patrie, le respect de la discipline et l'esprit de sacrifice ? Or les soldats du capitaine Lelièvre avaient toutes ces vertus, et c'est pour cela qu'ils purent accomplir un glorieux fait d'armes que nos fastes militaires enregistrent avec orgueil.

Le 15 décembre 1839, l'ennemi parut pour la première fois devant Mazagran. Des cavaliers envoyés en éclaireurs vinrent reconnaître la position, puis 3000 hommes de pied s'élancèrent à l'assaut de nos faibles retranchements. La petite garnison les laissa approcher jusqu'à quelques mètres et les accueillit à bout portant par un feu roulant qui fut très meurtrier, car toute balle portait. Les Arabes eurent en quelques minutes tant de monde hors de combat, qu'ils prirent le parti de se retirer plus vite qu'ils n'étaient venus.

Cette sanglante leçon ne fut pas suffisante. Un des lieutenants d'Abd-el-Kader rassembla une véritable armée, 10000 hommes d'infanterie ou de cavalerie, 4 canons, et se présenta avec ces forces imposantes devant le petit fort, où flottait, fièrement planté sur un bastion, le drapeau aux trois couleurs.

Le 2 février 1840, une nouvelle attaque commença. Rendus plus prudents par l'expérience du premier combat, les Arabes postèrent quelques centaines d'hommes dans les maisons du village : de là ils tiraient contre les nôtres presque sans péril et les incommodaient par un feu incessant. En même temps leur artillerie, heureusement assez mal dirigée, se mit à canonner vigoureusement le fort. Pendant quatre jours et quatre nuits les assauts se succédèrent sans interruption ; mais l'héroïsme de la défense répondait à l'acharnement de l'attaque. Noirs de poudre, épuisés par quatre nuits d'insomnie, soutenant seulement leurs forces avec un morceau de pain trempé dans du vin et mangé précipitamment entre deux attaques, nos soldats furent stoïques, admirables de constance et d'abnégation. Personne ne se plaignait, nul ne parlait de se rendre. Pour ménager les munitions, dont on avait fait une énorme consommation dans le

premier combat, le capitaine Lelièvre avait ordonné de ne plus repousser les assauts qu'à l'arme blanche. On laissait les Arabes grimper sur les retranchements, puis on les perçait à coups de baïonnette et de sabre, on les assommait à coups de crosse ou à coups de pierre. Plusieurs fois la hampe de notre drapeau fut coupée par les projectiles ennemis : un soldat quittait alors son poste et, au milieu d'une grêle de balles, relevait et redressait pieusement l'emblème sacré de la patrie. Quand il avait fini sa tâche périlleuse, les acclamations joyeuses des Français et les cris furieux des Arabes saluaient l'apparition des trois couleurs ; puis le combat recommençait, plus acharné que jamais.

Dans la soirée du 4 février, il ne restait plus que 10000 cartouches, c'est-à-dire moins de 100 coups à tirer pour chaque homme. Le capitaine Lelièvre rassembla ses soldats et leur fit connaître sa résolution de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Quand il annonça qu'il était décidé à faire sauter le fort plutôt que de capituler, pas un murmure ne s'éleva. On convint donc d'utiliser le mieux possible les cartouches qui restaient : si l'enceinte était forcée, on lutterait à la baïonnette ; enfin, quand le fort serait rempli d'ennemis, le capitaine mettrait le feu au baril de poudre. Nul ne protesta contre la sauvage énergie de ce projet ; si le chef fut sublime, les soldats furent héroïques. Chacun retourna à son poste de combat sans que la pensée de la mort prochaine glissât dans l'âme d'aucun d'eux soit la crainte, soit le découragement.

Heureusement, le sanglant sacrifice n'eut pas lieu de s'accomplir. Les Arabes commençaient à se lasser d'une pareille lutte. Ils avaient déjà perdu plus de 600 hommes : leurs chefs ordonnèrent un nouvel assaut, qui fut repoussé comme les autres avec de grandes pertes pour les assaillants. Alors ils se retirèrent, ignorant que ce combat suprême avait épuisé les dernières munitions de la petite garnison, et qu'il ne lui restait plus que tout juste assez de poudre pour s'ensevelir sous les ruines du fort.

Les nôtres, voyant l'ennemi battre en retraite, crurent à une feinte. Ils ne pouvaient comprendre que 15000 hommes s'avouassent ainsi vaincus par 123 combattants, et pensaient que les Arabes simulaient un mouvement de retraite afin d'attirer la petite troupe dans la plaine. N'ayant plus la protection de leurs retranchements, nos soldats, en effet, auraient été infailliblement écrasés par cette multitude. On resta donc prudemment dans le fort, attendant toujours quelque retour offensif, l'œil et l'oreille au guet, la baïonnette au canon. Mais tout à coup une fanfare joyeuse éclate au loin, les sons bien connus du clairon français retentissent, le vent qui passe apporte à nos braves soldats les notes sourdes du tambour qui bat la charge.

Qui pourrait dire la joie folle, irrésistible, qui envahit alors le cœur des soldats de Lelièvre ? Ils avaient fait le sacrifice de leur vie, et voici qu'au lieu de la mort, c'est le salut, c'est la délivrance qui arrive! En effet, l'avant-garde d'une colonne de secours envoyée de Mostaganem apparaît sur une colline voisine de Mazagran. Le grand soleil d'Afrique fait étinceler les sabres des chasseurs et les baïonnettes des zouaves. Les pantalons rouges s'avancent en bon ordre, rangés en bataille, tout prêts à engager le combat qui doit délivrer la garnison de Mazagran. Alors les soldats de Lelièvre poussent une immense clameur et courent au-devant de leurs camarades. On s'aborde, on s'embrasse, on se raconte les exploits accomplis contre l'ennemi ; on visite les fossés du fort encore remplis de cadavres, les murailles croulantes que les Arabes n'ont pu conquérir : on salue respectueusement le drapeau, lacéré par les balles, qui flotte sur ces ruines. Le nom du capitaine Lelièvre vole de bouche en bouche ; chacun veut contempler ce modeste héros qui cherche en vain à se dérober à l'universelle admiration. Et quand on l'interroge, il répond seulement : « Ce que nous avons fait, ce que nous voulions faire est bien simple. Il suffisait d'avoir, comme nous l'avions tous, le sentiment du devoir et le culte de l'honneur national. »

En l'honneur de ce drapeau, il fut rendu l'ordre du jour suivant, digne récompense décernée par le général commandant à Oran à la poignée de braves du capitaine Lelièvre :

« Le lieutenant général **GUEHENEUC** autorise la 10e ompagnie du 1er bataillon d'Afrique à conserver comme un glorieux trophée le drapeau qui flottait sur la place de Mazagran pendant les journées des 3, 4, 5 et 6 février et qui, tout criblé par les projectiles de l'ennemi, atteste à la fois l'acharnement de l'attaque et l'opiniâtreté de la défense.
« En outre, il ordonne que, le 6 février de chaque année, lecture du présent ordre du jour soit faite devant le bataillon d'Afrique réuni, si cela est possible, et que, dans le cas où cette réunion ne pourrait s'effectuer, chaque commandant de détachement en fasse faire lecture devant tous les hommes assemblés sous les armes.
« Honneur à l'héroïque garnison de Mazagran ! - Le lieutenant général, GUÉHÉNEUC. »
Une médaille fut frappée en souvenir de cette action glorieuse et un monument fut élevé en l'honneur des 123 héros qui venaient d'ajouter une si belle page au drapeau.

(GEORGE DURUY, Pour la France.)
(Hachette et Cie, éditeurs.)

———

Le combat du col de Mouzaïa

(MAI 1840)

En 1840, le maréchal Valée, ayant reçu de sérieux renforts, se résolut à attaquer Abdel-Kader corps à corps. L'ayant joint à El-Ajroun, mais sans lui avoir infligé d'échec, le maréchal se dirigea ensuite vers Mouzaïa.

LE 10, le corps expéditionnaire reprit le chemin de la Métidja. Tant qu'on fut en pays de montagne, la fusillade ne cessa pas à l'arrière-garde et sur les flancs ; le lendemain, journée plus calme, ramena de bonne heure la colonne à la redoute de Haouch-Mouzaïa, son point de départ. Le bivouac établi, le duc d'Orléans convoqua dans sa tente les deux généraux de brigade avec tous les chefs de corps de la première division, et leur annonça pour le lendemain, 12 mai, l'attaque du col de Mouzaïa. Il ajouta que toutes les forces d'Abd-el-Kader, réunies derrière des retranchements construits à l'européenne, préparaient à l'assaillant une résistance qu'il serait d'autant plus glorieux de vaincre.
La nuit était venue. Étagés de gradin en gradin sur l'amphithéâtre de montagnes au fond duquel s'ouvre le col, les feux de l'ennemi donnaient à l'armée le spectacle d'une illumination splendide : ainsi s'annonçait la fête. Au bivouac, on ne dormit guère ; la veillée des armes se fit comme il convient dans l'attente d'un grand jour. Les hommes avaient ordre de n'emporter que les cartouches, le biscuit, la ration de viande cuite et le bidon plein d'eau ; une heure avant l'aube, ils mangèrent la soupe ; puis, aux premières lueurs du crépuscule, le mouvement commença. L'immense convoi restait parqué dans la redoute, gardé par la cavalerie et le bataillon du 1er de ligne. Pendant deux ou trois heures, à la fraîcheur du jour naissant, la marche eut tout le charme d'une promenade matinale ; pas un coup de feu ; aucun indice ne signalait encore le voisinage de l'ennemi. Au plateau du *Déjeuner*, on fit halte. Là se formèrent les colonnes d'attaque. Il y en eut trois : la première, forte de 1700 hommes, et composée du 2e léger, d'un bataillon du 24e de ligne et d'un bataillon du 41e, devait, sous le commandement du général Duvivier, s'élever à l'extrême gauche par un large mouvement tournant jusqu'au Djebel-

Enfous, qui est le grand pic de Mouzaïa, et se rabattre ensuite sur le col ; la deuxième, forte de 1800 hommes, et composée des zouaves, des tirailleurs de Vincennes et d'un bataillon du 51e léger, sous les ordres du colonel de La Moricière, avait sa direction moins à gauche, de façon à rejoindre la première entre le grand pic et le col ; la troisième, composée du 23e de ligne et d'un bataillon du 48e , sous les ordres du général d'Houdetot, devait suivre la route carrossable ouverte en 1836 par le maréchal Clauzel et marcher directement au col, quand les deux autres se seraient rendues maîtresses des crêtes supérieures. Le maréchal Valée, le duc d'Orléans et tout l'état-major se tenaient avec la troisième colonne.

Pendant que le corps d'armée se préparait à prendre ses formations de combat, l'ennemi achevait de prendre les siennes ; l'air était si calme qu'on entendait distinctement les commandements des réguliers, et comme ils avaient adopté les intonations françaises, c'était parfois à s'y méprendre. Il arriva qu'au moment où le 2e léger, qui s'en allait à la colonne de gauche, passait auprès du duc d'Orléans, un tambour des Askers commença de battre aux sergents-majors :

« Eh bien, messieurs du 2e léger, dit en souriant le prince, est-ce que vous n'allez pas répondre ? » Aussitôt le sergent-major de la compagnie la plus voisine, se faisant un porte-voix de ses deux mains, se mit à crier : « Minute ! minute ! colonel, on y va ! » et le duc d'Orléans et ses officiers, et tout le bataillon de partir d'un éclat de rire, et les hommes, mis par cette saillie en belle humeur, de marcher d'un pas plus allègre au combat. C'était à eux, placés en tête de la colonne, d'affronter les premiers coups.

Il était midi ; la première division s'était échelonnée sur la route du col pour céder le plateau à la seconde. Le 2e léger, suivi du 24e de ligne et du 41e, commençait à gravir les pentes de gauche; les zouaves attendaient que le mouvement fût assez prononcé pour s'ébranler à leur tour. Tout à coup la fusillade éclata; ce n'était pas encore le feu des réguliers. Derrière chaque pointe de roc, chaque pierre éboulée, chaque touffe de broussailles, les Kabyles, embusqués avec intelligence, l'arme bien appuyée, tiraient comme à la cible sur le 2e léger, qui ne répondait pas. Officiers et soldats avaient bien assez à faire de lutter avec les difficultés du terrain qu'il fallait d'abord vaincre. On y allait des pieds et des mains, grimpant à la paroi, s'accrochant aux saillies, aux branchages, les hommes, le fusil en bandoulière, s'aidant mutuellement, se faisant la courte échelle; on ne s'arrêtait pas pour les blessés, que les bataillons suivants devaient recueillir. A l'abri d'un saillant qui défilait à peu près ses hommes, le colonel Changarnier leur donna dix minutes pour reprendre haleine. Au-dessus s'étageaient trois retranchements gardés par les réguliers. Le premier n'avait qu'un faible relief, il est emporté sans trop de peine; le profil du second était un peu plus marqué; il est emporté aussi, mais avec plus d'efforts. Reste à prendre, au sommet du grand pic, une grande redoute, clef de la position. Afin de réduire ses pertes autant que possible, le colonel en fait serrer la base et se dirige à gauche vers un ravin dont l'origine doit être apparemment au niveau de la redoute. A ce moment un nuage entoure le régiment, arrête sa marche, mais le dérobe aussi aux coups de ses adversaires. « Semblables, a dit un des acteurs de cette grande scène, à ces héros de l'Iliade et de l'Énéide que des divinités enveloppaient de nuées pour les protéger, nous attendions, et les coups des réguliers, sans but précis, incertains, sifflaient sans nous atteindre au-dessus de nos têtes. »

Pendant ce temps, la deuxième colonne, partie plus tard, mais cheminant, sur des pentes moins raides, avait gagné du terrain, tandis que la troisième, suivant lentement les lacets de la route, servait de point de mire à deux pièces de petit calibre qu'Abd-el-Kader avait établies à droite du col, et dont le feu, peu efficace d'ailleurs, fut bientôt éteint par celui d'une batterie de campagne que le maréchal Valée, toujours artilleur de prédilection, se donna le plaisir de mettre en position lui-même. En tête de la colonne s'avançait le duc d'Orléans, et, près de lui, à pied, le duc d'Aumale, qui avait donné son cheval au colonel **GUESWILLER**, du 23e de ligne. Répercutées par les échos des montagnes, la canonnade et la fusillade roulaient avec des grondements de tonnerre. Parfois, comme si le combat se rapprochait, le retentissement éclatait plus net et plus fort. Dans un de ces moments, le maréchal, silencieux, immobile, les mains

croisées sur les fontes de la selle, crut entendre derrière lui ces deux mots chuchotés: « Nous reculons.
- Non! dit-il en se retournant, le front sévère ; non, c'est l'effet du vent. Silence ! » Tout à coup le bruit cessa, on n'entendait plus que les coups de feu les plus rapprochés; que se passait-il donc au fond du champ de bataille ? Pendant un quart d'heure, l'anxiété fut grande. Enfin, une sonnerie de clairon apportée par la brise de l'est fit tressaillir de joie tous les cœurs ; c'était la fanfare du 2e léger qui sonnait avec entrain la marche bien connue du régiment.
Ce quart d'heure de silence et d'angoisse, c'était le temps que le 2e léger avait passé sous la brume du nuage protecteur. Quand il fut revenu à la lumière, ce fut pour recevoir à bout portant le feu d'un bataillon d'Askers sorti de la redoute. Quarante hommes tombèrent, mais les autres, bondissant comme des fauves, rompirent le bataillon, en poursuivirent les débris et franchirent après eux le fossé de l'ouvrage. Le premier qu'on vit sur le parapet, le lieutenant Guyon, tomba mort; le duc d'Orléans l'avait décoré le matin même. Au plus haut sommet du Djebel-Enfous, le drapeau du 2e léger flotta déployé sur la redoute conquise, et les clairons à perte d'haleine sonnèrent la marche du régiment. C'était, pour le maréchal et pour l'armée, l'annonce de la victoire. Du point où l'avait porté son élan, le colonel Changarnier embrassait le panorama de la bataille; à l'ouest, les restes du bataillon qu'il venait de défaire s'éloignaient avec un millier de Kabyles en suivant une arête qui devait aboutir au col ; à l'est, d'autres bandes descendaient vers la Chiffa ; au sud, une colonne, presque entièrement composée d'infanterie régulière, semblait se retirer vers Médéa.
Aussitôt que le 24e eut remplacé le 2e léger dans la redoute, le colonel **CHANGARNIER** prit la direction du col ; à mi-chemin, La Moricière le rejoignit, et tous deux s'arrêtèrent pour attendre le général **DUVIVIER**, qui, retardé par l'âpreté du terrain, avait laissé jusqu'alors ses deux lieutenants mener l'action d'eux-mêmes. La jonction s'était faite dans un site ravissant, au bord d'un petit lac aux eaux limpides, encadré par des bouquets de chênes d'une belle beauté. Au-delà, la prévoyance des ingénieurs, déserteurs ou autres, qui s'étaient mis au service d'Abd-el-Kader, avait coupé par une redoute l'arête qui mettait en communication le pic de Djebel-Enfous avec le col. Deux compagnies de réguliers l'occupaient encore. Carabiniers du 2e léger, zouaves, tirailleurs de Vincennes s'y élancèrent à l'envi et l'emportèrent en commun. Vif et court, ce combat fut le dernier. Les deux premières colonnes réunies descendirent au col, que la troisième atteignit dans le même temps, sous le feu d'un demi-bataillon d'Askers qui fit sa retraite, après avoir fourni régulièrement la salve.
Le succès était grand, car Abd-el-Kader avait rassemblé pour la défense du Ténia toutes ses forces ; mais quand il avait vu le progrès du 2e léger sur sa droite, il n'avait pas voulu, en homme habile, s'entêter au combat, et, sauf pour les corps destinés à faire l'arrière-garde, il avait de bonne heure donné les ordres de retraite. En fait, il était battu, mais non hors de combat, et ses pertes étaient relativement peu importantes. Celles de son adversaire dépassaient trois cents hommes; elles portaient, pour les deux tiers, sur le 2e léger, qui comptait quarante-deux morts, dont trois officiers, et cent quarante-cinq blessés ; après lui, venait le 24e, avec une perte d'une quarantaine d'hommes ; la deuxième et la troisième colonne, moins longtemps et moins sérieusement engagées, avaient beaucoup moins souffert.
Dans la journée du 13 mai, les blessés furent évacués sur Haouch-Mouzaïa ; parmi eux, on comptait les généraux de Rumigny et Marbot et le commandant **GROBON**, des tirailleurs de Vincennes. L'escorte qui les conduisit ramena, le lendemain, avec le concours de cavalerie, l'énorme convoi parqué, depuis le 11, dans la redoute. Le 16, l'armée descendit à Médéa ; le lieutenant-colonel **DROLENVAUX** gardait, avec deux bataillons, le col, où le maréchal avait fait faire quelques travaux défensifs. La marche fut peu inquiétée ; cependant, avant d'arriver au bivouac, l'avant-garde eut à débusquer des vieux oliviers de Zeboudj-Azara un bataillon d'Askers qui, sans s'éloigner beaucoup, alla s'établir de l'autre côté du ravin, en face des mines de cuivre, sur un plateau qui prit dès lors le nom de plateau des Réguliers. Le lendemain, après

un court engagement en avant de Médéa, la ville fut occupée ; elle était absolument déserte. Le maréchal la fit mettre en état de défense, autant qu'il était possible de faire en trois jours, l'arma d'artillerie, la pourvut de munitions et de vivres pour deux mois, et en confia le commandement au général Duvivier, avec une garnison de deux mille quatre cents hommes. Dans la nuit du 17 au 18, la cavalerie venue de France, qui se croyait bien en sûreté dans l'angle compris entre le mur et l'aqueduc, se laissa surprendre par une bande de partisans heureusement peu nombreuse ; autrement la surprise eût pu avoir des résultats funestes, car la panique fut grande, et, sans l'infanterie qui vint à la rescousse, les régiments de marche n'en auraient pas été seulement pour une trentaine de chevaux blessés ou enlevés.

Le 20 mai, l'armée reprit le chemin du col. La première division marchait en tête, puis le convoi escorté par la cavalerie ; l'arrière-garde était faite par ce qui restait de la première division, c'est-à-dire un bataillon du 15e léger, un du 48e t les trois bataillons du 17e léger. C'est à ce moment-là que l'émir attendait la revanche. A droite de la route, un bataillon d'Askers se dissimulait dans le ravin de la haute Chiffa : à gauche, deux autres bataillons occupaient le plateau des Réguliers, en arrière ; une colonne de cinq mille cavaliers se prolongeait sur le chemin de Miliana. Le mouvement des troupes françaises avait commencé tard et se faisait lentement ; quand, après le défilé de l'interminable convoi, l'arrière-garde s'engagea dans le bois des Oliviers, ce fut sur elle que, selon l'usage traditionnel des Arabes, s'abattit l'orage. La vieille futaie devint le théâtre d'un des combats les plus acharnés qu'on eût encore vus en Afrique. Pendant longtemps, le 17e léger en supporta l'effort ; car les deux autres bataillons avaient assez à faire de protéger le convoi menacé par les Kabyles embusqués dans la montagne. Abd-el-Kader dirigeait habilement ses troupes ; les cavaliers avaient mis pied à terre et fournissaient un feu plus meurtrier que s'ils étaient demeurés à cheval. On voyait des cheikhs richement vêtus s'avancer à vingt pas des tirailleurs français et aligner les leurs sur les hampes des drapeaux fichés en terre.

Les réguliers de droite essayèrent de couper derrière le 17e léger la route du col en gagnant du terrain vers la mine de cuivre, mais un détachement de chasseurs d'Afrique, démonté comme les cavaliers de l'émir, leur barra le passage. Que faisait cependant le maréchal ? Toujours plus préoccupé du convoi que de la bataille, il se borna d'abord à faire mettre en batterie deux pièces de montagne dont la mitraille fit peu d'effet. Témoins éloignés de la lutte dont ils n'entendaient que le grondement, les six bataillons d'avant-garde frémissaient d'impatience. Enfin, sur la demande réitérée du duc d'Orléans, le maréchal consentit à lâcher la bride au 2e bataillon de zouaves. Ils s'élancèrent, le colonel **de La MORICIERE** et le commandant **RENAULT**, en avant, chargeant de front avec les compagnies décimées du 17e que le colonel **BEDEAU**, couvert de sang, entraînait l'épée à la main, ne voulant pas se laisser dépasser par ses généreux camarades. Abd-el-Kader recula, mais menaçant encore ; si la nuit ne fût intervenue, le combat eût recommencé sans doute. Pour lui, c'était presque un succès ; quoiqu'il eût perdu beaucoup plus de monde qu'au col de Mouzaïa, il en avait aussi fait perdre davantage à son adversaire ; il lui avait tué plus de cinquante hommes et blessé plus de trois cents; un trop grand nombre étaient atteints de blessures mortelles, et quelques-uns n'avaient pas pu être sauvés de l'ennemi. Enfin, remarque pénible à faire, la journée du 20 mai, revanche en quelque sorte de la journée du 12, rehaussait autant, parmi les soldats de l'émir, l'éclat de son prestige, qu'elle achevait d'abaisser, parmi les Français, l'autorité morale du maréchal Valée. Le 21, le corps d'armée, suivi des deux bataillons qu'il avait laissés au col, descendit à la redoute de Haouch-Mouzaïa, et, le lendemain, les troupes qui le composaient rentrèrent dans leurs cantonnements, tandis qu'une longue colonne de voitures d'ambulance et de cacolets amenait aux hôpitaux d'Alger le douloureux contingent des blessés et des malades.

Quelques jours après, les princes firent leurs adieux à leurs compagnons d'armes et s'embarquèrent pour la France.

(CAMILLE ROUSSET, Histoire de la conquête de l'Algérie.)
(Pion, éditeur.)

———————

1841-1854

Prise de la smala d'Abd-el-Kader

ON savait que la smala devait errer quelque part sur les Hauts-Plateaux, probablement autour de Goudjila; c'est pourquoi le général **BUGEAUD** avait donné à Lamoricière l'ordre de battre la région voisine depuis Tiaret, en même temps qu'il prescrivait au duc d'Aumale de s'y porter de Médéa par Boghar.

Après avoir laissé à Boghar un grand dépôt de vivres, le duc d'Aumale en était parti, le 10 mai 1843, avec treize cents hommes du 33e du 64 et des zouaves, cinq cent cinquante cavaliers, chasseurs d'Afrique, spahis et gendarmes, une section d'artillerie de montagne, un goum de deux ou trois cents chevaux conduits par l'Agha des Ayad, Ameur-ben-Ferhat, un convoi de huit cents chameaux et mulets chargés de biscuits, d'orge et d'eau. Dirigée sur Goudjila par de bons guides, la colonne y arriva le 14 ; là les gens qu'on interrogea dirent que la smala devait être à quinze lieues environ dans le sud-ouest, aux environs d'Ousserk, où elle allait vraisemblablement chercher les grains qu'elle ne pouvait plus se procurer dans le Tell.

« Je subdivisai, dit le duc d'Aumale dans son rapport, la colonne en deux : l'une essentiellement mobile, composée de la cavalerie, de l'artillerie et des zouaves, auxquels j'avais attaché cent cinquante mulets pour porter les sacs et les hommes fatigués ; l'autre, formée de deux bataillons d'infanterie et de cinquante chevaux, devait escorter le convoi sous les ordres du lieutenant-colonel **CHADEYSSON**. Après une halte de trois heures, les deux colonnes partirent ensemble. Le rendez-vous était à Ras-el-Aïn- Taguine. Le 16, à la pointe du jour, nous avions déjà rencontré quelques traînards de la smala. Sur des renseignements inexacts qu'ils donnèrent, je fis une reconnaissance de quatre lieues droit au sud qui n'aboutit à rien. Craignant de fatiguer inutilement les chevaux, je persistai dans mon premier projet et je repris la direction de Taguine, où toute la colonne devait se réunir. »

Vers 9 heures, le lieutenant-colonel Morris vint au prince et lui dit : « On voit bien que vous êtes officier d'infanterie, mon général ; vous n'avez aucune pitié pour la cavalerie; vous ne voyez seulement pas que nos chevaux ont besoin de souffler et d'autre chose encore. - Je suis plus soigneux que vous ne pensez, répondit le prince ; nous ne savons pas ce qui se passera dans la journée ; faites mettre pied à terre et donner deux jointées d'orge ».

La halte faite et les hommes achevant de brider, le duc d'Aumale qui venait de se remettre en selle, vit à quelque distance le capitaine **DURRIEU** et l'Agha s'arrêter court derrière la crête d'un rideau un peu plus élevé que les autres, Yusuf les rejoindre en hâte et regarder par-dessus la crête, puis tous les trois revenir au galop vers lui. Yusuf était très ému : « Toute la smala est là à quelques pas devant nous campée à la source de Taguine, dit-il précipitamment: c'est un monde! Nous ne sommes pas en mesure de l'attaquer; il faut tâcher de rejoindre l'infanterie ». L'Agha s'était jeté à bas de cheval, et, tenant embrassé le genou du prince : « Par la tête de ton père, ne fais pas de folie! » disait-il. Yusuf et l'Agha étaient des hommes très braves. Yusuf

insistait quand survint Morris : « Je ne suis pas de ton avis, s'écria le nouveau venu ; il n'y a pas à reculer. - *On ne recule pas dans ma race* ! » Ce mot du duc d'Aumale jaillit comme un éclair. Le prince a sa résolution prise. Tout le monde voulant dire son mot, il impose silence à tous, rompt le cercle, renvoie chacun à son poste, et lui-même à côté de Morris, en avant des chasseurs déployés, il commande la charge.

La smala s'attendait si peu à l'attaque que les spahis arrivant au galop, furent d'abord pris pour ceux de l'émir. Déjà les femmes commençaient en leur honneur leur *you, you,* de joie ; mais quand on les eut vus de plus près smala, que la stupeur s'empara de tout le monde. La peur paralysa notre intelligence et immobilisa les mouvements, même des plus braves. La frayeur appela le désordre, le désordre fit naître la déroute. Nous étions d'ailleurs étourdis par les cris des femmes, des enfants, des mourants, des blessés ; mais quand après notre reddition, nous pûmes reconnaître le petit nombre des vainqueurs, le rouge de la honte couvrit nos visages. »

L'affaire ne dura pas beaucoup plus d'une heure. Comment la peindre ? Comment raconter les cinq cents combats des cinq cents cavaliers ? Car chacun eut le sien. « Nous n'étions que cinq cents hommes, a dit le duc d'Aumale, et il y avait cinq mille fusils dans la smala ; on ne tua que des combattants, et il resta trois cents cadavres sur le terrain. Nous avons eu neuf hommes tués et douze blessés. »

A travers l'immense ville de tentes qu'il était impossible de cerner tout entière, il avait fallu faire une coupure. Tout ce qui était par-delà là s'enfuit dans un désordre indescriptible. Au nombre de trois mille prisonniers: ramassés par le vainqueur, on en compta près de trois cents qui étaient considérables; il y avait notamment la famille tout entière de Ben-Allal, celles de Miloud-Ben-Arach et d'El-Karouby, secrétaire de l'émir. La mère et la femme d'Abd-el-Kader avaient pu s'échapper, grâce au dévouement de quelques serviteurs fidèles. Les trophées du combat étaient : quatre drapeaux, un canon, deux affûts, des munitions, des armes, la propre tente de l'émir, ses effets précieux, etc.

CAMILLE ROUSSET, la Conquête de l'Algérie.
(Pion et Cie, éditeurs.)

Sidi-Brahim

VERS la fin de l'année 1845, de graves événements se passaient sur notre frontière du Maroc, dans l'arrondissement de Tlemcen. Peu à peu l'émir Abd-el-Kader avait réussi à réunir autour de lui six mille tentes de rebelles. Il se montra bientôt dans la vallée de Tafna, où sa présence entraîna la défection de notre agha des Glossels, Muley-Cheik. Ce fut le signal de l'insurrection ; toutes les tribus de la région se soulevèrent.

Le maréchal Bugeaud était en France ; le général de La Moricière, gouverneur par intérim, était à Alger ; la situation devint de plus en plus menaçante, et notre domination dans la province d'Oran était gravement compromise.

Pendant que le général Cavaignac part de Tlemcen et se jette sur les Beni-Ouersous, la garnison de Djemmâa-Ghazouat, composée d'un détachement du 2e hussards et du 8e bataillon de chasseurs à pied (commandant Froment-Coste), exécute des sorties continuelles pour contenir l'agitation chez les tribus voisines.

Le 21 septembre, le caïd Mohamed-Trari, de nos alliés les Souhalias, accourt demander au colonel de Montagnac, commandant supérieur de Djemmâa-Ghazouat, aide et protection contre l'émir en personne qui menace de tomber sur leurs tribus. Malgré les ordres formels du général Cavaignac, qui lui interdisent de se hasarder en rase campagne avec sa faible garnison, le colonel de Montagnac, tenté par l'envie de s'emparer d'Abd-el-Kader, se décide à sortir avec la majeure partie de la garnison : 6e hussards du 2e régiment, sous les ordres du commandant **COURBY de COGNORD**, et cinq compagnies du 8e bataillon de chasseurs d'Orléans, fortes de 346 hommes, sous la conduite du commandant **FROMENT-COSTE.**
C'étaient les : 2e compagnie, capitaine **BURGARD** ; 3e compagnie, sous-lieutenant **LARRAZET** ; 6e compagnie, capitaine **de CHARGERE** ; 7e compagnie, lieutenant **de RAYMOND** ; 8e carabiniers, capitaine **de GEREAUX** ; lieutenant **CHAPPEDELAINE**.
Les autres officiers du bataillon étaient le capitaine adjudant-major **DUTERTRE** et le médecin-major **ROZAGUTTI**. La 1re compagnie du bataillon était alors à Tlemcen.
La colonne sortit de Djemmâa le soir même à dix heures, emportant des vivres pour six jours ; elle marcha jusqu'à deux heures du malin à l'ouest, dans la direction de l'Oued-Taouly. La nuit se passa au bord de cette petite rivière, les hommes au pied de leurs faisceaux.
Le 22 septembre, au jour, le colonel fit établir le camp ; on déjeuna, et à onze heures on se remit en marche, mais en appuyant au Sud-Est.
Le colonel de Montagnac commençait à être trahi par celui à l'appel de qui il s'était résolu à tenter une sortie contraire aux ordres reçus, par ce Mohamed-Trari, caïd des Souhalias, prétendue victime de l'émir, en réalité son allié et son agent secret. A l'aide de faux renseignements, il n'eut pas de peine à déterminer le colonel à se détourner du chemin pris en sortant de Djemmâa. La colonne ne fit que deux lieues et campa sur l'Oued- Tarnana à douze cents mètres du marabout de Sidi-Brahim; déjà des cavaliers paraissaient sur les crêtes voisines; une reconnaissance fut reçue à coups de fusil ; les avant-postes furent inquiétés dès deux heures de l'après-midi. On était en présence de l'ennemi, et il était évident que l'influence seule de l'émir Abd-el-Kader pouvait donner cette assurance inaccoutumée. Le colonel de Montagnac instruisit de ces faits le capitaine du génie **COFFYN**, commandant supérieur de Djemmâa par intérim, et le prévient qu'il ne pouvait rentrer sans exposer les Souhalias à être soulevés.
Au jour, le 23 septembre, on s'aperçut que les postes arabes s'étaient rapprochés à la faveur de la nuit, tandis que les crêtes, à environ mille mètres du camp, se couvraient de cavaliers, dont le nombre, à sept heures - du matin, fut estimé à six ou sept cents.
A neuf heures, le colonel laissa le commandement du camp au commandant Froment-Coste, du 8e bataillon, se mit en marche avec le chef d'escadrons Courby de Cognord et ses 60 cavaliers du 2e hussards, suivis des 3e, 6e, 7e compagnies, et de trois escouades de carabiniers, sous les ordres du sergent Bernard, en tout 185 chasseurs. L'infanterie était sans sacs ; la cavalerie marchait en tête, au pas ; le colonel la conduisait lui-même. Il ne restait pour garder le camp que la 2e compagnie et les carabiniers, diminués de trois escouades.
La petite colonne s'avança jusqu'à quatre cents mètres de l'ennemi et éprouva une première résistance. La troupe se forma, puis, laissant l'infanterie en place, le colonel s'élança à la tête de la cavalerie et se rua sur les groupes ennemis. La plus grande partie des hussards périt dans cette première charge. La retraite se fit sur les chasseurs, qui arrivaient déjà au pas de course; on reprit l'offensive, et les trois compagnies marchèrent résolument à l'ennemi.
Un ravin se présentait, qu'il fallut franchir : à peine les chasseurs y étaient-ils engagés que des avalanches de cavaliers et de Kabyles s'y précipitèrent de toutes parts. On était loin de s'attendre à un ennemi aussi nombreux; les espions avaient trompé la foi du colonel, qui n'avait pu voir qu'une très petite partie des Arabes, habilement cachés dans les plis d'un terrain excessivement accidenté. Cependant on parvint à prendre position.
Le carré fut formé dans le plus grand ordre, et alors commença une horrible scène de destruction. Le colonel **de MONTAGNAC** tomba un des premiers ; atteint d'un coup de feu

dans le bas-ventre, il ne cessa de commander et d'encourager les siens jusqu'au bout. A ce moment, le colonel donna l'ordre de charger à la 6e compagnie, capitaine **de CHARGERE**. En un instant il fut enveloppé et tué ; la 7e compagnie suivit de près ; le lieutenant de Raymond, qui la commandait, fut aussi tué. Ces deux compagnies furent décimées.
Une partie de la 3e compagnie, sous les ordres du sous-lieutenant **LARRAZET**, suivit le mouvement et éprouva le même sort. M. Larrazet, dont la conduite fut admirable, reçut deux blessures à la tête et fut fait prisonnier. Le reste de la 3e compagnie, se ralliant autour du colonel de Montagnac mourant et du commandant de Cognord, se défendit pendant une heure et demie au sommet d'un piton sur lequel on avait pris position. Ces héroïques soldats se firent tous tuer sur place. Quant au commandant Courby de Cognord, frappé de trois coups de feu et de deux coups de yatagan, il fut fait prisonnier. Ceux qui, quelques mois plus tard, furent appelés à recueillir les précieux restes de ces héroïques victimes du devoir et de la discipline, purent voir sur le terrain, que les ossements jonchaient en carré, comment chacun avait su mourir à sa place, et ils reconnurent ainsi combien était vraie la poétique expression d'un des soldats miraculeusement échappés à ce massacre : « Sans cartouches, épuisés, immobiles et silencieux, ils ont attendu la mort et sont tombés comme un vieux mur que l'on bat en brèche! »
Mais le second et non moins douloureux épisode se préparait.
Le maréchal des logis **BARBUT** était en effet arrivé ventre à terre demander du secours de la part du colonel. Il avait annoncé que tout était perdu, que l'émir commandait en personne des forces considérables et qu'il n'y avait plus de retraite possible.
Le commandant Froment-Coste prit alors avec lui une soixantaine de chasseurs (2e compagnie) et s'élança à l'ennemi, laissant à son tour à la garde du camp le capitaine **de GEREAUX** et les carabiniers. Il était arrivé à un quart de lieue du champ de carnage, quand tout à coup la cessation de la fusillade et l'arrivée bruyante de milliers d'Arabes lui apprirent que tout était fini avec le colonel de Montagnac.
En toute hâte il gagne sur la gauche un point plus convenable pour la défense et y forme en carré sa petite troupe, qui, désormais, ne doit plus compter que sur elle-même. Bientôt il est enfermé dans un cercle d'ennemis qu'enivre un premier succès. A cette vue, un jeune chasseur s'écrie tout ému : « Nous sommes f. ! nous sommes morts !
- Quel âge as-tu ? lui dit le commandant.

- Vingt-deux ans.

- Eh bien, j'ai souffert dix-huit ans de plus que toi ; je vais te montrer à tomber le cœur ferme et la tête haute. »

Le commandant du 8e est aussitôt frappé à la tête ; bientôt après lui, tombaient le capitaine adjudant-major Dutertre, qui avait pris le commandement, le capitaine Burgard et l'adjudant Thomas. Sur ce monticule si tristement célèbre, il ne reste plus que douze hommes criblés de blessures : ils vont être écharpés, quand l'intervention d'un officier d'Abd-el-Kader leur sauve la vie.
Mais sur ces entrefaites, un autre hussard était arrivé au camp, annonçant que le commandant et ses soixante braves étaient massacrés ou prisonniers.
Le capitaine de Géreaux, aidé par le lieutenant Chappedelaine, rallie aussitôt la garde du troupeau (une escouade de la 3e), les muletiers du bataillon, la -grand'garde commandée par le caporal **LAVAYSSIERE** (deux escouades de la 3e), et ses carabiniers : en tout 85 hommes ; puis il s'élance au secours des derniers survivants.
A peine la petite troupe avait-elle parcouru deux cents mètres, qu'elle était entourée par une nuée d'ennemis. Toute retraite était coupée. Le capitaine se décide alors à gagner le marabout de Sidi-Brahim, situé à huit cents mètres, résolu à s'y retrancher et à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il ordonne de charger à la baïonnette ; ce n'est qu'après trois heures d'un combat acharné que nos chasseurs arrivent sur le marabout, gardé par une trentaine d'Arabes.

Ils l'emportent d'assaut sur les quatre faces à la fois ; mais cette modeste victoire avait coûté la vie à cinq hommes, parmi lesquels le sergent **STEYAERT**, vieux brave décoré de la Légion d'honneur et comptant vingt-huit années de services. A côté de lui, le capitaine de Géreaux avait eu la cuisse traversée par une balle, et le lieutenant Chappedelaine avait reçu un coup de feu au côté droit.
Cependant on organise en toute hâte la défense : le mur d'enceinte, qui n'a qu'un mètre de hauteur, est garni de créneaux, l'entrée est fermée à l'aide de cantines ; chaque face reçoit une vingtaine de défenseurs. Alors commence cette lutte épique qui devait illustrer à jamais, avec le numéro du 8e bataillon, l'arme entière des chasseurs à pied et dans laquelle se couvrit de gloire le caporal Lavayssière, l'âme et la tête de la résistance dans ce combat, digne des héros d'Homère.
Le capitaine de Géreaux, dans l'espoir d'attirer l'attention de la colonne de Barrai, que l'on sait rayonner dans les environs, ordonne à Lavayssière de désigner un chasseur pour aller planter un drapeau au faîte du marabout.
« Mon capitaine, répond le brave caporal, je préfère y monter moi-même, car ce serait envoyer un chasseur à une mort certaine.
- Je promets une belle récompense à celui qui aura le courage d'aller planter le drapeau », ajoute aussitôt le capitaine.
Lavayssière prend la ceinture rouge du lieutenant de Chappedelaine, la noue à sa cravate bleue de troupier, fixe ce drapeau improvisé à une branche de figuier, et, sous une grêle de balles, gravit le dôme du marabout. Les balles sifflent de tous côtés ; l'une enlève le képi du caporal sans le blesser, une autre l'atteint à l'épaule gauche, une troisième coupe entre ses mains la hampe de son drapeau, au moment même où il le plantait. Lavayssière parvient enfin à consolider son signal et se fait lancer la lunette du capitaine. Il aperçoit la colonne de Barrai ; mais il voit qu'elle est attaquée et qu'elle se retire.
Tout espoir de salut est donc perdu pour nos braves chasseurs, et cependant les Arabes continuent leur fusillade et leurs assauts furieux contre le marabout. Une première sommation, qui s'annonce par une sonnerie, est portée par un Arabe. Écrite en français par l'adjudant Thomas, elle indique qu'il y a quatre-vingt-deux prisonniers, au nombre desquels se trouvent le sous-lieutenant Larrazetet quatre clairons.
Le capitaine répond qu'il préfère mourir cent fois que de se rendre.
Une deuxième sommation parvient au capitaine après une reprise de combat ; elle est rédigée en arabe. L'interprète **LEVY** en donne l'explication. Elle contient la menace que si la petite troupe ne se rend pas, les hommes auront la tête tranchée. Le capitaine fait répondre que ses chasseurs et lui sont sous la garde de Dieu et qu'ils attendent l'ennemi de pied ferme.

La troisième et dernière sommation est aussi pressante que les deux premières, mais ne renferme aucune menace. Lavayssière la reçoit et s'empresse de la communiquer à son chef, qui était allé se reposer dans le marabout, à côté de son lieutenant, l'un et l'autre souffrant horriblement de leurs blessures.

Le docteur **ROSAGUTTI** ne pouvait les soigner comme il l'aurait voulu, car son matériel médical était resté au camp. Le capitaine ne veut faire aucune réponse. Le caporal lui demande son crayon et écrit au bas de cette sommation :
« M. pour Abd-el-Kader ; les chasseurs d'Orléans se font tuer, mais ne se rendent jamais ! »
Il tend la lettre à son capitaine, qui trouve encore la force de sourire et de lui dire : « Tu as raison, caporal, fais-lui tenir cette réponse. » C'est ainsi qu'il a été donné au héros dont s'enorgueillit le 8e, de réaliser le mot plus ou moins contesté de Waterloo.
Les assauts furieux des Arabes se renouvellent plusieurs fois sans succès ; ils commencent à payer cher le massacre du colonel de Montagnac et du commandant Froment-Coste. Abd-el-

Kader fait alors venir le capitaine Dutertre, prisonnier, qui peut encore marcher malgré sa blessure, et lui dit : « Va trouver les tiens, renouvelle-leur ma proposition : la vie sauve s'ils se rendent, pour eux et pour toi ; sinon je les exterminerai jusqu'au dernier, je te ferai couper la tête et je donnerai ton cœur en pâture à mes sloughis. En tout cas, tu me jures de revenir te constituer prisonnier. Acceptes-tu mes conditions ?
- J'accepte », dit simplement Dutertre.
Il s'approche alors du marabout, fait appeler le capitaine de Géreaux, et, lui serrant la main, il s'adresse à la petite troupe des défenseurs du marabout :
« Chasseurs, dit-il simplement, si vous ne vous rendez pas, on va me couper la tête ; faites-vous tuer jusqu'au dernier, plutôt que de vous rendre ! » Nouveau Régulus, Dutertre va ensuite se reconstituer prisonnier. Abd-el-Kader, furieux de la réponse qu'il lui apportait, le fait décapiter et promène triomphalement sa tête sous les murs du marabout…
La résistance continuait acharnée.
Abd-el-Kader envoya alors devant le marabout une dizaine de prisonniers, les mains liées et entourés d'une escorte. Il espérait que cette vue démoraliserait la défense et amènerait une capitulation. Lavayssière, qui comptait parmi ces prisonniers quelques compatriotes du Midi, leur cria en patois : « Couchez-vous ! » Ceux-ci s'étendirent aussitôt par terre et une fusillade terrible commença sur l'escorte et sur l'entourage de l'émir, qui, placé à quelques centaines de mètres, attendait l'effet de sa démonstration. Abd-el-Kader fut même atteint à l'oreille.
Un nouvel assaut, plus terrible, plus furieux, commence alors. Les Arabes, qui reçoivent des feux de salve à bonne portée, finissent par reculer.
A cinq heures du soir, reprise exaspérée du combat, non plus cette fois à coups de fusil, mais à coups de pierre, que les chasseurs renvoient en partie. (On en retira, plus tard, quatre prolonges de l'enceinte du marabout.) La lutte dure ainsi pendant trois quarts d'heure. Deux hommes sont blessés, mais la nuit, qui met fin au combat, se passe assez tranquillement.
Le jour vient (24 septembre). Ce n'est qu'à dix heures du matin que les Arabes tentent un nouvel assaut, plus terrible encore que les précédents.
Aucun d'eux ne peut franchir la muraille. La journée s'achève sans incidents ; la nuit arrive, et le 25 à huit heures, une nouvelle attaque se produit. Des milliers d'Arabes et de Kabyles se lancent sur le marabout. Après une première décharge, vient la lutte à coups de pierre, à coups de sabre, corps à corps. Nos chasseurs font un tel carnage, que les Arabes cèdent le terrain et n'osent venir prendre leurs morts qu'à la faveur de l'obscurité la nuit suivante. L'émir avait renoncé à prendre d'assaut le marabout et commençait le blocus.
Les braves défenseurs de cette petite forteresse étaient exténués. Ils souffraient de la soif plus encore que de la faim, à la suite de ces trois journées de lutte, sans repos, sans vivres, sans eau, sous les ardeurs implacables du soleil d'Afrique. Nos chasseurs en étaient réduits à boire leur urine, mélangée à un peu d'absinthe trouvée dans les cantines. Ils demandèrent tous alors à tenter une sortie pour atteindre, au péril même de leur vie, une fontaine située à cinquante mètres du marabout.
Le capitaine de Géreaux se résout alors à essayer de percer l'ennemi pour regagner Djemmâa-Ghazouat. Lavayssière, pendant la nuit, va reprendre son petit drapeau, qu'il retrouve criblé de balles.
Le 26 au matin, on escalade la façade nord du marabout ; les carabines sont bourrées avec double charge et huit morceaux de balles. La petite troupe se compose encore de quatre-vingts carabiniers, du capitaine de Géreaux, du lieutenant de Chappedelaine, du docteur Rosagutti et de l'interprète Lévy. C'est Lavayssière qui commande, car les officiers et sous-officiers sont si affaiblis par leurs blessures, qu'ils sont incapables du moindre effort.
Les premiers postes ennemis sont enlevés à la baïonnette, aucun Arabe ne se sauve. Tous sont égorgés sur place ; les carabiniers marchent d'abord assez facilement sur Djemmâà, dont ils

sont séparés par trois lieues environ. Les blessés sont au centre, le lieutenant de Chappedelaine combat à l'arrière-garde.
Les Arabes, d'abord stupéfaits par l'audace de la petite troupe, se rallient bientôt et se pressent autour de l'héroïque phalange formée en carré et entourant le capitaine et le lieutenant épuisés, soutenus par les chasseurs. Nos braves marchent dans cet ordre, toujours luttant, serrant les rangs chaque fois qu'un camarade tombe pour ne plus se relever. La petite colonne fait ainsi deux lieues ; le capitaine, à bout de forces, ne peut plus se soutenir. Lavayssière ordonne une halte de dix minutes. Pendant ce court repos trois chasseurs sont tués.
Le carré se reforme et reprend sa marche vers Djemmâa, toujours harcelé par des nuées de cavaliers ennemis qui s'opposent à la retraite. Deux kilomètres se font encore ; nouvelle halte, afin de permettre aux officiers exténués et à tous les blessés réunis au centre de se reposer un peu.
Nos chasseurs ne sont plus qu'à deux kilomètres de Djemmâa. La petite troupe s'engage dans le lit de la rivière l'Oued-Ziri, mais l'ennemi, grossi des Ouled-Ziris, la distançant, lui coupe de nouveau la retraite. Il faut se frayer la route à la baïonnette, et tel est l'acharnement de l'attaque, que dans un espace de quelques mètres on doit trois fois former le carré. Le capitaine tombe frappé d'une balle à la tête ; deux chasseurs s'emparent de son corps, et la retraite s'accélère, terrible pour les Arabes. Mais l'ennemi devient plus nombreux, plus acharné que jamais et bientôt les braves carabiniers sont obligés de donner un dernier regard et de dire un suprême adieu aux restes de leur malheureux capitaine.
Le lieutenant Chappedelaine, la carabine à la main, atteint de deux balles en pleine poitrine, et le docteur Rosagutti succombent à leur tour. Le tourbillon ennemi enserre de plus en plus les vaillants, les quelques carabiniers, au milieu desquels Lavayssière reste seul debout avec le hussard **NATALY**.

« Mes amis, s'écrie Lavayssière, il n'y a plus de carré possible ! En avant et à la baïonnette ! »
Suivant l'expression de Lavayssière lui-même., après s'être encouragés et s'être dit un dernier adieu, ils se précipitent sur les Arabes, et le combat devient de la folie, de la rage, un massacre, une boucherie indescriptible. Enfin le passage est forcé, et cinq, hommes, tous désarmés, se retrouvent debout autour de l'héroïque caporal, qui, seul, avait conservé sa carabine. Ils arrivent à 200 mètres de la redoute. Nouvelle charge de trois cavaliers, que Lavayssière abat successivement. Un Kabyle, dissimulé derrière un arbre, blesse le hussard Nataly ; Lavayssière lui enfonce sa baïonnette dans le ventre.
Enfin, à 50 mètres seulement de la redoute, un juif, vers lequel le caporal s'avance sans méfiance, le blesse d'un coup de pistolet à l'oreille gauche. Il a le sort du Kabyle.
Quelques chasseurs échappés au massacre rejoignent le petit groupe. Ils arrivent *neuf* aux portes de Djemmâa.
Lorsque la garnison fit une sortie, elle put recueillir les corps de quelques blessés. Mais le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans se trouvait réduit à quinze survivants : Lavayssière, caporal ; **JEAN-PIERRE,** caporal-conducteur ; **LANGLAIS, RISMOND**, chasseurs ; **SIGUIER**, clairon ; **DELFIEU, LAPPARAT, FERT, LANGEVIN, MEDAILLE, ANTOINE, TRESSY, LEGER, MICHEL**, **AUDEBERT**, carabiniers.
Jean-Pierre et Audebert moururent épuisés en entrant dans Djemmâa ; Fert, Médaille et Siguier succombèrent peu de jours après.
8 officiers, 252 sous-officiers et soldats étaient morts dans ces mémorables journées ; 80 avaient été faits prisonniers. Mais, chose remarquable et qui fera l'orgueil du 8e bataillon de chasseurs, pas une plainte ne s'éleva, pas un murmure, pas une parole de défiance, pas l'ombre de désordre, dans ces épreuves si prolongées. Les combattants héroïques de Sidi-Brahim avaient dans leurs chefs une aveugle confiance et jusqu'au fond du cœur le sentiment de la discipline. Pas un

instant leur dévouement n'a failli, et c'est le plus bel éloge qui puisse être fait de ces glorieux martyrs de l'honneur et du devoir.

(Lieutenant RICHARD, les Chasseurs à pied.)
(Lavauzelle, éditeur.)

Lamartine et le drapeau rouge (1848)

CE n'était pas seulement sur la place et sur les marches de l'Hôtel de Ville que s'exprimaient les assertions les plus étranges, les exagérations les plus violentes. A l'intérieur même de la maison commune, dans la grande salle du Trône, dans les pièces contiguës à celles où siégeait le gouvernement, l'exaltation et la crainte que la République ne fût pas proclamée étaient si grandes, que M. Martin (de Strasbourg), à un certain moment, ne put parvenir à les calmer qu'en faisant signer, par un des membres du gouvernement, ces simples mots : « Vive la République ! » » Ce papier, lu par lui, fut arraché de ses mains pour être publié et affiché dans Paris.

De trois à quatre heures, le tableau s'assombrit. Le tumulte va croissant. Les cris prennent plus d'intensité, les physionomies plus d'animation, les discussions plus de violence. Sur la place, les groupes se serrent encore devant les groupes qui surviennent. La tempête déchaîne tous ses signes précurseurs.

Un nouveau flot de peuple se lance et se heurte contre la masse rassemblée. Une décharge prolongée, tirée en l'air, retentit comme un signal de lutte. Saisis d'une espèce de vertige, d'imitation, tous ceux qui sont armés suivent cet exemple. Puis de toutes parts s'élève un cri : « Le drapeau rouge ! le drapeau rouge ! »

Ces coups de feu, ces cris, sont les indices manifestes d'une trame ourdie dans quelque conciliabule secret. La menace a précédé la demande. C'est bien au gouvernement que s'adresse cette sommation, suscitée par d'inconnus meneurs, parmi une population effervescente, qui se fait l'involontaire complice d'une démonstration dont elle ignore l'origine et le but. Veulent-ils un symbole nouveau d'une révolution plus ardente ? Évoquant les souvenirs d'une autre époque, ne comprennent-ils la République qu'avec la Terreur pour compagne et la proscription comme moyen ? Espèrent-ils, par un coup d'anarchie, se glisser au pouvoir, et imposer à la France une dictature sans nom? Intimidation, pression, renversement, quel que soit leur désir caché, le feu qu'ils propagent circule, s'étend, embrasse tout : « Le drapeau rouge ! le drapeau rouge ! »

Ainsi, de prime abord et en quelques heures, après la manifestation socialiste, l'explosion du sentiment ultra-révolutionnaire. Le gouvernement provisoire, qui veut donner satisfaction au distribution du bien-être et reconnaître le droit universel de voter, se voit dériver sur les deux écueils de la République. Il est obligé de défendre la Révolution, ce développement des principes sociaux et politiques, contre ceux qui veulent en exagérer les tendances et en précipiter le cours, contre ceux qui soulèvent des fantômes d'épouvante.

Dans les pièces où le gouvernement a installé à la hâte ses bureaux, MM. de Lamartine, Marie, Garnier-Pagès, seuls présents alors, attendent avec la tranquille fermeté d'hommes qui ont fait d'avance le sacrifice de leur vie à leur devoir.

Le tumulte approche ; on entend les cris : « Le drapeau rouge! le drapeau rouge! » surgir de la grande salle du Trône. M. Marie court là où le danger est le plus proche. Par une interpellation

énergique, par des paroles parties du cœur, il cherche à rappeler les citoyens à leur patriotisme et à leur raison.
Une nouvelle décharge vient ébranler les vitres du cabinet où sont MM. de Lamartine et Garnier-Pagès. Ils n'ont auprès d'eux que M. Duclerc et deux ou trois personnes, et à la porte, gardiens infatigables, sentinelles inébranlables, MM. **MALEFILLE, DARTIGNET, DELANOUE, ORTAIRE, FOURNIER, PENSEE** et quelques autres. Effrayé d'un péril irrésistible pour les membres du gouvernement, l'un des plus dévoués les engage vivement à se retirer, s'ils ne veulent être jetés par les fenêtres. « Mais, réplique M. Duclerc, c'est la seule manière honorable de sortir d'ici. »
M. de Lamartine, dont maintes fois déjà dans la journée la parole puissante a apaisé l'agitation populaire, se dirige, calme et résolu, vers l'escalier principal. Il descend haranguer le peuple.
Par un mouvement naturel, M. Garnier-Pagès songe à la tribune improvisée où, deux heures auparavant, ses efforts ont réussi. Accompagné de M. Duclerc, il se porte à la croisée la plus voisine, dans l'arrière-cabinet du préfet. Après quelques instants d'attente, il parvient à se faire écouter :
« Le 24 février, la royauté a été renversée. La France est en République.
- Richesses, honneurs, pouvoir, couronne, elle avait tout donné au monarque déchu; en échange, elle n'a pu obtenir la reconnaissance des droits de tous. - Après l'épreuve de 1830, après la bataille, après le sang si malheureusement versé, il n'y a plus de monarchie possible en France. (*Vive la République* !) Le peuple a reconquis sa souveraineté. Le gouvernement provisoire remplira fidèlement sa mission en restituant tous les droits méconnus; mais il faut lui en laisser le temps. Il se préoccupe du bien-être des ouvriers ; il vient déjà de décréter l'assistance par le travail, et la distribution du million de la liste civile aux plus nécessiteux. (Acclamations.) Pourquoi donc cette animation sans but, lorsque les résultats de la victoire sont assurés ? Pourquoi vouloir changer le drapeau tricolore contre le drapeau rouge ? Le drapeau tricolore est le symbole de l'affranchissement du peuple, de l'abolition du servage en 1789. C'était le drapeau de la première Révolution, de la première République. Il doit être pur de tout excès.
Un immense cri de « Vive la République! » accueillit ces paroles.
Cependant, M. de Lamartine, accompagné de MM. **RECURT, CARBON, PAYER, FLOTTARD,** etc., et d'élèves de l'Ecole polytechnique, cherchait à se frayer un passage à travers ces masses qui encombraient les couloirs et les escaliers. Plusieurs fois, obligé de s'arrêter, il parvint ainsi sous la voûte de l'escalier principal ; ce fut là qu'il trouva le plus de résistance. Il arrivait dans un moment où un nouvel assaut était donné par ceux qui voulaient entrer. Presque tous étaient armés, et l'on entendait, au milieu des clameurs et du retentissement des armes à feu, les cris : « Le drapeau rouge ! le drapeau rouge ! » Au bout d'une perche flottait cet emblème, fait d'un morceau de velours rouge. La vue de Lamartine, dont la figure inspirée et l'attitude imposante témoignaient le calme du cœur, les efforts de ceux qui l'accompagnaient et qui réclamaient pour lui le silence et le respect, finirent par triompher du bruit. M. de Lamartine put se faire entendre de la foule du dehors.
Il calma d'abord ce peuple par un hymne de paroles sur la victoire si soudaine, si complète, si inespérée même des républicains les plus ambitieux de liberté. Il prit Dieu et les hommes à témoin de l'admirable modération et de la religieuse humanité que la masse de ce peuple avait montrée jusque dans le combat et le triomphe. Il fit ressortir cet instinct sublime qui avait jeté la veille ce peuple encore armé, mais déjà obéissant et discipliné, entre les bras de quelques hommes voués à la calomnie, à l'épuisement et à la mort pour le salut de tous. « Voilà ce qu'a vu le soleil d'hier, citoyens ! » continua Lamartine. « Et que verrait le soleil d'aujourd'hui ? Il verrait un autre peuple, d'autant plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-dessus de lui, les contraindre dans leur liberté, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans leur autorité qui n'est que la vôtre, substituer une

révolution de vengeances et de supplices à une révolution d'unanimité et de fraternité; et commander à son gouvernement d'arborer, en signe de concorde, l'étendard de combat à mort entre les citoyens d'une même patrie, ce drapeau rouge qu'on a pu élever quelquefois quand le sang coulait, comme un épouvantail contre des ennemis, ce drapeau qu'on doit abattre aussitôt après le combat, en signe de réconciliation et de paix. J'aimerais mieux le drapeau noir, qu'on fait flotter quelquefois dans une ville assiégée, comme un linceul, pour désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'humanité, et dont le boulet et la bombe même des ennemis doivent s'écarter. Voulez-vous donc que le drapeau de votre République soit plus menaçant et plus sinistre que celui d'une ville bombardée?... »

Après avoir combattu, par les raisons les plus puissantes sur l'imagination du peuple, le changement de drapeau, il ajouta : « Citoyens ! vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France, si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une République de parti et un pavillon de terreur. Le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret. Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devez le répudier plus que moi, car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, en 1791 et 1793 ; et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie. »

A peine l'orateur a-t-il fini que l'enthousiasme s'empare des esprits. A la fièvre des passions mauvaises succède le transport des grandes pensées. Lacéré et jeté sur le pavé, le drapeau rouge disparaît. Les malintentionnés se taisent devant l'exaltation générale. La foule, éclairée, convaincue, acclame M. de Lamartine; les plus rapprochés de lui pressent ses mains, touchent ses vêtements, et une explosion de « Vive la République ! Vive le gouvernement provisoire ! » annonce que tout péril est maintenant passé et que le peuple sanctionne un accord plus intime avec le pouvoir qu'il a créé.

Cette tentative de drapeau rouge se propagea dans Paris. Elle fut renouvelée aux portes de quelques édifices et de certains journaux. Partout elle échoua devant une résistance aussi prononcée, aussi ferme, aussi courageuse que celle de l'Hôtel de Ville.

(GARNIER-PAGÈS, Histoire de la Révolution de 1848.
(Pagnerre, éditeur.)

Le siège de Laghouat

(DÉCEMBRE 1852)

La ville de Laghouat était un foyer d'insurrection. Le chérif d'Ouargla travaillait contre nous cette région du Sahara algérien. Il fallait en finir. Le général Yusuf fut d'abord engagé seul contre Laghouat, tandis qu'on organisait une colonne plus sérieuse qui vint mettre le siège devant la ville.

CERTAIN jour, une reconnaissance faite sur la porte de l'Est fut accueillie à coups de canon. Un boulet tapa en plein dans notre colonne, sans nous faire grand mal d'ailleurs, puisqu'il n'enleva qu'une jambe de cheval. Nous sûmes que les insurgés disposaient de deux pièces de canon, dont l'une de 8, bonne et montée sur un affût roulant ; l'autre à peu près hors de service. La première tira pendant tout le siège, et nos artilleurs ne devaient pas parvenir à la démonter.
Cela devenait donc tout à fait sérieux. Le chérif était enfermé à Laghouat, sa présence fanatisait les défenseurs, et le Sud des trois provinces : Alger, Oran, Constantine, menaçait de s'enflammer si on ne venait pas vite à bout de cette insurrection. Il s'agissait de ne pas recommencer les plaisanteries de Zaatcha et de ne pas s'exposer à des échecs par des efforts successifs et insuffisants. Heureusement cette leçon encore récente avait porté ses fruits. Dans les trois provinces manœuvraient des colonnes prêtes à se concentrer, et d'Alger même le gouverneur général faisait partir des troupes qui, d'ailleurs, ne dépassèrent pas Médéa. La plus rapprochée de nous était celle du général Pélissier, qu'il avait formée avec les meilleures troupes de la division d'Oran, qu'il commandait en personne, et qui était déjà descendue au sud du Djebel-Amour. Aussi arriva-t-elle devant Laghouat dès que le général Yusuf eut lancé partout des demandes de secours et averti le gouverneur général de la tournure que prenaient les affaires dans le Sud.
Le général Yusuf et le général Pélissier avaient été jadis très liés ; mais, je ne sais pour quelle cause, leurs rapports s'étaient refroidis. Le premier exagérait les formes de sa déférence pour son supérieur, et le second y répondait par une familiarité affectée et gouailleuse. Dès que la colonne d'Oran fut signalée, le général Yusuf, suivi de tous ses officiers, se porta à sa rencontre et crut l'occasion bonne pour placer un petit discours. En abordant le général Pélissier, il commença ainsi : « Mon général, nous sommes tous très heureux de vous voir venir partager nos travaux… » Et le général Pélissier d'interrompre bientôt : « Comment, partager ? C'est diriger que vous voulez dire… » Et comme Yusuf, interloqué, toussotait pour retrouver le fil de sa harangue : « Vous êtes enrhumé, Yusuf ? Ah ! par exemple, je veux bien partager votre rhume. Comment va madame Yusuf ? » Le discours était fini, et l'orateur se mordait les lèvres, pendant que nous nous mordions les moustaches pour ne pas rire.
Cependant le général Pélissier accepta de bonne grâce l'invitation à dîner pour le soir môme, et fut éblouissant d'entrain, de confiance et de bonne humeur pendant tout le repas, faisant des mots à propos, de tout et de rien. Le capitaine **GRUARD** lui expliquait que la ville était fortifiée, qu'elle était entourée d'une chemisette en briques et renforcée par huit tours faisant l'office de bastions. « Huit tours, dit le général. Celui que nous allons leur jouer fera neuf. » Le jeu de mots n'avait rien de bien extraordinaire ; mais si loin de Paris on n'est pas difficile, et il fut accueilli comme un prodige d'esprit. Avant de se retirer, le général Pélissier donna les ordres pour une reconnaissance projetée pour le lendemain. La division d'Oran s'était établie sur la rive droite de l'Oued-Mzi, dont nous occupions la rive gauche. Plus au sud s'était installée la petite colonne venue la veille de Bouçaada sous les ordres du commandant **PEIN** : deux escadrons de chasseurs d'Afrique et une très forte compagnie de tirailleurs indigènes.
Il est utile, pour bien comprendre l'histoire de ce petit siège, de se rendre un compte sommaire de la position de la ville de Laghouat. Elle est bâtie sur deux rochers qui émergent d'une plaine s'étendant au loin vers le sud et sur la rive droite de l'Oued-Mzi. Un canal, dérivé de la rivière, passe entre les deux rochers, et, après avoir arrosé les jardins du nord, va arroser les jardins du sud, séparant ainsi la ville en deux quartiers : le quartier de l'Est, habité par les Oulad-Suguines, et le quartier de l'Ouest, habité par les Hallafs, quartiers entre lesquels règne généralement une discorde qui va jusqu'à des rixes, où il y a parfois mort d'hommes. Le rocher de l'est est taillé à pic et descend brusquement à la rivière. Celui de l'ouest s'étend dans la plaine par un moutonnement de sommets décroissants et séparés par des cols assez larges. Ces rochers sont d'une aridité absolue. Ils ne portent pas un atome de terre végétale, et leur aspect désolé contraste avec le vert intense de l'oasis qu'ils coupent en deux. Les jardins de cette oasis sont

plus beaux et plus nombreux au nord qu'au sud, parce que ceux du nord sont servis les premiers par les eaux du canal, qui arrivent en moins grande quantité au sud.
L'aspect général du pays est d'une tristesse grandiose. En dehors de l'oasis, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit pas un brin d'herbe. Partout des pierres calcinées. Partout du sable. Dans les profondeurs du sud, le désert apparaît stérile et nu. Du côté du nord le regard est arrêté par une ligne de rochers qu'un sable jaune, rutilant, plaqué dans leurs anfractuosités, fait paraître plus noirs et plus brûlés. Dans les grandes chaleurs de l'été, alors que l'air vibre autour de soi, on dirait voir des flammes léchant du charbon. En 1853, lorsque le peintre Fromentin vint en Afrique, il me raconta que ce sable et ces rochers faisaient son désespoir, et qu'il ne pouvait pas rendre ces effets de lumière intense et aveuglante. « Les plus vives couleurs de ma palette me paraissent, disait-il, de la boue sans reflet. »
Le 3 décembre, le général Pélissier, ne laissant au camp que la garde strictement nécessaire, fit prendre les armes à toutes les troupes pour reconnaître la place et déterminer le point d'attaque. En voyant se former nos colonnes, les Arabes crurent que l'instant de la lutte suprême était arrivé, et sortirent en grand nombre pour défendre les approches. Embusqués dans les rochers, abrités derrière les murs des jardins, ils commencèrent eux-mêmes le feu. Nous eûmes pendant cette journée plus de cent hommes tués ou blessés, et principalement au marabout de Sidi-el-Hadji-Aïssa, petit monument bâti sur un des pitons qui font suite aux rochers de l'ouest. Cette position, qui commandait l'enceinte, fut prise et reprise plusieurs fois, parce que le général, qui ne voulait pas la garder, la faisait abandonner, après chaque prise, et reprendre, dès que les Arabes y revenaient, pour ne pas leur laisser l'apparence d'un succès. C'est là que fut blessé mortellement le capitaine de zouaves Bessières, parent de l'illustre duc d'Istrie, jeune officier promis au plus brillant avenir, et qui mourut au bout de deux jours du tétanos et de la résorption purulente.
Pendant que l'infanterie combattait, la cavalerie était en bataille autour de l'oasis, pour en compléter l'investissement. Elle eut affaire avec l'unique pièce de canon de la place. Mais ses pointeurs, au lieu de s'attacher à un point précis et de rectifier leur tir, distribuèrent des boulets à tous les groupes de cavaliers qu'ils découvraient, et n'en atteignirent aucun.
Le général Pélissier, sachant ce qu'il voulait savoir, ramena les troupes, que l'ennemi fit mine de poursuivre, malgré ses pertes. Il fallut une forte arrière-garde pour le contenir dans ses jardins.
Dans la nuit, le général en chef fit enlever presque sans coup férir le marabout, sur lequel il voulait placer sa batterie de brèche. Le poste qui le gardait fut surpris et détruit. Aussitôt les deux pièces de campagne de la colonne d'Oran y furent amenées à bras d'hommes, et on construisit des épaulements avec des sacs de terre. Le marabout, crénelé et garni, lui aussi, de sacs de terre, devint le réduit et le magasin des munitions. Enfin, la position fut fortement gardée et mise en état de défense. C'était de là que devait partir la colonne d'assaut.
Au point du jour, la batterie commença son feu. Derrière elle, protégée par l'inclinaison du rocher, était massée la colonne d'assaut, composée de deux bataillons du 2^{e} zouaves, commandés par le lieutenant-colonel Clerc.
En même temps, les troupes du général Yusuf, sous les ordres duquel s'était rangée la petite colonne de Boucaada, prenaient position vis-à-vis de la porte de l'Est. Elles étaient munies d'échelles et devaient tenter l'escalade dès que les troupes d'Oran couronneraient à l'ouest la brèche ouverte par l'artillerie. Nous autres, les cavaliers, nous étions, comme la veille, répandus autour de l'oasis pour ramasser les fuyards. Du point où j'étais, je voyais parfaitement arriver les boulets sur le mur d'enceinte. Ils commencèrent par faire des trous ronds dans la brique crue. Bientôt, l'ensemble de la construction se désagrégeant, un large pan de mur tomba, ouvrant une brèche et nous découvrant en même temps les défenseurs groupés derrière les murs, à l'abri des tours et prêts à fondre sur l'assaillant. Le canon de la place avait répondu de son mieux, mais ses boulets se perdaient dans nos sacs de terre.

Enfin, dominant toute la scène, assise sur les rochers du quartier des Hallafs, se dressait la maison de commandement de l'ancien khaliffa. On l'appelait Dar-Séfa. C'était pour les Arabes le dernier refuge, la citadelle.
Vers onze heures le canon se tut. Nous entendîmes de grands cris, aussitôt suivis d'une vive fusillade. La colonne d'assaut apparaissait sur la brèche, où les zouaves bondissaient comme des démons. En même temps la colonne de Médéa opérait son escalade à l'est, s'enfonçait dans la ville et venait se réunir à la colonne d'Oran, au pied de Dar-Séfa. Enfin, à midi, les deux généraux se donnaient la main sur la haute terrasse de la maison de commandement, aux acclamations de leurs soldats, pendant que sur leurs têtes on hissait les trois couleurs victorieuses. La ville était prise d'assaut.
Elle subit toutes les horreurs de la guerre. Elle connut tous les excès que peuvent commettre des soldats livrés un instant à eux-mêmes, enfiévrés par une lutte terrible, furieux des dangers qu'ils viennent de courir, furieux des pertes qu'ils viennent d'éprouver et exaltés par une victoire vivement disputée et chèrement achetée. Il y eut des scènes affreuses. Il y eut aussi des actes d'humanité vraiment touchants. J'en vais citer un. Les rues et les maisons étaient remplies de cadavres d'hommes, de femmes et même d'enfants que les balles aveugles n'avaient point épargnés. Je vis deux soldats du bataillon d'Afrique, de ceux qu'on appelle des zéphyrs, détacher du cadavre de sa mère éventrée par un coup de baïonnette, un pauvre petit moricaud de trois ans, raidi par la terreur. Ils l'emportèrent dans leurs bras, et, le soir même, le firent adopter par la compagnie, qui l'éleva. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Mais longtemps, à Laghouat, je l'ai vu suivre ses nombreux pères d'adoption et marcher derrière eux, fier et content, le pauvre petit.

Pendant le carnage, les fuyards étaient venus donner dans le filet de cavalerie. On sabrait tous ceux qui résistaient, et on envoyait ceux qui faisaient leur soumission rejoindre le troupeau lamentable formé par toute la population de Laghouat, hommes, femmes, enfants, tout cela prisonniers, à la merci du vainqueur, sans qu'aucune convention protégeât les vies ni les biens.

Et le chérif, le Mohammed ben Abdallah de la chose ? Où était-il ? Nous espérions bien le pincer au débucher. Mais pour cela il eût fallu fouiller sur l'heure tous les jardins, tous les recoins, tous les puits. Ou bien le général Pélissier n'y pensa point, ou bien, ce qui est plus probable, il ne voulut pas exposer à de nouvelles fatigues, à de nouveaux dangers ses troupes exténuées et d'ailleurs débandées. Le chérif se tint caché, avec quelques guerriers, au fond d'un jardin, et pendant la nuit il gagna au pied et échappa aux patrouilles qui circulaient autour de l'oasis.
Cet illuminé, qui appartenait à la grande tribu des Ouled-Sidi-Cheiks, avait été maître d'école et fabricant d'allumettes. En 1842, il se transforma en marabout, devint l'adversaire d'Abd-el-Kader et se rapprocha de nous. Il devint même notre khaliffa à Tlemcen. Il se rendit insupportable, et pour s'en débarrasser on lui procura les moyens de faire le pèlerinage de la Mecque. On ne sut pas comment il en revint. Mais en 1848 il se fixa à Ouargla, où une espèce de voyante le sacra sultan du désert et effroi des chrétiens. En allant le rejoindre, après sa défection, Ben-Chora en fit un personnage puissant. Il fallut le siège et la prise de Laghouat pour diminuer son influence. Échappé de nos mains miraculeusement, il retourna à Ouargla, puis à Tuggurt, dont la prise mit fin à son rôle et à son histoire.
Ce ne fut que le lendemain, trop tard par conséquent, qu'on fouilla les jardins de l'oasis. La colère des troupes avait cessé. Le désordre avait pris fin, et toutes les autorités militaires, depuis les généraux jusqu'aux caporaux, avaient passé la nuit et déployé la plus louable activité à remettre tout le monde dans les mailles de la discipline.
Parmi les nombreuses victimes tombées glorieusement sur la brèche de Laghouat, il en est une à qui je dois une mention particulière et que le lecteur, d'ailleurs, a déjà vue passer dans ces *Souvenirs* : le général Bouscaren, commandant en second la colonne d'Oran, sous les ordres de son ami Pélissier. Au **MOMENT** où la colonne d'assaut partait de la batterie de brèche, il reçut

une balle qui lui brisa la cuisse au-dessus du genou. On l'emporta au camp sur un brancard improvisé. Il était très populaire dans l'armée, et les soldats qui étaient restés au camp, en le voyant rapporter, le saluèrent, dans un élan spontané, de ce cri : « Vive le général Bouscaren ! » Alors, lui, se- soulevant : « Non, mes amis, dit-il, ce n'est pas cela qu'il faut crier, c'est : « Vive la France ! »
Ainsi, au siège de Maëstricht par le maréchal de Vauban, en 1673, un sergent des gardes françaises, gravement blessé et rapporté au camp, dit à ceux qui le plaignaient : « Moi, ce n'est rien. Mais le régiment s'est bien montré. »
Admirable esprit de corps qui détachait en quelque sorte l'homme de lui-même et lui faisait oublier ses souffrances, au profit de la collectivité. Esprit de corps qui fais les héros, esprit de corps qui fais les nations invincibles, plaise à Dieu que tu ne nous aies pas abandonnés !
J'ai déjà dit que Bouscaren, le créole épique, le cœur d'or, l'Africain légendaire, mourut sur mon cœur après avoir subi l'amputation de la cuisse, qu'on avait cru pouvoir lui épargner.
Il faut aussi consacrer un hommage spécial à une autre mort glorieuse : celle du commandant Morand, qui fut tué en enlevant sous une grêle de balles son bataillon de zouaves sur la brèche. Il était le second fils de l'illustre général Morand, le chef de l'une des trois fameuses divisions de Davout à Auerstsedt, l'auteur de *l'Armée suivant la Charte.* Il avait deux frères qui, comme lui, moururent au feu, dans les grades supérieurs.
Malgré mon horreur pour ce qu'on appelle le document, et quoiqu'il soit bien stipulé entre le lecteur et moi que j'écris des Souvenirs et non de l'histoire, je crois devoir transcrire ici le récit officiel de la prise de Laghouat, parce qu'il est signé : PÉLISSIER.
Le voici tel qu'il a paru dans le *Moniteur* du 14 décembre 1852 : « Au quartier général de la maison de Ben-Salem, sous Laghouat, le 4 décembre 1852, à midi.

« Monsieur le gouverneur général,
« Je vous ai rendu compte, hier au soir, des dispositions que j'avais prises pour la journée de ce jour. Au lever du soleil, je me suis porté à la batterie de brèche établie au marabout de Sidi-el-Hadj-Aïssa.
« A sept heures, je donnai l'ordre d'ouvrir le feu et de détruire les trois tours et les courtines qu'il fallait renverser pour entrer dans la ville. Ce feu fut admirablement conduit par le lieutenant **CAREMEL**, officier dont je ne saurais trop louer le sang-froid, le courage et la bravoure. Les assiégés nous répondirent par une mousqueterie violente et par le tir de leur pièce, dont plusieurs boulets se logèrent dans le marabout qui servait de coffre à notre batterie ; mais leurs efforts furent inutiles ; les tours et les courtines furent bientôt échancrées par nos boulets et nos obus, et vers dix heures la brèche se trouvait praticable.
« J'avais prévu ce moment et donné tous mes ordres pour la disposition des colonnes d'assaut. Deux bataillons de zouaves, l'un du 1er régiment sous le commandement du chef de bataillon Barrois, l'autre du 2^{e} sous celui de M. le commandant **MALAFOSSE**, devaient se réunir sur la brèche en passant, le premier sur le versant est du marabout, le second sur le versant ouest. Le commandant Morand, avec son bataillon du 2^{e} zouaves, devait servir d'appui à l'attaque, et enfin le lieutenant-colonel Gérard, avec deux compagnies d'élite du 50^{e} et les compagnies d'occupation du marabout, devait assurer les derrières et les flancs des colonnes d'assaut. Lorsque mon aide de camp, le capitaine **RENSON**, que j'avais chargé de veiller à cette organisation de l'attaque, vint m'avertir que tout était prêt, et que le capitaine **BRUNON** du génie m'eut confirmé dans mon appréciation que la brèche était praticable, je fis sonner la marche des zouaves et la charge. Les deux premières colonnes s'élancèrent comme l'ouragan et balayèrent les défenseurs de la brèche, malgré la résistance la plus fanatique et la plus opiniâtre; je m'élançai avec mon état-major et M. le colonel Clerc à la tête de la colonne Morand, et quand j'eus franchi la brèche, je compris que la ville était à nous.

« Les trois bataillons de zouaves descendirent comme un fleuve de la position dominante qu'occupaient les tours, et, électrisés par leurs braves commandants, se dirigèrent vers la maison de Ben-Salem, espèce de citadelle qui domine la ville; le lieutenant-colonel **DELIGNY** en fit enfoncer la porte, et bientôt l'aigle du 2e zouaves et mon guidon de commandement flottèrent sur le minaret de cette maison, où le chaouch **AHMOUD BEN ABD ALLAH** entra le premier; à partir de ce moment, Laghouat était à moi.

« J'étais convenu avec le général Yusuf qu'il commencerait son escalade sur la pointe nord de la ville, dès qu'il apercevrait la fumée d'un feu que je devais faire allumer sur le mamelon dominant Sidi-el-Hadji-Aïssa. La fumée du canon et de la mousqueterie absorbait celle du signal ; mais à la cessation du feu de la batterie de brèche et au bruit de notre sonnerie de la charge, cet officier général enleva les campements qu'il avait devant lui, lit appliquer ses échelles et bientôt franchit les murailles avec un élan irrésistible. Bientôt nous nous donnâmes la main, et son guidon flottait à côté du mien sur la maison de Ben-Salem.

« Cette opération, que je ne puis vous décrire que d'une manière très sommaire, afin de ne pas retarder d'un instant la nouvelle d'un succès si honorable et si glorieux pour nos braves troupes, a été brusquée avec une vigueur admirable. C'était un spectacle magnifique, Monsieur le gouverneur général, et qui fit battre toutes les âmes généreuses, que ce double assaut qui rappelle nos meilleurs jours. Je ne saurais vous dire combien j'en suis fier, non pas pour moi, mais pour nos soldats, si beaux quand ils franchissaient les murailles au cri de : *Vive l'Empereur* ! et saluaient d'acclamations enthousiastes l'apparition de l'aigle du 2e ouaves sur la maison de Ben-Salem.

« Je fais occuper régulièrement la ville : la lutte se continue encore dans les jardins ; l'infanterie y massacre les derniers défenseurs ; la cavalerie sabre tout ce qui tente de s'échapper de l'enceinte des palmiers ; pas un de ces fanatiques n'échappera. Je ne sais pas encore le sort du chérif; il faudra le chercher sans doute parmi les cadavres. Les femmes, les enfants ont été respectés, et les soldats auxquels j'avais recommandé la générosité ont montré autant d'humanité que de bravoure. Je ne puis encore vous parler de nos pertes; les précautions prises et l'impétuosité de l'attaque me font espérer qu'il ne se mêlera pas trop de regrets à la joie de la victoire.

« La cavalerie du colonel Rame du 2e chasseurs d'Afrique et celle du lieutenant-colonel **LICHTLIN** du 1er chasseurs d'Afrique poursuivent les fuyards au moment où je vous écris, et j'aurai sans doute à vous signaler les services de cette arme. On m'apprend à l'instant que le capitaine **du BARAIL** a tué le cadi de Laghouat.

« Je vous prie d'excuser la rédaction de cette lettre, écrite au milieu des derniers coups de fusil et sous l'empressement bien naturel de vous apprendre cet important résultat. Agréez, etc. *Le général de division commandant en chef la colonne du Sud.* « A. PÉLISSIER. »

(Souvenirs du général du Barail.)
(Pion, éditeur.)

La distribution des aigles en 1852

LE 31 décembre 1851, avait paru le décret suivant :

« Considérant que la République française, avec sa forme nouvelle sanctionnée par le suffrage du Peuple, peut adopter sans ombrage les couleurs de l'Empire et les symboles qui en rappellent la gloire ;
« Considérant que le drapeau national ne doit pas être plus longtemps privé de l'emblème renommé qui conduisit dans cent batailles nos soldats à la victoire, « Décrète :
« ART. ler . - L'aigle française est rétablie sur les drapeaux de l'armée.
« ART. 2. - Elle est également rétablie sur les croix de la Légion d'honneur. »
La remise de ces nouveaux drapeaux aux régiments fut fixée au 10 mai 1852. Dans chaque régiment, une députation composée du colonel, de 2 officiers, 2 sous-officiers, 2 caporaux, 2 soldats, fat désignée pour aller le recevoir à Paris des mains du chef de l'Etat.
Voici en quels termes le *Moniteur* raconta la cérémonie :

Encore une de ces journées qui comptent dans la vie d'un grand peuple ! Encore une de ces solennités qui laissent un souvenir ineffaçable ! L'histoire a déjà consacré la date du 5 novembre 1804. Ce jour-là, l'empereur distribuait à une armée française les drapeaux qu'elle allait bientôt associer à sa gloire sur les champs de bataille d'Austerlitz et de Wagram. L'histoire conserve également la date du 10 mai 1852.

Tout devait contribuer à l'éclat de cette journée. Le ciel, comme s'il eût voulu s'associer à ces fêtes de la terre, s'était montré dès le matin pur et radieux. L'espace immense compris entre l'École militaire et les hauteurs de Passy et de Chaillot ressemblait à une mer vivante.

Tous les rangs, tous les âges se mêlaient au milieu de ces populations joyeuses, et cependant un seul nom était sur les lèvres et dans toutes les pensées, celui de Napoléon ; et l'on eût dit que les quatre cent mille personnes agglomérées sur ce point n'avaient qu'une âme pour le bénir, comme le sauveur de la société, comme le restaurateur et l'ordre, comme le régénérateur de la France.
Le 10 mai, à 8 h. 30 du matin, les troupes de Paris sortaient de leurs casernes et venaient, par toutes les issues du Champ de Mars, prendre leur place de bataille. L'infanterie se rangeait par bataillons en masse du côté de Grenelle, appuyant sa droite à l'École militaire et prolongeant sa gauche jusqu'à la Seine. La cavalerie occupait le côté opposé. A 11 h. 3/4, toutes les troupes, placées sous les ordres du général Magnan, étaient rangées.
Bientôt après arrivait le clergé, ayant à sa tête Mgr Sibour, archevêque de Paris. 11 allait prendre place sur l'autel monumental élevé au milieu du Champ de Mars.
Le prince président est parti du palais des Tuileries pour se rendre au Champ de Mars où il est arrivé à midi. Il était accompagné de sa maison militaire, du maréchal Jérôme Bonaparte, du ministre de la guerre, du général en chef de l'armée de Paris, des maréchaux. Le cortège était fermé par le peloton de chefs arabes conduits par le colonel **DURRIEU**.
Sur la route, le prince avait été salué par les acclamations les plus sympathiques de la foule. En entrant dans le Champ de Mars, il a été accueilli par l'enthousiasme du peuple et de l'armée.
Il y avait quelque chose de grandiose et de sublime dans ce spectacle du neveu de l'empereur passant à cheval devant les troupes, avec son brillant cortège dans lequel on remarquait, vêtus de leurs burnous blancs et rouges, ces chefs arabes qui semblaient attester, par leur présence à cette solennité, le triomphe de la civilisation européenne personnifiée par la France sur la barbarie africaine. C'était quelque chose d'éminemment moral et poétique à la fois que l'aspect de ce clergé, venu là au milieu d'une armée comme pour sanctifier l'idée de la force, en appelant les bénédictions de Dieu sur les drapeaux confiés à l'honneur et au courage du soldat.
Après avoir passé devant le front de l'infanterie, devant l'Ecole militaire où se trouvaient rangées l'Ecole polytechnique, l'Ecole de Saint-Cyr et les députations de l'armée, devant la cavalerie et enfin devant l'artillerie qui faisait face à l'École militaire, le président se dirigea vers l'autel pour

saluer l'archevêque, puis, de là, vers la tribune centrale où se trouvaient les ministres et les hauts dignitaires. A droite et à gauche, dans d'autres tribunes, étaient les membres des grands corps de l'Etat et du corps diplomatique.
Aussitôt que le prince président eut pris place dans sa tribune, les colonels s'approchèrent successivement de lui et reçurent leurs drapeaux de sa main.
La distribution terminée, le président prononça une allocution dont il est bon de rappeler la première partie, qui est à méditer :
« Soldats, «
L'histoire des peuples est en grande partie l'histoire des armées. De leurs succès et de leurs revers dépend le sort de la civilisation et de la patrie.
« Vaincus, c'est l'invasion et l'anarchie,
« Vainqueurs, c'est la gloire et l'ordre.
« Aussi, les nations comme les armées portent-elles une vénération religieuse à ces emblèmes de l'honneur militaire qui résument en eux tout un passé de lutte et de triomphe.
« L'aigle romaine, adoptée par l'empereur Napoléon au commencement de ce siècle, fut la signification la plus éclatante de la régénération et de la grandeur de la France. Elle disparut dans nos malheurs. Elle devait revenir lorsque la France, relevée de ses défaites, maîtresse d'elle-même, ne semblerait plus répudier sa propre gloire.

« Soldats,

« Reprenez donc ces aigles, non comme une menace contre les étrangers, mais comme le symbole de notre indépendance, comme le souvenir d'une époque héroïque, comme le signe de noblesse de chaque régiment.
« Reprenez ces aigles qui ont si souvent conduit nos pères à la victoire et jurez de mourir, s'il le faut, pour les défendre. »
Ces patriotiques paroles, fréquemment interrompues par les acclamations enthousiastes des chefs de corps, auxquelles répondaient les troupes par le cri de « Vive Napoléon ! » ont produit une profonde sensation. Elles auront en France et en Europe un retentissement immense.
Lorsque le président eut achevé de parler, et après avoir prêté serment aux drapeaux, les colonels les tenant à la main quittèrent le pied de la tribune présidentielle et se dirigèrent vers l'autel, sur les marches duquel ils se placèrent.
La messe fut alors dite par l'archevêque de Paris, et tout le temps qu'elle dura, les salves d'artillerie retentirent pendant que les musiques se faisaient entendre.
Vers 1 h. 30, l'archevêque termina la partie religieuse de la cérémonie par la bénédiction des drapeaux, à la suite de laquelle il adressa au président et à l'armée un magnifique discours, dont nous croyons devoir reproduire les quelques extraits suivants :

« Prince, soldats,

« Le Dieu de paix dont nous sommes les ministres est aussi le Dieu des armées. Voilà pourquoi notre place, la place de la religion est marquée dans cette fête guerrière…
« La paix est le dessein de Dieu. C'est le but vers lequel marchent les sociétés humaines, quand elles suivent dans leur cours régulier les principes de la justice et les inspirations d'en haut.
« La guerre n'est légitime qu'à la condition de conquérir et d'assurer la paix. Les armées sont dans la main de Dieu comme de puissants instruments de pacification et d'ordre public.
« Le droit a besoin de la force pour se faire respecter ici-bas ; mais à son tour la force à besoin du droit pour demeurer elle-même dans l'ordre providentiel. La paix est donc toujours le but, la guerre quelquefois le moyen : moyen terrible, mais nécessaire, hélas! par l'effet des passions qui agitent le monde.

« Voilà pourquoi Dieu l'approuve, pourquoi les prophètes l'appellent sainte, *sanclificate bellum*, pourquoi l'Église a pour elle des paroles de bénédiction, d'encouragement, presque d'amour ; pourquoi aujourd'hui, comme si souvent dans le passé, le soldat et le prêtre se sont rencontrés et se sont tendu la main.

« Le soldat et le prêtre, placés l'un et l'autre sous les austères lois de la discipline, ayant au cœur les mêmes principes de conduite, qui sont l'amour du devoir par-dessus toutes choses et l'esprit de dévouement jusqu'au sacrifice de sa vie, travaillent ensemble, quoique diversement, à procurer, par l'apaisement des passions, le triomphe de la justice dans les sociétés humaines.

« Que de services rendus à la paix publique par cette glorieuse armée qui vient aujourd'hui incliner son front devant la Majesté suprême ! D'où vient que ces bruits sourds qui grondaient dans les entrailles de la France et l'Europe se sont tus tout à coup ? Pourquoi ces menaces de guerre civile et d'anarchie qui jetaient l'épouvante sont-elles désarmées ? Qui a arrêté ce travail de dissolution qui faisait de si rapides progrès ? C'est une volonté ferme et résolue, appuyée d'un côté sur la volonté nationale qui fait son droit et, de l'autre, sur une invincible armée qui fait sa force.

« Et maintenant, salut, glorieux étendards, symboles de tant de victoires ! Notre âme de pontife, qui n'est restée étrangère à aucun des sentiments du patriotisme, s'émeut en vous revoyant. La gloire en ce moment efface, à nos yeux, les anciens malheurs de la patrie. Et pourtant tant de douloureux souvenirs, qui ne trouvent pas place ici, ne sauraient être oubliés !...

« O Dieu ! Maître souverain de la guerre et de la paix, qui dissipez les complots, qui calmez les tempêtes, qui brisez quand vous le voulez le glaive tiré pour le combat, venez bénir vous-même ces étendards, imprimez-y des signes éclatants de votre puissance et de votre sainteté. Qu'en les voyant, le courage s'anime, s'élève et monte jusqu'à son céleste principe : *De caelo fortitudo est*.

« Ne les rendez terribles qu'aux ennemis du repos public et à ces nations, s'il s'en trouvait encore, jalouses de notre gloire et de notre prospérité et qui tenteraient de les troubler. Qu'ils soient pour nos vaillants soldats une sauvegarde et un gage assuré de victoire, *victoriae certae fiducia*. Qu'ils renferment dans leurs plis glorieux la paix et la guerre pour la sécurité des bons et la terreur des méchants. Et qu'à leur ombre la France respire et soit, pour le bonheur du monde, la plus grande et la plus heureuse des nations !

Les colonels rejoignirent ensuite leurs régiments ou leurs députations au bruit des tambours et des musiques, puis l'armée s'ébranla pour le défilé, qui s'exécuta dans un ordre vraiment remarquable. La journée se passa en fête.

Il fut prouvé une fois de plus qu'il y avait entre l'armée et le peuple une solidarité que rien ne pouvait briser.

(Moniteur du 11 mai 1852.)

———

1854-1855

A l'abri du drapeau parlementaire

(SIÈGE DE SÉBASTOPOL)

ORDINAIREMENT à la guerre, quand deux armées se poursuivent, elles séjournent peu sur le champ de carnage. Celle qui est vaincue abandonne ses morts et ses blessés ; la victorieuse ne laisse qu'une de ses divisions chargée de faire le sinistre ménage de la bataille. Toutes deux se dérobent ainsi au spectacle de cette terre qu'elles ont ensanglantée et dont elles n'ont fait qu'entrevoir les épouvantes à travers les fumées de la bataille et les ardeurs de l'action. Ici on resta onze mois sur le terrain disputé. Le soldat revoyait sans cesse les lieux où étaient tombés ses camarades. Longtemps il avait le spectacle de ses morts ; il pouvait assister à l'agonie de ses blessés, qui expiraient sans secours.

Pendant les nuits de bombardement, les Russes n'avaient guère le temps d'enlever les cadavres qui encombraient leurs batteries. « A l'angle de chaque bastion, il y avait des images devant lesquelles brûlaient nuit et jour quantité de cierges. C'est là qu'on apportait tous ceux qui avaient été tués pendant la nuit ; on les couchait à terre en un rang, et à chaque mort les soldats plaçaient un cierge allumé entre les mains. Les corps restaient là jusqu'au matin, où arrivaient les fourgons pour les prendre; mais souvent les voilures funèbres étaient éventrées par un projectile et répandaient leur chargement sur le pavé. Un sous-officier - on l'avait surnommé Caron - venait les recevoir au rivage et leur faisait passer la rade en barcasse. Sur l'autre bord, les attendaient les charrettes tatares, les *arabas* aux essieux non graissés, qui, avec un grincement plaintif et lugubre, les conduisaient au cimetière. Au commencement, on faisait les enterrements des officiers en musique. Les sons de la marche funèbre s'entendaient du matin jusqu'à la nuit noire. On ne tarda pas à supprimer cette musique, qui nous arrachait l'âme. Chaque samedi et dimanche, un prêtre venait célébrer au bastion messe et vêpres. On nettoyait, on sablait la place où les morts avaient été couchés ; mais lorsque, pendant la liturgie, on se mettait à genoux, l'odeur cadavérique vous montait aux narines. »

Le 7 juin, à la prise des Ouvrages-Blancs, le 18, à l'assaut manqué de Malakoff, il y eut bien des victimes. Après la première journée, les morts et les blessés des Russes étaient mêlés à ceux des Français; après la seconde il n'y eut que des Français. Jonchés de fantassins, de zouaves et de chasseurs à pied, les glacis de Malakoff semblaient « un grand champ où les pavots auraient été mêlés aux bluets ».

« Les blessés français, raconte le colonel **PLOUCHTCHINSKI**, nous tendaient les bras d'un air suppliant; ils mouraient de soif. Plus d'un cœur de soldat russe brûlait de porter secours à ses adversaires de tout à l'heure; mais le danger d'exposer soi-même et les siens au feu de l'ennemi modérait cet élan. Beaucoup des nôtres faisaient signe aux blessés ennemis de ramper jusqu'à nous et leur montraient des bidons pleins d'eau, plusieurs parvinrent à descendre la nuit sur le glacis pour soulager les malheureux; ils en amenèrent quelques-uns à nos ambulances. »

En ces circonstances, ordinairement on convenait d'un armistice. Le drapeau blanc, à l'heure fixée, était arboré sur les bastions russes et les retranchements français. Des soldats sans armes formaient de part et d'autre un double cordon : l'espace entre les deux lignes était réputé neutre et chacun pouvait y ramasser les siens. L'armistice arrivait souvent trop tard pour sauver beaucoup de blessés ; le froid ou la chaleur extrême les achevait. En été, les vers se mettaient dans leurs plaies, et des essaims de mouches tourbillonnaient autour d'eux. « Il arrivait parfois, raconte **KORJENEVSKI**, que les soldats russes, en enlevant les corps, en trouvaient encore de chauds.

« Voyez donc, s'écriaient-ils en leur posant la main sur le cœur, il vient « seulement de passer. Dieu le reçoive en son royaume ! » Et ils faisaient le signe de la croix sans distinguer s'il s'agissait d'un Français ou d'un de leurs frères. »
Ces armistices étaient des occasions de rapprochement entre les deux armées. Pendant que les brancardiers étaient à l'œuvre, on se hâtait de fraterniser. La conversation commençait par des présentations. On échangeait des cartes de visite. Les rapports étaient encore plus cordiaux lorsqu'on apprenait qu'on avait affaire à l'officier qui commandait la batterie dont on recevait le plus de projectiles. On se faisait montrer les chefs les plus renommés : nos compatriotes demandaient où était Khroulef, et nos ennemis où était Bosquet. On causait ainsi familièrement, et on s'offrait des cigares, on se portait des toasts avec du Champagne. Au témoignage des Russes, tandis que leurs officiers arrivaient en capotes souillées de la boue du rempart, les nôtres avaient des uniformes bien nets et même des gants glacés.
Les Français étaient naturellement de meilleure humeur après un succès comme celui des Ouvrages-Blancs; après l'échec de Malakoff, comme le remarquent, non sans malice, nos adversaires, « de dessous leurs sourcils, ils regardaient d'abord avec un air farouche » ; mais les prévenances des Russes les avaient bientôt rassérénés.

(ALFRED RAMBAUD, Français et Russes.)
(Berger-Levrault, éditeur.

Le drapeau du 39e à l'Alma

(20 SEPTEMBRE 1854)

PENDANT toute la première partie de la bataille, c'est-à-dire depuis onze heures (car, les Anglais étant en retard, il n'a pas été possible de commencer plus tôt l'attaque) jusqu'à deux heures, le 39e est en réserve et ne donne pas.
Le maréchal de Saint-Arnaud, jugeant alors que des coups qui vont être portés sur le plateau dépend le sort de la journée, n'hésite pas à y engager la réserve. Il y fait accourir deux batteries à cheval et le général Forey qui doit soutenir les troupes de la division Canrobert et celles de la division du prince Napoléon.
Le 39e, ayant à sa tête le général **d'AURELLES**, le colonel **BEURET** et le lieutenant-colonel **ORIANNE**, vient de franchir l'Alma aux cris de « Vive l'empereur! » Un silence de mort succède brusquement à ces clameurs, on sent qu'une résolution suprême est inscrite au cœur de chaque soldat. Le moment de l'énergie sanglante est arrivé. Sous un feu extrêmement meurtrier, le 39e gravit, en colonne serrée et sans tirer un coup de fusil, les hauteurs que, le matin même, les Russes croyaient inabordables.
Arrivées sur le plateau, ces braves troupes se trouvent en face des réserves de l'infanterie russe qui se sont formées en un carré appuyé au point saillant du Télégraphe. L'artillerie du centre de l'armée russe les accable aussi de boulets, d'obus et de balles.
Le 39e essuie sans broncher cette pluie de fer; il se déploie rapidement et avec ordre. Au moment où l'artillerie arrive sur le plateau pour les soutenir, les troupes françaises s'ébranlent en poussant des hourras.
Le colonel Beuret, à la tête du 39e, l'entraîne vers le Télégraphe. Les troupes qui étaient déjà sur le plateau et qui commençaient à être ébranlées, se rallient autour du 39e, on se précipite sur

les batteries ennemies, qui n'ont que le temps de retirer leurs pièces, et sur le carré russe, qui est ébranlé à son tour et s'enfuit en laissant derrière lui une longue traînée de tués, de blessés, d'armes et de sacs abandonnés.
Le sous-lieutenant **POIDEVIN** plante le drapeau du 39e sur le belvédère, mais, au milieu de cette mitraille, il est frappé à mort. Le colonel lui prend le drapeau des mains et le confie au sous-lieutenant Véro.
Le Télégraphe, véritable clef de la position, est à nous : la bataille est gagnée aux cris enthousiastes de « Vive l'empereur ! »
Voici en quels termes le général Forey crut devoir complimenter le 39e : « Je veux être le premier à féliciter le 39e de la part glorieuse qu'il a prise à l'attaque de la portion centrale de l'armée ennemie. Il pourra revendiquer l'honneur d'inscrire le nom de l'Aima sur son drapeau, que le brave Poidevin a tenu haut et ferme sur le belvédère jusqu'à ce qu'un boulet vînt le frapper en pleine poitrine. »

(Historique du 39e régiment d'infanterie,
par un officier du régiment.)

Les zouaves à l'Alma

(20 SEPTEMBRE 1854)

Sun pied depuis la diane, les soldats du 2e zouaves avaient déjà, pour prendre patience et sur l'invitation du colonel, préparé et avalé deux fois le café, quand le maréchal de Saint-Arnaud, passant devant le front du régiment, entendit quelques grognements. Les hommes se plaignaient de leur immobilité et semblaient craindre que le gâteau de gloire fût déjà bien entamé quand viendrait leur tour d'y prendre part. Le maréchal conseilla, lui aussi, de prendre le café.
« Le colonel l'a déjà fait prendre deux fois, grommela un vieux sergent.
- En ce cas, reprit le maréchal sans se fâcher, je vous offrirai le pousse-café; mais on le prendra là-haut », et il indiquait les hauteurs alors enveloppées dans un nuage de fumée blanche.
Cependant le 1er régiment de zouaves, que commande le colonel Bourbaki et qui forme la tête de la division Canrobert, s'élance à son tour dans la rivière ; il n'attend pas que les soldats du génie aient préparé des sentiers d'accès, mais attaque les Russes de front sans que la fusillade puisse rompre son élan. A midi, il se trouve en position sur le plateau à demi conquis, puis, sur l'ordre donné, les zouaves du 1er et du 2e régiment se joignent pour diriger une furieuse attaque contre les défenseurs d'une tour inachevée, qui occupe le point culminant d'un mamelon et domine tout le terrain de l'action.
De la possession de cette construction destinée à supporter un télégraphe, mais encore enveloppée de ses échafaudages, dépendait la victoire : aussi la lutte y était-elle acharnée.
« A moi, mes zouaves, s'écrie le colonel **CLER**, du 2e régiment, à la Tour ! à la Tour ! »
Sans se donner le temps de reprendre haleine, les soldats, qui viennent de pousser aux roues des canons pour les aider à franchir les derniers escarpements, engagent une lutte corps à corps. Tantôt ils avancent et tantôt ils sont refoulés par les efforts énergiques et désespérés de leurs adversaires. Le drapeau du 1er zouaves est planté sur la Tour, mais une balle brise la hampe ; le colonel du 2e zouaves saisit celui de son régiment; le sergent **FLEURY** le plante et le soutient jusqu'au moment où une balle le renverse lui-même.

Le général Canrobert accourt pour exciter et soutenir de sa parole, de sa présence, surtout de son exemple, l'ardeur et le courage de ses soldats ; mais, atteint à l'épaule et à la poitrine par des éclats d'obus, il tombe de cheval en perdant connaissance.
Un long cri de douleur, de désespoir et de colère parcourt les rangs, et la lutte devient plus vive et plus acharnée, car il faut venger Le général, l'ancien colonel de zouaves depuis longtemps l'admiration des soldats, à cause de sa bravoure chevaleresque, et leur idole à cause de sa sollicitude de tous les instants. Mais Canrobert est revenu à lui; ses premières paroles sont pour demander son cheval. A peine pansé, il se remet en selle, reprend la tête de ses troupes enthousiasmées, et, par l'enlèvement du mamelon et de la Tour du télégraphe, assure enfin la victoire au drapeau français. A ce moment, le maréchal de Saint-Arnaud, qui passait sur le champ de bataille, se découvrit devant les vainqueurs en leur criant : « *Merci, zouaves* ! »
Il promit au colonel Cler que ce nom désormais glorieux de l'Aima serait inscrit sur le drapeau du 2e zouaves.
L'enthousiasme soulevé par cette brillante journée fut tel, raconte un témoin, que l'on vit des blessés refuser d'aller aux ambulances, qu'ils voulurent rester à leur compagnie pour jouir du triomphe et que bon nombre qui avaient été pansés sur le champ de bataille, vinrent reprendre, le soir même, leur place dans le rang. Tel fut le sergent clairon GESLAUD qui, un poignet brisé, vint, aussitôt après l'amputation, se remettre à la tête de ses clairons.

(PAUL LAURENCIN, Nos Zouaves.)
(Rothschild, éditeur.)

Le drapeau du 6e de ligne à Inkerman

(5 NOVEMBRE 1854)

LE 5, un brouillard épais couvrait tout le pays. Vers quatre heures du matin, le général Bosquet eut connaissance de l'approche des Russes ; d'après ses éclaireurs, l'ennemi s'avançait vers la droite de l'armée alliée, formée sur l'extrême ligne par la 2e division française. Lord Raglan et le général Canrobert, prévenus, arrivèrent bientôt sur le terrain, reçurent le rapport du général et firent avancer des renforts.
Pendant ces préparatifs, les 6e et 7e divisions russes sortaient de Sébastopol et se réunissaient sur les limites de la forêt aux 10e, 11e et 12e; leur armée atteignait ainsi le chiffre de 50000 hommes et comptait 80 canons. Ils continuèrent leur marche sur nous, vers Inkerman. Ce n'était qu'une feinte ; il faut avouer qu'elle a complètement réussi. Arrivés là, ils obliquèrent à droite, et au lieu de suivre la direction qui devait les mener sur la 3e division française, ils tombèrent sur un mamelon fortifié, armé de quelques canons, dont deux de gros calibre, et défendu par cent Anglais seulement.
Cette poignée d'hommes, surprise par des forces considérables, fit bravement son devoir. Plusieurs d'entre eux furent tués sous leurs tentes ; les autres se formèrent en ligne sous le feu de l'ennemi et firent une énergique résistance. Les Russes comprirent bientôt qu'ils n'avaient devant eux qu'un petit nombre de soldats et abordèrent la position de front. Les Anglais tentèrent courageusement cette lutte impossible. Elle fut de courte durée : ils tombèrent tous sous les

balles et les baïonnettes des Russes ; pas un d'eux n'abandonna son poste. Ils s'étaient laissé surprendre… ; mais leur dévouement héroïque ne permet pas de blâmer leur imprudence.
Maîtres de ce mamelon, les Russes marchèrent vers un autre corps anglais avec cette animation que donne un premier succès, et l'abordèrent énergiquement dans ses positions. Ce corps, faisant partie de la 2e division anglaise, comptait 2000 hommes. Sa résistance fut admirable et arrêta les Russes. Pendant plus d'une heure, l'ennemi, croyant avoir affaire à des forces considérables, n'osa se déployer, et perdit par cette hésitation tout le fruit de son brillant début. Cependant ce corps ne pouvait soutenir plus longtemps cette lutte inégale ; le jour se montrait, et les premiers rayons du soleil pouvaient dissiper la brume et révéler à l'ennemi la faiblesse de ses moyens. Craignant d'être enveloppé, il songeait à se replier sur le gros de la division qui s'approchait, quand il reçut l'avis de l'arrivée des renforts.
Il était six heures du matin. Le duc de Cambridge parut le premier avec les highlanders, les grenadiers de la Reine, 3000 hommes ; puis lord **CATHCART** avec 2000 hommes de la 4e division ; puis le général Brown avec 2500 hommes, plus de l'artillerie. Ces colonnes réunies formaient à peu près un effectif de 7000 hommes.
Les Russes reçurent sans reculer d'une semelle le premier choc. Le combat s'anima, se développa, et au bout d'une demi-heure c'était une lutte terrible : Anglais et Russes s'abordaient à la baïonnette avec un indicible acharnement, Cependant les commandants en chef, très inquiets, attendant silencieusement l'ennemi, ignorant le changement de direction, envoyèrent leurs aides de camp de tous côtés. A la nouvelle de ce qui se passait, ils lancèrent des éclaireurs pour s'assurer que les Russes n'étaient pas devant eux ou ne les avaient pas dépassés, et firent demander à lord Cathcart s'il avait besoin de renforts.
On assure que le général anglais, avec cette confiance que devait lui inspirer la bravoure des soldats qu'il commandait, répondit à l'aide de camp du général Bosquet : « Oui, mais ne vous pressez pas ». L'officier français, qui avait pu se rendre compte de la situation, se rendit en toute hâte près des commandants en chef, et le général Bosquet reçut du général Canrobert l'ordre de se porter rapidement au secours du corps engagé.
Pendant ce temps, l'ennemi avait fait des progrès sensibles. Il avait débordé les deux ailes des Anglais, et bientôt un immense déploiement d'une colonne russe, conduite, dit-on, par le général **GORTSCHAKOFF** lui-même, les enveloppa complètement. Les Anglais, formés en carrés, recevaient avec un sang-froid inébranlable les charges des Russes. Ceux-ci les pressaient de plus en plus, et la lutte devint vraiment horrible.
Les Anglais se voyaient perdus : lord Cathcart tombait, le duc de Cambridge tombait, le général Brown et d'autres tombaient tour à tour, et les secours n'arrivaient pas. Les efforts désespérés de ces héroïques soldats ne pouvaient rompre le cercle de fer et du feu qui se resserrait à chaque instant davantage. Il fallait se rendre ou mourir ! Se rendre, personne n'y songeait. Ils se précipitaient en furieux sur les rangs ennemis ; les baïonnettes se brisaient, se tordaient; on faisait des fusils des assommoirs. Des monceaux de morts et de blessés formaient un rempart au-devant de l'ennemi.
Ce drame terrible dura près de trois heures ! Enfin une immense clameur se fit entendre : « Courage, les Anglais ! Vive l'empereur ! Vivent les Anglais ! » C'était la tête de colonne du général Bosquet, précédée par lui, lancée à la course : 4 compagnies de chasseurs, 6 compagnies du 2e bataillon du 3e zouaves, 5 compagnies de turcos, et un bataillon, le 2e, je crois, du 50e de ligne, appuyés par le 6e et le 7e léger. « Hurrah ! » répondirent trois fois les Anglais ; et, ranimés par l'arrivée de leurs braves compagnons d'armes, ils s'élancèrent comme des lions et rompirent par un élan surhumain les rangs des Russes; mais ceux-ci ne cédèrent point. Du point par lequel arrivait le général **BOSQUET**, on ne distinguait, à travers les broussailles, qu'un fouillis d'hommes. Nos troupes arrivaient hors d'haleine et se formaient en ligne sous le feu de 42 pièces de canon. « Ne tirez pas, mes enfants, s'écria le général ; ne tirez pas : vous tueriez les Anglais. A la baïonnette ! Vive l'empereur! »

Une immense acclamation, à laquelle répondirent les Anglais, étouffa le bruit de la bataille, et tous tombèrent, tambours battant et clairons sonnant, comme un ouragan sur les Russes. Les rangs fléchirent et se rompirent sous ce choc formidable. Les généraux russes essayèrent vainement de résister à cette avalanche ; leurs bataillons s'effaçaient pour laisser passer nos terribles soldats. Bientôt tout le corps du général Bosquet fut réuni, et une attaque de front força les Russes à prendre la défensive et à reculer. Il était dix heures du matin.

Ici se place un incident que je n'ai pu voir moi-même et qui m'a été raconté diversement, dont je vous donne la version la plus accréditée. Vingt-quatre heures à peine se sont écoulées depuis cette rude journée, et beaucoup de nos camarades, qui auraient pu nous dire exactement les choses, ont glorieusement succombé pour l'honneur de notre drapeau. L'officier qui portait le drapeau du 6e s'était jeté en avant pour entraîner les hommes ; une balle l'étendit raide mort. Les Russes se précipitèrent et réussirent à enlever le drapeau, qu'ils jetèrent derrière eux, et firent passer de main en main à leurs derniers rangs.

Vous vous imaginez l'effet que produisit cet incident sur les soldats du 6e ; le colonel, M. **FILHOL de CAMAS**, s'élança au milieu des rangs des Russes : « Au drapeau, mes enfants ! » s'écria-t-il. Tous le suivent, et une mêlée épouvantable s'établit autour de lui. Il tombe frappé d'un coup de baïonnette. « Au drapeau ! » répètent alors les officiers et les soldats. Les Russes sont culbutés sous cette attaque prodigieuse. Deux officiers, le lieutenant-colonel et un chef de bataillon, atteignent enfin le drapeau aux cris de : « Vive l'empereur ! » mais ils sont frappés à leur tour, et tombent avec l'étendard qu'ils ont reconquis. Presque aussitôt on le voit reparaître dans une main française, celle d'un chef de bataillon ou d'un capitaine, qui agite nos nobles couleurs aux yeux des soldats. C'est le signal de la déroute de l'ennemi.

En recevant le coup qui l'atteint à la poitrine, le colonel de Camas dit au sergent Ricci qu'il se sent mortellement frappé et réclame son appui pour regagner le camp. Tous deux s'acheminent à travers la mêlée, lorsqu'une faiblesse oblige le blessé à s'asseoir. Le sergent appelle à son aide un soldat du 7e léger, et, soutenant le colonel par-dessous les épaules, ils l'entraînent à une trentaine de pas ; mais, arrivé là, ce dernier, qui perd ses forces avec son sang, se laisse glisser à terre : « Je n'ai plus qu'à mourir, dit-il. Rejoignez vos camarades, mes amis, allez ! On a besoin de vous là-bas. »

Ricci insiste pour demeurer près de lui et le soulager jusqu'au moment où il sera possible de le transférer aux ambulances.

« C'est ton colonel qui te donne un ordre pour la dernière fois. Ne lui désobéis pas. »

Alors il détache sa croix, adresse quelques recommandations pour sa mère, pour sa femme et pour son frère. Puis il étend les mains dans le vide, semble y chercher quelque chose et expire en murmurant :

« Mon épée, le drapeau! »

Tout cela avait duré quelques instants à peine. C'est un de ces faits glorieux qu'on entend et qui se raconte le cœur palpitant, mais qu'on ne pourrait peindre en l'écrivant.

A ce moment paraît le général Monet, à la tête d'une demi-brigade de la 3e division ; le prince, avec son autre brigade, se tient prêt à le seconder s'il est nécessaire. Le général Monet lance ses troupes, 4 compagnies de chasseurs, un bataillon du 2e zouaves et deux bataillons d'infanterie de marine, et culbute les Russes qui sont devant lui. En même temps, 400 hommes des chasseurs d'Afrique secondent le mouvement et renversent sous leurs chevaux tout ce qui s'oppose à leur attaque impétueuse. L'ennemi se retire dans le plus grand désordre.

Arrivé près de la petite redoute qu'il avait enlevée au commencement de la bataille, le général Gortschakoff essaya de s'y appuyer pour rétablir son ordre de bataille et reprendre l'offensive. Mais les Anglais avaient à cœur d'emporter la position qu'ils avaient perdue ; d'un élan prodigieux, ils renversèrent les Russes. Gortschakoff parut sur ce point, ramena les troupes en colonnes serrées et les lança sur le mamelon.

Les Anglais reculèrent à leur tour, et la redoute fut encore une fois perdue. Nos héroïques alliés se seraient fait tuer jusqu'au dernier, si les commandants en chef n'avaient donné au général Bosquet l'ordre d'exécuter un mouvement de flanc qui porta un régiment de ligne et les zouaves en face de la redoute. En un clin d'œil, le mamelon fut emporté, et nos soldats, sans s'y arrêter, descendirent la rampe opposée en poussant l'ennemi devant eux.
La réserve russe, qui arrivait en ce moment sur le champ de bataille, ne fut d'aucun effet. Les bataillons, ébranlés eux-mêmes par le mouvement en arrière imprimé aux premières colonnes, ne purent se faire place et agir sur nous. Ils durent s'entr'ouvrir pour laisser passer les troupes en retraite, qu'ils couvrirent par leur bonne contenance et leur solide résistance. Mais là ils furent immédiatement attaqués par l'artillerie anglo-française. Établie sur le front et sur l'un des flancs de l'ennemi, elle fit des ravages terribles dans ses rangs. Établie à une faible distance, suivant progressivement le mouvement de retraite, elle ne lui laissa ni trêve ni relâche.
Malgré des pertes considérables, les Russes se retirèrent en bon ordre, opposant une belle résistance aux poursuites des alliés. Mais, arrivés au bord d'un ravin profond et escarpé qu'ils devaient franchir, ils descendirent en tumulte, pressés de front par les Anglais et les Français, et enfilés de flanc par une batterie à cheval dont la mitraille couvrait le ravin. Tous, poussés à la baïonnette et par un feu incessant, étaient forcés de se précipiter dans ce passage étroit et n'en pouvaient sortir qu'en essuyant ces décharges meurtrières.
De ce moment, ce fut une déroute complète. Les Russes rompirent leurs rangs, s'échappèrent dans tous les sens, jetant leurs armes et leurs sacs pour fuir plus rapidement. Tout le fond de ce ravin disparut bientôt sous une couche épaisse de morts et de blessés. Impossible de s'imaginer, sans l'avoir vue, cette scène sanglante ; la plus grande partie des troupes russes tombées sur le champ de bataille périrent dans cette épouvantable boucherie.
A une assez grande distance, ce qui restait des 6e et 7e divisions russes se dirigea en fuyant sur Sébastopol, où ces malheureux débris trouvèrent un asile après avoir perdu beaucoup d'hommes, fusillés par deux bataillons du 3e zouaves, foudroyés par une batterie d'artillerie et noyés en franchissant la Tchernaïa. Les autres furent poursuivis à une assez grande distance du champ de bataille et couvrirent de morts la route qu'ils parcouraient.
On a trouvé parmi les morts l'hetman **KOKUTOFF**.
Un fait dont je vous garantis la complète exactitude vous donnera une idée de cette débandade. Nous avons ramassé dix-huit à vingt mille fusils. Pour débarrasser le champ de bataille on a fait venir les matelots des transports qui sont en rade à Tcherchina et à Balaklava. Un bon nombre de ces fusils a été brisé dans les mêlées furieuses de la journée ; nos soldats ont eu assez des bois brisés pour cuire leur soupe pendant trois jours.
Les grands-ducs se sont tenus pendant la bataille sur une hauteur, entourés d'un état-major considérable, près d'un immense drapeau russe. Nous les avons fort bien aperçus à une bonne portée de canon.
Je n'ai rien à changer au chiffre des pertes des alliés que je vous ai précédemment donné. Nous avons enterré – officiellement - près de 6000 Russes. Mais, dans ce chiffre, vous ne devez tenir compte que sous toutes réserves de la part qui revient à la sortie où nous avons perdu, je crois, 600 hommes. Nous avons ici peu de détails sur cette affaire. Nous sommes à une distance de trois lieues, et d'ailleurs ils évacuent leurs blessés et malades par la baie de Kamiech. En résumé, les alliés ont à peu près 5000 hommes hors de combat.
Les généraux tués sont décidément lord Cathcart, général de division ; **GOLDIE**, général de brigade ; **STRANGHTWAY**, général d'artillerie. Les blessés sont les généraux **BROWN**, **PENNEFATHER, ADAMS** et **BENTINCK**.
Les Anglais ont 133 officiers hors de combat.
Chez nous, le général Canrobert a reçu une contusion à la main ; le général Bosquet a eu un cheval tué sous lui ; le général **BOURBAKI** a été blessé ; sa blessure a pris, dit-on, un caractère

sérieux. Du côté du fort de la Quarantaine, il paraît que nous avons fait des pertes graves en officiers. Je vous ai déjà cité le général **de LOURMEL** ; il y a d'autres officiers supérieurs.
Dans toute l'affaire, nous avons perdu 27 officiers.
Nous avons 1000 prisonniers russes à peu près, ce qui fait environ 3000 à 3500 avec ceux que nous avons déjà ici et ceux qui sont au cap Chersonèse.

(Récit d'un officier publié par « la Presse »
du 28 novembre 1854.)

« J'y suis, j'y reste »

(8 SEPTEMBRE 1855)

LE siège de Sébastopol durait depuis près d'un an. Le général en chef, Pélissier, était résolu à en finir ; d'accord avec les généraux en chef des armées anglaise et sarde, il prépara l'assaut définitif.
La position dominante de la place s'appelait Malakoff. C'était une redoute longue de 350 mètres, avec des parapets et des fossés de 6 à 7 mètres creusés dans le roc ; à l'intérieur, des traverses formant des blindages offraient des refuges sûrs à la garnison, en même temps que des moyens de résistance répétés en cas d'attaque. Malakoff pris, Sébastopol tombait. Au général Bosquet, commandant le 2e corps, incombait l'attaque de la partie de la ville où était Malakoff. Il désigna, pour enlever cette position, l'ancienne division du général Canrobert, dont le général de Mac-Mahon venait de recevoir le commandement.
Le jour de l'assaut de Malakoff fut fixé au 8 septembre 1855.
La veille, le général Bosquet reçut les divisionnaires sous ses ordres et leur donna ses instructions, qu'on peut résumer ainsi : A midi, la division Mac-Mahon s'élancera des tranchées sur Malakoff; aussitôt qu'elle y sera entrée, les autres divisions du 2e corps attaqueront à droite ; puis à sa gauche, l'armée anglaise et le 1er corps de l'armée française attaqueront également les différents ouvrages des Russes.
Rentré à sa tente, le général **de MAC-MAHON** écrit la proclamation suivante, qui est de suite lue dans les camps, aux cris de joie des troupes :

« Soldats de la 1re division !

« Vous allez enfin quitter vos parallèles pour attaquer l'ennemi en face et corps à corps. Dans cette journée décisive, le général en chef vous a confié le rôle le plus important, l'enlèvement du réduit Malakoff, clef de Sébastopol.

« Soldats!

« Toute l'armée a les yeux fixés sur vous, et vos drapeaux plantés sur les remparts de cette citadelle doivent répondre au signal donné pour l'assaut général ; 20 000 Anglais et 20 000 Français à gauche vous prêteront leur appui en se jetant sur le côté de la place.

« Zouaves, chasseurs à pied, soldats des 7e, 20e et 27e de ligne, chacun de vous tiendra à honneur que, dans quelques heures, l'empereur apprenne à la France ce que peuvent faire les soldats de l'Alma et d'Inkerman.
« Je vous donnerai le signal. Notre mot de ralliement sera : Honneur et Patrie. - Général DE MAC-MAHON. »
Le lendemain, à huit heures du matin, toutes les troupes s'ébranlent et se rendent dans les tranchées à l'endroit qui leur a été indiqué : la division Mac-Mahon, le 1er zouaves en tête de colonne, dans la parallèle la plus rapprochée de Malakoff. Vers neuf heures et demie, le général se dirige à son tour sur le point d'attaque en suivant le ravin de Karabelnaïa ; il y rencontre le général en chef de l'armée anglaise qui se rend à son poste. Celui-ci, abordant le général de Mac-Mahon, lui demande si c'est lui qui doit attaquer Malakoff : « Oui, à midi je ferai monter à l'assaut et bientôt je serai sur le sommet de la tour; vous verrez flotter mon fanion tricolore.
- Mais alors vous êtes donc sûr que vous triompherez des Russes rapidement?
- Oui, oui, à midi je serai maître de Malakoff.
- Oh ! alors, je suis heureux que vous m'en donniez l'assurance. »
Sur ces mots les deux généraux se serrent la main et se quittent.
Les troupes sont depuis longtemps dans l'attente, les hommes serrés les uns contre les autres, sur autant de rangs que le permet la largeur de l'excavation ; l'ordre et le silence sont parfaits; on attend avec une impatience nerveuse l'heure de l'attaque.
Un mouvement se produit : c'est le général de Mac-Mahon qui vient se mettre à la tête de sa division, chacun se lève et l'on se presse pour lui faire place. Il est suivi du colonel Lebrun, son chef d'état-major, du colonel Borel, son aide de camp, et du duc d'Harcourt, lieutenant de chasseurs à pied, son officier d'ordonnance. Le général s'arrête à la dernière parallèle où sont les zouaves : il désigne le caporal **LIHAUT** pour planter son fanion sur Malakoff. Il semble au général que ce fanion est trop petit, et, craignant que le général Pélissier ne puisse pas le distinguer au milieu de la fumée, il fait attacher à sa lance un grand pavillon de marine. Le général le fait déployer et le montre aux zouaves : « Quand j'élèverai ce drapeau, leur crie-t-il, ce sera le signal de l'attaque ; vous vous élancerez avec moi ! »
A ce moment, plus de 300 bouches à feu tonnaient avec une violence extrême, soulevant des nuées de fumée et des nuages de poussière.
Tout le monde est anxieux. Le colonel **LEBRUN** tient sa montre à la main et compte les minutes; les zouaves ont l'œil fixé sur lui. Chacun d'eux se prépare à escalader le parapet : les officiers ont retiré leur ceinturon pour ne pas avoir, dans la course, leurs jambes embarrassées par le fourreau du sabre, les hommes ont déposé leur sac : chacun a saisi des piquets de gabion pour s'en faire un appui et sauter plus vite.
Enfin la minute attendue est arrivée, les canons français se taisent et le général de Mac-Mahon s'écrie: « En avant! » Comme les hommes, il veut sauter le parapet ; mais le commandant Borel et le colonel Lebrun le retiennent par les pans de sa tunique.
Les zouaves bondissent; le 1er bataillon, commandé par le capitaine Sée, est en un instant au bord du fossé. Le génie a fait dire qu'il était comblé de terre. Il n'en est rien ; les Russes, avec une persévérance admirable, ont passé toutes les nuits à réparer les dégâts que le canon a faits à leur ouvrage : les fossés sont déblayés et, en face, le parapet est à pic. Sans compter avec le danger, officiers et soldats se sont élancés dans le vide, un certain nombre ont les membres brisés dans leur chute ; mais ceux qui sont valides font la courte échelle ; d'autres, munis de pics à roc, les fichent dans le parapet et s'en servent comme d'échelons pour l'escalader.
Un instant le général de Mac-Mahon, qui a vu le bataillon disparaître dans le fossé et qui n'aperçoit personne remonter, est inquiet ; mais heureusement, à la seconde d'après, il voit les zouaves gravir le talus, et bientôt quelques-uns d'entre eux le couronnent. Le capitaine Sée est devant une embrasure : elle est recouverte de ces lourds rideaux en cordes de navires que l'on a rapportés à Paris comme des trophées et que l'on voit encore dans les voûtes du musée

d'Artillerie aux Invalides ; le capitaine Sée en soulève un d'un énorme coup de tête et saute dans la batterie suivi de ses zouaves. Les Russes, surpris, les accueillent à coups de fusil, d'écouvillon, de pierres ; c'est une lutte d'un instant, car, ne s'attendant pas à cette attaque, ils sont peu nombreux sur le parapet. Au même moment le génie place sur les fossés des ponts de bois à crochets de fer qui facilitent le passage. Le général de Mac-Mahon en franchit un et arrive sur le parapet au saillant du bastion, là où le caporal Lihaut vient de planter son pavillon.
Les autres bataillons du 1er zouaves, le 1er bataillon de chasseurs à pied et le 7e de ligne se jettent sur ces ponts et escaladent, eux aussi, Malakoff sur ses autres faces. Les Russes voient de toutes parts apparaître des colonnes d'assaut.
Si les Russes viennent d'être surpris sur le parapet, ceux qui sont dans les casemates se rallient derrière les traverses et reviennent à la charge, puis de la place accourent des renforts. C'est là que le général de Mac-Mahon montre le sang-froid le plus admirable. Il se place sur le point culminant de l'ouvrage pour mieux voir, afin de prendre les dispositions qui doivent assurer la conservation de sa conquête. Les troupes françaises sont partout accueillies par une grêle de balles ; mais elles repoussent successivement les Russes de toutes les traverses derrière lesquelles ils se sont retranchés, et parviennent à occuper Malakoff presque tout entier. Dans l'une des casemates, les nôtres ne sont pas peu surpris de trouver un piano ; les officiers russes, complètement à l'abri sous ses traverses, y faisaient le soir de la musique pour tromper les longueurs du siège.
Il y a à l'intérieur de cette citadelle des réduits et des casemates où les Russes se défendent, faisant un feu terrible par des meurtrières.
On parvient cependant à les réduire.
Il était alors à peu près une heure : le pavillon du maréchal avait été vu du général en chef de l'armée anglaise, qui tout de suite avait envoyé un de ses aides de camp pour demander au général de Mac-Mahon s'il était maître de la position et s'il croyait s'y maintenir.
« *Dites à votre général,* répondit le général de Mac-Mahon, que *j'y suis el que j'y reste !* » Telle est l'origine du fameux mot si souvent répété depuis.

(GERMAIN BAPST, Mac-Mahon.)
(Armand Colin, éditeur.)

Un drapeau improvisé à l'assaut de Malakoff

(8 SEPTEMBRE 1855)

Nos chasseurs à pied se sont parés comme pour une fête ; ils sont là, nerveux et impatients, prêts à bondir, écoutant la voix mâle de nos canons en furie. Midi moins cinq ; les batteries cessent toutes leur feu ; un silence solennel plane au-dessus de nos têtes ; les cœurs battent à tout rompre ; les minutes paraissent des siècles.

A notre gauche, raconte le commandant **FAY**, la tête de colonne du 4e bataillon de chasseurs à pied est appuyée au parapet, au-dessus duquel les armes impatientes se lèvent par intervalles.
« Baïonnettes basses! s'écrie le général Bosquet de sa voix mâle ; ne donnons pas l'éveil à l'ennemi. Patience ! Patience ! l'heure viendra ! » A la tête de ce vigoureux bataillon, le commandant **CLINCHANT**, le cigare à la bouche, le sabre à la main, attend avec une résolution calme le cri : En avant! A deux pas de lui, ses clairons, les regards fixés sur leur chef, se tiennent prêts à sonner.
Tout à coup une immense clameur s'élève en avant du Petit-Redan et de Malakoff. Il est midi ; les tambours et clairons battent et sonnent la charge.
C'est la lutte suprême qui s'engage.
En tête de la division **DULAC** le 17e bataillon de chasseurs à pied, entraîné par le commandant **de FERUSSAC**, s'élance au pas de course sur le Petit-Redan. Au moment où il atteint le sommet du glacis, une décharge épouvantable, à bout portant, couche par terre 3 officiers, 7 sous-officiers et 20 chasseurs. Au milieu d'un épais nuage de terre, de poussière et de fumée, ce bataillon descend dans le fond du fossé, le remonte, escalade le parapet, et, sur la crête même, décharge ses armes sur les défenseurs placés contre le talus. Un combat s'engage à coups de pierre, à coups de baïonnette, à la suite duquel les Russes, écrasés par la valeur des nôtres, s'enfuient dans la direction d'une batterie située à 200 mètres en arrière. Nos chasseurs y arrivent en même temps qu'eux. Le chasseur Olivier saute le premier sur le parapet et y plante le fanion du 17e bataillon.
Les Russes reviennent alors avec des renforts considérables et nous attaquent avec une telle furie que la 1re brigade se replie au pas de course, le 17e bataillon est entraîné !... Les chefs parviennent cependant à l'arrêter aux premières parallèles. C'est en vain que le général **de SAINT-POL** essaye de ramener sa brigade, il tombe mortellement frappé. Le caporal **AURAN**, du 17e, va chercher son corps sous le feu de l'ennemi et le rapporte dans nos parallèles. Le général de Saint-Pol avait légué une somme de 200 francs au sous-officier caporal ou chasseur qui se serait le mieux conduit dans cette journée ; c'est à ce brave caporal qu'elle fut donnée.
Malgré de prodigieux efforts plusieurs fois renouvelés et des alternatives de réussite, l'attaque de la division a échoué. Le général Dulac appelle alors ses troupes de réserve et charge les chasseurs de la garde de reprendre le Petit-Redan du côté de la courtine.
« A nous, les chasseurs ! » s'écrie le commandant **de LUCINIERE** en s'élançant à leur tête. Suivi de quelques officiers et chasseurs, il arrive sur le Petit-Redan et veut immédiatement prendre possession de cet ouvrage. La ceinture bleue du caporal Joubert, un mouchoir blanc fourni par le lieutenant **LAGAGNIE**, et un lambeau de foulard rouge sont attachés à la grenadière d'une carabine aussitôt fichée dans le sol. Quelques instants après, l'aigle des chasseurs arrive avec le gros du bataillon ; mais l'héroïque de Lucinière est tombé mort au pied du drapeau qu'il avait improvisé pour servir de guide à ses braves chasseurs.
Une lutte terrible à la baïonnette s'engage aussitôt. Pour la deuxième fois, les Russes sont repoussés et nous abandonnent le retranchement.

(Lieutenant RICHARD, les Chasseurs à pied.)
(Lavauzelle, éditeur.)

_____

Un régiment enseveli

(8 SEPTEMBRE 1855)

LE lendemain de Traktir, le bombardement commence, tuant chaque jour un millier d'hommes aux assiégés. Vainement, dans ce duel d'artillerie, un coup heureux de l'ennemi détermine l'explosion terrible du magasin à poudre du Mamelon-Vert. Notre feu n'est pas même ralenti et ses effets sont tels, que l'assaut donné le 8 septembre n'aurait plus eu de raison d'être quelques jours plus tard.

C'est cette fois un assaut général d'armée contre armée, où sur toute l'étendue des lignes, du bastion Central au Petit-Redan, 60000 alliés vont assaillir 50000 Russes. Dans les attaques de droite, la 5e division, passée aux ordres du général de La Motte-Rouge, reçoit comme objectif cette courtine entre Malakoff et le Petit-Redan, où elle s'est brisée dans l'attaque infructueuse du 18 juin. A midi précis les troupes s'élancent de la sixième parallèle, franchissent à la course les cinq cents mètres encombrés d'abatis, de fils de fer et de trous de loup qui séparent la parallèle de la courtine, pénètrent dans les retranchements russes et en chassent les défenseurs. Mais, sur leur droite, le Petit-Redan a résisté à la division Dulac, et son feu meurtrier enfilant la courtine sème la mort dans nos rangs ; une vigoureuse contre-attaque des Russes nous fait perdre pied ; l'explosion d'une fougasse renverse le général de division, grièvement blessé, et provoque une véritable panique. Dans l'état-major, tous sont atteints, quatre mortellement. Le colonel du 49e vient d'être tué, le colonel du 16e léger et tous les chefs du bataillon sont hors de combat, le commandement de la division est exercé par le capitaine d'état-major **LOIZILLON**.

Le 91e de ligne enlève la redoute qui flanque la courtine à droite. Les Russes reviennent à la charge. La lutte est terrible. Les cadavres jonchent, enchevêtrés les uns dans les autres, les abords de cet ouvrage, mais les nôtres restent maîtres de leur conquête.

Les Russes se retirent donc, lorsque tout à coup une poudrière saute avec un bruit formidable et une secousse pareille à un tremblement de terre. Tous les hommes sont renversés brusquement, les pierres et les cailloux volent de toutes parts. Le parapet de la courtine s'écroule dans le fossé avec une partie du 91e, qui disparaît enseveli, noyé sous des amas de décombres.

Les cris de joie des Russes répondent à cet épouvantable drame. Ils reviennent encore sur nos troupes. Mais celles-ci, électrisées par le danger et avant tout désireuses de venger leurs camarades, repoussent les assaillants et les rejettent sur la place. Cette fois c'est fini. Les assiégés se contentent de cribler d'obus et de balles la courtine sans oser revenir à l'attaque.

C'est sous ce feu terrible que les soldats survivants du 91e se mettent à l'ouvrage pour rechercher leurs camarades ensevelis et sauver ceux qui vivent encore. Tout d'abord on dégage le colonel Picard, enterré jusqu'à la moitié du corps ; on le conduit à l'ambulance.

Mais la nuit vient, il faut cesser le travail. Le matin on le reprend, et après plusieurs heures d'efforts pénibles on déblaye le fossé et, tout au fond, on retrouve ensevelis un chef de bataillon, 3 capitaines, 6 lieutenants ou sous-lieutenants et plus de 200 hommes du 91e.

Au milieu des cadavres apparaît celui du sous-lieutenant **GOUNICHON**, le porte-drapeau du régiment. C'est un jeune homme blond, aux cheveux frisés, à la figure charmante. Il est étendu sur le dos, la tête fracassée sur le côté. Il serre sur sa poitrine l'aigle du régiment, dont la hampe est brisée et dont la soie déchirée est maculée de sang.

Les soldats s'arrêtent. Le lieutenant-colonel **BECQUET de SONNAY** salue le drapeau et ceux qui sont couchés près de lui, puis on enlève les corps, que l'on ensevelit, et l'on ramène au camp les débris de l'aigle.

Ce drapeau se trouve au musée d'Artillerie.

On vient de voir, dans le récit qui précède, que les Russes étaient bien décidés à ne laisser à leurs adversaires que des monceaux de ruines.
Cette résolution, ils la suivirent jusqu'au bout avec une farouche et admirable énergie. On en jugera par les lignes suivantes, tirées des *Souvenirs sur Sébastopol,* recueillis par S. M. Alexandre III.
« Tous les habitants ont quitté la ville comme nos frères avaient quitté jadis Moscou, livrée aux ennemis. Des chaloupes chargées se portent promptement sur la baie d'une rive à l'autre. On a commencé à franchir le pont ; le passage dura près de sept heures. L'artillerie passa, puis les voitures, les fourgons et les camions. Les piétons se pressaient en rangs serrés : de front avec les soldats marchaient des femmes, des vieillards, des enfants. On transportait des blessés, et le craquement des roues, le trépignement des chevaux, le bruit, les sanglots se confondaient avec le jaillissement des vagues agitées. Plus d'une fois des cris de terreur s'élevèrent : il semblait à tous que le pont allait se rompre, la foule effrayée se jeta en arrière. Tous se mêlaient, se heurtaient, s'embrouillaient dans l'obscurité de la nuit; les commandants avaient beaucoup de peine à rétablir l'ordre. »
« A Malakof, les feux brûlaient. Demain, dès le lever de l'aurore, les Français apercevront des hauteurs de la colline la ville qui s'étend à leurs pieds, avec ses jardins ombragés et ses jolies maisons. Demain au son des trompettes, les ennemis, enivrés par la victoire, entreront avec des cris de triomphe, les drapeaux déployés, dans Sébastopol, pour lequel tant de braves têtes sont tombées, où fume encore le sang des martyrs, où les pierres gardent encore les traces de nos larmes, où dorment les glorieux chefs de la flotte de la mer Noire, - et alors ils se reposeront de leurs fatigues dans les maisons que nous avons abandonnées… Ainsi pensaient les ennemis.
« Tout à coup un coup de tonnerre assourdissant ébranle les environs, la terre tremble, la mer gémit dans ses profondeurs, une flamme éclatante et sanglante se répand au loin dans les airs. Un de nos bastions vient de sauter. A la lueur du feu terrible et éblouissant apparaissent du côté Sud nos intrépides matelots : avec des mèches allumées ils courent d'une poudrière à l'autre. Puis une explosion éclate encore, puis une autre et une autre,… durant toute la nuit elles éclatèrent et tonnèrent sans cesse, sans arrêter ; Sébastopol tout entier flambait, éclairant de ses lueurs nos vaisseaux criblés d'obus qui coulaient à fond dans la baie. »

———

1856-1869

Le 2e Zouaves prend un drapeau autrichien à Magenta

(4 JUIN 1859)

LE général de Mac-Mahon, en entendant la canonnade, avait immédiatement mis son corps d'armée dans la direction de la bataille, et, en habile tacticien, il avait su disposer ses troupes

pour une marche rapide et sans encombrement. Ce jour-là, comme autrefois Desaix à Marengo, il eut le bonheur de soutenir la fortune de la France, et, plus heureux que son illustre devancier, il put assister à son propre triomphe.
Quand les zouaves se mirent en route, ils durent, malgré les vignes et les cultures, prendre à travers champs - les routes et les chemins restant réservés à l'artillerie et à la cavalerie - et ce fut à coups de sabre et de hache qu'ils se frayèrent un passage. Sur le champ de bataille, au moment où ils y arrivèrent, régnait une certaine émotion. Des demandes de renforts se succédaient sans cesse, et bientôt le commandant de l'artillerie du corps de Mac-Mahon vint annoncer qu'une de ses batteries était sérieusement menacée par un mouvement tournant des Autrichiens.
« Sacs à terre et en avant ! crie alors Espinasse. Allons ! Castagny, lancez vos zouaves !...»
Et les zouaves, sans hésitation, sous la fusillade et la mitraille, franchissent au pas de course une centaine de mètres, et arrivent au-devant des assaillants.
Ceux-ci, appartenant au 9e régiment d'infanterie autrichienne, hésitent, s'arrêtent, s'ébranlent et reculent sous le premier choc de cette faria francese. Alors s'engage un violent combat corps à corps, pendant lequel le zouave **DAURIERE** pénètre jusqu'au drapeau du régiment autrichien, et, aidé de l'adjudant **SAVIERES**, qui blesse d'un coup de sabre l'officier porte-drapeau, parvient à s'en rendre maître et à le conserver malgré les efforts désespérés de ses défenseurs. L'ennemi, cerné, défait, perd une centaine de tués et blessés, cinq cents prisonniers ; le reste n'échappe à la mort ou à la captivité que par une rapide retraite.
Le mouvement de la colonne autrichienne brisé, le régiment parvient à pénétrer dans Magenta. Mais chaque maison de la ville est transformée en blockhaus, les cours et les jardins sont devenus autant de redoutes et de réduits qu'entourent des murs crénelés. Des fenêtres, dont les volets ne sont qu'entr'ouverts, des lucarnes et des meurtrières, les défenseurs font pleuvoir sur les assaillants des volées de balles et de mitraille qui déciment leurs rangs, en même temps que les boulets, obus et boîtes à balles enfilent les rues, les balayent dans leur longueur ou éclatent dans les airs. Il n'en faut pas moins vaincre, car la possession de Magenta doit assurer la victoire. Chaque maison est assiégée et prise d'assaut; cours et jardins sont envahis, et qui n'a pu fuir tombe sous les baïonnettes françaises. Le régiment voit de nombreux succès partiels couronner ses efforts, mais à quel prix !...
C'est vers la fin de cette lutte acharnée, de cette bataille de rues, que fut frappé le général Espinasse, du corps de Mac-Mahon, et alors qu'il combattait à la tête du 2e régiment de zouaves, entré l'un des premiers dans Magenta.
Il venait d'indiquer aux zouaves une maison appelée depuis la *Maison aux volets verts*, que défendaient cinq cents chasseurs tyroliens, et frappait de son sabre les volets du rez-de-chaussée en criant : « Entrons, entrons là ! » lorsqu'une balle vint le frapper aux bras et aux reins. Il tourna un instant sur lui-même, puis s'affaissa.
Rien alors ne peut arrêter la fureur des zouaves. La mort de leur chef excite en eux une ardeur nouvelle ; malgré les balles et la mitraille ils arrachent, descellent, brisent persiennes et fenêtres, se précipitent à l'intérieur et font des malheureux Tyroliens un affreux carnage. Le général Espinasse eut, dans ces courts instants, de sanglantes funérailles.
Ce fut l'un des derniers épisodes de la bataille. Les zouaves du 2e régiment bivouaquèrent, la nuit du 4 au 5 juin 1859, dans les rues et les maisons qu'ils avaient emportées. Leur victoire leur coûtait 14 officiers, dont 2 tués; 266 sous-officiers, caporaux et soldats, dont 81 tués.
Le 19 juin, quinze jours après la bataille de Magenta, le 2e égiment de zouaves était tout entier rassemblé sur la place principale de Borgo-Satallo.
Il forma le carré, au centre duquel vint se placer le général, devenu maréchal de Mac-Mahon. Le porte-drapeau s'avança, portant l'aigle du régiment.

Un décret impérial venait de décider que le drapeau de tout corps qui enlèverait un étendard à l'ennemi recevrait et porterait au sommet de sa hampe la croix de la Légion d'honneur.

Le drapeau du 2e zouaves était le premier de l'armée d'Italie qui eût mérité cet honneur, et c'est de la main même de son général qu'il reçut sa décoration.

(PAUL LAURENCIN, Nos Zouaves.)
(Rothschild, éditeur.)

« Camarades, veillez au drapeau ! »

Le 1er Zouaves à Melegnano

(7 JUIN 1859)

LE 7 juin, le 1er zouaves avait fait quatre lieues pour entrer à Milan avec l'armée victorieuse, quand, sur contre-ordre, il dut contourner la ville et se diriger en toute hâte à trois lieues de Milan, au bourg de Melegnano, où les Autrichiens s'étaient fortement établis.
C'est au pas de course, et électrisé par une impatience guerrière, que le régiment, colonel **PAULZE d'IVOY** en tête, arrivait en face de ses adversaires.
La position de ceux-ci était formidable.
Melegnano, gros bourg à quinze kilomètres au sud de la capitale lombarde, n'est autre que l'ancien Marignan, où, en 1515, François 1er remporta sur les Suisses la célèbre bataille dite des Géants. Les Autrichiens l'occupaient en force, ils avaient transformé chaque rue en place défensive, chaque maison en réduit, crénelé les murs, élevé des barricades, et, pour appuyer ce système, le cimetière, entouré d'un mur épais et continu, se trouvait constituer une première forteresse, le vieux château une seconde citadelle dominant la première.
C'est avec leur impétuosité ordinaire que les zouaves arrivèrent à six heures du soir, pour commencer l'attaque.
« Les Autrichiens sont vingt mille, leur avait-on dit.
- Tant mieux, avaient-ils répondu : plus grand sera leur nombre, plus éclatante sera la victoire ! »
Un feu nourri qui part de tous les côtés à la fois n'émotionne pas nos troupes, mais les rappelle à la prudence, et pendant que l'artillerie prépare l'attaque, les zouaves du 1er bataillon reçoivent mission d'enlever une barricade formée de troncs d'arbres et de madriers qui barre l'entrée de Melegnano. Ils s'avancent en tirailleurs, se glissent comme des panthères parmi les arbres et les vignes, les broussailles et les herbes, s'abritent et se dissimulent derrière les talus des fossés pour se rapprocher de l'ennemi. Quand, par leur feu bien dirigé, ils ont dégagé les abords, le 2e bataillon prend son élan, s'élance baïonnette en avant, et, sans s'arrêter aux volées de mitraille qui saluent son arrivée, resserrant les rangs que le boulet éclaircit, il dépasse une batterie de canons et attaque la barricade.
Rivalisant d'ardeur et de zèle, officiers et soldats disparaissent dans un nuage de poussière et de fumée. Lorsque se dissipe ce nuage et que les zouaves arrivent sur la crête de la barricade, l'artillerie autrichienne cesse le feu, et les défenseurs de l'ouvrage sortent sur la route pour repousser plus aisément les assaillants. Leur premier rang est tout entier composé d'officiers qui, pour initier et encourager leurs soldats au combat à la baïonnette, ont pris chacun un fusil et se jettent les premiers au-devant des ennemis.
Les compagnies autrichiennes sont électrisées parce noble exemple; aussi le choc est-il plus terrible et plus sanglant. Les fusils se brisent, les baïonnettes se tordent, on se prend corps à

corps, on lutte poitrine contre poitrine, mais, efforts impuissants ! les zouaves emportent la barricade. Il faut maintenant se rendre maître du cimetière. Bien abrités par les gros murs de cet enclos et par les arbres des vergers environnants, les Autrichiens font subir aux zouaves des pertes cruelles.

Ceux-ci voient bien qu'il n'y a pas à reculer ; il faut vaincre, coûte que coûte, enlever la place ou y succomber. Pendant que des groupes de zouaves enfoncent les portes du cimetière à coups de solives manœuvrées comme des béliers, les autres, aidés de leurs camarades qui leur font la courte échelle, escaladent les murs et, arrivés à la crête, se laissent tomber au milieu des défenseurs, braves aussi, mais peu préparés à de tels procédés de combat.

L'intrépide colonel du 1er régiment de zouaves, celui qu'on appelait l'incomparable Paulze d'Ivoy, et que l'on s'accordait à considérer comme l'un de nos plus brillants généraux de l'avenir, excitait ses soldats de la voix, de l'épée et de l'exemple. Il surveillait l'action, arrêtant ou lançant ses hommes suivant les phases du combat, les ramenant vivement en avant chaque fois qu'un assaut de l'ennemi semblait les arrêter. Sous cette énergique impulsion et avec des soldats tels que les zouaves, comment douter du succès ? Assaillis une dernière fois, les défenseurs du cimetière sont obligés de céder, et leur forteresse est enfin occupée. L'ennemi, en retraite, défend une ferme aux murs troués de meurtrières; elle est prise, non sans pertes cruelles ; un pont jeté sur le Lembro joint l'une à l'autre les deux parties de la ville : il est enlevé et passé; puis la lutte s'engage dans la ville même : chaque maison devient l'objectif d'un siège en règle, d'une lutte effroyable, acharnée, sans merci, et bientôt les zouaves, entrés par une extrémité de Melegnano, rejoignent au centre, les autres troupes de leur division.

Restait enfin le vieux château, dont les Autrichiens avaient fait leur citadelle, leur dernier réduit. De ses fenêtres, comme d'autant de meurtrières, partaient des feux plongeants qui balayaient le chemin conduisant à la voûte d'entrée.

Entraînés par Paulze d'Ivoy, les zouaves débouchent tout à coup et s'engagent sous cette voûte dont les portes n'ont pu être complètement fermées.

Morts et blessés jonchent bientôt le terrain ; mais au soldat tombé succède un soldat debout, et les zouaves opposent à la mort, qui les frappe sans relâche, une énergie que rien ne fera fléchir. Pendant deux heures la lutte est incessante, le colonel est en tête de ses hommes, il les enflamme par son ardent courage, lorsqu'il est atteint d'une balle à la tête. Il meurt sur le champ de bataille, mais il a encore le temps de crier : « *Camarades, veillez au drapeau* ! »

Des renforts qui arrivent aux zouaves leur permettent enfin d'enlever la terrible position, et l'armée d'Italie compte un glorieux succès de plus. Mais ce succès les zouaves l'avaient acheté bien cher : parmi les morts ils comptaient leur colonel, le commandant Rousseau tué auprès du colonel, 3 capitaines, 3 lieutenants, 22 officiers blessés, dont 3 grièvement, 124 sous-officiers, caporaux et soldats tués et 495 blessés, c'est-à-dire qu'un cinquième environ de l'effectif avait été mis hors de combat.

Les zouaves du 1er régiment rendirent à leur malheureux chef les honneurs funèbres et envoyèrent son corps en France.

(PAUL LAURENCIN, Nos Zouaves.)
(Rothschild, éditeur.)

Les drapeaux à Solferino

(24 JUIN 1859)

A la bataille de Solferino, le 91e fait des prodiges de valeur. Il est chargé d'enlever, du côté de Castiglione, certains mamelons occupés par les tirailleurs ennemis et protégés par de l'artillerie de position. Ce beau régiment s'avance en colonne et par pelotons ; arrivé à demi-portée de fusil, il s'élance sur les Autrichiens.
Le 1er bataillon parvient jusqu'au pied d'une batterie; refoulé une première fois par une bordée de mitraille, il se reforme, revient à la charge, donne par sa résistance aux voltigeurs de la garde le temps d'arriver et occupe définitivement le plateau. Le 2e bataillon, qui marche à côté de lui, fait également reculer une première fois l'ennemi devant son élan. Le colonel **ABBATUCCI** a deux chevaux tués sous lui, le lieutenant-colonel Vallet et deux chefs de bataillon tombent blessés.
Le sous-lieutenant de **GUISEUL**, qui porte le drapeau du régiment, est entouré un moment, avec sa garde, par les Autrichiens. Il parvient cependant à planter le drapeau sur la position que vient d'enlever le régiment. Mais il tombe grièvement blessé ; le drapeau, brisé par la mitraille, est relevé par le sous-lieutenant **TOLLET**, qui est atteint d'un coup de feu et roule à terre en serrant sur sa poitrine l'insigne de son régiment. L'ennemi se rue sur lui pour arracher ce trophée, mais un vieux sergent décoré, **BOURRAQUI**, plus leste et plus audacieux, ne fait qu'un bond et ressaisit ce précieux trésor. Il est blessé à son tour. Le commandant **PONTGIBAUD** est tué en ralliant autour du drapeau les débris de son bataillon, mais le drapeau est sauvé.
Dans cette même journée de Solferino, vers une heure de l'après-midi, le 10e bataillon de chasseurs à pied est engagé dans le cimetière du village.
Au moment où l'on parvient à débusquer les Autrichiens de ce réduit, protégé par de fortes murailles, le sergent Garnier, de la 1re compagnie, entre un des premiers et aperçoit un drapeau autour duquel se groupe l'ennemi. Il s'élance suivi de plusieurs chasseurs pour l'enlever. Après une lutte héroïque il revient avec ce trophée : c'est celui du 60e de ligne (régiment de **Gustave VASA**). Remis par Garnier au maréchal **BARAGUEY-d'HILLIERS** qui l'offre à l'empereur, il orne aujourd'hui la voûte des Invalides. Garnier reçoit la croix de la Légion d'honneur, et le drapeau de son bataillon est également décoré.
A peu près au même moment, le bataillon des chasseurs à pied de la garde, commandé par le futur général Clinchant, enlève, dans le même village qu'il a tourné, au-dessous de la fameuse tour, un autre drapeau autrichien. C'est le chasseur **MONTELLIER** qui eut l'honneur d'enlever le trophée. Le drapeau du bataillon fut décoré. En lui remettant cette décoration, le maréchal **REGNAUD de SAINT-JEAN-d'ANGELY** s'exprima ainsi : « Je viens attacher une décoration à votre drapeau, symbole de courage, de discipline et de dévouement militaire. Que ce drapeau, décoré en récompense de votre valeur, vous devienne plus cher encore. Que chacun de vous comprenne que cette croix d'honneur qui désormais marche à votre tête et dont les rayons se reflètent sur tout le bataillon, c'est le but auquel il doit aspirer, et la France, notre chère patrie, saluera en vous des enfants dont elle peut s'enorgueillir, »

(Divers auteurs.)

Le 76e de ligne (colonel **BECHON de CAUSSADE**) combat avec vigueur dans la plaine de Médole, où le corps de **NIEL** soutient les efforts d'une grande partie de l'armée ennemie. Vers quatre heures le 2e bataillon de ce régiment, tenu quelque temps en réserve, est envoyé en colonne d'attaque pour s'emparer de la ferme de Casanova. Cette ferme, située à 400 mètres au

sud de la route, était défendue à ce moment par une section du génie et le 6e bataillon de chasseurs. C'est sur ce point que fut envoyé le commandant **TURNIER** du 2 bataillon du 76e.
Les défenseurs de Casanova avaient accueilli les masses autrichiennes par un feu meurtrier; mais déjà la brigade Creshke, conduite par le prince **WINDISCHGRAETZ**, s'était avancée jusque sous les murs de la ferme, et une partie du 35e régiment d'infanterie autrichienne (comte **KHEVENHULLER**) avait pénétré dans les maisons.
Le commandant Turnier, à la tête de son bataillon, se précipita sur les assaillants la baïonnette basse.
Nos soldats abordèrent le 350 autrichien dans le petit bois qui longe la ferme au sud et, malgré la supériorité numérique de l'ennemi, l'obligèrent à la retraite, après lui avoir fait perdre beaucoup de monde. Le prince Windischgraetz, qui s'était mis en personne à la tête du 35e, eut d'abord son cheval tué, puis il tomba lui-même frappé de deux balles. Les Autrichiens revinrent à la charge pour emporter leur chef et brisèrent ainsi notre premier élan ; mais le 76e reprit à son tour l'offensive et finit par avoir le dessus dans cette lutte opiniâtre de part et d'autre. Dans cette attaque, le drapeau du 76e, marchant déployé avec le 2e bataillon, fut un instant menacé. Le porte-drapeau **GROFFAL** et le sergent **PERRET**, un ancien du 1er léger, méritèrent une citation pour l'énergie avec laquelle ils le défendirent.
Nous étions maîtres du bois de Casanova et nos soldats achevaient de chasser l'ennemi du hameau, quand le fusilier Clavel aperçut un lieutenant autrichien qui sortait à la hâte de la cour de la ferme en emportant un drapeau jaune. Quatre hommes accompagnaient l'officier. C'était la garde du drapeau.
Clavel, n'écoutant que le cri de son cœur, s'élance à la poursuite de ce groupe de toute la vitesse de ses jambes, doublée par la proie qui l'attire. Deux des Autrichiens abandonnèrent honteusement la partie : les deux autres firent face à l'attaque du Français. Clavel étendit le premier d'un coup de feu à la tête et renversa le second de la pointe de sa baïonnette.
Le lieutenant autrichien, surpris par la prompte apparition de notre soldat, n'avait pas eu le temps de retirer son revolver de sa gaine ; son sabre était encore au fourreau quand Clavel saisit l'étendard du 35e régiment d'infanterie autrichienne. « Grâce pour le drapeau ! » balbutia l'officier affolé en se débattant d'instinct pour défendre le dépôt sacré dont il a la garde.
Clavel ne lâche pas prise, mais il fait un faux mouvement et tombe à la renverse. Quelques Autrichiens ont vu ce qui se passe et accourent au plus vite vers les deux hommes. Notre brave soldat va payer de sa vie son acte d'audace, quand son camarade, le fusilier Allègre, de la même compagnie, arrive à son aide. L'officier autrichien renonce à la lutte. Il était temps.
Clavel et Allègre rentrèrent dans nos lignes en rapportant victorieusement ce précieux trophée.

Ce drapeau est aux Invalides. « En rejoignant le régiment, racontait Clavel, j'étais poursuivi par plusieurs Autrichiens. Le drapeau me gênait pour courir, et une bretelle de mon sac qui s'était cassée retardait encore ma course. Pour rien au monde je n'aurais lâché le drapeau. Je laissai alors tomber mon sac, qui fut perdu. Eh bien, mon capitaine ne m'a pas puni ! »

Le drapeau du 76e fut décoré. En recevant cette décoration, le colonel de Caussade rédigea l'ordre du jour suivant : « Il est une récompense qui s'adresse à tout le régiment : elle est le prix de son dévouement et sera dans l'avenir comme aujourd'hui l'orgueil de tous ses membres. Cet insigne honneur de porter la croix au drapeau est pour le 76e et pour chacun de nous un nouvel engagement de fidélité à l'empereur et au drapeau, un nouveau serment de le défendre jusqu'à la mort, un nouveau gage de courage du régiment devant l'ennemi, de sa discipline partout. Si une noblesse oblige, c'est assurément celle-là ! »
Après la paix signée le 12 juillet, la division de **FAILLY** séjourna à Crémone jusqu'au 31 juillet. Une imposante cérémonie eut lieu ce jour-là sur la place d'armes. Le général de Failly attacha à la hampe du drapeau l'insigne de l'honneur. Toute la division prit les armes et forma le carré.

Les drapeaux de tous les régiments, avec les gardes, furent disposés sur une ligne au milieu du carré, puis le général s'avança :
« Soldats, dit-il d'une voix haute, l'empereur a dit : « Le 4e corps s'est couvert de gloire à Solferino ». A de telles paroles je n'ai rien à ajouter ; vous vous êtes montrés les dignes fils de ceux qui ont combattu à Montebello, à Lonato, à Castiglione, à Rivoli. Comme eux vous pourrez dire aussi : J'étais à l'armée d'Italie !
« Soldats du 76e, reprit-il avec émotion, vous êtes du petit nombre de ceux qui ont eu le bonheur d'arracher un drapeau à l'ennemi. Si la guerre se renouvelle, je m'estimerai heureux d'être appelé à vous commander de nouveau. Avec des soldats tels que vous, dont le drapeau vient d'être décoré du signe de l'honneur, nous serons toujours invincibles ! »
La division défila devant le drapeau du 76e, auquel les officiers et les drapeaux des autres régiments rendirent les honneurs.

(Commandant Du FRESNEL, Un régiment à travers l'histoire, le 76e.)
(Flammarion, éditeur.)

La rentrée des troupes d'Italie

(14 AOUT 1859)

Lorsque fut terminée la campagne d'Italie, le gouvernement décida que la rentrée des troupes donnerait lieu à une imposante cérémonie. Dans ce but, les régiments de l'armée d'Italie avaient été réunis au camp Saint-Maur, pour venir défiler triomphalement devant l'empereur et recevoir les ovations de la foule reconnaissante.
La tribune occupée par l'impératrice et le prince impérial était située devant l'hôtel du garde des sceaux, sur la place Vendôme. L'empereur se tenait à cheval en face de l'impératrice, c'est-à-dire au pied de la colonne faite du bronze ennemi.
La foule occupe tout le pourtour de la place. La musique de chaque régiment se masse au pied de la colonne et joue pendant qu'il défile, jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par la musique d'un autre corps. En passant devant l'empereur, les régiments de la garde lui remettent leurs drapeaux: plusieurs de ces trophées, comme du reste ceux des autres troupes, troués de balles, criblés de mitraille, noirs de poudre, décolorés, ne sont plus que des lambeaux sublimes. Ils sont salués par les plus vifs applaudissements. La ligne, cette troupe courageuse et modeste, le peuple de l'armée, est l'objet des plus touchantes ovations. On accueille avec une bruyante sympathie les zouaves à la martiale désinvolture, à l'uniforme pittoresque. L'artillerie de chaque corps, dans sa mâle et sévère tenue, passe avec ses canons festonnés de guirlandes ; parfois un œillet, une rose enclouent gracieusement la lumière qui mettait le feu à la poudre.
Les tirailleurs algériens, ces anciens ennemis de la France, qui maintenant combattent pour elle, marchent derrière trois aumôniers. Leur costume oriental, leurs types qui résument toutes les races du nord de l'Afrique, inspirent une bienveillante curiosité ; sur leurs guidons figurent le croissant de l'Islam et la main ouverte, préservatif du mauvais œil, encore sculptée à la clef de voûte de la première porte de l'Alhambra.
Après la garde ont paru les quatre drapeaux pris aux Autrichiens, glorieux trophées de la campagne en assez mauvais état, à l'exception d'un seul presque neuf ; ils témoignent d'une lutte acharnée. Un chasseur à pied de la garde accompagné de deux soldats porte le premier ; des

soldats du 1er, du 3e et du 4e corps portent les trois autres. Les drapeaux sont présentés à l'empereur et remis à un cent-garde.
Toutes les troupes, acclamées sur leur passage, ont des bouquets, des branches de laurier dans le canon de leurs fusils. Il n'y aura plus de fleurs à Paris pendant quinze jours. Leur marche du camp Saint-Maur à la place Vendôme n'a été qu'une longue ovation.

(Moniteur du 15 août 1859.)

Le drapeau du 99e de ligne est décoré au Mexique (1862)

LE 99e de ligne (ancien 24e d'infanterie légère) débarqua le 26 mars 1862 à la Vera-Cruz, sous le commandement du colonel **L'HERILLIER**.
Le régiment commença à s'illustrer au combat d'Aculcingo, où le sergent **PICARANT** s'empara d'un drapeau. Peu de temps après, il prenait part à l'une des opérations les plus étonnantes d'audace qu'ait jamais enregistrées notre histoire militaire.
Le 14 juin, le colonel L'Hérillier est informé qu'un corps de 2000 Mexicains, commandé par le général Ortega, se dispose à occuper le Cerro Borrego, montagne située à mi-chemin de Puebla et d'Orizaba. Cette position, d'une altitude de 250 mètres, est presque inaccessible à cause de ses pentes de 45 degrés. Si l'ennemi s'en rend maître, la défense d'Orizaba devient impossible.
Le colonel L'Hérillier donne, à minuit, l'ordre à la 3e compagnie du 1er bataillon de gagner les hauteurs du Cerro Borrego et de s'y maintenir à tout prix.
A une heure et demie, cette compagnie atteignait, en rampant, les premières crêtes ; son avant-garde était reçue par une vive fusillade de l'ennemi surpris, mais elle allait surmonter les plus grandes difficultés.
Avec une témérité bien française, une furia irrésistible et par une tactique renouvelée de Gédéon, le capitaine **DETRIE** s'élance, recommandant à ses tambours et clairons de faire rage, à ses hommes de pousser de grands cris pour laisser croire à une troupe nombreuse ; une lutte corps à corps s'engage; l'ennemi n'a pas le temps de reconnaître le nombre des assaillants; il recule pour aller se reformer en arrière, mais aussitôt la 2e compagnie - commandée par le capitaine Leclerc - arrive au secours de la 3e , et les Mexicains, attaqués avec une nouvelle vigueur, enfoncés, culbutés, fuient en un désordre complet.
Cent vingt combattants venaient de sauver le corps expéditionnaire en chassant 2000 ennemis d'une position jugée jusqu'alors imprenable.
Les troupes d'Ortega laissent entre nos mains quatre obusiers de montagne, un drapeau, trois fanions, soixante prisonniers et deux cent cinquante hommes tués ou blessés.
Au mois d'août suivant, le capitaine Détrie était promu chef de bataillon, passant ainsi d'un grade à l'autre en moins de trois mois.

C'est à la suite de ces deux glorieux faits d'armes que le drapeau du 99e de ligne fut décoré.

(ROGER DE BEAUVOIR, Annuaire illustré Je l'Armée française.)
(Pion, éditeur.)

Le 1er chasseurs d'Afrique au Mexique

LE récit des faits d'armes accomplis par le 1er régiment de chasseurs d'Afrique pendant l'expédition du Mexique semble plutôt tenir du roman que de l'histoire, tant les coups de main hardis, les combats disproportionnés, les actions d'éclat abondent, et cependant les journaux de marche du régiment, les ordres de la division et de l'état-major général sont là pour nous rappeler à la réalité.

Les merveilleuses victoires du régiment tiennent à deux causes : d'abord la similitude qui existait entre la guerre de partisans qui se faisait au Mexique et la guerre d'Afrique; ensuite l'épouvante jetée dans les rangs des Mexicains après leurs premières rencontres avec les chasseurs, qu'ils avaient surnommés los carniceros azules, les bouchers bleus.

Le 5 juillet 1862, le 6e escadron du régiment, fort de 174 hommes et 10 officiers, commandé par le capitaine **de MONTARBY**, s'embarquait à Alger, le 24 août il débarquait à la Vera-Cruz et le 27 il entrait en campagne.

A partir de ce jour, les combats se succèdent sans interruption pendant les nombreux voyages que fait l'escadron de la Vera-Cruz à la Soledad à l'escorte des convois. Le 4 octobre, le capitaine de Montarby reçoit l'ordre de se lancer à la poursuite du colonel **RAMOND de la CHAUSSEE**, un chef mexicain. Après une marche forcée, l'escadron le surprend à Isote, attaque sa troupe, la bat, fait le colonel prisonnier avec tous ses officiers.

Un mois après, le 1er escadron, capitaine **de BAULINCOURT,** arrivait à son tour au Mexique. Il assistait, peu après, au combat de San Andrès où, dans une charge brillante, il brisait au premier choc trois cents cavaliers mexicains. Le 12 février 1863, sous les ordres du général de La Mirandole, il attaquait Aureliano à San Carlos et ne craignait pas de lutter contre un corps de cavalerie de 1 200 hommes, qu'il dispersa malgré une vigoureuse résistance. Le 12 avril, à Alisco, le même escadron mettait en fuite sept escadrons de Mexicains.

Pendant le siège de Puebla, les deux escadrons, réunis devant la ville, firent le service d'escorte. Le 8 mai, le 6e escadron, toujours sous les ordres du capitaine de Montarby, prit part à la bataille de San Lorenzo ; cette journée compte parmi les plus glorieuses et valut au régiment le plus grand honneur qui puisse être décerné à des braves.

L'escadron rencontre les lanciers de Durango, forts de 1500 hommes environ. A la vue des chasseurs d'Afrique, les Mexicains se formèrent en bataille, la lance en arrêt, attendant le choc de nos cavaliers ; ceux-ci, entraînés par leur intrépide capitaine, se précipitent sur l'ennemi et le culbutent. Pendant le combat, qui fut long et meurtrier, le capitaine de Montarby eut le poignet gauche fracassé par un coup de feu. Ce brave officier, malgré l'horrible blessure qu'il venait de recevoir, ne voulut pas quitter sa place de bataille en tête de son escadron ; il prit ses rênes de bride dans ses dents et, de son bras droit resté valide, continua à sabrer l'ennemi.

Au plus fort de la mêlée, un cavalier de l'escadron, nommé Bordes, se précipita au centre de la troupe mexicaine, troua la poitrine du porte-étendard et s'empara d'un magnifique drapeau tout neuf que les dames de Durango avaient brodé et offert aux lanciers.

Cependant ce brillant fait d'armes nous coûtait cher : le commandant Foucault et dix chasseurs tués; les capitaines de Montarby et **MICARD**, le sous-lieutenant **de JAMMES** blessés : ce dernier avait reçu neuf blessures.

Dès que les escadrons furent réunis, le 21 juin suivant, le commandant en chef passa une grande revue et, au nom de l'empereur, décora l'étendard du régiment et le chasseur **BORDES** ; mais comme les étendards de cavalerie ne quittent jamais le dépôt, c'est à la hampe du fanion du

capitaine commandant le 6e escadron, que le général attacha la croix de la Légion d'honneur. Le capitaine de Montarby était promu au grade de chef d'escadrons.
De continuels combats vinrent fournir, dans la suite, de nouvelles preuves de la vaillance des chasseurs d'Afrique. Le capitaine de Baulincourt à Monte Alto, le maréchal des logis Lefèvre à Salamanca, le capitaine Micard à Altanueva, firent, avec leurs hommes, des prodiges de bravoure. Le 11 janvier 1865 eut lieu le combat de Veranos ; le 1er escadron y remporta un éclatant succès. Malheureusement cette journée priva le régiment d'un de ses meilleurs officiers, brave autant qu'habile et intelligent : le commandant de Montarby fut tué.
Cette perte causa une douleur profonde au 1er chasseurs d'Afrique ; le commandant était adoré de ses hommes, qui admiraient son courage. Longtemps après sa mort, quand les escadrons furent rentrés en Afrique, le soir, autour du feu de bivouac, lorsque les vieux du Mexique racontaient les prouesses du 1er et du 6e escadron, c'est avec un respect mêlé d'émotion qu'ils prononçaient le nom du commandant de Montarby. Ils en parlaient comme d'un héros. Il était de la race des preux qui ont pour devise : « Dieu et Patrie ! »

(FERNAND HUE, Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique.)
(Lecène et Oudin, éditeurs.)

Le drapeau du 3e zouaves est décoré à San Lorenzo

Au mois de mars 1863 commençait la seconde marche sur Puebla, dont les défenses déjà fortes avaient encore été augmentées et complétées.
Les zouaves coopérèrent aux premiers travaux d'approche, à l'établissement des parallèles, à la construction des batteries, et le 29 mars ils étaient désignés pour prendre la tête d'une colonne d'assaut à lancer contre le fort San Xavier. Cet ouvrage se composait d'une enceinte continue enfermant le couvent de San Xavier et un pénitencier. Très solidement construits, ces deux édifices étaient percés d'embrasures et de meurtrières et armés d'artillerie. Lorsque le canon français eut préparé l'attaque, la première colonne d'assaut, en grande partie composée de zouaves, sortit des tranchées. Enlevés par leur commandant **GAUTRELET**, les zouaves arrivèrent au pas de course au sommet de la brèche, couronnèrent l'amoncellement de décombres et, par un élan nouveau, pénétrèrent dans l'enceinte.
Surpris d'une telle audace, les défenseurs reculent; mais, braves, eux aussi, et ayant conscience de l'importance de la position, ils accueillent leurs adversaires par une fusillade extrêmement vive que viennent par moments accentuer les décharges de la mitraille. Mais dès que les zouaves sont entrés dans la place, rien ne peut briser leur volonté d'y rester, ni les feux plongeants, ni la poussée d'une réserve de deux mille hommes. Là, comme à Sébastopol, les actes particuliers d'héroïsme se perdent dans l'héroïsme de tous. Le zouave **DURAND**, blessé, se jette sur un canon, tue un servant et pendant que ses camarades pourchassent les artilleurs, il tourne la pièce contre l'ennemi. Les zouaves **TESSIERES** et **CHIRON** enlèvent chacun un fanion. Le capitaine **ESCURROUS** est blessé une première fois, il combat quand même et se fait tuer au milieu de ses soldats. Enfin, après une lutte corps à corps, une chasse à l'homme poursuivie sans merci d'étage en étage, de chambre en chambre, dans le pénitencier, les défenseurs du fort se décident à capituler.

Ce premier succès était important, mais il démontrait avec quelle résolution les défenseurs de Puebla entendaient se défendre.
Dans la nuit du 2 au 3 avril 1863, deux compagnies de zouaves attaquent une barricade, mais sans succès. Le 5 avril, six compagnies du 1er régiment pénètrent dans le corps de place par une brèche et attaquent un quadre, ou pâté de maisons, que couronnent des terrasses au lieu de toits.
Quand ils ont franchi les premiers obstacles, les zouaves voient combien leur entreprise est périlleuse, mais ils croient que, cette fois encore, l'audace aura raison de la prudence et ils ont l'espoir que, dans le jeu de la bataille, un coup heureux leur livrera Puebla. Le lieutenant Galland et trente hommes sont lancés en avant-garde. Presque tous tombent sous un feu de mitraille, et la troupe qui les suit recule. Le capitaine **MICHELON** et le lieutenant **AVEQUE**, suivant l'exemple que leur donne le commandant **CARLERET**, arrêtent ce mouvement, entraînent leurs hommes et essayent de tourner l'obstacle. Le capitaine est tué, le lieutenant blessé et les soldats, refoulés entre deux quadres, dans une espèce de couloir, sont abattus par la fusillade et la mitraille. Retranché dans la chambre d'une maison enlevée au début, le lieutenant Galland réunit quelques-uns des zouaves survivants et organise la défense ; cerné et affamé, il refuse de se rendre. Mais alors les défenseurs l'attaquent par le plafond, qu'ils démolissent, et par l'incendie qu'ils allument, et c'est seulement quand la fumée commence à l'étouffer, que cette poignée de braves consent à s'avouer vaincue. Si les Mexicains avaient écrasé les zouaves, ils avaient admiré leur vaillance ; aussi, en témoignage d'estime, le général mexicain refusa-t-il de prendre le sabre que lui remettait le lieutenant Galland.
Le combat du 5 avril était un échec que ne vint pas suffisamment réparer un léger succès obtenu par les zouaves le 14 avril, à Atlisco, en repoussant une division de secours commandée par le général mexicain **COMONFORT**. Sans trop peser sur leur moral, cet échec les avait cependant impressionnés, aussi attendaient-ils avec impatience le moment de le réparer.
Le 25 avril, à la suite d'un coup de mine, un pan de mur s'écroule et découvre le couvent de Santa Inès, l'une des citadelles de Puebla, grand bâtiment aux toits en terrasse, aux murs épais et crénelés, flanqués de retranchements étagés, fermé sur certains points par des grilles que le boulet n'avait pu rompre et de filets en cordes de cuir tendus sur des pieux épointés. Tel était l'ensemble des défenses sur lequel l'artillerie ouvrit un feu violent, qu'elle soutint pendant trois heures malgré les balles, les biscaïens et la mitraille que lançaient les assiégés. L'œuvre de destruction jugée suffisante et une dernière salve tirée, deux colonnes de zouaves sont lancées par le général Castagny. Pendant qu'elles s'ébranlent, deux mille Mexicains couvrent les terrasses, couronnent les murailles, se pressent aux fenêtres, s'abritent derrière les retranchements pour concentrer leur feu sur l'unique passage, un étroit espace, que doivent parcourir les zouaves.
L'une des colonnes atteint la grille, l'autre la tourne; mais, au moment d'arriver aux murs du couvent, toutes les deux s'arrêtent sous les coups de leurs adversaires, sans plus pouvoir avancer. On lutte, on essaye de tenir, mais sans résultat, et quand la retraite est sonnée, quelques officiers et une centaine d'hommes, cernés dans un dédale de ruelles, restent au pouvoir de l'ennemi, qui admire leur courage. « Ils ont combattu comme des lions », disait le rapport du général Ortega, qui donna des ordres pour traiter les prisonniers avec les plus grands égards.
L'opiniâtre résistance des défenseurs de Puebla, non seulement faisait traîner le siège en longueur, mais aussi donnait au général Comonfort le temps de réunir une armée qui vint s'établir et se fortifier à quelques lieues de Puebla, avec l'espoir de tenter une diversion en faveur de la place.
Chargé d'observer les mouvements de Comonfort, le général **BAZAINE** se résolut à l'attaquer le 8 mai 1863, avec une petite colonne dont faisait partie un bataillon du 3e zouaves. La position des Mexicains était très forte : six ou sept mille hommes s'étaient retranchés dans le faubourg de San Lorenzo, transformé en réduit garni d'artillerie. Lorsqu'il eut pris ses dispositions, le

général Bazaine donna le signal de l'attaque, et, l'arme sur l'épaule, les zouaves s'avancèrent contre les ouvrages de San Lorenzo. Le combat s'engage sur la lisière et dans les rues de la ville; les Mexicains se défendent bravement, les fantassins se font tuer sur leurs barricades, les artilleurs sur leurs pièces et ce n'est que pas à pas et maison par maison qu'ils reculent. Mais toutes les défenses sont successivement enlevées : le sous-lieutenant Henry s'empare d'un drapeau ; le zouave Stern, blessé, lutte avec un officier mexicain et enlève un second étendard. L'ennemi, démoralisé, prend la fuite en entraînant son général.
Deux drapeaux ayant été pris à l'ennemi par un officier et un soldat du 3e zouaves, un décret impérial conféra à l'aigle du régiment la croix d'honneur, qu'il porte depuis au sommet de sa hampe.

Le brillant fait d'armes de San Lorenzo, dû en grande partie à l'énergie des zouaves, fit perdre aux défenseurs de Puebla l'espoir d'être secourus ; aussi, quelques jours plus tard, jugeant la résistance inutile, la place capitulait. La part si large que les zouaves avaient prise à la conquête de la ville, leur valut l'honneur d'en former la garnison. Une partie s'y établit, tandis que l'autre se dirigeait avec l'armée sur Mexico, où les Français entrèrent le 10 juin 1863.

(PAUL LAURENCIN, Nos Zouaves.) (Rothschild, éditeur.)

Le drapeau du 51e décoré au Mexique

LE 8 mai 1863, à une heure du matin, nos troupes, couvertes par une I avant-garde, se mirent en marche par la route de Mexico. A cinq heures, la colonne étant à environ deux kilomètres de San Lorenzo, le général Bazaine prit ses dispositions de combat.
San Lorenzo est situé sur un mamelon, dont les pentes orientales assez raides tombent brusquement à pic sur la rive droite de l'Atoyac, tandis que les pentes occidentales, légèrement ondulées et en partie boisées, se prolongent au loin ; au sud, l'inclinaison du terrain est moins forte et se termine à l'endroit où la colonne venait d'arriver. Une ligne continue de retranchements garnis d'artillerie formait une sorte de grande redoute ouverte à la gorge, dont l'église de San Lorenzo formait le réduit.
Le général Bazaine dessina son mouvement offensif, malgré le feu redoutable des pièces ennemies qui couvraient de mitraille le terrain sur lequel s'avançaient ses troupes. Bientôt, jugeant le moment opportun, il fait déposer les sacs et battre la charge ; les soldats, conservant l'arme sur l'épaule droite, se précipitent sur le village aux cris de « Vive l'empereur ! » avec un élan irrésistible. Tandis que les tirailleurs algériens et les zouaves attaquent San Lorenzo au centre et à droite, le 51e, enlevé par le commandant de Longueville, l'aborde à gauche, et, après une lutte corps à corps dans laquelle beaucoup de soldats mexicains sont tués à coups de baïonnette, il marche, de concert avec les autres troupes assaillantes, sur l'église. La résistance avait été opiniâtre dans le village, où des femmes, des « soldaderas » combattaient dans les rangs des Mexicains ; elle le fut plus encore dans le réduit occupé par un bataillon de Zapadorès.

Mais nos soldats, animés par l'énergique exemple de leurs chefs, triomphèrent rapidement de tous ces obstacles ; le bataillon de **ZAPADORES** fut entièrement détruit, partie par les hommes du 51e, partie par les tirailleurs algériens.
Vers six heures du matin, les troupes mexicaines se débandèrent et cherchèrent à se sauver par le gué de Pansacola, en se précipitant dans le ravin formé par l'Atoyac ; mais, mitraillés par notre artillerie, poursuivis par la cavalerie du général **de MIRANDOL** et du général **MARQUEZ**, ces malheureux Mexicains jonchèrent la campagne de morts et de blessés jusqu'à Santa Inès, où le général Marquez, voyant l'ennemi dans une déroute complète et fuyant de toutes parts dans un affreux désordre, cessa la poursuite.
Le 2e bataillon du 51e venait d'inscrire à San Lorenzo une des pages glorieuses de l'histoire du 51e, il avait pris deux fanions à l'ennemi. Ce succès lui coûtait : 2 officiers blessés, 2 hommes tués, 22 blessés.
Les deux fanions avaient été pris par le caporal **MAINGON** et le fusilier **GONNORD**.
… Le 3 février 1864, au combat de Valle de Santiago, le 51e se distingue encore. Un drapeau et un fanion pris, le premier par le lieutenant Brunot et le second par le fusilier Brizet, furent les trophées glorieux que le 51e conquit dans cette journée.
… Sur les bords de l'océan Pacifique, Guaymas était le dernier port par lequel Juarez communiquait avec les Américains de San Francisco : il fallait s'en emparer. Cette expédition fournit au 51e l'occasion de nouveaux succès.
Le 25 mars 1865, le colonel Garnier, laissant quatre compagnies à Mazatlan sous les ordres du lieutenant-colonel **DEPLANQUES**, s'embarqua pour Guaymas avec les dix autres compagnies, une section d'artillerie de montagne, sur le *Lucifer*, le *d'Assas*, la *Cordelière* et la *Pallas* de la division navale du Pacifique. L'escadre arriva devant Guaymas le 29 mars, et le même jour, à midi, les compagnies du 51e commencèrent à débarquer sous la protection de l'artillerie d'une canonnière. L'ennemi, commandé par **PATONI**, **PESQUIERA** et **ROBINSON**, paraissait vouloir opposer une vive résistance. Mais, dès que les premières compagnies du 51e furent débarquées, il abandonna la ville pour occuper les hauteurs voisines.
Aussitôt à terre, le colonel Garnier se mit à la tête de cent hommes pour poursuivre l'ennemi, et, après avoir échangé quelques coups de fusil dans la ville même avec son arrière-garde, il prit position à trois kilomètres du point de débarquement, en attendant des renforts. A leur arrivée, il se porta de nouveau en avant et, bien secondé par son artillerie, il détermina la retraite des Mexicains, qui s'enfuirent en désordre sur Hermosillo, laissant entre les mains du 51e le drapeau du bataillon de Guaymas, 140 fusils et une grande quantité de munitions.
… Depuis son arrivée au Mexique, ce régiment avait pris deux drapeaux et trois fanions à l'ennemi et mérité de brillantes citations pour ses nombreux faits d'armes. Aux noms glorieux d'Arcole, de Hohenlinden, d'Austerlitz, d'Eylau, de Zaatcha, de Bomarsund, inscrits sur son drapeau, il avait ajouté celui de San Lorenzo. Par un décret du 19 décembre 1865, Napoléon III avait décoré l'aigle de ce glorieux régiment de la croix de la Légion d'honneur. Le 25 septembre 1866, le maréchal commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique passa la revue de toutes les troupes présentes à Mexico et attacha lui-même au drapeau cette croix que le régiment avait si bien méritée.

(Lieutenant PAINVIN, Historique du 51e régiment,)

Le 3e tirailleurs à San Lorenzo

AINSI qu'on l'a vu dans les récits précédents, l'attaque du village de San Lorenzo fut faite par le 51e , le 3e zouaves et un bataillon des tirailleurs algériens.
Les soldats d'Afrique rivalisèrent d'ardeur et de bravoure avec les soldats de France. Entraînés par la compagnie du capitaine Estelle, les turcos abordèrent vigoureusement le village à la baïonnette et contribuèrent, dans la plus large mesure, à la déroute des six ou sept mille hommes que Comonfort avait placés à San Lorenzo.
Cette brillante affaire fut une vraie bataille, puisque les Mexicains y perdirent, en une heure et demie, 800 hommes tués ou blessés, qu'il ne leur restait ni canons ni munitions et que nous leur avions fait 1200 prisonniers, pris 3 drapeaux, 11 fanions, 500 mulets et tout un convoi.
Pour leur part, les braves turcos avaient merveilleusement donné ; les tirailleurs **AHMED BEN AYOUB** et **KHEMIL BEN ALI** s'étaient, emparés de deux drapeaux. En raison de ces actions d'éclat, la croix de la Légion d'honneur fut suspendue au fanion de cette troupe dans une revue passée par le général **DOUAY** à Guadalajara au mois d'avril 1864. Lors de la rentrée du corps expéditionnaire et de la dissolution du bataillon de marche algérien, elle orna naturellement le drapeau du 3e tirailleurs, auquel appartenaient Ahmed ben Ayoub et Khemil ben Ali, auteurs du beau fait d'armes qui avait motivé cette distinction.

———

1870-1896

Le drapeau du 74e à Wissembourg

(4 août 1870)

WISSEMBOURG fut le théâtre d'une véritable guerre de géants ; les Français s'y battirent un contre dix, 4800 contre 60000 ; pourtant l'ennemi y subit plus de pertes en hommes que nous n'avions de soldats.
Le 3e bataillon du 74e, sous les ordres du lieutenant-colonel Baudoin et du commandant Valet, se tient couché en colonne par pelotons, devant une batterie qu'il protège, et reçoit de nombreux projectiles ennemis. Quarante-deux bouches à feu tonnent contre les défenseurs du plateau, sur lequel tombent cent vingt projectiles par minute. C'est un ouragan de fer et de plomb.
Bientôt la position n'est plus tenable : de nombreuses victimes gisent sur le sol : un obus éclate contre la garde du drapeau et mutile plusieurs braves sapeurs qui protègent cet étendard aux plis effrangés par la mitraille russe et autrichienne. Vingt hommes sont successivement frappés, en se saisissant l'un après l'autre de l'aigle du 74e que lui lègue son compagnon mourant.
Le vingt et unième, plus heureux, à la gloire de recueillir le précieux dépôt et d'empêcher qu'il ne devienne le trophée de l'ennemi.

(DICK DE LONLAY, Français cl Allemands.)
(Garnier, éditeur.)

———

Mes amis, au drapeau ! »

LE 6 août, à Spicheren, le 76e de la division **FROSSARD**, est en position avec quatre pièces d'artillerie. A dix heures, l'ordre lui arrive de se tenir prêt à marcher sans bagages, mais avec armes et sac au dos.
A midi et demi, le général Jolivet, à cheval, l'épée à la main, vient faire prendre les armes au régiment qui bivouaque dans des champs de pommes de terre. Le 76e se met aussitôt en route au pas gymnastique.
Il entre en ligne l'arme sur l'épaule. Son arrivée sur le champ de bataille est saluée par les salves répétées des Prussiens, qui étaient déjà établis dans un bois auprès du chemin de fer.
A l'un de ces premiers feux, le porte-drapeau du 76e **LUISET**, tombe mortellement blessé.
« *Mes amis, au drapeau !*.. Sauvez le drapeau! » s'écrie le vaillant officier. Le drapeau fut relevé : son heure fatale n'était pas venue. Quant à Luiset, il n'a pas connu les grands deuils de la patrie : il est tombé en portant l'aigle au poste d'honneur.
En pareil cas, on inscrit en Allemagne le nom de celui qui est mort ainsi, sur le drapeau même, en entourant le nom d'un cercle d'argent et avec ces mots : « Il est mort en héros, le drapeau à la main. » Pourquoi ne ferait-on pas en France quelque chose de semblable ?

(Commandant DU FRESNEL, Un régiment à travers l'histoire, le 76e.)
(Flammarion, éditeur.)

———

Le drapeau du 96e à Froeschwiller

CETTE bataille est certainement la plus belle page de l'histoire du 96e .
C'était le colonel **FRANCHEVIN** qui menait l'attaque à Elsasshausen.
Forcé de reculer devant une tempête de feu, le 1er bataillon s'engage dans le bois, où il est suivi par le 2e ; c'est une épouvantable mêlée entre nos soldats et les Prussiens, quatre fois plus nombreux. Les officiers se battent corps à corps. Le colonel a son cheval tué sous lui; lui-même a reçu trois blessures, mais il ne veut pas quitter ses enfants du 96e, qui l'adorent. Le sabre à la main, un pied chaussé, l'autre nu et entouré de linges sanglants, il se jette sur l'ennemi comme un lion furieux; une balle le frappe au ventre, il tombe.
« Mes amis, en avant! s'écria-t-il, vengez votre colonel ! »
Pendant que la mêlée continue, son ordonnance l'enlève et le transporte dans une ambulance. Mais, vers le soir, l'ambulance va être prise : le fidèle soldat porte son blessé dans une voiture et veut le conduire dans une ferme, où tous les soins lui sont prodigués. Peut-être sera-t-il sauvé !... Mais on a compté sans les uhlans ! Une bande de ces misérables envahit la ferme et massacre-le blessé sans défense.

Dans ce bois maudit meurent les capitaines **VITUREAU** et **BONJEAN** ; le commandant **PIETRI** est emporté sanglant, comme le capitaine **NUMA**. Le capitaine **BOULANGER** a reçu une balle dans le flanc ; il s'assied adossé à un arbre, ramasse un fusil et trouve encore la force et le courage de faire le coup de feu pendant deux heures.

Le drapeau n'est qu'un chiffon, disent les anarchistes, les révolutionnaires : eh bien, écoutez ceci: L'aigle du 96e était portée par le sous-lieutenant **HENRIET**. Le malheureux jeune homme est tué dans la mêlée, et une avalanche de Prussiens se rue pour arracher le drapeau de ses mains. Mais le sous-lieutenant **BONADE**, suivi de quelques soldats intrépides, se précipite et contient l'ennemi ; à son tour, il reçoit deux blessures, mais il relève le drapeau, tout souillé de sang.

Les Prussiens entourent Bonade qui va succomber, mais l'adjudant-major **OBRY** arrive à cheval et, au milieu de cette effroyable mêlée, parvient à saisir l'aigle, que lui tend Bonade, dont le sang coule en abondance. Les balles pleuvent autour du groupe héroïque. Le cheval de l'adjudant-major est abattu, Obry, Bonade roulent à terre, entraînant le drapeau, qui va tomber aux mains des Allemands.

« *Le drapeau*, mes amis, *sauvez le drapeau* ! » crient Obry et Bonade.

Les sergents-majors **BOELTZ** et **RAME**, les sergents **PIC, FAVRE** et **MESPOULEDE**, quelques soldats, entre autres un fusilier nommé **BELLONGRAND**, accourent, et la lutte reprend plus acharnée. Obry parvient à se relever, il saute sur un mulet d'ambulance, l'aigle pressée sur sa poitrine. Alors on se groupe autour de lui, et les défenseurs de l'aigle, à coups de crosse, à coups de baïonnette, repoussent les assaillants et protègent la retraite du fier étendard. Allez donc dire à ces héros qu'ils ne défendaient qu'un chiffon ! Vous verrez ce qu'ils vous répondront.

Disons maintenant ce qu'est devenu ce drapeau si glorieusement défendu. Le 2 septembre, le régiment campait dans les fortifications de Sedan. Le colonel **BLUEM** décide de faire enfouir le drapeau. En conséquence, à dix heures du soir, le sous-lieutenant porte-aigle **LEMEUNIER** va prendre le drapeau et, avec l'aide d'un sapeur, l'ensevelit à dix pas de la porte près de laquelle le régiment est campé.

La paix une fois signée, le colonel Bluem, qui se trouve à Wiesbaden, écrit à Cologne, où le sous-lieutenant Lemeunier est interné, et l'invite à ne pas oublier le drapeau quand il rentrera en France.

Libre le 17 mai, Lemeunier arrive à Sedan : mais l'armée prussienne est encore là et une sentinelle allemande est à dix pas de l'endroit où l'aigle est enterrée. Que faire ? Le sous-lieutenant confie son embarras à un patriote, un tisserand nommé Chevriaur. Ce brave citoyen et son fils se mettent en devoir de concourir à l'œuvre de l'officier. Une nuit, nuit sombre, ils escaladent les palissades, arrivent à l'endroit indiqué et, lentement, doucement, avec leurs mains, parviennent à fouiller le sol ; l'aigle est trouvée.

Mais comment rentrer en ville ? Lemeunier coupe la hampe à la hauteur de la soie, cache le drapeau et l'aigle sous ses vêtements et rentre par la porte de Givonne, gardée par un poste prussien. Le lendemain, toujours muni de son précieux dépôt, Lemeunier traverse les lignes prussiennes et, le 29 mai suivant, au camp du Calvaire, remet fièrement aux officiers et aux soldats du 96e leur vieil étendard.

(E. DE LYDEN, Nos 144 régiments de ligne.)
(Librairie illustrée.)

Le drapeau du 2e turcos après Reichshoffen

PAUVRE ville de Strasbourg où nous allions en juillet au moment de la déclaration de guerre, rassurant nos angoisses par le spectacle-viril d'une population patriotique, résolue aux sacrifices, prête à la lutte et certaine, hélas ! de la victoire. Les habitants étaient si rassurés en voyant défiler à travers leurs rues ces troupiers africains bronzés, ardents et vifs, ces zouaves aux tournures herculéennes, ces turcos qui riaient montés sur de petits mulets arabes et laissaient pendre leurs jambes jusqu'au pavé! On se sentait rassuré en regardant ces rudes soldats et l'on oubliait que le plus indomptable courage ne vaut rien sans la discipline. Strasbourg ne devait point tarder à l'apprendre. Le désastre de Woerth jetait pêle-mêle dans ses murailles cette magnifique mais trop peu nombreuse armée de Mac-Mahon que j'avais vue superbe allant au combat et qui revenait dépenaillée, effarée et sinistre après la défaite. Les Strasbourgeois, navrés, regardaient d'un œil fixe ces horribles débris. C'était la déroute dans toute sa hideur, et c'est à peine si quelques héroïques et vivants exemples contrastaient avec l'affreux tableau offert par ces troupes démoralisées soudain par ce coup de foudre inattendu d'un revers.

Dans la soirée du 6 août, au moment où une partie du corps d'armée de Mac-Mahon était en déroute et que les turcos du 2e régiment luttaient avec courage et désespoir, ne voulant pas abandonner leurs positions, le colonel avait donné l'ordre au porte-drapeau de se retirer et de gagner au plus vite Reichshoffen. Cet officier était le lieutenant **VALES**. Il s'engagea dans la forêt et parvint, après mille difficultés, à se dérober à la vue de l'ennemi qui l'environnait et à atteindre le village, que bombardaient déjà les Prussiens. Surpris sur la route de Haguenau par un peloton de uhlans, il put leur échapper, grâce aux nombreux fuyards, parmi lesquels quelques-uns firent feu sur les cavaliers ennemis qui passèrent ventre à terre.

Arrivé à Strasbourg dans la journée du 7 août, il porta le drapeau au bureau de l'état-major ; le colonel l'orna aussitôt d'une couronne de lauriers et le déploya du haut du balcon de la place Kléber, devant une foule considérable qui l'accueillit par des bravos et les cris de « Vive la France ! vivent les turcos ! » Déjà le patriotisme de la vieille cité alsacienne se réveillait plus fort après le premier moment de stupeur. Et la vue de ce drapeau sauvé de l'ennemi enthousiasmait les âmes.

Durant le siège, cet étendard faillit deux fois être dévoré par les flammes : aussi, pour le mettre en sûreté, fut-il confié au commandant du régiment de marche, sous les ordres duquel se trouvaient une centaine de turcos casernés à la citadelle.

Dans la nuit qui précéda la reddition de la place de Strasbourg, le chef de corps remit au lieutenant Valès le drapeau de son régiment, lui demandant ce qu'il pensait en faire. « Le sauver », lui répondit-il. Il a tenu parole. Brisant la hampe et la jetant au feu, il roula le drapeau autour de son corps et cacha l'aigle en lieu sûr. Le lendemain il défilait devant les lignes des armées prussiennes avec la précieuse relique sur sa poitrine.

Resté six mois en Allemagne sans que les Prussiens se soient jamais doutés que ce noble étendard était au milieu d'eux, il est de retour en France et désormais hors de danger, plus heureux en cela que ceux livrés à Sedan et à Metz, lesquels feront l'ornement de l'avenue des Tilleuls.

Ce qu'un maréchal de France n'a pas su faire, un simple lieutenant l'a osé.

(JULES CLARETlE, la Guerre nationale.)
(A. Lemerre, éditeur.)

Le général Brayer et le drapeau du 1er de ligne à Gravelotte

LE 16 août 1870, pendant la terrible journée de Gravelotte, le 1er de ligne doit franchir un ravin; ses mouvements s'exécutent avec une admirable précision sous une pluie de balles et de mitraille. Le 16e d'infanterie prussienne essaye d'arrêter la marche du régiment français, il succombe presque en entier sous une charge à la baïonnette, mais, de notre côté, le général Brayer est tué pendant qu'il donne ses ordres d'attaque au 1er de ligne. Au moment de rendre le dernier soupir, l'infortuné général s'était fait apporter le drapeau du 1er de ligne, afin de mourir en regardant ce symbole de la patrie. Une brigade de dragons prussiens veut venger le 16e régiment, elle se lance à fond de train ; le 1er de ligne, reformé à la hâte, attend l'ennemi de pied ferme et, lorsqu'il n'est plus qu'à deux cents mètres, l'accueille par une fusillade des mieux nourries qui fait rouler pêle-mêle cavaliers et chevaux.

Le soir, quand le général **de CISSEY**, demeuré toute la journée là où pleuvaient les obus, la mitraille et les balles, sans souci du danger, sans perdre de son calme et de son sang-froid, passa sur le front de bandière du 1er de ligne, il se fit apporter le drapeau et pressa sur sa poitrine cet insigne de l'héroïque régiment.

Deux jours après, quand les Prussiens recommencèrent l'attaque, le 1er de ligne, placé en réserve derrière les batteries de son corps d'armée, sur un terrain incessamment labouré par les projectiles, dut subir des pertes énormes sans pouvoir en infliger à l'ennemi. Sa brigade ayant été écrasée par l'artillerie prussienne, il suivit le mouvement général de retraite, se vit contraint d'abandonner le terrain conquis le 16, puis ses bagages, et, à la fin de la journée, de se retirer sous Metz. Officiers et soldats avaient tous été vaillants, tous étaient prêts aux plus grands sacrifices pour sauver la patrie, mais bientôt l'espérance du succès s'évanouit, puis vinrent les jours de disette et de famine, et enfin la capitulation…

(Historique du 1er régiment d'infanterie.)

———

Le 51e de ligne sauve le drapeau du 3e grenadiers de la garde à Rezonville

(16 AOUT 1870)

VERS quatre heures de l'après-midi, la division **MONTAUDON**, qui attendait avec impatience le moment d'agir, reçut l'ordre de quitter Villiers-aux-Bois, pour opérer un mouvement tournant sur la droite de l'ennemi, et aller couper les ponts d'Ars-sur-Moselle : aussitôt cet ordre reçu, la division se porta, en passant derrière Rezonville, sur Gravelotte et prit le chemin qui conduit de ce village à Ars-sur-Moselle. Mais à peine était-elle engagée entre les

bois de Vaux et des Ognons, que de violentes détonations se firent entendre du côté du ravin de Gorze. C'étaient des troupes des 7e et 8e corps prussiens qui cherchaient à enlever Rezonville.
La 1re brigade de la division Montaudon (51e et 62e) reçut aussitôt l'ordre de Bazaine de rétrograder pour aller renforcer notre aile gauche : guidée par le général Montaudon, cette brigade traversa le ravin de la Jurée, précédée par des troupes de la garde, et prit position entre Rezonville et le bois des Ognons. Le 51e, commandé par le lieutenant-colonel **BREART**, formant tête de colonne, se déploya sous le feu de l'ennemi, à gauche de l'artillerie de la garde. Aussitôt le feu de l'artillerie prussienne redouble d'intensité; les obus pleuvaient littéralement sur le 51e dont les trois bataillons étaient couchés par terre, sur un terrain incliné. Le capitaine adjudant-major **NIEGER**, du 3e bataillon, voyant les jeunes soldats manifester quelque inquiétude, se porta à cheval devant le front de son bataillon, et, sans s'inquiéter s'il servait de cible aux pointeurs et aux tirailleurs ennemis, alluma tranquillement un cigare, qu'il fuma jusqu'au bout, sans changer de place. Plusieurs officiers vinrent lui demander du feu et causer avec lui. Ce bel exemple rendit courage aux soldats, qui reçurent dès lors, avec un calme imperturbable, la grêle de balles et d'obus qui ravageait leurs rangs.
Vers six heures, le lieutenant-colonel Bréart fit déployer en tirailleurs deux compagnies ; les hommes exécutèrent un feu bien nourri et maintinrent à distance l'infanterie allemande. Grâce à l'énergique résistance du 51e et des autres corps qui le secondaient (3e grenadiers, chasseurs de la garde et brigade **LAPASSET**), toutes les tentatives faites par les Allemands pour déboucher sur Rezonville échouèrent. A sept heures du soir, l'armée prussienne opéra, avec deux divisions d'infanterie, un énergique retour offensif, débouchant du bois de la côte Fusée.
Pour répondre à cette attaque, le 51e, soutenu par le 62e, se lance à la baïonnette. Le moment est solennel. Les tambours et clairons battent et sonnent la charge. Le drapeau du régiment est déployé. Chacun rivalise de courage et d'entrain pour refouler cette nuée d'ennemis. Grâce à la vigueur de cette charge du 51e, plusieurs corps qui faiblissaient reprennent courage et se portent aussi en avant. Le 51e, ayant à sa droite les troupes de la garde, et à sa gauche le 62e, continue sa charge victorieuse, chassant devant lui les Prussiens jusqu'à hauteur de Flavigny.
Pendant cette marche offensive, le 3e bataillon du 51e avait sauvé le drapeau du 3e grenadiers de la garde. Ce régiment, qui luttait depuis longtemps contre les masses profondes de l'ennemi, était réduit vers sept heures du soir à une poignée d'hommes groupés sur un petit mamelon autour du drapeau. La situation était devenue plus que critique. Les cartouches étaient épuisées, le feu avait complètement cessé et les Prussiens, enhardis par ce silence, s'avançaient sur les grenadiers, qui s'apprêtaient à mourir en combattant à l'arme blanche. Tout à coup les clairons retentissent, sonnant la charge, le 51e arrive au pas de course, ayant le général Montaudon à pied, l'épée à la main, le lieutenant-colonel Bréart, le capitaine adjudant-major Niéger, trois capitaines et deux lieutenants. Devant cette charge irrésistible, les Allemands reculent et regagnent les bois, leurs batteries se retirent. Nos soldats arrivèrent sur les positions ennemies aux cris de : « En avant! Vive l'empereur! »
Mais, vers huit heures du soir, le 51e, étant pris de flanc et presque à revers par de nouvelles masses ennemies sorties des bois, dut se replier sur Gravelotte, soutenu par un bataillon de voltigeurs de la garde.
La nuit mit fin à cette bataille sanglante qui coûtait à chaque armée près de 16000 hommes.
Le 51e avait éprouvé des pertes très sensibles : 9 officiers tués, 17 blessés, dont 4 moururent de leurs blessures, 38 hommes tués, 259 blessés, 79 disparus.
On doit un souvenir au sous-lieutenant porte-drapeau **HANOY** qui, au moment de la charge à la baïonnette, n'hésita pas, au risque d'attirer sur lui une grêle de balles, à déployer le drapeau du régiment pour marcher à l'ennemi : sa garde fut renouvelée trois fois, lui seul fut épargné par les projectiles.

(Lieutenant PAINVIN, Historique du 51e régiment.)

Le 57e de ligne prend le drapeau du 16e prussien à Rezonville[1]

(16 AOUT 1870)

APRÈS les jours sanglants de l'année néfaste, l'impression de douloureuse stupeur fut si grande en France que tout s'effaça devant le désastre, même les souvenirs héroïques qui eussent dû réconforter notre orgueil national.

Il ne pouvait en être autrement dans une nation aussi légitimement fière et aussi nerveuse, prompte à l'enthousiasme et au découragement. A peine eut-on alors quelques paroles de reconnaissance et d'admiration pour cette vaillante armée qui accomplit sur les champs de bataille sous Metz des prodiges de valeur et, écrasée par le nombre, sut si bien mourir en faisant subir à l'ennemi les pertes les plus cruelles.

Qu'importaient ces prodiges inutiles ? Le dénouement était là ; il s'appelait Sedan, Metz ! Qu'importait la bravoure qui ne préservait pas de chutes aussi épouvantables?

Il importe beaucoup cependant de se souvenir que, trahie par la fortune, notre armée eut une grande douleur à supporter, mais non une honte à dévorer, parce qu'elle tomba noblement, ayant accompli tout son devoir. La justice a été longue à venir pour les malheureux survivants de cette lutte meurtrière; ce que nous allons raconter le prouvera.

Si les Allemands, de par les conditions de la funeste capitulation de Metz, ont pu se faire remettre et montrer, comme de glorieux trophées, dans le *Te Deum* de victoire, un nombre considérable de drapeaux non conquis de haute lutte, mais simplement ramassés dans les magasins de la ville rendue, nous ne sommes pas sans nous être rendus maîtres de quelques-uns des étendards ennemis, ceux-là pris sur les champs de bataille.

Et nous honorons les ennemis aux mains desquels nous les avons arrachés, car ceux-là sont morts en les défendant.

A la bataille de Rezonville, le 57e de ligne, qui faisait partie de la division de Cissey du 4e corps, entra en ligne vers cinq heures du soir. La chaleur était accablante. Les Prussiens, voulant enfoncer notre aile droite, la faisaient attaquer par la brigade **WEDEL** qui venait d'arriver sur le champ de bataille.

Cette brigade, soutenue par les régiments du 4e corps allemand massés dans les bois de Tronville, était appuyée par une batterie d'artillerie marchant à sa hauteur, et protégée sur son flanc par de la cavalerie venant de Mars-la-Tour ; elle s'avançait déployée sur deux lignes, une ligne de tirailleurs, suivie d'une ligne de renforts en colonnes de compagnie, jusqu'à un ravin qui formait en avant des positions françaises une sorte de fossé naturel.

Derrière la côte, fermes et silencieux, nos soldats attendent. Tout à coup, à cinquante pas, surgissent les Prussiens, et aussitôt, sur toute la ligne, éclate une fusillade des plus nourries. Un épais nuage de fumée enveloppe cette scène terrible. A cette distance, tous les coups portent : chaque balle fait une victime.

---

[1] La 51e demi-brigade avait été, comme on l'a vu plus haut, nommée par Bonaparte « la terrible 57e que rien n'arrête ». Après la bataille de Tann (19 avril 1809), le premier bulletin de la Grande Armée s'exprimait ainsi : « Il y a treize ans que ce régiment a été surnommé le Terrible et il a justifié ce surnom à la bataille de Tann ». Enfin, en récompense de sa belle conduite à la prise de la redoute de Schwerdino (5 septembre 1812), le 57° avait obtenu de porter sur les boutons de l'uniforme une croix de la Légion d'honneur, estampée au-dessous du numéro du régiment. Aussi, dans l'ancienne armée, appelait-on le 57e le Régiment décoré.

Les Prussiens, foudroyés par ces épouvantables décharges, lâchent prise et se précipitent effarés dans le ravin.
Le 57e se jette à leur poursuite. Dans un élan furieux, il remonte le versant opposé, achevant à la baïonnette les débris de la brigade ennemie. Le général de Wedel est blessé, presque tous les officiers sont tués ou hors de combat.
Un officier du 57e, le sous-lieutenant **CHABAL**, faisant fonctions d'officier-payeur et n'ayant par conséquent pas de troupe à conduire, avait pris un fusil et combattait comme un simple soldat. A un moment où la lutte était la plus acharnée avec les fractions ennemies qui résistaient encore, il franchit le ravin et gravit en courant la rampe opposée, à la poursuite des Prussiens.
« Je vis à dix pas de moi, nous racontait le brave officier, un porte-drapeau prussien renversé par un projectile ; en deux enjambées je fus sur lui ; saisissant alors le drapeau, je tentai de l'arracher des mains de mon adversaire, qui m'opposa une vive résistance et m'obligea à rompre la hampe pour m'en emparer. La lutte était inégale : elle fut de courte durée. Je n'eus pas à faire usage de mon fusil contre un ennemi blessé que mon pied maintenait à terre pendant que mes mains agissaient et qui ne songeait d'ailleurs qu'à conserver son drapeau. Je laissai seulement un morceau de hampe de 40 à 45 centimètres. »
Mais le sous-lieutenant emportait la partie supérieure, comprenant la hampe diminuée, l'étoffe et les cravates en soie, les franges et les glands en argent, l'écusson et la lance dorée, le tout horriblement mutilé.
Toujours courant aux reins des Prussiens, le 57e est bientôt sur le plateau de Mars-la-Tour, où arrivent aussi la plupart des régiments des divisions **GRENIER** et de Cissey. Soudain apparaît la cavalerie allemande, le sabre haut et poussant des hourras : les dragons de la garde royale fondent sur nos bataillons, qui se rallient et tiennent ferme sous le choc. En quelques instants, les dragons ont perdu leur colonel, 11 officiers, 125 cavaliers, 250 chevaux, et leurs escadrons rompus vont se reformer en arrière de leur artillerie, qui tire sur les nôtres à mitraille.
C'est à ce moment, vers six heures du soir, que sur ce plateau de Mars-la-Tour, à l'ouest du ruisseau de Gruyère, s'engagèrent dans une effroyable et légendaire mêlée les masses de cavalerie des deux armées.
La journée avait été glorieuse pour le 57e, qui, le soir, vit avec un légitime orgueil le sous-lieutenant Chabal présenter au général de Cissey le drapeau prussien.
Pendant plus d'un mois, ce drapeau resta exposé sur l'Esplanade, à Metz, avec les pièces de canon prises aux Prussiens. Quant au brave officier qui avait conquis ce glorieux trophée, il ne fut fait chevalier de la Légion d'honneur qu'en 1879.

H. ROGER DE BEAUVOIR.
(Le Figaro.)

L'aigle du 93e est sauvée à Gravelotte

(16 AOUT 1870)

BAZAINE avait placé au débouché du ravin d'Ars la division Montaudon du 3e corps, qui était restée en réserve près de Villers-aux-Bois jusqu'à quatre heures, et sur la lisière du bois des Ognons les débris du 2e corps.

Bientôt, vers cinq heures, une violente recrudescence des feux d'artillerie indique que les Prussiens, renforcés de troupes fraîches, reprennent l'attaque sur notre centre et notre gauche. Au centre, leurs réserves s'avancent par masses. Une charge de cuirassiers, dirigée sur la division **LAFONT** de Villiers, jette du trouble dans le 93e de ligne. L'artillerie de la division se retire précipitamment en perdant un canon et, pour se mettre plus promptement à l'abri derrière nos lignes, rompt nos rangs. Par cette trouée passe la charge de cavalerie. Le porte-drapeau du 93e est renversé ; le drapeau, dont la hampe vient d'être brisée par un projectile, un peu au-dessous de l'aigle, tombe à terre.
Mais la division de cavalerie **VALABREGUE**, du 2e corps, qui était restée formée à droite de Rezonville, paraît tout à coup devant les cavaliers prussiens, fond sur eux, les refoule en désordre, leur reprend le canon et le drapeau et leur fait payer cher ce premier avantage.
A ce moment, le cavalier Mangin, du 5e chasseurs, qui avait mis pied à terre, aperçoit un uhlan qui s'enfuyait à toutes brides, emportant le trophée. D'un bond, Mangin est à cheval. Il court sur les traces du Prussien, qu'il parvient à joindre et à renverser de deux coups de sabre en pleine figure, lui arrache le drapeau et vient l'apporter à son colonel…
Toutes les tentatives des ennemis échouent devant la résistance du bataillon des chasseurs de la garde, du 3e grenadiers et de la brigade Lapasset. L'action engagée sur le terrain se prolonge jusqu'à sept heures et demie et finit par la retraite de l'ennemi, épuisé. A la même heure, à notre extrême droite, le 4e corps poursuit son succès. Le général **de LADMIRAULT**, avec ses deux divisions d'infanterie, restait définitivement maître du terrain. La bataille était donc terminée aux deux ailes comme au centre. Cette lutte de dix heures fut un succès incontestable pour notre armée. Elle couchait sur son champ de bataille; elle était restée maîtresse de Rezonville, la clef de la position ; elle avait même étendu sa ligne vers le but qu'elle voulait atteindre, puisque la route de Verdun par Conflans, comme aussi celle de Briey, lui restaient complètement ouvertes. Les Prussiens, au contraire, n'avaient rien gagné comme position pour couper nos communications avec Verdun, communications que nous étions libres de suivre le 17 au malin.

(Divers auteurs.)

Le drapeau du 28 à Saint-Privat

(18 AOUT 1870)

C'EST à cinq heures qu'eut lieu contre le 6e corps (**CANROBERT**) l'effort décisif de l'aile gauche des Allemands, qui avaient éprouvé un échec complet sur leur droite dans leurs attaques contre les autres corps de l'armée de Metz.
Dès trois heures, trois corps ennemis, d'un effectif de 73000 hommes avec 240 bouches à feu, serraient Canrobert qui ne disposait que de 30000 hommes et de 78 pièces. A cinq heures, le prince Auguste de Wurtemberg, commandant la garde royale, donna l'ordre d'enlever de suite Saint-Privat. A cinq heures et quart, la brigade **de BERGER** s'avança vers Jérusalem, hameau situé à six cents mètres de Saint-Privat. Il est cinq heures trois quarts. La brigade de Kessel débouche de Sainte-Marie. Les Français déchaînent à l'instant un feu très vif d'artillerie et d'infanterie. Le 3e régiment Reine Elisabeth, qui ouvre la marche, parvient d'abord à 900 pas de Saint-Privat, semant sa route de cadavres. Le major **de NOTZ** est tué, le colonel **de**

LINTINGEN blessé ; chefs, soldats, porte-drapeau tombent en quelques minutes. C'est un effroyable carnage. Le bataillon de fusiliers est complètement dispersé ; les débris du régiment ne demeurent sur la pente qu'au prix de pertes épouvantables. Un bataillon de fusiliers du 1er régiment s'avance un peu plus près de Saint-Privat, à 600 pas de notre ligne. Sur ce point encore, les compagnies fondent à vue d'œil sous un feu meurtrier. Peu à peu, cc bataillon perd, comme les deux autres, tous ses officiers. Le colonel de Roeder, commandant du régiment, envoie deux compagnies à l'aide du malheureux bataillon, elles sont aussi maltraitées que les fusiliers, et les débris de ces six compagnies, complètement à bout de forces, font halte sur la pente.
Le 3e bataillon du 28e s'est porté, en ligne déployée, au-devant des assaillants et a ouvert un feu rapide sur les masses qui se présentent. En peu de temps il a brûlé toutes ses cartouches, dont le nombre n'a pas été complété après la bataille de Rezonville. Ce bataillon demeure sans munitions, subissant de grandes pertes ; mais il ne recule pas, pour en imposer à l'ennemi et l'empêcher d'approcher davantage. Un moment les officiers, désespérés de voir leurs soldats avec des fusils devenus inutiles par le manque de cartouches, font mettre baïonnette au canon et veulent se ruer sur les Allemands. Mais les masses augmentent sans cesse. L'entreprise est folle. Que ferait cette poignée d'hommes ? D'autant plus qu'à ce moment toute la ligne placée en avant de Saint-Privat s'est retirée. On ne peut plus compter sur des renforts, et aucune cartouche n'arrive. Vers six heures, le 3e bataillon, voyant que toutes les troupes qui étaient à sa droite ont battu en retraite, se replie à son tour sur le village.
Le 2e bataillon, dirigé par le commandant **SEJOURNE**, a contribué à repousser l'attaque contre Jérusalem et s'est trouvé seul pour défendre les pentes du sud ; il s'est avancé en ligne déployée au moment où l'artillerie allemande couvrait le terrain de projectiles pour favoriser les assaillants. Le 2e bataillon a marché avec le même ordre et la même régularité que sur le terrain de manœuvres, malgré le vacarme des pièces ennemies, malgré la mitraille, malgré les pertes, avançant toujours et gagnant 5 à 600 mètres. Les hommes serrent les rangs à mesure que les vides se produisent, laissant derrière eux les morts et les blessés. Parvenu sur la crête, le 2e bataillon devient le point de mire de l'ennemi et subit des pertes énormes. Le porte-drapeau **SENGLER** est grièvement blessé, le sous-lieutenant **VOYE** se précipite pour relever le drapeau et tombe à son tour. Un troisième officier accourt et le drapeau continue à flotter. Les soldats exécutent un feu très rapide et consomment vite leurs munitions. On voit, par intervalles, dans les éclaircies d'une fumée intense, de larges brèches se produire dans les murailles humaines qui s'avancent vers - Saint-Privat. Bientôt le feu du bataillon diminue d'intensité, puis il cesse. On ne peut plus répondre à l'ennemi, les cartouches sont épuisées. On ramasse rapidement celles des tués et des blessés et on tire encore pendant quelques instants. Mais les masses ennemies gagnent du terrain et vont déborder les ailes du bataillon. L'adjudant-major **MOURGET** est envoyé au colonel pour réclamer des munitions et des secours. Rien ne vient. Le feu de l'artillerie allemande redouble d'intensité. Le 2e bataillon est aussi contraint de se replier sur Saint-Privat.

Du côté des Prussiens, le général de Pape a fait soutenir sa première ligne presque détruite et lancé à l'assaut le 2e régiment. Les hommes se sont avancés tambour battant, sous une pluie de projectiles. Le chef de la brigade, le commandant du régiment sont tombés coup sur coup grièvement blessés. Le 1er bataillon a perdu tous ses officiers, l'autre n'a pas moins souffert. « Les Français, dit la relation allemande, pouvaient prononcer un vigoureux retour offensif et culbuter sur Sainte-Marie les lignes sans consistance de l'assaillant. Mais, chose singulière, rien de semblable ne se produisait. » Sous le coup de ces craintes, le prince Auguste de Wurtemberg fit sortir de Sainte-Marie le 4e régiment et l'envoya au secours des troupes engagées. Ce régiment ne parvint pas à rétablir le combat : 6500 Prussiens et près de 240 officiers couvraient le sol, morts ou blessés.
Si le maréchal Canrobert n'exécutait pas de retour offensif et ne profitait pas des succès obtenus, c'est que son infanterie n'avait plus de cartouches et avait également subi des pertes

considérables. Malgré ses demandes, plusieurs fois renouvelées, il n'avait pu obtenir ni munitions ni renforts du maréchal Bazaine.
Après cette hécatombe de la garde royale, le prince de Wurtemberg se décide à ne plus risquer d'attaquer avant d'avoir écrasé les défenseurs de Saint-Privat sous les feux de sa puissante artillerie. Vers sept heures du soir, 192 bouches à feu canonnent Saint-Privat et Jérusalem.
Les incendies s'allument de tous côtés ; les toits s'effondrent; des pans de murs entiers se renversent sous le choc des obus. C'est une véritable pluie de projectiles qui ravagent et broient, foudroyant les défenseurs.
Après leur retraite sur Saint-Privat, les bataillons de la division **LEVASSOR-SORVAL** se sont débandés. Les hommes ont reculé sur la route de Metz. Les officiers s'efforcent de les rallier et n'y parviennent guère. Les compagnies, les bataillons, les régiments se sont confondus. Cependant, fait significatif, montrant le dévouement et l'esprit de corps, toujours des groupes de soldats résolus continuent à entourer le drapeau. Plusieurs fois, des chefs énergiques parviennent à ramener en avant des poignées d'hommes. Mais il n'y a plus de cartouches. Saint-Privat est en flammes. A ce moment arrive la brigade **PECHOT**, qui a été obligée d'abandonner Roncourt aux Saxons. Elle fait une dernière tentative pour défendre le village avec les intrépides soldats de tous les corps, qui se sont embusqués dans les maisons, ne voulant pas reculer.
Sous la protection de leur formidable artillerie, les Saxons et la garde royale donnent l'assaut décisif. Les bataillons ennemis « fondent », aux derniers rayons du soleil couchant, sur ce boulevard de l'adversaire si longtemps et si opiniâtrement défendu. Sur toute la ligne, les tambours battent, les clairons sonnent le pas de course. Les troupes, drapeaux au vent ? quelques-uns avaient déjà changé de main cinq fois, - s'élancent sur les traces de leurs officiers, et, d'un commun élan, les Saxons au nord et au nord-ouest, la garde au sud et à l'ouest atteignent à peu près en même temps Saint-Privat en flammes.
« A huit heures du soir, le vainqueur, nullement éprouvé lui-même, se trouvait en possession incontestée de cette clef de la position, défendue avec tant d'acharnement. » (Grand état-major prussien.) Les débris du 6e orps battirent en retraite sur Metz, ne laissant ni un drapeau ni un canon à l'ennemi.

(EMILE SIMOND, Le 28e de ligne.)
(Mégard et Cie, éditeurs à Rouen.)

Les drapeaux de Metz

D'après un article de la capitulation, tous les drapeaux de l'armée devaient être livrés à l'ennemi! Les corps ne voulurent point subir cette humiliation. Voici une relation de ces tragiques événements d'après l'Histoire anecdotique du Drapeau français de M. Désiré Lacroix.

DÈs que se répandit, dans la garde, le bruit qu'on allait enlever les drapeaux, une émotion cruelle se manifesta parmi les troupes. Un grand nombre de sous-officiers et de soldats du 1er grenadiers se portèrent vers la tente du colonel, et là, les larmes aux yeux, ils lui dirent qu'ils ne voulaient pas quitter leur drapeau. Le colonel **PEAN**, vivement ému lui-même, avait fait venir le porte-aigle, avec les deux sous-officiers qui devaient l'accompagner jusqu'à l'arsenal;

en voyant l'impression qui agitait son régiment et la douleur qui l'accablait, le colonel résolut de détruire son drapeau. Il demanda le couteau d'un sapeur, et, aidé du porte-drapeau, il brisa la hampe et déchira l'étoffe. Les lambeaux furent partagés entre tous les officiers, sous-officiers et soldats du régiment.

Le général **JEANNINGROS**, qui avait alors sous ses ordres le 1er grenadiers et les zouaves (2e division, 1re brigade), approuva hautement ce que venait de faire le colonel Péan et, sans perdre de temps, il se rendit chez le colonel des zouaves de la garde pour lui dire d'en faire autant. Il trouva le colonel - entouré de ses officiers ; il l'informa de ce qui venait de se passer, en ajoutant : « Vous allez imiter immédiatement l'exemple du 1er grenadiers : déchirez votre drapeau et faites scier les aigles ainsi que la hampe, puis partagez-en les morceaux entre tous vos zouaves. »

Cet ordre fut exécuté sans retard, calmant l'émotion de tous ces soldats dont la bravoure était légendaire, et qui ne pouvaient admettre l'idée de livrer leur drapeau. Quand le sacrifice fut consommé, le général put écrire à son chef : « Les drapeaux de mes deux régiments ont été détruits par mon ordre, les hampes et aigles sciées, les morceaux distribués à mes soldats ; les drapeaux de ma brigade n'iront pas à Berlin ! » Noble inspiration dont l'événement allait justifier la clairvoyance.

Écoutons maintenant le colonel de Girels, directeur de l'arsenal.

« Le 27 octobre, à cinq heures du soir, j'appris que la place était comprise dans la capitulation qui se négociait. Je me rendis immédiatement à l'arsenal pour y accomplir un devoir qui me tenait au cœur. Huit étendards m'avaient été confiés par sept régiments de cavalerie et d'artillerie. J'allai donner l'ordre de les brûler ; mais il était trop tard pour faire cette opération, qui fut remise au lendemain.

« Le 28 au matin, j'allai à l'arsenal ; mon lieutenant-colonel y était déjà. Il me rendit compte que le colonel Melchior, chef d'état-major de l'artillerie, était venu pour brûler les drapeaux de la garde. Le colonel Melchior me dit : « Nous n'avons aucune espèce d'ordre, d'autorisation, mais comme vous brûlez les vôtres, j'ai pensé qu'il n'était pas contraire à vos intentions que chacun vienne brûler les siens. » Je lui répondis qu'il avait bien fait.

« J'allai à la forge où l'on détruisait les drapeaux et les étendards. On finissait de les détruire. Je trouvai un vieil adjudant qui cassait la dernière aigle : « En voilà une au moins, me dit-il, que les Prussiens n'auront pas ! »

Il mit tous les débris dans un panier et alla les enterrer quelque part. »

La déposition du général Lapasset n'est pas moins émouvante dans sa simplicité : « Le 27 octobre, à neuf heures du soir, je reçus de l'état-major du 2e corps une lettre confidentielle prescrivant de remettre à l'artillerie les drapeaux de nos régiments.

« Ils devaient être transportés à l'arsenal de Metz pour y être brûlés. Je ne pus me faire à cette idée, les drapeaux pour moi représentaient la patrie ; ils avaient été confiés à notre honneur et à notre courage ; les livrer me sembla chose impossible. En conséquence, le lendemain 28, avant la pointe du jour, je rassemblai mes colonels ; je leur lus la lettre de l'état-major, je leur fis part de mes sentiments, qu'ils partagèrent, puis je leur donnai l'ordre de brûler les drapeaux en présence de leurs officiers et de m'apporter les procès-verbaux de l'opération.

« Celle-ci fut immédiatement accomplie, et c'est alors que je répondis au général commandant en chef le 2e corps : « Mon général, la brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne et ne se « repose sur personne de la triste mission de les brûler : elle l'a accomplie « elle-même, ce matin ; j'ai entre les mains les procès-verbaux de cette lugubre « cérémonie. »

Dans la brigade mixte il y avait un régiment de cavalerie, le 3e lanciers, dont, suivant l'ordre qui avait été donné au début de la campagne, l'étendard avait été déposé à l'arsenal. Le général Lapasset voulut qu'il fût brûlé comme les autres et il ordonna au colonel **THOREL**, du 3e lanciers, de se rendre à l'arsenal et de s'assurer que l'étendard était brûlé. En effet, le colonel

revint et remit au général un procès-verbal constatant que, le 27 octobre, l'étendard du 3e lanciers avait été brûlé.
Nous ne pouvons citer ici toutes les déclarations des chefs de corps, mais nous devons faire exception pour celle du général de **LAVEAUCOUPET**, commandant la 3e division du 2e corps d'armée. Elle est trop poignante pour être passée sous silence.
« Le 27 octobre, dans la soirée, a dit le général, je reçus l'ordre de remettre à l'artillerie les drapeaux de ma division. Ces drapeaux devaient être couverts de leur étui, mis dans un fourgon et envoyés à l'arsenal de Metz, où ils seraient brûlés. Cet ordre me parut absolument honteux, je n'y trouvais aucun des caractères militaires qui, selon moi, devaient être observés.
« Les drapeaux sont remis aux troupes avec un grand apparat et une grande solennité ; jamais le drapeau ne sort sans qu'on lui rende des honneurs spéciaux, et je me disais : voilà des drapeaux que l'on cache dans un étui, que l'on met dans un fourgon et qu'on envoie à l'arsenal pour y être brûlés !...
Devant qui, par qui seront-ils brûlés ? Quelle certitude y a-t-il qu'ils seront brûlés ? Quel est l'acte qui constatera qu'ils l'ont été ?
« Je fus indigné. Je me rappelai que ces drapeaux étaient ceux de la division que j'avais commandée, et que je n'avais qu'à me louer de cette division ; je me rappelai que, devant ces drapeaux, le 6 août, 25000 Prussiens avaient assailli, pendant douze heures, 8000 Français placés sous mes ordres, et qu'ils avaient lâché prise en laissant 5600 combattants sur le champ de bataille ; je me rappelai que, derrière ces troupes, le 2e corps, assailli également par des troupes trop nombreuses, avait fait sa retraite sans être inquiété.
« Et alors je me dis : Non ! ces drapeaux n'iront pas à l'arsenal, comme on envoie un vieux cheval à l'abatage ; ces drapeaux seront brûlés ! Et comme je ne pouvais pas être dans tous les forts à la fois et que je n'étais pas sûr qu'il ne surviendrait pas un contre-ordre qui paralyserait ma volonté, j'arrêtai dans mon esprit les dispositions suivantes : « Ces drapeaux, je les ferai venir chez moi, dans la cour de l'hôtel ; je les ferai brûler moi-même en présence de la garde, en présence des détachements qui les auront amenés, en présence de mon état-major, et devant mon sous-intendant militaire qui en dressera procès-verbal. Ces petits détachements présenteront les armes, les officiers salueront de l'épée, alors seulement les drapeaux seront brûlés, les aigles seront brisées, et, faute de mieux, elles seront fondues dans les fourneaux de l'hôtel.
« J'avais ordonné que les drapeaux fussent rendus chez moi le 28 à dix heures. Le 28 au matin, à neuf heures et quart, j'envoyai un de mes officiers d'ordonnance aux renseignements ; je lui dis : « Allez à l'arsenal, mais n'y « allez pas officiellement, et voyez seulement ce qui s'y passe ; informez-vous « si l'on brûle les drapeaux et revenez me le dire ». Cet officier revint presque immédiatement et me dit : « Mon général, on ne brûle pas les drapeaux. »
- « Les reçoit-on ? » lui dis-je.
« Il me répondit : « Je n'en sais rien ; mais on ne les brûle pas, je m'en suis « bien assuré. » Sur ce, je changeai d'idée, et, au lieu de faire brûler moi-même les drapeaux de ma division, je dis à ces officiers : « Retournez dans vos forts ; allez trouver les colonels des divers régiments, et dites-leur ceci :
« - Faites sortir votre drapeau de l'étui, ou plutôt du corbillard où il est « enfermé, faites-lui rendre les honneurs pour la dernière fois, et ensuite qu'il soit brûlé. »
Cet ordre fut exécuté… Des soixante-seize drapeaux que comptait l'armée de Metz, on parvint à en soustraire trente et un à l'infâme souillure qu'on leur ménageait : l'ennemi n'en trouva que quarante-cinq à l'arsenal. Bazaine avait le front de dire que ces lambeaux d'étoffes n'avaient de valeur morale que quand ils étaient pris sur le champ de bataille ». Sans égard pour cette théorie, l'ennemi considéra nos drapeaux comme des trophées sérieux, dont il orna, le jour même, le quartier général du prince Frédéric-Charles.

Racontant ces douloureux épisodes dans sa belle *Histoire de la guerre franco-allemande*, M. le commandant Rousset a écrit ces lignes émues et vengeresses : « Cette armée dont on trafiquait ainsi n'avait perdu sur les champs de bataille, où étaient tombés 42483 des siens, ni un drapeau ni un canon ! Elle avait mis hors de combat 46297 ennemis, conquis deux canons et pris un drapeau les armes à la main ! Elle avait été jusqu'à la fin vaillante, disciplinée, soumise… O honte ! et c'était un homme sorti de ses rangs, un homme ayant successivement franchi tous les échelons de la hiérarchie militaire, qui lui infligeait ce suprême outrage, ce déshonneur sans précédent ! Il livrait d'un trait de plume des drapeaux, nobles loques déchirées par la mitraille et tachées du sang le plus pur, ces drapeaux pour lesquels, comme a dit Napoléon, le soldat français éprouve un sentiment qui lient de la tendresse ! Ah ! certes, parmi tous les cruels souvenirs de cette guerre funeste, le plus pénible c'est celui-là. »

———

Le drapeau des zouaves pontificaux à Loigny

(1er DÉCEMBRE 1870)

Lorsque Rome fut tombée au pouvoir des troupes italiennes le 20 septembre 1870, les zouaves pontificaux revinrent en France, et M. de Charette, leur colonel, se mit à la disposition du gouvernement de la Défense nationale à Tours. Les zouaves de Pie IX devinrent les Volontaires de l'Ouest et firent partie du 17e corps, commandé par le général de Sonis à l'armée de la Loire.

EN causant un soir, le général de Sonis dit à M. de Charette qu'il était fâché, allant à l'ennemi, de n'avoir pas sur son fanion un emblème religieux. « Mon général, dit le colonel, si vous le voulez, j'ai un fanion à vous offrir tel que vous le désirez. » Le général parut étonné, et M. de Charette lui raconta qu'il avait reçu à Tours, d'un personnage bien connu par sa piété, un fanion brodé au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial. C'était une petite bannière en soie blanche, portant sur un côté l'emblème populaire du Sacré-Coeur de Jésus, sur l'autre une invocation à Saint Martin, l'antique patron de la France. Les saintes filles pensaient d'abord offrir leur bannière au général Trochu. Mais, Paris étant bloqué, elles l'avaient envoyée à Tours, pour les Volontaires de l'Ouest, qui n'étaient cependant pas encore constitués.

M. de Charette, touché de cette offre et de son caractère prophétique, avait accepté et emporté la bannière, mais seulement pour la déployer dans le combat, si l'occasion s'en présentait. Le général de Sonis trouva ce fanion inattendu tout à fait de son goût et demanda un sous-officier de zouaves pour le porter. Le colonel pensa à son ami M. de Bouillé ; mais il refusa, alléguant qu'il n'était qu'un ouvrier de la dernière heure. M. de Charette désigna alors le comte **de VERTHAMON**, zouave à Rome en 1861, qui venait de quitter sa femme et ses enfants pour rejoindre son ancien régiment.

… Loigny tenait encore contre les attaques répétées des Allemands, qui n'avaient emporté qu'une partie du village. Leurs obus à pétrole y allumaient l'incendie. Mais les chasseurs et les mobiles, retranchés dans le cimetière au centre du village, balayaient toutes les avenues. Les Bavarois s'avancèrent un moment vers eux en leur criant de se rendre et firent en même temps

une décharge : la lutte recommença plus furieuse, et si on avait pu dégager avant la nuit ces braves gens, ils eussent été sauvés.
Loigny était entouré de masses ennemies et de canons. Pour les aborder, il eût fallu les troupes les plus énergiques, et les meilleures du 16e orps n'étaient plus capables de cet effort.
Le général de Sonis se chargea de le tenter. Reprendre Loigny, c'était à moitié gagner la bataille. Cet avantage aurait eu sur la journée du lendemain une influence décisive. Il fallait se hâter, la nuit approchait, et d'un moment à l'autre les derniers défenseurs pourraient être anéantis.
Le général de Sonis envoya chercher la division de Flandre pour attaquer avec elle et toute son artillerie cette redoutable position. Mais le général de Flandre, trop éloigné sans doute, n'arrivait pas, et le temps pressait.
M. de Sonis n'avait plus sous la main que ce régiment de la 2e division, qu'il avait rappelé de Terminiers et placé en avant de Villepion, pour relever les troupes épuisées du 16e corps. Il vint à lui et essaya vainement de l'entraîner : ces malheureux soldats étaient démoralisés. Depuis plus d'une heure ils recevaient, couchés à terre, des projectiles, et le spectacle de la déroute achevait d'abattre leur courage. Ils firent quelques pas en avant, puis revinrent, et, malgré les efforts de leurs officiers, refusèrent de marcher encore. Désespéré, le général de Sonis pensa que l'exemple de quelques braves pourrait les entraîner, et il accourut vers les zouaves : « Ces hommes refusent de me suivre, dit-il avec feu au colonel, venez, montrons-leur ce que peuvent des chrétiens et des hommes de cœur. » Puis, se tournant vers les zouaves : « Vive la France ! Vive Pie IX ! En avant ! » C'était notre vieux cri de guerre.
Du château de Villepion à Loigny s'étend d'abord, sur un espace de 1500 mètres, une plaine nue mais un peu ondulée, comme tout le pays. Au-delà de cette plaine, un petit bois ou plutôt un fourré long de 2 ou 300 mètres et profond de 20 ou 30. A droite de ce bois, le chemin de Faverolles à Loigny, et sur le chemin, une grosse ferme appelée Villours. Au-delà du bois, le terrain s'élève par une pente douce, pendant 300 mètres à peu près, jusqu'à Loigny, qui est un gros village bien bâti, comme ceux de la Beauce, avec des jardins autour des maisons, et qui présente de ce côté une véritable position défensive. Les Allemands occupaient une partie des maisons et tous les abords du village, leurs batteries à droite et à gauche sur le plateau. Enfin, comme ils prévoyaient bien un retour des Français, deux forts bataillons s'étaient retranchés dans la ferme de Villours et dans le petit bois qui sont, du côté de Villepion, une défense naturelle de Loigny.
M. de SONIS ayant donné l'ordre à une batterie de l'appuyer, le colonel **de CHARETTE** déploya sa troupe, zouaves et mobiles. Trois compagnies de zouaves furent d'abord déployées ; les autres, demeurées en soutien, le furent peu après et suivirent. Les mobiles prirent la droite. Deux compagnies de francs-tireurs du 17e corps, celle de Blidah et celle de Tours, commandées par le capitaine Hildebrand, se déployèrent à gauche des zouaves et les suivirent résolument. Derrière la première ligne de tirailleurs marchaient à cheval M. de Sonis et son aide de camp, le colonel et son officier d'ordonnance le lieutenant **HARSCOUËT**, les commandants de **MONCUIT** et **de TROUSSURES**, et le capitaine **de FERRON**. Verthamon portait le nouveau fanion du général. C'étaient en tout 800 hommes, qui allaient attaquer une division entière et son artillerie. Mais le général comptait bien que son exemple entraînerait tout le monde, que sa 3e division le rejoindrait à temps, et il partait plein de confiance, lui et ses braves.
Ils dépassèrent le pli de terrain où se tenait couché ce régiment qui avait failli à son devoir.
Comment ces hommes ne furent-ils pas touchés ?... La honte gagna le cœur de quelques-uns, qui suivirent et se battirent bien.
L'ennemi vit approcher cette ligne de tirailleurs et la prit pour une avant-garde. Une pluie d'obus commença à éclater autour des zouaves, mais ne toucha que peu de monde. Ils avançaient toujours, au pas, alignés et calmes comme de vieux soldats.

Longtemps ils marchèrent ainsi sous le feu de l'artillerie, mais quand ils approchèrent du bois, une terrible fusillade les accueillit. Alors ils commencèrent à être décimés. Verthamon tomba des premiers et son sang couvrit la précieuse bannière.
M. de Sonis le genou brisé, les commandants de Troussures et de Moncuit, le capitaine de Ferron furent renversés en même temps. Le comte **de BOUILLE** avait relevé le drapeau : les zouaves avançaient toujours sans répondre. Sur l'ordre donné ils ouvrirent le feu, puis, tout à coup, aux cris de « Vive Pie IX ! Vive la France ! » ils s'élancèrent dans le bois à la baïonnette. L'attaque fut irrésistible. Les Prussiens, épouvantés, se jetaient par terre, livrant leurs armes ; d'autres se défendirent, on se battit corps à corps, il y eut là un affreux carnage. Les mobiles enlevèrent la ferme de Villours, et tout céda au torrent. L'ennemi fuyait vers le village, les zouaves, triomphants, le chassaient devant eux. C'était alors qu'il eût fallu les soutenir : mais per, sonne ne vint, et ils allèrent seuls se heurter aux murs des jardins et aux maisons qui regorgeaient de Prussiens. Combien n'arrivèrent pas jusque-là ! les deux Bouillé, **CAZENOVE**, **TRAVERSAY**, en relevant l'un après l'autre la bannière, des lieutenants, des capitaines, **BOISCHEVALIER, VETCH, du REAU, CASTEBOIS**. Le colonel, dont le cheval était tombé percé de coups, conduisit à pied la charge jusqu'au village, où il fut blessé lui-même.
On emporta les premières maisons, et quelques-uns s'y retranchèrent. Mais les Prussiens, qui, à la vue de cet ouragan, avaient appelé leurs réserves, revenaient alors de leur surprise et comptaient les assaillants. Des masses ennemies arrivèrent, débordant les zouaves de tous côtés. Le colonel ordonna la retraite : elle se fit pas à pas, sous un feu terrible et à bout portant. Du village jusqu'au bois, le sol fut jonché de zouaves, et le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit qui tombait. Les Prussiens osèrent à peine les poursuivre au-delà du petit bois.
Le colonel de Charette, épuisé par sa blessure, vint s'asseoir là sur le bord d'un fossé. Son frère, blessé comme lui, Ferron, Vetch et quelques autres gisaient auprès, plus navrés de la défaite que de leurs souffrances. Quelques zouaves s'empressèrent autour de leur chef et essayèrent de l'emporter. Il refusa : « Non, mes amis, dit-il, non : à quoi bon vous faire tuer ? Je suis bien ici, et vous, allez encore vous battre pour la France !... »
Ces malheureux débris se retirèrent lentement vers Patay, emmenant ce qu'ils pouvaient de leurs blessés ; l'un d'eux, le sergent **Le PANNENLIER**, rapportait la glorieuse bannière du Sacré-Cœur, teinte du sang de quatre victimes et devenue désormais pour les zouaves le souvenir et l'emblème du plus pur sacrifice. Des quelques zouaves qui étaient entrés dans Loigny, les uns s'échappèrent pendant la nuit, les autres se firent tuer, et l'on vit l'un d'eux, après avoir tiré toutes ses cartouches, se jeter à genoux pour recevoir le coup de la mort.
Telle fut cette charge de Loigny, désormais célèbre comme celles d'Inkerman et de Palestro. Elle eût aussi gagné une victoire si deux bataillons seulement avaient secondé ce vaillant effort. Mais contre une armée que pouvaient faire de plus les zouaves pontificaux que de donner l'exemple ? Ce n'est pas la faute du général qui leur a demandé ce sacrifice dans un moment désespéré. Lui aussi s'est immolé à leur tête, et ils ont marché ensemble parce qu'il le fallait. Dieu merci, la gloire n'est pas seulement dans le succès, et les volontaires de l'Ouest ont eu, ce jour-là, le bonheur inappréciable de faire quelque chose pour l'honneur des armes françaises.

(S. JACQUEMONT, la Campagne des zouaves pontificaux.)
(Plon, éditeur.)

La prise du drapeau du 61e poméranien

EN hiver, aux derniers jours de la lutte, le 22 janvier, l'armée allemande attaque Dijon. Autour de la ville les troupes françaises résistent difficilement, quelques corps battent en retraite. Seule la brigade de **RICCIOTTI GARIBALDI**, composée presque uniquement de Français, tient ferme. Le bataillon du Mont-Blanc, qui en fait partie, est posté à 800 mètres au nord de Dijon, sur la route de Langres, dans la fabrique de noir animal de M. **BARGY**. Il en a crénelé les murs, barricadé les issues et fait un feu continuel sur les assaillants.

Soudain le 61e poméranien forme une colonne, drapeau en tête, pour enlever l'usine. Les défenseurs de l'établissement, le doigt sur la détente, n'attendent que le commandement pour commencer le feu. On laisse approcher l'ennemi et, lorsqu'il n'est plus qu'à quatre-vingts mètres environ, tout à coup une décharge épouvantable retentit, et dès lors un feu à volonté se continue avec rapidité et précision ; aucun coup n'est tiré sans viser un homme au milieu du corps ; la fusillade crépite avec fureur.

Le résultat de notre première décharge est réellement effrayant, on dirait un coup de faux donné par un vigoureux moissonneur; trois rangs d'hommes culbutent les uns sur les autres, le drapeau est englouti sous un monceau de cadavres.

Les Prussiens cependant font les efforts les plus énergiques pour reconquérir leur drapeau; le premier moment de stupeur passé, quelques-uns fuient en arrière ; mais les autres, poussant des cris de rage, et au mépris de la mort, se lancent en avant, ouvrent sur nous un feu plus émouvant que dangereux. La précision de notre tir rend inutile cette ardeur guerrière ; ceux qui sont restés derrière la chaussée ont beau s'élancer au secours de leurs camarades : à mesure qu'ils avancent, tout tombe, tout est foudroyé.

Sur la route l'attaque est moins acharnée, et après une vive fusillade, l'ennemi est enfin repoussé par une vigoureuse charge à la baïonnette. Il n'en est pas de même vers le drapeau: on sent là que la lutte est suprême. Depuis un moment, l'artillerie prussienne, qui vient de réduire au silence deux , pièces de canon placées près de nous, sur la route, fait pleuvoir sur nos têtes une grêle d'obus qui renversent les cheminées, crèvent les toits, éclatent dans les maisons, dans les cours et produisent un fracas assourdissant semblable à des coups de tonnerre.

Les Allemands semblent enfin comprendre que la lutte est inutile ; d'ailleurs le jour, déjà sombre, baisse encore ; ils reculent peu à peu jusqu'à la chaussée, d'où ils s'élançaient tout à l'heure avec tant d'audace. Ils n'osent plus la franchir et continuent à nous cribler de balles et d'obus. C'est à ce moment que le chasseur du Mont-Blanc, **Victor CURTAT,** ouvrant la petite porte qui est à droite du bâtiment principal, se met à courir sous le feu de l'ennemi, trouve et arrache, avec peine, le drapeau sous le tas de cadavres qui le recouvre en partie, et revient rapidement avec le glorieux trophée, qui est offert à Ricciotti Garibaldi.

Celui-ci l'envoya plus tard à Bordeaux. De Bordeaux ce drapeau vint à Paris, où il demeura très délaissé dans un coin du ministère de la guerre, jusqu'en 1885. A cette époque il fut versé au musée d'Artillerie. Il en est sorti pour entrer à l'église des Invalides le 11 avril 1888.

La distribution des drapeaux en 1880

Au lendemain de la guerre franco-allemande, dès 1871, deux circulaires ministérielles avaient prescrit le remplacement des anciens drapeaux par d'autres en laine, sans cravate ni franges, et portant au centre l'indication du corps. Mais ce fut seulement en 1880 que le gouvernement résolut de distribuer solennellement à l'armée ses drapeaux.
Cette cérémonie fut fixée au 14 juillet.
Vers la mi-juin, les régiments en étaient officiellement informés, et dans chacun d'eux une députation composée du colonel, d'un capitaine, du porte-drapeau, d'un sous-officier et de trois soldats était désignée pour aller recevoir le drapeau à Paris des mains du président de la République.
Ce fut une grande et belle fête nationale que cette distribution à l'armée, réorganisée, équilibrée, rétablie, après huit ans de travaux et d'efforts, des nouveaux drapeaux qui, la liant à la vieille et grande France par les inscriptions qu'ils portent, lui indiquent ses devoirs dans l'avenir et l'attachent d'une façon plus vivace à cette religion qui fait de si nobles et de si glorieux martyrs : la Patrie.
Le vaste hippodrome de Longchamp avait été choisi pour y célébrer la cérémonie. De mémoire de Parisien, jamais on n'avait vu une telle affluence de curieux aux abords de la plaine de Longchamp et du côté du bois de Boulogne. Les troupes étaient placées sous les ordres du général Clinchant, gouverneur militaire de Paris.
En face des tribunes ordinaires du champ de courses, on avait élevé, de l'autre côté des barrières, une longue tribune. Elle se composait d'un pavillon central et de deux annexes, le tout splendidement décoré. Le pavillon central était destiné au président de la République, aux présidents du Sénat et de la Chambre des députés, aux ministres, au corps diplomatique; l'annexe de droite devait être occupée par le Sénat, celle de gauche par la Chambre des députés.
Dès onze heures, toutes les députations des corps de terre et de mer, divisées en 27 groupes, étaient disposées sur une seule colonne entre les deux tribunes, face à Bagatelle ; pendant ce temps, les troupes du gouvernement de Paris qui allaient être passées en revue par le ministre de la guerre, général **FARRE**, se disposaient de la manière suivante : L'infanterie sur trois lignes de colonnes parallèles à la Seine et en arrière des tribunes officielles. L'artillerie sur deux lignes encadrant l'infanterie aux deux extrémités du terrain. La cavalerie sur une seule ligne formée de régiments en colonne, en arrière de l'infanterie.
A midi et demi, le président de la République, escorté par un escadron de cuirassiers, entre sur le champ de courses. Les troupes présentent les armes, les tambours battent, les clairons sonnent, les musiques de tous les régiments jouent, tandis que l'artillerie du Mont-Valérien fait entendre une salve de 21 coups de canon. On eût dit alors d'un long réveil s'accusant par une immense clameur.
Au moment où le président de la République montait sur l'estrade officielle, le maréchal Canrobert et le ministre de la guerre, accompagnés du gouverneur de Paris, des commandants de corps d'armée, des généraux commandant les divisions de cavalerie indépendante, suivis par un brillant état-major, venaient s'aligner en face de la tribune présidentielle. Les 436 porte-drapeau ou étendards saluèrent le chef de l'Etat, et la musique du 1er régiment du génie joua la *Marseillaise*.

Le président de la République prononçait alors l'allocution suivante :

« Officiers, sous-officiers et soldats, qui représentez l'armée française à cette solennité,

« Le gouvernement de la République est heureux de se trouver en présence de cette armée vraiment nationale que la France forme de la meilleure partie d'elle-même, lui donnant toute sa jeunesse, c'est-à-dire ce qu'elle a de plus cher, de plus généreux, de plus vaillant, la pénétrant de son esprit et de ses sentiments, l'animant de son âme et recevant d'elle, en retour, ses fils élevés à la virile école de la discipline militaire, d'où ils rapportent dans la vie civile le respect de l'autorité, le sentiment du devoir, l'esprit de dévouement avec cette fleur d'honneur et de patriotisme et ces mâles vertus du métier des armes si propres à faire des hommes et des citoyens.

« Si rien n'a coûté au pays pour relever son armée, rien n'a coûté à l'armée pour seconder les efforts du pays et, par l'application au travail, par l'étude, par l'instruction, par la discipline, elle est devenue pour la France une garantie du respect qui lui est dû et de la paix qu'elle veut conserver. Je vous en félicite et je vous en remercie.

« C'est dans ces sentiments que le gouvernement de la République va vous remettre ces drapeaux; recevez-les comme un gage de sa profonde sympathie pour l'armée; recevez-les comme les témoins de votre bravoure, de votre fidélité au devoir, de votre dévouement à la France, qui vous confie, avec ces nobles insignes, la défense de son honneur, de son territoire et de ses lois. »

Des bravos prolongés, des acclamations, partant de la tribune officielle et se propageant bientôt sur tout le champ de courses, accueillirent cette allocution, tandis que le maréchal Canrobert, lançant son cheval vers la tribune et suivi de tous les commandants de corps d'armée, venait incliner son épée devant le président de la République.

La distribution des drapeaux et étendards commença aussitôt après, et, tout le temps qu'elle dura, cent coups de canon furent tirés de demi-minute en demi-minute par le Mont-Valérien.

Il se manifesta dans la foule un mouvement d'indescriptible enthousiasme quand on vit apparaître les premiers drapeaux faisant briller de nouveau, après tant d'années d'espoir et de travail, ce symbole du patriotisme national.

Toutes les têtes se découvrirent alors et toutes les poitrines jetèrent au-devant de l'avenir des cris de « Vive la France, vive l'armée ! »

La distribution terminée, le ministre de la guerre suivi d'un nombreux état-major, passa la revue des députations, puis celle des troupes.

Cela fait, il vint se placer à la tête des députations et le défilé commença au milieu d'un enthousiasme qui ne faisait que s'accroître, et dans lequel on sentait profondément vibrer la grande âme de la patrie.

Jamais cérémonie plus émouvante, plus simple dans sa grandeur, ne remua plus profondément les spectateurs. On ne criait pas, on avait la gorge serrée devant ces drapeaux flottants, image de la patrie reconstituée.

A Fou-Tchéou

(23 AOUT 1884)

A UNE heure quarante-cinq minutes, l'escadre est appareillée, prête au combat. Les Chinois, qui ont imité nos mouvements, sont prêts également. Le cœur bat, les regards ne se

détachent plus des navires ennemis. A bord, pas un bruit ne s'entend : un silence solennel fait d'émotion, d'impatience et d'espoir. Minute suprême et grandiose que rien ne peut faire oublier! Tout à coup un canot porte-torpille chinois se dirige du côté du *Volta*, où se trouve l'amiral. Celui-ci croit à une attaque. Sans perdre un instant, il ordonne de hisser en tête de mât le pavillon convenu qui doit faire ouvrir le feu. Nos deux torpilleurs se lancent en avant. L'amiral veut leur laisser le temps de faire éclater leur torpille et ne donner le signal du combat d'artillerie qu'une fois leur attaque accomplie. Mais soudain un coup de hotchkiss part de la hune du **Lynx**. Une riposte de l'ennemi est à craindre. Pour la prévenir, l'amiral, un peu plus tôt qu'il n'aurait voulu, amène le pavillon d'ouverture du feu.
Un long roulement de canon résonne tout aussitôt et deux explosions élèvent dans les airs deux lourds et épais nuages de fumée blanchâtre.
Le sort en est jeté, la bataille est engagée.
Le plan réglé la veille est exécuté avec un ensemble parfait.
Le torpilleur **DOUZANS**, n°46, doit attaquer le *Yang-ou*, dont il est distant de 500 mètres environ. Sa torpille est chargée de 13 kilogrammes de fulmicoton. Au signal convenu, il appareille, pousse sa hampe et vient faire éclater au choc sa torpille contre la partie centrale bâbord du *Yang-ou.* Tout cela nettement, résolument, sans aucune hésitation, comme dans un simple exercice ! Mortellement atteint, le croiseur peut cependant faire usage de sa machine. Grâce à elle, il gagne la berge, où il s'échoue. Le torpilleur marche en arrière pour se dégager. A peine a-t-il fait quelques tours, que sa chaudière est crevée par un éclat d'obus. Le 46, désemparé, dérive en aval jusqu'à la hauteur des bâtiments neutres, dans le voisinage desquels il vient mouiller : un seul homme a été tué par une balle.
Le torpilleur *Latour*, n° 45, audacieux lui aussi, est moins heureux. Il a pour mission de couler le *Fou-Sing*. En courant sur l'ennemi, il rencontre le canot-torpille qui, depuis quelques instants, parade devant le *Volta*. Il veut l'éviter, ce qui l'oblige à choquer le *Fou-Sing* en un point qui n'était pas exactement son objectif. Aussi l'explosion n'amène pas un effet destructeur immédiat, et le torpilleur reste engagé par sa hampette et sa fourche dans le massif arrière de l'aviso. Vainement il marche en arrière à toute vitesse, il demeure collé aux flancs de l'ennemi. Alors réquipage chinois, revenu de sa stupeur, l'inonde de petits projectiles et même d'obus lancés à la main. Une balle de revolver atteint à l'œil M. Latour, et un biscaïen fracasse le bras d'un de ses hommes. Après plusieurs minutes critiques, le *Fou-Sing* réussit à faire route en avant, et le torpilleur, dont la machine continue à tourner à toute vitesse, se trouve brusquement dégagé et part violemment en arrière. De là il va s'amarrer en dehors de l'action.
En ce moment M. **de LAPEYRERE,** second du *Volta*, chargé par l'amiral de diriger la flottille des embarcations destinées à l'abordage, s'aperçoit que l'attaque du 45 n'a pas pleinement réussi. Il se décide à torpiller de nouveau l'aviso chinois; il embarque dans le canot à vapeur du Volta, armé en porte-torpille. Il poursuit dans cette petite embarcation le *Fou-Sing* et réussit fort heureusement à l'atteindre en faisant exploser sa torpille dans le voisinage de l'hélice. Celle-ci est sans doute brisée, car le navire stoppe instantanément. Désemparé, tombant en dérive, abîmé par les obus que les canonnières lui ont lancés déjà, le *Fou-Sing* est accosté bientôt par la flottille, qui s'en empare à l'abordage. A la tête de nos matelots, l'aspirant **LAYRLE** escalade les bastingages, saute sur la drisse du pavillon, amène l'étendard jaune de la Chine et fait flotter à la place les couleurs françaises.
Pendant ce temps, le *Volta* a envoyé au *Yang-ou,* après l'explosion, quelques obus qui hâtent sa perte.
Puis, intrépide, et brave, insouciant du danger, l'amiral a fait avancer son navire au plus fort de l'action, du côté des jonques, où les Chinois, habitués au maniement de leurs mauvais canons, font une résistance vigoureuse. Sous une pluie de mitraille, ils tirent et rechargent sans cesse. Grâce à la faible distance, tous les coups portent. Un de leurs boulets ronds traverse la passerelle du *Volta,* tue le pilote **THOMAS** et deux timoniers à la roue du gouvernail. Le commandant

GIGON et l'enseigne **MOTTEZ** échappent miraculeusement à ce boulet qui les frôle. Les balles et les obus sifflent de toutes parts. Mais l'amiral conserve un calme admirable qui soutient les uns et les autres. Le *Volta* se montre digne de lui.

Les trois canonnières *Aspic, Lynx* et *Vipère,* en passant devant les jonques, leur ont lâché deux ou trois bordées ; puis elles ont été canonner les navires en amont, auxquels elles font de graves avaries. Enfin, les trois grands croiseurs *Duguay-Trouin, Villars, d'Estaing* et le cuirassé *Triomphante* ont ouvert un feu des plus vifs sur les batteries de la Pagode et sur les avisos mouillés dans leur voisinage.

Il fait un calme absolu ; en quelques secondes, une épaisse fumée couvre le champ de bataille, on distingue mal amis ou ennemis ; et peu à peu la canonnade se ralentit.

A deux heures vingt-cinq, après trente minutes de combat, elle cesse presque complètement de part et d'autre. Bientôt la fumée se dissipe. Ce n'est pas sans anxiété que de tous côtés on cherche, on regarde, on interroge. Les navires français sont intacts. Ils portent à peine çà et là quelques glorieuses traces d'obus ou de boulets. Le grand pavillon tricolore qui flotte à chacun de leurs mâts est bien réellement victorieux.

La flotte chinoise est écrasée. Les neuf jonques coulent et brûlent en même temps. Leurs équipages sont à l'eau pêle-mêle, dans un fouillis de mâts, de cordages, où la mitraille a fait d'affreux ravages. Les brûlots flambent et sautent. Deux jonques chargées de soldats sont coulées ou en feu. Les flammes dévorent le *Yang-ou*. Quant aux deux transports amarrés le long des quais de l'arsenal, ils ont été abandonnés par leurs équipages : les obus des canonnières ont fait brûler l'un d'eux et fait sauter l'autre. Seuls les deux petits navires *Fou-Poo* et *Yu-Sing,* grâce à leur faible tirant d'eau, ont pu quitter le combat et remonter la rivière; mais ils portent aux flancs de graves blessures et s'échouent sur les bancs dans leur fuite rapide. Les deux canonnières *Fou-Sheng* et *Kien-Sheng* ont résisté plus longtemps. Dès le commencement de l'action, elles ont évolué pour présenter l'étrave à l'escadre française, leur unique canon de 25 centimètres étant sur l'avant. Mais, criblées d'obus par nos navires de tête, elles ont été désemparées, et leur appareil moteur paralysé. Maintenant elles dérivent au milieu de la rivière, entraînées par le courant, meurtries, défoncées, percées à jour. Leur pont est jonché de cadavres.

Quant aux trois avisos mouillés près de la Douane, bien loin de se lancer en avant, comme on pouvait le craindre, pour venir à la rescousse des bâtiments en amont, on les a vus cherchant à fuir en aval ; ils ont, dans ce but, filé leurs chaînes par le bout et marché en arrière, mais pas assez promptement pour éviter d'être foudroyés sur place. Nos obus ont jeté le feu à bord, enflammant les gargousses mises en grenier sur le pont, les chaudières ont été crevées par nos projectiles, les machines se sont arrêtées : le courant entraîne ces lamentables débris.

(MAURICE Loin, L'Escadre de l'Amiral Courbet.)
(Berger-Levrault, éditeur.)

Le drapeau du 200e aux Invalides

(5 JANVIER 1896)

ILS étaient partis pleins d'ardeur et de vie à l'ombre du glorieux emblème, nos petits troupiers, que la population parisienne tout entière salua de ses bravos enthousiastes, quand ils allaient

à Madagascar soutenir l'honneur de la France. Beaucoup sont restés là-bas décimés par la maladie, la rage au cœur d'être terrassés sans avoir pu combattre.
La patrie leur doit à tous un éternel souvenir, et c'est avec émotion que le peuple de Paris a salué le drapeau du 200e de marche entrant aux Invalides, ce dernier asile de nos gloires militaires.
Dès dix heures et demie, la foule est considérable sur l'esplanade, très calme d'ailleurs et très silencieuse. Pas un cri ne trouble la fête. Le respect flotte dans l'air.
Des compagnies de tous les régiments d'infanterie casernés à Paris arrivent successivement, escortant le drapeau, précédées de la musique du régiment. Elles se rangent dans les allées de la cour d'entrée des Invalides, tandis que le colonel et l'adjudant-major avec la garde du drapeau pénètrent dans la cour d'honneur.
Le 74e, dont une compagnie fit partie du 200e régiment, forme la garde d'honneur. C'est la musique et les tambours ou clairons du seul 74e qui joueront pendant la cérémonie. Le 74e fut au danger : il est aujourd'hui à l'honneur.
Pendant ce temps, le colonel **BIZOT**, qui commandait le régiment à Madagascar, est allé chercher à l'hôtel du .ministre de la guerre le drapeau du 200e. On apporte aussi dans la cour intérieure des Invalides l'étendard rouge enlevé aux Hovas.
Quelques minutes avant onze heures, la grille d'entrée est ouverte à deux battants. Précédé de deux dragons, accompagné de son officier d'ordonnance, le général de Saint-Germain, désigné pour présider à cette solennité, pénètre dans la cour. Les tambours battent, les clairons sonnent aux champs, et, sous la voûte, la section d'escorte du 200e régiment présente les armes. Au centre de la cour, le général de Saint-Germain est reçu par le général Arnous, gouverneur de l'hôtel des Invalides, et par le général **JEANNEROD**, chef du cabinet du ministre de la guerre.
Sitôt les politesses échangées, le général de Saint-Germain se dirige vers le centre du carré, formé par les drapeaux et leurs escortes, avec, au premier rang, les colonels et les adjudants-majors à cheval ; et, l'épée à la main, il commande :
« Garde à vous !... »
Puis, un instant après :
« Portez. Armes !... »
Le silence devient solennel. Le drapeau du 200e précédé du colonel Bizot, escorté par huit officiers et quatre sous-officiers, arrive et s'arrête à quelques pas du général, qui fait sonner le salut au drapeau.
La sonnerie achevée, le général prononce d'une voix claire et sonore les paroles suivantes :

« Drapeau du 200e régiment !

« Au nom de la France et de l'armée, nous te recevons avec fierté et reconnaissance dans cet asile de nos gloires militaires.
« Ton histoire n'aura pas été longue, mais elle a été brillante. Ceux qui ont eu l'honneur de te suivre pendant ta marche victorieuse ont su montrer au monde entier ce dont est capable le soldat français, guidé par l'amour de la patrie.
« Grâce à leurs brillantes qualités militaires, grâce à leur esprit d'abnégation et de sacrifice, malgré les difficultés de toute nature, malgré les intempéries d'un climat meurtrier, tu as flotté, triomphant, sur les murs de la capitale d'une ile immense, soumise à nos armes par une poignée de héros ! »

Aussitôt après ce discours tout vibrant de patriotisme, le général Arnous s'avance et reçoit, des mains du capitaine **BLAVIER**, le drapeau du 200e ; il donne l'accolade au colonel Bizot ; les invalides escortent le drapeau, qui va rejoindre au musée d'Artillerie tant d'autres superbes débris de nos guerres passées. Et le défilé commence, le défilé des drapeaux, la fête militaire

par excellence, avec ce frisson que tous les vrais soldats connaissent et qui est l'inséparable compagnon des jours de guerre.
Et tandis que la musique fait retentir du bruit de ses fanfares les murs de la vieille cour, la pensée s'en va vers les pauvres deux mille soldats de ce régiment qui sont morts là-bas, terrassés par un ennemi plus dangereux que le fer meurtrier du champ de bataille. Ils rêvaient naturellement de gloire et de faits d'armes, ils n'ont rencontré que la fièvre et la maladie. Ils ont marché, sans murmurer, même quand montaient vers eux, les enveloppant comme d'un premier suaire, les brouillards pestilentiels des marais de Madagascar ; ils ont, sans se lasser, construit cette interminable route qui, toute marquée de croix, semble un ossuaire se prolongeant à l'infini ; ils sont morts en serrant entre leurs doigts déjà raidis et contre leurs lèvres fiévreuses les souvenirs qu'ils avaient emportés de France.
Ils reposent maintenant sur cette terre lointaine, et de tant de souffrances, de tant d'héroïsme, de tant de deuils, il ne nous reste que ce drapeau…
Mais comme il nous parle de vous, ce drapeau qu'ont à peine effleuré les balles, et dont la soie devrait pourtant demeurer éternellement ornée de crêpes noirs. Votre abnégation et votre dévouement nous pénètrent d'admiration et nous font croire plus jamais à la vaillance et à l'intrépidité du soldat français!

(Divers journaux.)

Ancestramil

Tableau historique

des Régiments Français

depuis leur formation

avec la liste de leurs plus glorieux faits d'armes

et les dates des bataillons inscrites

sur leur Drapeau

Ancestrami

INFANTERIE

Infanterie de ligne

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er – Ancien régiment de Picardie. – 1er janvier 1791, 1er régiment d'infanterie. – Constitué en 1793 – Formé de nouveau en 1796 et en 1803. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1820.	FLEURUS……..1794 MOESKIRCH……1800 BIBERACH……1800 MILLIANAH……..1842	La 1re demi-brigade contribua puissamment à la victoire de Fleurus, en enlevant aux Autrichiens la clef de la position qu'ils occupaient au moment décisif de cette journée.
2e – Ancien régiment de Provence, créé en 1776/ - Devient le 5 avril 1780 régiment de Picardie par suite de la dénomination de Colonel Général accordée au 1er régiment de l'arme. – 1er janvier 1791, 2e régiment d'infanterie. – Reconstitué en 1795, il fut formé de nouveau en 1796. – Licencié en 1815. – Il fut constitué définitivement en 1820.	ZURICH……..1799 GENES……1800 POLOTSK……...1812 SOLFERINO……1859	Prit des canons et quantité de prisonniers dans la mémorable journée du 24 septembre 1799 et contribua puissamment à a victoire que Masséna remporta sur les Russes près de Zurich.
3e – Formé en 1770 par une partie du régiment de Piémont. – 1er janvier 1791, il devint 3e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en	JEMMAPES……1792 AUSTERLITZ…….1805 WAGRAM……..1809	A Jemmapes, emporta d'assaut la position autrichienne qui lui était assignée et s'empara de la batterie autrichienne qui l'occupait, avant que celle-ci eût pu amener ses avant-trains et faire retraite.

1794, reconstitué en 1796, il fut licencié en 1815, formé définitivement en 1820.	BOMARSUND……1854	
4e – Formé en 1776 avec une partie du régiment de Piémont, sous le nom de Blaisois. – Prit le nom de Provence en 1785. – 1er janvier 1791, il devint le 4e régiment d'infanterie, fut formé de nouveau en 1793, reconstitué en 1796 et licencié en 1815, enfin il a été formé définitivement en 1820.	ARCOLE……..1796 HOHENLINDEN….1800 IENA……1806 WAGRAM……1809	Passa d'Adige sous la conduite d'Augereau le 18 novembre 1796, traversa le canal sous le feu d'une batterie ennemie, enleva Arcole et le garda après l'avoir perdu et repris trois fois. Se couvrit de gloire dans cette mémorable journée.
5e – Régiment de Navarre en 1594. – Le 1er janvier 1791, il devint 5e régiment d'infanterie, fut formé de nouveau en 1794 et reconstitué en 1796 ; licencié en 1815, il a été formé définitivement en 1820.	CASTIGLIONE…….1796 MARENGO……1800 WAGRAM…….1809 ANVERS……1832	Se distingua à Castiglione par la vigueur avec laquelle il aborda l'infanterie autrichienne et la tailla en pièces, si bien que celle-ci mit bas les armes, croyant être en présence de forces très supérieures en nombre. Fut mis à l'ordre du jour par le général Bonaparte.
6e – Formé en 1776 avec 2 bataillons du régiment de Navarre sous le nom d'Armagnac. – 1er janvier 1791, 6e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793, reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1820.	BAUTZEN……1813 ALGER……..1830 SEBASTOTOL…….1854 . 1855 SOLFERINO……..1859	Enleva le village de Medole le 24 juin 1859, puis résista vaillamment aux assauts répétés de l'ennemi pendant douze heures de combat : y prit un canon et 400 Autrichiens ;
7e – Ancien régiment de Champagne. – 1er janvier 1791, 7e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796, licencié en 1815 - Formé définitivement en 1820.	FLEURUS…….1794 BAUTZEN……1813 ANVERS……..1832 SEBASTOPOL…….1854 1855	La bravoure du régiment de Champagne est légendaire, depuis l'année 1652 où les mots « Je suis du régiment de Champagne » avaient été prononcés par le colonel Lamothe-Vedel entouré d'Espagnols et sommé de se rendre. Cette phrase était devenue un mot équivalent à celui qui fut prêté à Cambronne le soir de Waterloo.

8e – Ancien régiment d'Austrasie. – 1er janvier 1791, 8e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1820.	HOHENLINDEN..1800 FRIEDLAND…….1807 ZAATCHA…….1849 SOLFERINO……..1859	Le 26 novembre 1849, le lieutenant-colonel de Lourmel, à la tête de deux bataillons du 8e, s'élança sur la brèche faite à l'enceinte de Zaatcha et planta le drapeau français sur les murailles de cette place forte. L'assaut fut si violent et la résistance si opiniâtre que pas un des habitants de Zaatcha n'y survécut.
9e – Ancien régiment de Normandie. – 1er janvier 1791, 9e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1820.	AUTERLITZ ……1805 WAGRAM ……...1809 LA MOSKOVA ...1812 SEBASTOPOL… 1855	Ce fut le 9e qui enleva l'ouvrage connu sous le nom de « la Grande Redoute » à la bataille de la Moskova, la plus sanglante des batailles livrées par Napoléon.
10e – Constitué en 1776 sous le nom de régiment de Neustrie avec le 1er et 3e bataillons du régiment de Normandie. – 1er janvier 1791, 10e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793, reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1820.	FLEURUS ……1794 LUTZEN……...1813 TOULOUSE…….1814 SEBASTOPOL…1854 1855	Le 10e se conduisit avec une grande bravoure à Lutzen le 2 mai 1813. Il tint tête à toutes les attaques de l'armée prussienne et les repoussa victorieusement.
11e - Formé sous le nom de Marine en 1640. – 1er janvier 1791, 11e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1820.	CASTIGLIONE ..1796 LONATO…….1796 WAGRAM……...1809 CONSTANTINE..1837	Le 5 août 1796 (bataille de Lonato), le 3e bataillon du 11e (alors 11e demi-brigade) enleva les hauteurs du village de Governato et s'empara de l'artillerie ennemie. Les canons conquis sont immédiatement retournés contre les colonnes autrichiennes, qui se retirent en déroute. Alors le 11e occupe le pont de Governato, seule issue par où l'ennemi pouvait s'échapper.
12e – Formé en 1776 sous le nom de régiment Auxerrois. – 1er janvier 1791, 12e régiment d'infanterie ; - formé de nouveau en 1793. –	LA FAVORITE…1797 AUERSTAEDT…1806 WAGRAM……1809 ANVERS……..1832	A Averstaedt le 12e résiste aux charges de Blücher, prend 22 canons et, par son intrépidité, assure le gain de la bataille. Dans cette mémorable journée, le 12e régiment d'infanterie avait

Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.		triomphé de forces triples, et cela grâce à la merveilleuse vaillance de ses soldats.
13e – Ancien régiment du Bourbonnais. – 1er janvier 1791, 13e d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	VERONE……..1797 HELIOPOLIS…...1800 WAGRAM……..1809 BAUTZEN……..1813	A Vérone, le 13e (alors 13e demi-brigade) résista vaillamment aux insurgés véronais et vénitiens. – A Bautzen il enleva les hauteurs de Krehewetz défendues par Blücher et contribua brillamment au gain de cette bataille.
14e – Ancien régiment du Forez. – 1er janvier 1791, 14e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	MANTOUE…….1796 RIVOLI……1797 AUSTERLITZ….1805 SEBASTOPOL…1855	Le 14e régiment (alors 14e demi-brigade) défendait le plateau de Rivoli, à la gauche duquel il était placé avec le 85e : il résista avec lui au choc et aux assauts d'une division autrichienne et assura ainsi le succès des trois journées qui constituent la bataille de Rivoli.
15e – Ancien régiment de Béarn. – 1er janvier 1791, 15e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	FRIEDLAND……1807 ALGER……1830 SEBASTOPOL….1855 SOLFERINO……1859	A Solferino, le 15e régiment d'infanterie faisait partie de l'avant-garde (général Douay), qui appartenait elle-même à la division Ladmirault. Le 15e contribua puissamment à l'assaut et à la prise de Solferino.
16e – Ancien régiment d'Agenois. – 1er janvier 1791, 16e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	HOHENLINDEN..1800 WAGRAM……1809 SAGONTE……1811 ZAATCHA……1849	Le 16e faisait partie, au siège de Sagonte, de la 3e division (Habert) de l'armée d'Aragon. Il contribua à l'attaque que conduisit cette division Habert qui rompit l'ennemi, lui prit 12 canons, 4 drapeaux et 5000 prisonniers.
17e – Ancien régiment d'Auvergne. – 1er janvier 1791, 17e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	FLEURUS…….1794 AUSTERLITZ…..1805 AUERSTAEDT…1806 ZAATCHA……...1849	Le 17e, (alors 17e demi-brigade) prit une part brillante à la bataille de Fleurus. Il fut cité à l'ordre du jour pour l'entrain avec lequel il alla au combat et la quantité considérable de prisonniers qu'il fit.

18e – Ancien Gâtinais, créé en 1776. – Devenu Royal-Auvergne en 1781. – 1er janvier 1791, 18e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	RIVOLI……1797 AUSTERLITZ…..1805 LA MOSKOWA...1812 SEBASTOPOL….1815	Le 18e régiment d'infanterie fit des prodiges à la Moskowa avec le colonel Pelleport. Il enleva ne des redoutes, et ses pertes s'élevèrent à 40 officiers et 800 hommes de troupe.
19e – Ancien régiment de Flandre. – 1er janvier 1791, 19e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	JEMMAPES…….1792 HELIOPOLIS…...1800 WAGRAM……1809 SEBASTOPOL….1854 1855	Le 19e régiment d'infanterie (alors 19e demi-brigade) prit une part glorieuse à la victoire d'Héliopolis et y résista à toutes les attaques des Turcs, qui finirent par se retirer dans une route complète.
20e – Ancien régiment de Cambrésis. – 1er janvier 1791, 20e régiment d'infanterie. Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	CALDIERO……..1805 VALENCE……1812 ALGER……1830 SEBASTOPOL….1854 1855	Le 20e régiment d'infanterie se distingua à l'assaut de Sébastopol. Son drapeau fut le premier qui flotta sur Malakoff.
21e – Ancien régiment de Guyenne. – 1er janvier 1791, 21e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	WAGRAM……1809 LA MOSKOWA...1812 SEBASTOPOL….1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 21e régiment d'infanterie fut un des trois régiments (avec le 17e et le 35e) à la tête desquels le vice-roi d'Italie fit battre la charge qui, à la Moskowa, enleva à la baïonnette « la Grande Redoute ». Il s'y couvrit de gloire.
22e – Ancien régiment du Viennois. – 1er janvier 1791, 22e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	HONDSCHOOTE..1793 MARENGO……1800 LUTZEN……1813 ANVERS……1832	Le 22e régiment d'infanterie se distingua à Lützen, sous les yeux de l'empereur et mérité cet éloge de lui : Il y a vingt ans que je commande des armées et je n'ai jamais vu tant de bravoure et de dévouement ». Le 23e (alors 23e de demi-brigade) prit une part sérieuse à la victoire de Zurich. Il contribua par sa résistance acharnée aux

23e – Créé en 1656 sous le nom de Royal. – 1er janvier 1791, 23e régiment d'infanterie. Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	ZURICH……..1799 WAGRAM……..1809 LUTZEN……1813 MAGENTA…….1859	attaques autrichiennes au succès des opérations qui se dénouèrent par la défaite complète des forces austro-russes. Le 24e (alors 24e demi-brigade) se distingua à la bataille de Hondschoote, et sa fermeté contribua beaucoup au succès de l'attaque française, qui entraina d'abord la retraite de l'armée austro-anglaise et ensuite sa déroute complète.
24e – Formé pour la première fois en 1775 sous le nom de régiment de Brie. – 1er janvier 1791, 24e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1793. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	HONSSCHOOTE..1793 BIBERACH……1796 IENA……...1806 FRIEDLAND……..1807	A la bataille des Pyramides, le 21 juillet 1798, le 25e (alors 25e demi-brigade) formait dans la division Dugux le centre de l'armée de combat sous les yeux de Bonaparte, qui ordonna que l'inscription « Batailles des Pyramides » fût tracée en lettres d'or sur le drapeau du 25e.
25e – Formé en 1612 sous le nom de Régiment d'Hôtel. – 1er janvier 1791, 25e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1795. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	ARCOLE……1796 LES PYRAMIDES 1798 AUSTERLITZ ….1805 WAGRAM……..1809	Le fait d'armes de Beni-Mered, accompli le 11 avril 1842 par le sergent Blandan et 21 soldats du 26e de ligne, est devenu légendaire. Les quatre survivants de ce combat resté sans blessures purent résister jusqu'à ce que des secours venus de Bouffarik eussent dispersé les 250 Arabes qui avaient attaqué le détachement.
26e – Formé sous le nom de régiment de Bresse en 1775. – 1er janvier 1791, 26e régiment d'infanterie. Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	FLEURUS……...1794 CONSTANTINE….1837 BENI-MERED……1842 SEBASTOPOL……1854 1855	Le 27e eut une part aussi sanglante que glorieuse o la prise de Malakoff. 30 officiers du 27e et 550 hommes y furent mis hors de combat. Son colonel, l'héroïque Adam, y fut tué à l'âge de 43
27e – Formé en 1616 sous le nom de Villeroi, puis de Lyonnais. – 1er janvier 1791, 27e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	FLEURUS…….1794 HOHENLINDEN..1800 IENA…….1806 SEBASTOPOL….1854 1855	Le 14 juin 1800, à la bataille de Marengo, le 28e (alors 28e demi-brigade) sauva par sa résistance l'aile droite de l'armée française. Elle reçut de Lannes ce témoignage : « Je ne connais

28e – Créé en 1775 sous le nom de Maine. – 1er janvier 1791, 28e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	MARENGO……..1800 AUSTERLITZ…..1805 EYLAU…….1807 SEBASTOPOL….1854 1855	pas de soldats plus braves que ceux de la 28e », et Bonaparte dit de son côté : « Je n'oublierai jamais les services que la bonne et brave 28e a rendu à la Patrie ». Le 30 et le 31 octobre 1805, le 29e régiment d'infanterie se couvrit de gloire à Caldiero. Le 30, il soutint un combat acharné, le long de la route de Caldiero, contre les troupes autrichiennes qui prenaient l'offensive, et le 31 il aborda à son tour les Autrichiens en retraite et changea leur retraite en déroute.
29e – Formé en 1667 sous le nom de Dauphin. – 1er janvier 1791, 29e régiment d'infanterie. - - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	VALMY……..1792 CALDIERO……1805 WAGRAM……..1809 ALGER……...1830	A Austerlitz, le 2 décembre 1805, le 30e régiment soutint sans faiblir le choc des régiments russes qui descendaient des hauteurs de Pratzen ; puis il prit l'offensive et s'empara de 8 canons et de 2000 prisonniers.
30e – Formé en 1775 sous le nom de régiment du Perche. – 1er janvier 1791, 30e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	AUSTERLITZ…..1805 WAGRAM……...1809 LA MOSKOWA…...1812 SOLFERINO……1859	Le 2 octobre 1796, le 31e (alors 31e demi-brigade se distingua particulièrement et contribua à la victoire de Biberach qui permit à Moreau de continuer sa retraite vers l'Alsace, sans perdre un canon ni une voiture
31e – Créé en 1610 sous le nom de régiment de Castelbajac – Devenu en 1762 le régiment d'Aunis. - – 1er janvier 1791, 31e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1795. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	VALMY……..1792 BIBERACH…….1796 SAINT-DOMINGUE 1802 COLLO……1842	Le 32e (alors 32e demi-brigade) se distingua particulièrement à la bataille de Lonato, à telles enseignes qu'elle mérita d'être surnommée « l'Invincible » et d'être constamment mise à l'ordre du jour de l'armée par Bonaparte. Après Lonato, Bonaparte écrivit : J'étais tranquille, la brave 32e était là ».
32e – Formé en 1775 sous le nom de Bassigny. - – 1er janvier 1791, 31e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en	LONATO…….1796 LES PYRAMIDES..1798 FRIEDLAND……...1807 SEBASTOPOL…….1855	

1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.		Le 2 décembre 1805, la 33e appartenait à la brigade Kister de la division Friant et prit une part importante à la bataille d'Austerlitz, après avoir fait 36 lieues en 48 heures.
33e – Formé en 1625. – Prit le nom de régiment de Touraine en 1636. – 1er janvier 1791, 33e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	AUSTERLITZ……..1805 WAGRAM……1809 LA MOSKOVA……1812 MELEGNANO…….1859	Le 26 juin 1794, la 34e (alors 34e demi-brigade) appartenait à la réserve du général Jourdan. Il contribua à enlever à la baïonnette le village de Lambusart, clef du plateau de Fleurus, et participa brillamment à la victoire qui y fut remportée sur le prince de Cobourg.
34e – Formé en 1775 sous le nom de Savoie-Carignan. Prend en 1785 le titre d'Angoulême. – 1er janvier 1791, 34e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1795. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	FLEURUS……1794 AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806 SOLFERINO…….1859	Le 7 septembre 1812, le 35e, qui appartenait à l'armée d'Italie, prit une part brillante à l'assaut des redoutes russes de Borodino et contribua au succès de la journée, qui prit le nom de bataille de la Moskowa et a été une de nos plus sanglantes victoire.
35e – Crée en 1604 sous le nom de Némond. – dénommé Aquitaine en 1753. – 1er janvier 1791, 35e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1799. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	WAGRAM……1809 LA MOSKOVA…1812 ALGER…….1830 SEBASTOPOL….1855	Les 24 et 25 septembre 1799, les nageurs du 36e (alors 36e demi-brigade) traversèrent la Linth (nuit du 23 au 24), enlevèrent les poste ennemis et mirent l'ennemi en déroute ; dans les journées qui suivirent, le 36e prit une part glorieuse à la défense du village de Schoennis, puis s'empara de Kallebrun et enfin fit prisonnier un corps de 1200 Autrichiens et prit avec lui 5 canons.
36e – Ancien régiment d'Anjou – 1er janvier 1791, 36e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	JEMMAPES…….1792 ZURICH……...1799 AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806	Le 37e se distingua les 16, 17 et 18 août 1812 dans les combats livrés autour de Polotsk. Il était avec le 124e en tête de la

		colonne d'attaque qui, le 18 août, rompit les Russes, leur prenant 14 canons et leur faisant 1200 prisonniers.
37e – Créé en 1904 sous le nom de Lemond. – Dénommé en 1630 Maréchal de Turenne. – 1er janvier 1791, 37e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	ZURICH……1799 POLOTSK…….1812 ALGER……..1830 SOLFERINO…….1859	Dans les combats sanglants qui assurèrent le succès de Lecourbe au Saint-Gothard en 1799 contre l'armée russe commandée par Souvarof, le 38e (alors 38e demi-brigade) se distingua beaucoup et fut constamment victorieux.
38e – Créé en 1629 sous le nom de Nettancourt. Dénommé régiment de Dauphiné en 1762. – 1er janvier 1791, 38e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	JEMMAPES…….1792 St-GOTHARD…..1799 MOESKIRCH…...1800 ZAATCHA……...1849	Le 39e régiment s'est distingué d'une manière toute particulière à la bataille de l'Alma. Il fut mis à l'ordre du jour par le général Forey aussitôt après cette victoire, à laquelle il avait contribué en abordant si vivement l'infanterie russe, que celle-ci ne put tenir et dut céder précipitamment la position qu'elle occupait.
39e – Formé en 1629 sous le nom de Mesle. Dénommé régiment de l'Isle de France en 1796. – 1er janvier 1791, 39e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	ARCOLE……...1796 ULM…….1805 FRIEDLAND……1807 SEBASTOPOL….1854 1855	Le 40e régiment d'infanterie appartenait à la brigade Dumoustier, division Suchet, au début du siège de Saragosse. Il s'y distingua, ainsi qu'à la fin du siège, quand il fut détaché de sa division pour renforcer la division Morlot.
40e – Formé en 1630 sous le nom de Graville. Dénommé régiment du Soissonnais en 1762. – 1er janvier 1791, 40e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	MARENGO……..1800 AUSTERLITZ…..1805 SARAGOSSE…...1809 FLEURUS…….1815	Le 4 juin 1859, le 41e régiment d'infanterie entra à Ponte-Vecchio à 4 heures et demie, au moment même om la brigade autrichienne Raming s'y présentait. Le 41e chassa les Autrichiens et conserva le village, en dépit de leurs attaques réitérées jusqu'à 7 heures et demie du soir, où la victoire de Magenta ne fut plus douteuse.
41e – Formé en 1634 sous le nom de Royan. Régiment de la Reine en 1661. – 1er janvier 1791, 41e régiment d'infanterie. - Formé de	GENES…….1800 ANVERS……..1832 ISLY…….1844	Au siège de Girone, le 24 octobre 1809, le général Souham attaqua 8000 fantassins espagnols dans le village de Santa

nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	MAGENTA……..1859	Colonna et les chassa de leurs positions par une lutte à la baïonnette à laquelle deux bataillons du 42e prirent glorieusement leur part.
42e – Formé en 1635 sous le nom de Calvisson. – Dénommé régiment de Limousin en 1714. – 1er janvier 1791, 42e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	HOHENLINDEN..1800 GIRONE……1809 TARRAGONE…...1811 SEBASTOPOL…..1854 1855	Le 43e régiment d'infanterie (alors 43e demi-brigade) appartenait à la brigade Rivaud qui se déploya la première en avant et à gauche de Marengo à 9 heures du matin le 14 juin 1800. Il prit une part glorieuse à cette bataille où il perdit 31 officiers.
43e – Formé en 1638 sous le nom de régiment des Vaisseaux. – Royal-Vaisseaux en 1669. – 1er janvier 1791, 43e régiment d'infanterie. Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796.	IENA……..1806 ZAATCHA……1849 SEBASTOPOL…..1855	Au siège de Saragosse, le 44e appartenait à la division Grandjean du corps Moncey. A l'attaque du couvent Saint-Joseph, ce furent les compagnies d'élite du 44e qui donnèrent l'assaut et s'emparèrent du couvent, malgré l'explosion de deux fourneaux de mine.
44e – Formé en 1656 sous le nom de Royal. – 1er janvier 1791, 44e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	MARENGO……1800 EYLAU……...1807 SARAGOSSE…….1809 SOLFERINO……...1859	Le 4 juin 1859, le 45e régiment d'infanterie enleva à la baïonnette le village de Magenta et fit 1400 prisonniers aux Autrichiens. Le maréchal de Mac-Mahon dit le 5 juin au colonel du 45e : « C'est au 45e que je dois la haute récompense dont je viens d'être jugé digne ».
45e – Formé en 1643 sous le nom de régiment de la Reine Mère. – Régiment d'Artois en 1667. – Régiment de la Couronne en 1673. – 1er janvier 1791, 45e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	LODI……1796 AUSTERLITZ….1805 FRIEDLAND…...1807 MAGENTA……..1859	Le 46e régiment d'infanterie (alors 46e demi-brigade) se distingua le 25 et le 26 septembre 1799 en tenant tête aux attaques désespérées des Russes et ensuite en les poursuivant et en leur prenant leurs canons et leurs bagages.

46e – Formé en 1644 sous le nom de Mazarin français. – Régiment de Bretagne en 1651. – 1er janvier 1791, 46e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	ZURICH……1799 AUSTERLITZ…...1800 LA MOSKOWA…1812 SEBASTOPOL…..1854 1855	Le 47e régiment prit une part glorieuse à la prise de Constantine, où il appartenait à la seconde colonne d'assaut placée sous les ordres de son colonel, le colonel Combe, qui fut tué dans cet assaut en continuant à encourager ses soldats et à les animer.
47e – Formé en 1644 sous le nom de Garde du Prince de Carignan. – Régiment du Perche en 1709. – Régiment de Lorraine en 1776. - – 1er janvier 1791, 47e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	FLEURUS……1794 LA COROGNE…1800 CONSTANTINE..1837 SEBASTOPOL….1855	Le 14 avril 1844, le 48e était placé à l'une des faces de l'un des carrés formés par le général Bugeaud. Il contribua par sa belle résistance et ensuite par son offensive au succès de la bataille d'Isly. Il fut, pour sa superbe conduite dans cette journée, cité à l'ordre du jour de l'armée.
48e – Formé en 1610 sous le nom de régiment de Beaumont. – dénommé régiment d'Artois en 1675. – 1er janvier 1791, 48e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	HOHENLINDEN..1800 AUSTERLITZ…...1805 AUERSTEDT……1806 ISLY……...1844	Le 6 novembre 1792, le 49e faisait partie du centre de la ligne de bataille. Après avoir bien résisté à l'offensive autrichienne, le 49e prit part à l'offensive générale et s'empara d'une redoute, contribuant brillamment à la victoire de Jemmapes.
49e – Formé sous le nom de Gassion en 1647. – 1er janvier 1791, 49e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	JEMMAPES…….1792 ALGER…….1830 SEBASTOPOL….1855 SOLFERINO……1859	Le 50e régiment d'infanterie (alors 50e demi-brigade) appartenait à la 4e division, commandée par Mortier, dans les journées du 24 au 25 septembre 1799 où Zurich fut attaqué par cette division. il contribua brillamment à la victoire de Zurich. Le 8 mai 1863, le 51e régiment d'infanterie prit une part glorieuse au combat de San Lorenzo. Dans cette journée il s'empara de deux fanions et d'un drapeau, et aurait mérité ainsi que son propre drapeau fût décoré s'il ne l'avait déjà mérité pour avoir pris un drapeau à l'ennemi au combat de Valle di Santiago.
50e – Formé en 1651 sous le nom de Vendôme. – 1er janvier 1791, 50e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. –	ZURICH……1799 IENA…….1806 LUTZEN……...1813 SEBASTOPOL….1854	

Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	1855	
51e – Créé en 1651 sous le nom de La Ferté-Senneterre. –Régiment de la Sarre en 1685. – 1er janvier 1791, 51e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	ARCOLE……...1796 EYLAU……..1807 BEMARSUND…..1854 SAN LORENZO…1863	Le 52e régiment d'infanterie prit part à la bataille de Wagram et mit tant d'élan dans son attaque, qu'il mérita d'être mis à l'ordre du jour de l'armée ainsi qu'un grand nombre des soldats qui le composaient et qui reçurent en récompense la croix de la Légion d'honneur.
52e – Créé en 1654 sous le nom, déjà porté, de Mazarin français. Régiment de la Fère en 1661. – 1er janvier 1791, 52e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	VALEGGIO…….1800 WAGRAM……...1809 SEBASTOPOL…1855 MAGENTA…….1859	Le 53e régiment d'infanterie prit part à la bataille de la Moskowa avec beaucoup de vaillance et contribua notablement au succès de cette journée. Il y subit de grandes pertes, particulièrement à l'assaut des redoutes, qu'il prit à la baïonnette et où il fit 600 prisonniers.
53e – Formé en 1654 sous le nom de régiment d'Alsace. - – 1er janvier 1791, 53e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. - Formé définitivement en 1820.	ZURICH……1799 LA MOSKOWA.. 1812 ISLY…….. 1844 SOLFERINO……. 1859	Le régiment d'infanterie (alors 54e demi-brigade), assistait aux batailles de Bergen et d'Alkmaër, que le général Brune livra sur les mêmes positions le 9 septembre et le 2 octobre 1799 à l'armée anglo-russe. Il se distingua à la bataille dite d'Alkmaër en repoussant les attaques dirigées contre Bergen, centre de la ligne de bataille.
54e – Formé en 1657 sous le nom de Catalan-Mazarin. – devenu Royal-Roussillon en 1667. – 1er janvier 1791, 54e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	ALKMAER……..1799 AUSTERLITZ….1805 FRIEDLAND…...1807 KABYLIE……1857	Le 30 avril 1800, pendant le siège de Gênes, le 55e régiment d'infanterie (alors 55e demi-brigade) délogea du plateau des Deux-Frères les Autrichiens et s'empara d'un de leurs canons. Il fit en même temps prisonniers 21 officiers autrichiens et 300 soldats.
55e – Formé en 1635 sous le nom de Condé. – 1er janvier 1791, 55e régiment d'infanterie. -	GENES…….1800 AUSTERLITZ…..1805	Le 29 octobre 1805, eut lieu l'attaque par Masséna des positions de Caldiero, occupées par l'archiduc Charles. Le 30 octobre, le 56e régiment d'infanterie enleva Caldiero et le conserva, en dépit des nombreux assauts qu'y livra l'infanterie autrichienne pour le reprendre.

Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	EYLAU…….1807 SOLFERINO…….1859	
56e – Formé en 1635 sous le nom de régiment d'Enghien. – Devenu Régiment de Bourbon en 1686. – 1er janvier 1791, 56e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	VALMY……1792 CALDIERO……...1805 ESSLING……...1809 SOLFERINO…….1859	Le 16 janvier 1797, à la bataille de la Favorite, le 57e régiment d'infanterie (alors 57e demi-brigade) se distingua d'une manière toute particulière. Son ardeur lui valut le surnom de « la Terrible » que lui donnèrent ses ennemis eux-mêmes. Le 58e régiment d'infanterie (alors 58e demi-brigade) prit une part glorieuse à la victoire de Rivoli. Il culbuta les Autrichiens qui prétendaient s'emparer de la position Saint-Marc, et leur fit de nombreux prisonniers.
57e – Formé en 1667 sous le nom de Sainte-Maure. Devient Beauvoisis en 1685. – 1er janvier 1791, 36e régiment d'infanterie. Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	LA FAVORITE….1797 AUSTERLITZ…...1805 LA MOSKOWA…1812 SEBASTOPOL…..1855	Le 59e régiment d'infanterie (alors 59e demi-brigade) était en tête de la division Desaix à Marengo. Il prit le pas de charge et enfonça les Autrichiens au moment où la victoire paraissait leur appartenir.
58e – Formé en 1667 sous le nom de Monpauroux. – Régiment de Rouergue en 1671. – 1er janvier 1791, 58e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1825.	RIVOLI……1797 FRIEDLAND…...1807 OCANA……1809 ANVERS……..1832	Le 60e régiment d'infanterie prit sa part de fatigues et d'actions d'éclat dans la campagne de Kabylie de 1857 Il y fut constamment cité pour sa belle vaillance et son entrain. A deux reprises, il enfonça les Arabes qui l'entouraient et leur fit de nombreux prisonniers.
59e – Formé sous le nom de régiment de Bourgogne en 1668. – 1er janvier 1791, 59e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	MARENGO……..1800 FRIEDLAND……1807 CIUDAD-RODRIGO 1810 FLEURUS…….1815	A Sébastopol, le 61e régiment d'infanterie appartenait à la division Dulac ; le 8 septembre 1855, il s'empara quatre fois de la face gauche du Petit-Redan, en fut délogé trois fois et parvint finalement à s'y maintenir victorieux.

60e – Formé en 1669 sous le nom de Royal-Marine. – 1er janvier 1791, 60e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	MARENGO……..1800 WAGRAM……1809 VALENCE……1812 KABYLIE…….1857	Le 13 mai 1864, 8 compagnies du 62e, commandées par le colonel Aymard, prirent au général mexicain Doblado 500 prisonniers et 18 canons, après un assaut qui avait été précédé d'une étape de 18 lieues en 24 heures.
61e – Formé en 1669 sous le nom de régiment de Vermandois. – 1er janvier 1791, 61e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	HELIOPOLIS…...1800 WAGRAM……1809 SEBASTOPOL….1854 1855 SOLFERINO…….1859	Au siège de Gênes, le 63e régiment d'infanterie (alors 63e demi-brigade) se distingua si fort sous le colonel Villaret, que le général Soult dit dans son rapport : « Il n'est pas possible d'être plus brave que la 63e.
62e – Ancien régiment de Salm-Salm. – 1er janvier 1791, 62e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	WAGRAM…….1809 LUTZEN……1813 SEBASTOPOL….1855 MATEHUALA…..1864	Au combat de la Croix-Blanche, sous Vérone, le 21 avril 1797, un bataillon du 64e régiment d'infanterie (alors 64e demi-brigade) repoussa une sortie des Autrichiens et leur enleva 3 canons et un drapeau. A la suite de ce siège, Bonaparte lui donna un drapeau où ce fait d'armes était relaté.
63e – Formé sous le nom d'Erlach en 1672. – 1er janvier 1791, 63e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	GENES……...1800 FRIEDLAND…….1807 CHICLANA……...1811 FLEURUS……..1815	Le 65e régiment d'infanterie prit une part aussi glorieuse que sanglante à l'assaut du bourg de Magenta. Il s'empara de 2 canons et il eut son colonel et quatre de ses capitaines tués. Quantité de ses officiers et de ses soldats furent décorés à la suite de cette action d'éclat.
64e – Ancien Régiment suisse formé en 1672. Licencié le 20 août 1792 - Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Formé définitivement en 1820.	MANTOUE……1797 VERONE……1797 AUSTERLITZ……1805 IENA……...1806	Le 66e régiment d'infanterie se distingua à la bataille de Fuentes de Onoro. Le général Loison écrivit dans son rapport sur cette bataille : « Je ne puis donner trop d'éloges à la conduite intrépide du 66e. »

65e – Formé en 1678 sous le nom de Saint-Laurent-Piémontais. – Devenu Lyonnais en 1762. – 1er janvier 1791, 65e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	STRALSUND…….1807 RATISBONNE…...1809 ANVERS…….1832 MAGENTA…….1859	Le 6 juillet 1809, le 67e régiment d'infanterie se distingua à la première attaque d'Aderklao et à la défense de ce village ; et pendant le reste de la journée, sa conduite mérita les plus grands éloges du général Molitor.
66e – Formé en 1672 sous le nom de Régiment suisse de Piffer. – 1er janvier 1791, 66e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1795. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	LUXEMBOURG..1795 ALKMAER……..1799 OPORTO……..1809 FUENTES DE ONORO 1811	Le 68e régiment d'infanterie (alors 68e demi-brigade) prit part à la défaite de l'armée anglo-hollandaise qui suivit le passage du Wahal, et contribua notablement à la victoire de l'armée française.
67e – Formé en 1674 sous le nom de régiment de Languedoc. – 1er janvier 1791, 67e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	HONDSCHOOTE..1793 NEUWIED……..1797 WAGRAM……..1809 LUTZEN…….1813	Le 24 juillet 1799, le 69e régiment d'infanterie (alors 69e demi-brigade) vint au secours de l'aile gauche française, rétablit la bataille, enfonça la première ligne des Turcs, puis la deuxième et s'empara d'une redoute qui formait la clef de la position avec le village et le fort d'Aboukir.
68e – Formé en 1673 sous le nom d'Huxelles. Devient régiment de Beauce en 1749. – 1er janvier 1791, 68e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Dissous en 1803 où son numéro devint vacant. - Formé définitivement en 1840.	JEMMAPES…….1792 NIMEGUE……1794 LE WAHAL……..1795 KABYLIE…….1857	Le 14 juin 1800, après avoir combattu dans la plaine de Marengo, depuis la pointe du jour jusqu'à 6 heures du soir, le 70e régiment d'infanterie (alors 70e demi-brigade) est lancé à 7 heures du soir sur San Juliano et l'emporte, décidant le succès de la bataille.
69e – Formé en 1673 sous le nom de régiment de Greder. – Dénommé ensuite Régiment suisse. – 1er janvier 1791, 69e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. –	CASTAGLIONE..1796 ABOUKIR……1799 ELCHINGEN……1803 FRIEDLAND……1807	Le 6 novembre 1792, à Jemmapes, le 71e régiment d'infanterie était de ceux qui composaient l'attaque du centre. Il emporta les

Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.		redoutes autrichiennes, placées en face de lui au nombre de trois, et montra beaucoup de vaillance dans cet assaut.
70e – Formé en 1674 sous le nom de Navailles. – Devenu régiment de Médoc en 1691. - – 1er janvier 1791, 70e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1840.	MONTENOTTE…1796 MARENGO……1800 OPORTO……..1809 MAGENTA……...1859	Se couvrit de gloire à la bataille de la Moskowa, où il subit des pertes considérables. Se distingua à Solferino, où il s'empara de la ferme de Corti-Mallopiali et y tint bon deux heures contre des assauts répétés des Autrichiens, résistant victorieusement à des forces trois fois supérieures en nombre.
71e – Formé en 1674 sous le nom d'Albret. – 1er janvier 1791, 71e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820.	JEMMAPES…….1792 FLEURUS……1794 KABYLIE…….1857 MAGENTA……...1859	Le 73e régiment d'infanterie (alors 73e demi-brigade) prit part au siège de Gênes en 1800. Il fut mis à l'ordre du jour de l'armée, notamment pour avoir pris deux canons aux Autrichiens dans une des sorties dirigées par Masséna.
72e – Ancien régiment de Vexin. – 1er janvier 1791, 72e régiment d'infanterie. – Reconstitué en mars 1794. - Formé le 1er février 1796. — Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1840.	MARENGO……...1800 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…1812 SOLFERINO……..1859	Le 74e régiment d'infanterie prit une part glorieuse à l'attaque des positions autrichiennes à Jemmapes. Se précipitant à la baïonnette sur la ligne ennemie, le 74e entra d'emblée dans les redoutes et s'en empara après une lutte à la baïonnette aussi courte que sanglante.
73e – Formé en 1664 sous le nom de Listenois. – Devient Royal-Comtois en 1685. 1er janvier 1791, 73e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1840.	JEMMAPES…….1792 GENES…….1800 SEBASTOPOL….1855 SOLFERINO…….1859	Le 12 novembre 1796, à Caldiero, l'armée française pliait, quand Bonaparte appelle à lui le 75e, qui décide de la journée et repousse les Autrichiens victorieux. Bonaparte ordonna que le drapeau de la 75e porterait l'inscription : « La 75e arrive et bat l'ennemi. »
74e – Forme en 1675 sous le nom de Schomberg. – Devient Beaujolais en 1768. 1er	JEMMAPES……. 1792 GENES……. 1800	Le 76e régiment d'infanterie fut un des régiments qui eurent le plus de gloire à l'attaque de l'armée prussienne à Iéna. – le 24

janvier 1791, 74e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1840.	SEBASTOPOL…. 1854 1855 SOLFERINO…….1859	juin 1859, le 76e régiment d'infanterie s'empara d'un drapeau autrichien, à l'assaut du bois de Casa Nova, et le drapeau du 76e fut décoré à cause de cet exploit. Cet épisode de la bataille de Solferino a été popularisé par la peinture à l'égal des plus beaux de notre histoire militaire.
75 – Formé en 1674 sous le nom de régiment de Provence. – Devient en 1774 le régiment de Monsieur. 1er janvier 1791, 75e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1840.	CALDIERO……..1796 AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806 KABYLIE…….1857	Le 77e régiment d'infanterie (alors 2e léger) prit une part glorieuse à la prise d'Alger et aux nombreux combats qui la précédèrent. Il se distingua également dans les opérations du siège de Bomarsund et fut mis à l'ordre du jour du corps expéditionnaire pour sa vaillance à l'attaque de cette forteresse.
76e – Ancien Régiment suisse levé en 1677. 1er janvier 1791, 76e régiment d'infanterie. Licencié en 1792. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 1er léger.- devenu, le 1er janvier 1855, 76e régiment d'infanterie.	ULM…….1805 IENA…….1806 FRIEDLAND……1807 SOLFERINO……1859	Le 24 juin 1859, le 78e régiment d'infanterie décida de la victoire par la charge furieuse qu'il exécuté contre le cimetière de Solferino, sans tirer un coup de fusil : il fit prisonniers 200 Autrichiens et s'empara d'une quantité d'armes.
77e – Formé en 1680 sous le nom de Koenigsmarck. 1er janvier 1791, 77e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé en 1820 sous le nom de 2e léger. – Devient 77e régiment d'infanterie le 1er janvier 1855.	LES PYRAMIDES..1798 FRIEDLAND……...1807 ALGER……1830 BOMARSUND……1854	Pendant le siège de Sébastopol, le 79e régiment d'infanterie, commandé par le colonel Grenier, fut au premier rang à la tranchée du Clocheton, où il se fit remarquer par une foule d'actes de courage, ce qui lui valut le surnom de Régiment du Clocheton.
78e – Formé en 1684 sous le nom de régiment de Toulouse. – Devenu régiment de Penthièvre en 1737. 1er janvier 1791, 78e	GENES…….1800 WAGRAM……...1809 ISLY…….1844	Le 80e régiment d'infanterie prit une part glorieuse à la campagne de Crimée et au siège de Sébastopol. Il fut cité à l'ordre du jour de l'armée pour ses diverses actions d'éclat. A

régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 3e léger. -Formé définitivement en 1855.	SOLFERINO……1859	l'assaut du 17 juin et à celui du 8 septembre, le 80e se distingua d'une façon particulière.
79e – Formé en 1684 sous le nom de Boulonnois. 1er janvier 1791, 79e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 4e léger. -1er janvier 1855, 79e régiment d'infanterie.	MONT-THABOR..1799 CALDIERO……1805 FRIEDLAND…….1807 SEBASTOPOL…..1855	Le 81e régiment d'infanterie prit part à la campagne du Mexique et se distingua aux assauts de la place forte de Puebla, où il subit des pertes sanglantes et contribua le plus efficacement au succès final, étant toujours prêt à repousser les retours offensifs de l'ennemi.
80e – Formé en 1684 sous le nom de régiment d'Angoumois. 1er janvier 1791, 80e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 5e léger. – Devient 80e régiment d'infanterie le 1er janvier 1855.	ARCOLE……..1796 WAGRAM……1809 LUTZEN……...1813 SEBASTOPOL…1854 1855	Le 82e d'infanterie (alors 7e léger) prit part à la bataille d'Iéna, en attaquant les Saxons qui défendaient la Schnecke sur la route d'Iéna à Weimar : il chassa l'ennemi de cette position, en lui faisant de nombreux prisonniers.
81e – Formé en 1684 sous le nom de régiment de Périgord. 1er janvier 1791, 81e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 6e léger. – Devient en 1855 le 81e régiment d'infanterie.	MARENGO…….1800 IENA……1806 ISLY…… 1844 PUEBLA……..1863	Le 83e d'infanterie (alors 83e demi-brigade) faisait partie de a garnison de Gênes et s'illustra dans les combats livrés par Masséna autour de cette place. La 83e demi-brigade fut de presque toutes les sorties et était réduite au tiers de son effectif à la fin de ce siège fameux.
82e – Formé en 1684 sous le nom de régiment de Saintonge. 1er janvier 1791, 82e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Formé de nouveau en 1820 sous le nom de 7e	MAYENCE…….1793 IENA……...1806 LA MOSKOWA.1812 SEBASTOPOL…1854 1855	Le 20 mai 1859, le 84e régiment d'infanterie appartenait à la division Forcy. Il soutint avec vigueur l'attaque des Autrichiens, étant à droite de la chaussée de Cascina-Nuova, et ensuite prit l'offensive à l'attaque du cimetière de Montebello ;

léger. – 1er janvier 1855, devient le 82e de ligne		il enleva avec un élan extraordinaire cette position et mit en déroute les Autrichiens.
83e – Formé en 1684 sous le nom de régiment de Foix. 1er janvier 1791, 83e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 8e léger. – 1er janvier 1855 le 81e régiment d'infanterie.	GENES…….1800 WAGRAM…… 1803 LA MOSKOWA...1812 LUTZEN……1813	Le 85e régiment d'infanterie (alors 85e demi-brigade) se distingua dans la campagne du Tyrol. Le 22 mars 1797, à l'attaque du village de Tramin, il s'empara de 2 canons et de 600 prisonniers. Le 26 mars, à l'attaque des gorges d'Innsbruck, il prit encore 2 canons et fit plusieurs centaines de prisonniers autrichiens.
84e – Formé en 1684 sous le nom de Quercy. 1er janvier 1791, 84e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 8e léger. – Devient 84e de ligne le 1er janvier 1855.	MARENGO……..1800 FRIEDLAND……1807 GRATZ (1 contre 10) 1809 MONTEBELLO…1859	Le 8 septembre 1855, le 86e régiment d'infanterie se distingua à l'assaut de Malakoff : il y eut 8 officiers tués, dont les commandants de ses deux bataillons et 18 officiers blessés. Le lendemain, le régiment n'avait plus que 5 officiers présents quand on fit l'appel de ceux qui pouvaient se battre.
85e– Formé en 1690 sous le nom de régiment de Salis. – Formé de nouveau en 1794 sous le nom de 85e demi-brigade de bataille. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé de nouveau sous le nom de 10e léger en 1820. 1er janvier 1855, 85e régiment d'infanterie.	PASSAGE DU TYROL 1797 AUERSTAEDT….1806 SEBASTOPOL…..1855 SOLFERINO……..1859	Le 15 janvier 1797, le 87e régiment d'infanterie (alors 12e demi-brigade d'infanterie légère) prit une part décisive à la victoire de Rivoli en tombant sur les derrières des Autrichiens par une marche de nuit audacieuse, à travers des défilés du Monte Baldo.
86e – Créé en 1689 sous le nom de régiment de Courten. 1er janvier 1791, 86e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 11e léger. –	LODI……..1796 PASSAGE DU TYROL 1797 DRESDE……1813 SEBASTOPOL…..1855	Le 88e régiment d'infanterie prit une part glorieuse à la bataille de Wagram et contribua brillamment à la déroute de l'infanterie autrichienne par la vigueur avec laquelle il aborda les retranchements défendus par cette infanterie, sans tirer un coup de fusil.

1er janvier 1855, formé définitivement sous le nom de 86e de ligne.		
87e – Ancien régiment de Dillon. 1er janvier 1791, 87e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 12e léger. – Formé définitivement le 1er janvier 1855 sous le nom de 87e régiment d'infanterie.	RIVOLI……..1797 ZURICH…….1799 AUSTERLITZ……1805 FRIEDLAND……..1807	Le 89e régiment d'infanterie (alors 89e demi-brigade) prit une part brillante à la bataille de Hohenlinden, où l'armée française s'empara de plusieurs batteries de l'artillerie de l'archiduc Jean et fit de nombreux prisonniers à l'armée autrichienne, rendant à jamais glorieux pour la 89e la journée du 3 décembre 1800.
88e – Ancien régiment de Berwick. 1er janvier 1791, 88e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 13e léger. – Devient en 1855 le 88e régiment d'infanterie.	SEDIMAN……1798 AUSTERLITZ…..1805 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA...1812	Le 4 juin 1859, le 90e régiment d'infanterie enleva Magenta à la baïonnette et y perdit 22 officiers et 347 hommes, son colonel était mortellement frappé. Sa part dans cette journée fut extrêmement brillante et décida du succès.
89e – Formé en 1690 sous le nom de Royal-Suédois. 1er janvier 1791, 89e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Formé en 1820 sous le nom de 14e léger. – 1er janvier 1855, formé définitivement sous le nom de 89e régiment d'infanterie.	VALMY…….. 1792 HOHENLINDEN 1800 CALDIERO……..1805 LUTZEN……...1843	Le 14 octobre 1806, lancé par l'empereur à l'attaque du bois et du plateau d'Isserstadt, le 91e régiment d'infanterie (alors 16e léger) s'en empare et y prend 11 canons. Le 91e y perdit 20 officiers et 388 soldats.
90e – Formé en 1691 sous le nom de Chartres. 1er janvier 1791, 90e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1807. – Formé en 1820	VALMY……1792 AUSTERLITZ…..1805 ISLY…….1844 MAGENTA……..1859	A Austerlitz, le 92e d'infanterie défendit le Santon, clef de la position où l'empereur l'avait placé, après lui avoir dit : « Je connais depuis longtemps votre bravoure : A Montelegino, je vous en confie un plan important encore, vous ai confié un poste important : Je vous en confie un plus important encore, vus périrez tous plutôt que de le rendre. »

sous le nom de 15e léger. – 1er janvier 1855, devient 90e régiment d'infanterie.		A la bataille de Castiglione, le 5 août 1796, le 93e régiment d'infanterie (alors 93e demi-brigade) est lancé contre la droite de l'armée autrichienne. Il enlève Solferino, clef de la position, y prend 3 canons et fait 300 prisonniers.
91e – Formé en 1692 sous le nom de Barrois. 1er janvier 1791, 91e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Formé en 1820 sous le nom de 16e léger. – Devient en 1855 le 91e de ligne	IENA……1806 EYLAU……...1807 SEBASTOPOL…1855 SOLFERINO……1859	Le 14 juin 1800, le 94e régiment d'infanterie (alors 19e léger) prit l'offensive contre les Autrichiens à 5 heures du soir, les culbuta et ne s'arrêta que devant les fortifications d'Alexandrie, contribuant puissamment au succès de la bataille de Marengo.
92e – Formé le 10 avril 1796 à Gênes, sous le nom de 17e demi-brigade. – Le 24 septembre 1803, devient le 17e léger, puis en 1816 la légion du Var. – Redevient en 1820 le 17e léger, pour être définitivement constitué en 1855 sous le nom de 92e d'infanterie.	RIVOLI…… 1796 AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806 CONSTANTINE..1835	Le 2 décembre 1805, le 95e régiment d'infanterie, après avoir fait face à l'attaque de la garde impériale russe, prit l'offensive et enleva le village de Krzenowitz, s'emparant des canons et des drapeaux de la garde russe.
93e – Formé en 1796 sous le nom d'Enghien. - 1er janvier 1791, 93e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Formé en 1820 sous le nom de 18e léger. – Le 1er janvier 1855 devient le 93e de ligne.	CASTIGLIONE…1796 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…1812 MONTEBELLO….1859	Le 96e régiment d'infanterie assista au siège de Sébastopol en 1855. Il y eut sa part de souffrances et de gloire et y subit des pertes sanglantes, notamment à l'assaut du 8 septembre 1855.
94e – Créé en 1709 sous le nom de Royal-Barrère. - 1er janvier 1791, 94e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Reformé en 1820 sous le nom de 19e léger. – Le 1er janvier 1855 devient le 94e régiment d'infanterie.	MARENGO…….1800 AUSTERLITZ…….1805 FRIEDLAND……...1807 ANVERS……..1832	Le 97e régiment d'infanterie eu tune part glorieuse dans la campagne de Crimée et le siège de Sébastopol. Après avoir pris part à presque tous les combats qui ensanglantèrent les

95e – Créé en 1734 sous le nom de Travers. 1er janvier 1791, 95e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816, il est formé définitivement en 1820 sous le nom de 20e léger mais prend le nom de 95e de ligne. 1er janvier 1855	AUTERLITZ……1805 ANVERS……..1832 SEBASTOPOL….1854 1855 PUEBLA……...1863	tranchées en avant de Malakoff, il fut cité à l'ordre du jour de l'armée pour sa bravoure à l'assaut de Malakoff. Le 20 mai 1859, le 98e régiment d'infanterie s'établit à Cascina Nuova, et y résista aux attaques des Autrichiens, qui lui étaient trois fois supérieures en nombre. Sur le point d'être entouré par les assaillants, il exécuta des feux au commandement qui brisèrent l'élan des Autrichiens, et assura le succès de la journée.
96e – Créé en 1739 sous le nom de Royal-Corse. . 1er janvier 1791, 96e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820 sous le nom de 21e léger. – Devient, le 1er janvier 1855, le 96e de ligne.	LES PYRAMIDES 1798 IENA……1806 SARAGOSSE……..1809 SEBASTOPOL……1855	
97e – Créé en 1745 sous le nom de Nassau. . 1er janvier 1791, 97e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820 sous le nom de 22e léger. Devient, le 1er janvier 1855, 97e de ligne.	RIVOLI……1797 GENES…….1800 LUTZEN……1813 SEBASTOPOL….1854 1855	La journée d'Aculcingo (Mexique) fut particulièrement glorieuse pour le 99e régiment d'infanterie. Un sergent du 99e s'empara d'un drapeau, et, en outre, 1200 prisonniers restèrent aux mains du vainqueur. La journée du 18 mai 1862 est l'une des plus belles de l'histoire de notre infanterie et c'est au 2e bataillon du 99e qu'elle le doit.
98e – Créé en 1757 sous le nom de régiment de Bouillon. - 1er janvier 1791, 98e régiment d'infanterie. - Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. - Formé définitivement en 1820 sous le nom de 23e léger. - 1er janvier 1855, 98e régiment d'infanterie.	WAGRAM……1809 LUTZEN……1813 SEBASTOPOL…..1854 1855 MONTEBELLO….1859	Le 100e régiment d'infanterie se distingua à la bataille de Solferino. Prenant vivement l'offensive contre les Autrichiens fortement défendus par la configuration du sol qui dominait le terrain place en avant d'eux, le 100e les culbuta et leur fit de nombreux prisonniers. A Palikao, le 101e régiment d'infanterie soutint la charge de la cavalerie tartare sans se laisser entamer et attaqua le village de Palikao après avoir enlevé le pont. Il fut cité plusieurs fois à

99e – Formé en 1757 sous le nom de Royal-Deux-Ponts. – 1er janvier 1791, 99e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1816. – Formé de nouveau en 1820 sous le nom de 24e léger. – 1er janvier 1855, devient le 99e régiment de ligne.	MARENGO……..1800 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…1812 ADULCINGO……1862	l'ordre du jour de l'armée pendant cette campagne, où il constituait la principale force du corps expéditionnaire. Le 102e régiment d'infanterie se distingua pendant la campagne de Chine et se couvrit de gloire à l'attaque des forts du Peï-Ho. Conduit par le colonel O'Malley et par le lieutenant-colonel Théologue, le 102e planta son drapeau sur le fort et le maintint en dépit de la résistance de l'ennemi.
100e - Formé en 1768 sous le nom d'Eptingen. 1er janvier 1791, 100e régiment d'infanterie. – Formé de nouveau en 1793 et 1796. — Licencié en 1816. – Formé en 1820 sous le nom de 25e léger. – Devient, le 1er janvier 1855, devient 100e régiment de ligne.	IENA……1806 FRIEDLAND…...1807 SEBASTOPOL….1855 SOLFERINO……1859	A Hohenlinden, le 3 décembre 1800, le 103e régiment d'infanterie (alors 103e demi-brigade) eut la périlleuse mission de forcer le centre ennemi par le défilé de Mattenpoët. Exécuté avec entrain, ce mouvement décida de la victoire, qui nous livra 100 canons.
101e – Créé en 1787 sous le nom de Royal-Liégeois. 1er janvier 1791, 101e régiment d'infanterie. – Réorganisé en 1793. – Reconstitué en 1799. – Licencié en 1814. – Formé définitivement en 1859 dans son état actuel.	MARENGO……...1800 BAUTZEN……1813 HANAU……1813 PALIKAO……..1860	Le 104e régiment d'infanterie fut un de ceux qui eurent le plus de gloire à Jemmapes. Ses pertes y furent du quart de son effectif et son colonel, le brave Dubouzet, y fut blessé mortellement. Dans l'attaque à la baïonnette qui décida du succès de la journée, le 104e arriva le premier sur les redoutes qui lui étaient opposées et, sans souci de ses pertes, tué tout ce qui occupait ces redoutes.
102e – Formé le 1er janvier 1791 en remplacement des régiments suisses alors licenciés. – Réorganisé en 1791. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1859 en son état actuel.	VALMY……1792 ZURICH……1793 WAGRAM…….1809 FORTS DU PEI-HO 1860	Le 105e régiment s'est distingué pendant le siège de Paris, notamment pendant les journées des 30 novembre, 1er et 2 décembre à Champigny. Les éloges et les citations dont il fut alors l'objet dans les ordres du jour témoignent de la bravoure des jeunes soldats qui le composaient.
103e – Créé le 1er janvier 1792. – Réorganisé en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau le 11 juin 1860. –	ZURICH……. 1799 HOHENLINDEN…1800 IENA……1806	

Licencié le 25 janvier 1862. – Formé définitivement le 1er mai 1872.	SARAGOSSE……..1809	C'est au combat d'Albaro, près Gênes, que le 106e (alors 106e demi-brigade), mérita cet éloge du colonel Gouvion-Saint-Cyr : « J'envoyai au secours de la brigade Darnaud deux compagnies : c'était bien peu de monde, mais elles étaient de la 106e et je les estimais à l'égal de deux bataillons. »
104e – Créé le 1er janvier 1792 avec une partie du régiment des gardes françaises. – Réorganisé en 1794. – Reconstitué en 1793. – Licencié en 1803 et versé au 11e de ligne. – Formé de nouveau en 1814. – Licencié la même année et versé au 85e de ligne. – Formé définitivement le 27 mars 1871 avec le 4e régiment de marche, formé lui-même en 1870.	JAMMAPES…….1792 MANTOUE……..1796 MAYENCE……...1814 DEFENSE DU JURA 1815	Le 107e de ligne (d'abord 7e régiment de marche, puis 107e régiment de marche) subit des pertes considérables dans les divers combats du siège de Paris, notamment le 30 novembre 1870 à Champigny. C'était le régiment du fameux sergent Hoff qui fit tant d'actions d'éclat dans la première période du siège de Paris.
105e – Créé en 1792 avec le 23e de ligne (ancien régiment du Roi), qui avait été licencié après les troubles de Nancy. – Réorganisé en 1794. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1814. – Formé définitivement le 1er mai 1872 avec le 105e régiment de marche, qui avait été formé lui-même pendant le siège de Paris.	LODI……1796 IENA……1806 EYLAU……1807 WAGRAM……1809	Le 3 décembre 1800, le 108e régiment d'infanterie (alors 108e demi brigade) disputa le bois de Hohenlinden avec acharnement aux grenadiers hongrois. Elle contribua ainsi, en résistant à des forces supérieures, au succès de cette journée, qui fit tomber entre nos mains presque toute l'artillerie autrichienne. Le général Oudinot était aux prises avec les Autrichiens devant Feldkirch. Sa position semblait critique. Masséna donna l'ordre au 109e régiment d'infanterie (alors 109e demi-brigade) de se porter à son secours. Celui-ci marche sans relâche, tourne les Autrichiens, les culbute et les poursuit jusqu'aux portes de Feldkirch, leur faisant 1000 prisonniers.
106e – Formé le 30 mai 1792 avec le régiment colonial du Cap. – Reconstitué en 1796. – Licencié en 1814. – Formé de nouveau le 7 mai 1871 dans son état actuel.	BIBERACH……1796 GENES……1800 WAGRAM…… 1803 MALOJAROSLAWETZ 1812	
107e – Formé en 1792 avec le régiment colonial de Pondichéry. – Reconstitué en 1794, puis de nouveau en 1796. – Licencié en 1815. – Formé en son état actuel le 8 octobre	CONQUETE DE LA HOLLANDE 1794-1795 TURIN……1799	Le 110e régiment d'infanterie (alors 110e de marche) se distingua pendant le siège de Paris, notamment au combat de Chevilly, où il perdit 620 hommes et 17 officiers, et au combat de l'Hay. Dans ces diverses circonstances, les jeunes soldats du 106e montrèrent la plus grande énergie.

1870 au moyen du 7e régiment de marche formé au début de la guerre de 1870.		
108e – Formé en 1792 avec le régiment colonial de l'Ile de France. – Réorganisé en 1794 et en 1796. – Licencié en 1815 - Formé le 8 octobre 1870 au moyen du 8e régiment de marche.	HOHENLINDEN.1800 AUSTERLITZ…..1805 AUERSTAEDT… 1806 LA MOSKOWA…1812	Le 14 octobre 1806, le 111e régiment d'infanterie, appartenant à la division Friant, après avoir coopéré à l'attaque de Hassen-Haussen, marche sur le village de Spielberg et l'emporte d'assaut sous un feu écrasant. Tous les tambours du 111e ont été tués, emportés par une décharge : le tambour-major Mauser se saisit alors d'une caisse et bat la charge, jusqu'à ce qu'il soit tué à son tour.
109e – Formé en 1792 avec les débris des régiments coloniaux de la Martinique et de la Guadeloupe. – Réorganisé en 1794 et en 1796. – Disparait en 1803 par sa fusion avec le 21e de ligne auquel il est incorporé. – Formé en 1870 sous le nom de 9e régiment de marche et prend le nom de 109e régiment de ligne le 8 octobre 1870.	ETTLINGEN……1796 FELDKIRCH……1799 MOESKIRCH…...1800 MEMMINGEN….1800	Le 112e régiment d'infanterie prit une part brillante au combat de l'Hay le 29 novembre 1870 et au combat de la Ville-Evrard le 10 décembre. Il montra beaucoup de dévouement et prodigua son sang ; il subit des pertes sérieuses dans ces deux journées donnant un exemple admirable de courage dans les pires conditions.
110e – Formé en 1792, au moyen du régiment colonial de Port-au-Prince. – Réorganisé en 1794 et en 1796. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau le 8 octobre 1870 sous le nom de 110e de marche, créé lui-même dans les premiers jours d'août 1870.	FLEURUS……1794 ZURICH……...1799 HOHENLINDEN 1800 SAINT-DOMINGUE 1802	Le 113e régiment d'infanterie se distingua le 30 novembre 1870 sur le plateau de Coeuilly où il fit bonne figure pendant plusieurs heures, au prix de très grandes pertes. Le 2 décembre, à Champigny, le 113e opposa une énergique résistance à l'offensive prussienne et repoussa l'ennemi qui avait tenté de la surprendre.
111e – Formé en 1793 avec les bataillons coloniaux d'Afrique et de la Guyane. – Reconstitué en 1795. – Licencié en 1796. – Formé de nouveau en 1803. – Licencié en 1815. – Formé définitivement à Paris pendant le siège avec le 11e régiment de marche, formé lui-même à Cambrai le 18 août 1870.	AUERSTAEDT…1806 FRIEDLAND……1807 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…1812	Le 114e régiment de ligne se distingua au siège de Saragosse. Il y fut réduit à une demi-ration de pain sans viande et cela pendant 29 jours de tranchée et un assaut qui dura 23 jours, de maison à maison. Le 114e ne faiblit pas une heure au milieu de tant de souffrances et de privations.

112e – Formé en 1792 sous le nom de 112e demi-brigade avec le 2e bataillon des réserves des volontaires des Deux-Sèvres. – Réorganisé en 1794. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1872 avec le 12e régiment provisoire, formé lui-même au mois d'août 1870 et devenu le 112e de marche le 8 octobre 1870.	RAAB……..1809 WAGRAM……...1809 LUTZEN……..1813 BAUTZEN……...1813	Le 10 avril 1814, à la bataille de Toulouse, le 115e régiment d'infanterie engagea à deux heures la fusillade contre un régiment écossais, puis à trois heures aborda ce régiment à la baïonnette et le tua tout entier. Il subit lui-même de très grandes pertes dans ce combat sanglant et sans merci.
113e – Formé en 1792 sous le nom de 113e demi-brigade. – Réorganisé en 1795. – Licencié en 1815. – Formé en août 1870 sous le nom de 13e de marche, devenu lui-même 113e de marche le 1er novembre 1870 et, en 1872, régiment de ligne.	TARRAGONE….1811 LA MOSKOWA..1812 LUTZEN……..1813 BAUTZEN……...1813	Le 116e régiment d'infanterie se distingua particulièrement au siège de Saragosse et plusieurs de ses officiers y gagnèrent des citations, notamment le brave colonel Rouelle qui le commandait. Il en fut de même devant Tarragone en 1811 où le chef de bataillon Bugeaud si fit également citer à l'ordre de l'armée pour sa bravoure. Le 116e se couvrit de gloire dans cette atroce guerre d'Espagne où il a gagné les quatre inscriptions placées sur son drapeau, et ses hauts faits ont été plus tard racontés par Bugeaud.
114e – Formé en 1793 sous le nom de 114e demi-brigade. – Réorganisé en 1796. – Licencié en 1798. – Formé de nouveau le 7 juillet 1808. – Licencié en 1815. – Formé définitivement le 16 août 1870 sous le nom de 14e de marche, devenu 114e de marche le 28 octobre 1870, puis 114e de ligne.	SARAGOSSE…..1809 LERIDA……...1810 MONTSERRAT...1811 SAGONTE……1811	
115e – Créé nominalement en 1794 avec le 1er bataillon de Rouergue, mais sans avoir été formé effectivement. – Créé pour la seconde fois en 1808 avec le 15e régiment provisoire d'infanterie. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en août 1870 sous le nom de 15e régiment de marche, devenu 115e régiment le 28 octobre 1870.	SARAGOSSE……1809 LERIDA…….1810 TARRAGONE……1811 TOULOUSE……...1814	Le 117e régiment d'infanterie, commandé par le colonel Robert, enleva à la baïonnette le village de Cascante et un canon dans la journée de Tudela. Il contribua grandement à cette victoire ; comme le 116e, le 117e a gagné dans la guerre terrible qui ensanglanta l'Espagne de 1808 à 1813, les quatre inscriptions qui sont placées sur son drapeau. Le 117e y multiplia les actions d'éclat.

116e – Créé en 1794 sous le nom de 116e demi-brigade de bataille avec le 2e bataillon du 58e régiment (Rouergue) du 2e de la Moselle et du 1er du Lot-et-Garonne. – Réorganisé en 1796. – Licencié en 1798. – Formé de nouveau en 1808 avec le 5e régiment provisoire. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau en août 1870 sous le nom de 16e de marche qui fut lui-même versé au 16e de ligne en mars 1871. – Formé définitivement le 21 avril 1871 sous le nom de 16e provisoire avec les prisonniers revenus d'Allemagne, il prit en 1872 le nom de 116e de ligne.	TUDELA…….1808 SARAGOSSE….1809 LERIDA……..1810 TARRAGONE…1811	Le 118e régiment d'infanterie (alors 118e demi-brigade) est de ceux qui contribuèrent le plus à la victoire de Loano par leur élan à l'assaut des positions occupées par les Autrichiens. Dans cette célèbre journée, la 118e mérita les éloges de Bonaparte parce-qu'elle avait la première renversé la colonne autrichienne qui voulait déboucher des défilés.
117e – Créé en 1794 sous le nom de 117e demi-brigade de bataille. – Réorganisé en 1796. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau le 13 août 1870 sous le nom de 17e de marche qui prit lui-même en octobre 1870 le nom de 117e régiment de marche et fut ensuite en février 1871 versé au 17e de ligne. – Constitué définitivement le 25 mars 1871 sous le nom de 17e provisoire, qui prit lui-même le nom de 117e de ligne.	TUDELA……...1808 SARAGOSSE…..1809 LERIDA……..1810 TARRAGONE…1811	Le 10 juin 1809, à minuit, deux bataillons du 119e régiment d'infanterie lancés contre Santander enlèvent les avant-postes espagnols et pénètrent dans Santander. Le reste de la brigade ses suit et ils font 3000 prisonniers. Le succès de cet assaut eut les conséquences les plus importantes sur l'issue de la campagne, et le 119e fut récompensé de la manière la plus brillante de la part qu'il y avait prise.
118e – Créé en 1794 sous le nom de 118e demi-brigade de bataille. – Réorganisé en 1796 en demi-brigade de ligne et versé à la 32e. – Formé de nouveau en 1808. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau en août 1870 et licencié en février 1871. – Organisé	COL-ARDENTE..1794 LOANO……1795 ARAPILES……...1812 ARCIS-SUR-AUBE 1814	Le 120e régiment d'infanterie prit une part glorieuse à la bataille de Toulouse et s'y fit remarquer par son invincible résistance aux attaques de la cavalerie anglaise ; il y subit des pertes considérables. Dans cette journée suprême, où l'honneur fut sauf, le 120e fut admiré des deux armées et reçut les éloges de Wellington lui-même.

définitivement, en mars 1871, sous le nom de 118e régiment provisoire, devenu le 118e de ligne actuel en 1873.		L'assaut de Tarragone le 28 novembre 1811 fut des plus glorieux pour le 121e, qui renversa les Espagnols défendant la brèche et mérita d'être cité le premier et récompensé, après la prise de cette place forte, de la manière la plus honorable en la personne de ses officiers et de ses soldats.
119e – Créé nominalement en 1794 avec deux bataillons du 60e régiment (Royal-Marine), mais ne fut pas formé effectivement. – Formé de nouveau en 1808. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau en août 1870 sous le nom de 19e de marche, devenu lui-même 119e de marche le 28 octobre 1870, et maintenu par arrêté du 25 juillet 1871 comme 119e régiment de ligne pour sa belle conduite pendant les deux sièges de Paris.	BURGOS…….1808 SANTANDER….1809 ARAPILES……..1812	Le 122e régiment d'infanterie (division Mermet) culbuta l'armée anglaise du général Moore ; puis devant Oporto il enleva le centre des lignes portugaises, grand succès qui fit tomber ces lignes avec plus de 100 bouches à feu, en notre pouvoir. Pendant toute cette campagne, le 122e fut constamment au premier rang.
120e – Créé nominalement en 1794 sous le nom de 120e demi-brigade de bataille sans avoir été formé effectivement. – Créé de nouveau en 1808. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau le 1er septembre 1870 sous le nom de 120e de marche et licencié le 1er avril 1871. – Le numéro 120 est pris en 1872 par le 135e de marche, formé lui-même pendant le siège de Paris avec le 35e de marche.	RIO-SECO……1808 SANTANDER…...1809 ARAPILES……1812 TOULOUSE……...1814	Le 18 août 1812, le 123e régiment d'infanterie, posté sur les bords de la Polota, culbuta les dragons russes qui avaient été près de s'emparer de Gouvion-Saint-Cyr et les rejeta sur les cuirassiers de Doumerc qui les sabrèrent. Il rétablit ainsi notre avantage dans cette journée qui finit d'une manière glorieuse. Le 123e acquit une gloire sans égale, tant avait été grand le péril d'où il avait tiré l'armée.
121e – Formé en 1794 sous le nom de la 124e demi-brigade de bataille. – Licencié en 1796. – Formé de nouveau en 1808. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau en août 1870 sous le nom de 21e de marche devenu 121e de marche, puis 121e de ligne.	MONDOVI……..1796 SARAGOSSE…..1809 TARRAGONE….1811 LUTZEN……..1813	Le 124e régiment d'infanterie (alors 124e régiment de marche) se distingua le 30 novembre 1870 sur le plateau de Coeuilly. Son lieutenant-colonel Sanguinetti et 20 de ses officiers tombèrent, en tenant ferme sous les balles des Prussiens retranchés à Coeuilly et à Villiers. Si cette triste journée fut un

122e – formé en 1795 sous le nom de 122e demi-brigade de bataille. – Licencié en 1796 en devenant la 57e demi-brigade de nouvelle formation. – Formé de nouveau en 1809. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau en août 1870 sous le nom du 22e régiment de marche, devenu le 122e régiment de marche, puis 122e régiment de ligne.	OPORTO……..1809 ARAPILES……...1812 LUTZEN……...1813 KABYLIE…….1871	échec, il ne tint pas au brave 124e qui dépassa en héroïsme ce que l'on pouvait attendre de ses jeunes soldats. Le 125e régiment d'infanterie fut de ceux qui franchirent les premiers la Bérézina afin de culbuter les troupes russes qui en occupaient la rive droite. Il mérita dans cette journée la reconnaissance des survivants de la Grande Armée. Le 125e régiment de ligne a pris part à l'expédition de Tunisie et s'y est constamment distingué, notamment dans l'expédions qui suivit la prise de Kairouan, à la fin de l'année 1882.
123e - Formé en 1794 avec le 1er bataillon du 62e régiment d'infanterie, le 2e bataillon de la Somme et le 1er de la Vienne sous le nom de 123e demi-brigade de bataille. – Réorganisé en 1796. – Licencié la même année. Reconstitué en 1810 avec une partie de l'infanterie hollandaise. – Licencié en 1814. – Formé de nouveau en août 1870, il devient 110e régiment de marche en octobre 1870 et 123e de ligne en 1872.	FLEURUS……1794 POLOTSK……1812 LA BEREZINA…1812 LUTZEN…….. 1813	Comme le 125e régiment d'infanterie, avec lequel il combattit pendant toute la campagne de Russie, le 126e régiment d'infanterie fit partie des troupes qui assurèrent le salut de l'armée française à la Bérézina en attaquant l'armée russe qui occupait les positions de la rive droite de cette rivière. Le 126e s'y distingua et chassa l'ennemi, le débusquant de la route de Wilna.
124e – Créé en 1794 sous le nom de 124e demi-brigade de bataille, mais sans avoir été formé effectivement. – Créé pour la seconde fois en 1810 avec une partie de l'infanterie hollandaise. – Licencié en 1814. – Formé de nouveau en août 1870 sous le nom de 24e régiment de marche, devenu en octobre 1870 124e régiment de marche pendant le siège de Paris.	LA MOSKOWA…1812 LA BEREZINA….1812 LUTZEN……1813 BAUTZEN…….1813	Le 127e régiment d'infanterie eut la plus vaillante conduite pendant toute la campagne de Russie. Il mérité par son intrépidité un aigle que lui accorda l'empereur le 19 août 1812, et continua ensuite à la Moskowa de se couvrir de gloire. Au passage de la Bérézina, le 127e fut aussi des plus alertes à attaquer les Russes et à les poursuivre après les avoir chassés de leurs positions.
125e – Créé en 1794 sous le nom de 125e demi-brigade mais seulement sur le papier, et	LA BEREZINA….1812	

licencié la même année. – Formé pour la seconde fois en 1809 avec une partie de l'infanterie hollandaise et licencié en 1814. – Formé pour la troisième fois sous le nom de 14e régiment provisoire le 14 avril 1871, il devint le 1er mai 1875, 125e régiment d'infanterie.		Le 28 octobre 1870, le 128e régiment de marche eut sept de ses compagnies sous le commandant Brasseur au Bourget, tandis que les autres étaient avec le commandant Vitalis. Dans cette journée fatale, le 128e résista avec vaillance à l'assaut des Allemands et y subit des pertes très sanglantes. Le commandant Brasseur y trouva la mort. Dans cette circonstance, les soldats du 128e donnèrent un bel exemple à l'armée et sauvèrent du moins l'honneur.
126e – Créée en 1794 sous le nom de 126e demi-brigade, mais seulement sur le papier. – Formé pour la seconde fois en 1810 avec une partie de l'infanterie hollandaise et licencié en 1814. – Formé pour la troisième fois le 28 août 1870 sous le nom de 26e régiment de marche, puis de 126e régiment de marche, et versé en mars 1871 au 21e de ligne. – Créé pour la quatrième fis le 6 juin 1871 sous le nom de 19e provisoire, devenu 126e de ligne le 4 avril 1872.	LA BEREZINA….1812	
127e – Créé le 22 septembre 1794 sous le nom de 127e demi-brigade de bataille avec le 1er bataillon du 68e, le 2e du Haut-Rhin et le 5e de la Haute-Marne – Reconstitué le 19 février 1796, il devient la 3e demi-brigade de ligne en perdant son numéro, qui reste vacant. Créé pour la seconde fois en 1811 avec une partie de la légion hanovrienne et licencié en 1814. – Créé pour la troisième fois le 18 octobre 1873 avec des éléments empruntés à 7 des régiments du 1er corps d'armée.	SMOLENSK ……1812 LA MOSKOWA...1812 LA BERIZINA…..1812 PARIS……1814 POLOTSK……1812 LA BEREZINA…1812	Le 129e régiment d'infanterie se distingua pendant toute la campagne de Russie, et en particulier à la bataille de Smolensk, où son impassibilité devant les attaques de l'ennemi permit à la cavalerie française de prendre en flanc l'assaillant et de le mettre en déroute. Le 129e prit aussi une part brillante à l'assaut des redoutes russes à la bataille de la Moskowa. Le 130e régiment d'infanterie se distingua pendant la campagne de France, notamment à Montmirail, où il concourut à l'attaque finale qui rompit les troupes alliées, et à Arcis-sur-Aube, où il tint tête à toutes les attaques des Russes. Dans ces deux batailles, le 130e d'infanterie déploya la plus grande énergie et renversa toutes les troupes d'infanterie qui lui étaient opposées.

128e – Créé le 1er septembre 1794 sous le nom de 128e demi-brigade de bataille avec le 2e bataillon du 68e, le 3e de l'Eure et le 6e de l'Oise. – Reconstitué le 22 août 1796, il perd son numéro en devenant la 7e demi-brigade de ligne. – Créé pour la seconde fois en 1811 avec une fraction de la légion hanovrienne et licencié en 1814. – Créé pour la troisième fois le 4 septembre 1870 sous le nom de 128e de marche, il devient 128e de ligne en 1872.	LUTZEN……...1813 BAUTZEN……1813	Le 131e régiment d'infanterie se couvrit de gloire à Lutzen et à Bautzen. Il fut de ceux qui méritèrent d'être cités avec éloge par l'empereur après ces deux batailles qui furent de celles qui rendirent un instant l'espérance à nos aigles repoussées de Russie et qui allaient l'être bientôt de l'Allemagne.
129e – Créé le 22 octobre 1794 sous le nom de 129e demi-brigade de bataille avec le 1er bataillon du 70e et les 1er et 2e de l'Hérault, et licencié en 1796 en passant à la 32e demi-brigade. – Créé pour la seconde fois en 1811 avec une fraction de la légion hanovrienne et licencié en 1814. – Formé pour la troisième fois en 1873.	LOANO……1795 SMOLENSK…….1812 LA MOSKOWA...1812 LA BEREZINA….1812	Le 132e régiment d'infanterie se distingua pendant la campagne de 18913. Il fit de même pendant la campagne de 1814 et a mérité d'y inscrire à côté du nom du combat de Rosnay la mention « 1 contre 8 » » unique parmi celles qui figurent sur les drapeaux de l'infanterie française. Dans ce mémorable combat, un bataillon du 132e tint tête en effet à huit bataillons des armées alliées.
130e – Formé le 19 juin 1795 sous le nom de 130e demi-brigade de bataille avec le 2e bataillon du 70e et les 4e et 5e bataillons de la Haute-Garonne. – Dissous le 12 mars 1796 et versé à la 1re demi-brigade de ligne. Formé pour la seconde fois le 9 mars 1811 avec les bataillons auxiliaires d'Espagne. – Licencié en 1814. – Formé pour la troisième fois le 29 septembre 1873 en son état actuel.	LOANO……1795 BURGOS……..1812 MONTMIRAIL….1814 ARCIS-SUR-AUBE 1814	Le 13 février 1813, la division Durutte fut attaquée dans les faubourgs de Kalisch par des forces cinq fois supérieures. Le 133e régiment d'infanterie reçut l'ordre de tenir coûte que coûte, ce qu'il fit. Enfin des renforts arrivèrent et le dégagèrent. Il était temps d'ailleurs, car les forces des survivants du brave 133e étaient près d'être à bout. Le 134e régiment d'infanterie a pris une part glorieuse aux batailles de la campagne de Saxe en 1813 ainsi qu'au siège de Magdebourg où il s'est signalé par sa bravoure. Dans tout le cours de la campagne de 1813, le 134e se fit remarquer par la vaillance et par l'entrain de ses soldats. Le siège de
131e – Formé le 22 septembre 1794 sous le nom de 131e demi-brigade de bataille avec le	LA BEREZINA….1812 LUTZEN……1813	

1er bataillon du 71e, le 8e des volontaires de Paris et le 17e bataillon des réserves. – Prit en 1796 le nom de 1re demi-brigade de ligne et laissa vacant le numéro 131. – Formé pour la seconde fois en 1812 et licencié en 1814. – Formé pour la troisième fois le 29 septembre 1873 en son état actuel.	BAUTZEN…….1813	Magdebourg fut pour le 134e une nouvelle occasion de prouver son énergie.
132e – Formé pour la première fois en 1794 sous le nom de 132e demi-brigade de bataille avec le 2e bataillon du 71e, le 2e du Cher et le 5e de la Marne. – Dissous en 1796 et versé à la 108e demi-brigade de ligne. – Formé pour la seconde fis en 1811 et licencié en 1814. Formé pour la troisième fois en 1873 en son état actuel.	MANHEIM……..1794 LUTZEN……..1813 BAUTZEN……1813 ROSNAY (un contre huit) 1814	Le 135e régiment d'infanterie se montra plein de courage pendant la campagne de 1813. Il fit très bonne figure à Lutzen et, en dépit de grosses pertes, maintint ses positions et repoussa l'ennemi. Il mérita aussi d'être cité après la bataille de Goldberg et culbuta les Bavarois à Hanau, non sans gloire.
133e – Créé sur le papier en 1794. – Créé pour la seconde fois en 1812 avec le 2e régiment de la Méditerranée qui avait été formé lui-même en 1811. – Licencié en 1814. – Formé pour la troisième fois le 29 septembre 1873 en son état actuel.	WOLKOWIQK…1812 KALISCH……1813 BAUTZEN…… 1813 LEIPZIG…… 1813	Le 136e régiment d'infanterie eut une part glorieuse à la défense de Paris, notamment le 18 janvier 1871 à Buzenval. Les pertes du 136e furent très sanglantes et en rapport avec le courage déployé par ce régiment dans cette journée, qui fut la dernière de celles où les défenseurs de Paris tentèrent la fortune des armes.
134e – Formé pour la première fois en 1794 sous le nom de 134e demi-brigade de bataille avec le 2e bataillon du 72e et les 3e et 4e des Basses Pyrénées. – Dissous en 1796 et versé à la 70e demi-brigade de ligne. – Formé pour la seconde fois en 1812 et licencié en 1814. – Formé pour la troisième fois le 1er novembre 1870 sous le nom de 134e de marche avec le	LUTZEN……..1813 BAUTZEN……...1813 MAGDEBOURG 1813 1814	Le 137e régiment d'infanterie s'illustra par sa vaillance pendant la campagne de 1813 et contribua brillamment aux victoires qui marquèrent le début de cette campagne. A la bataille de Hanau, qui fut si glorieuse pour les armes françaises, le 137e était un des régiments qui attaquèrent les positions bavaroises et obligèrent l'ennemi à les abandonner.

34e de marche et devient 103e de ligne le 8 mars 1871. – Formé pour la quatrième fois en 18730		Le 138e régiment d'infanterie montra beaucoup de vaillance à Lutzen, où il perdit 14 officiers et fut des régiments qui méritèrent les éloges de l'empereur. Il en fut de même à l'attaque de Bautzen, où le 138e fut particulièrement cité pour être entré le premier dans le village de Preitilz. Le 138e fut également de ceux qui à Montmirail attaquèrent les colonnes alliées en plein mouvement et les renversèrent en désordre, leur prenant leur artillerie. Le 138e s'y distingua particulièrement.
135e – Créé pour la première fois en 1794 sous le nom de 135e demi-brigade de bataille, mais seulement sur le papier. – Formé pour la seconde fois en 1913 avec quatre cohortes du premier ban de la garde nationale de Paris. – Licencié en 1815 - Créé pour la troisième fois le 28 octobre 1870 avec le 35e de marche, formé lui-même en août 1870. – Devenu en 1871 le 135e de ligne actuel.	LUTZEN……..1813 GOLDBERG……1813 HANAU……1813	
136e – Créé pour la première fois en 1794 sous le nom de 136e demi-brigade de bataille, mais seulement sur le papier. – Formé la seconde fois en 1812 avec des cohortes du premier ban de la garde nationale et licencié en 1815. – Créé pour la troisième fois à Paris en octobre 1870 avec le 36e de marche.	LUTZEN……..1813 BAUTZEN……...1813 MONTMIRAIL…1814 PARIS……...1814	Le 139e régiment d'infanterie coopéra au siège de Mayence, sous les ordres de Kléber, du 31 mars au 14 septembre 1795. A Lutzen le 139e régiment d'infanterie eut 52 officiers et 1154 hommes mis hors de combat. Le 140e régiment d'infanterie a fait la campagne de Saxe avec beaucoup de bravoure et a mérité d'être cité pour sa vaillance après les plus sanglantes des journées de cette campagne. A la bataille de Waxhau, le 16 octobre 1813 ; le 140e régiment d'infanterie prit une part glorieuse à la victoire française et contribua grandement au succès.
137e – Créé en 1794, mais sans avoir été formé. – Formé pour la seconde fois en 1813 avec quatre cohortes du premier ban de la garde nationale et licencié en 1814. – Créé pour la troisième fois le 14 octobre 1870 à Vincennes, et licencié en mars 1871. – Constitué pour la quatrième fois le 16 octobre 1873 en son état actuel.	LUTZEN……..1813 BAUTZEN……...1813 HANAU……1813	Le 141e régiment d'infanterie (alors 141e demi-brigade de bataille) prit une part glorieuse aux opérations de guerre dont l'ile de Saint-Domingue fut le théâtre en 1795. Il s'est distingué

138e – Créé le 7 novembre 1794 sous le nom de 138e demi-brigade de bataille avec un bataillon du 74e et 2 bataillons des Vosges et de la Vienne. – Dissous le 24 février 1796. – Créé pour la seconde fois le 1er février 1813 et licencié le 1er août 1814 pour être versé au 27e de ligne. – Formé pour la troisième fois le 3 novembre 1870 avec le 38e de marche et licencié le 20 mars 1871 pour être versé au 95e de ligne. Créé pour la quatrième fois le 4 novembre 1873 dans son état actuel.	LUXEMBOURG..1795 LUTZEN……..1813 BAUTZEN……...1813 MONTMIRAIL…1814	dans les combats très disputés qui marquèrent l'héroïque défense de cette colonie. Dans ces multiples combats très meurtriers, il ne survécut d'ailleurs qu'un très petit nombre des vaillants combattants du 141e. En 1814, le 142e régiment d'infanterie faisait partie de la division Ricard. A Champaubert, le 10 février 1814, la division Ricard gravit le plateau de Baye occupé par le corps russe Olsuwief. Le 142e régiment d'infanterie pénètre dans le village et en chasse les Russes qui abandonnent 20 canons et laissent 4 drapeaux entre nos mains.
139e – Formé à Bitche le 11 juin 1794. Licencié le 19 août 1797. – Reconstitué le 13 février 1813 à Nancy. – Licencié en juin 1814. – Définitivement formé à Paris le 1er novembre 1870.	MAYENCE……..1795 LUTZEN……..1813 BAUTZEN……1813	Le 143e régiment d'infanterie se distingua par son énergique résistance au combat de Ribas et ensuite au combat de Molins del Rey. Après ces deux combats, il mérité d'être mis à l'ordre de l'armée.
140e – Créé le 28 juin 1794 sous le nom de 140e demi-brigade de bataille avec le 2e bataillon du 75e, le 7e du Doubs et le 11e du Jura et licencié en 1796 pour être versé à la 62e demi-brigade de ligne. – Formé pour la deuxième fois en 1813 avec les cohortes de la garde nationale et licencié en 1815 pour être versé au 15e de ligne. – Créé pour la troisième fois en octobre 1873 en son état actuel.	LUTZEN……..1813 BAUTZEN……...1813 WACHAU……1813	Le 144e régiment d'infanterie a pris part non sans gloire à presque tous les combats des campagnes de 1813 et de 1814. A Champaubert, il aborda l'ennemi avec un tel élan, que celui-ci fut mis en fuite sans lutte et abandonna son canon et ses équipages. Dans cette journée du 10 février 1814, le 144e régiment d'infanterie se couvre de gloire à l'égal du brave 143e à côté duquel il combattait.
141e – Créé pour la première fois le 8 juillet 1794 sous le nom de 141e demi-brigade de bataille avec le 1er bataillon du 77e régiment et	SAINT-DOMINGUE 1795 LUTZEN……1813 BAUTZEN…….1813	

le 3e du Calvados et licencié en octobre 1798. Formé pour la seconde fois en 1813 avec les cohortes de la garde nationale et licencié en 1814. – Constitué pour la troisième fois le 25 octobre 1873 en son état actuel.	HANAU……..1813	Le 23 novembre 1795, à Loano, le 145e (145e demi-brigade s'empara de trois mamelons retranchés, puis de deux redoutes occupées par les Autrichiens : il prit une part considérable à cette brillante victoire.
142e – Créé pour la première fois le 5 juillet 1795 avec le 2e bataillon du 77e régiment d'infanterie, le 4e de la Charente-Inférieure et le 3e de l'Orne ; il fut licencié en 1796. – Créé pour la seconde fois en 1813 avec 4 cohortes de la garde nationale et licencié en 1814. – Créé pour la troisième fois en octobre 1873 en son état actuel.	LUTZEN……..1813 BAUTZEN…… CHAMPAUBERT 1814 MONTMIRAIL 1814	Au combat de Goldberg, le 23 août 1813, le 146e faisait partie du 5e corps, qui s'empara de la position de Wolfsberg. Le 146e se distingua dans cette attaque contre les Russes, dont la résistance avait été des plus tenaces, et il y subit de grandes pertes. Le 147e (alors 147e demi-brigade) décida du succès de l'attaque du village de Montesquiou le 30 avril 1794 t s'empara de toute l'artillerie de l'armée espagnole qui y était. Le 1er mai, l'armée française s'empara du camp du Boulou, qui a donné son nom aux deux journées, et mit en déroute complète l'armée espagnole.
143e – Créé pour la première fois sous le nom de 143e demi-brigade de bataille avec le 1er bataillon du 78e le 4e de l'Ouest et le 6e de la Marne ; il fut licencié le 4 octobre 1796 pour être versé à la 52e demi-brigade de ligne. – Créé pour la seconde fois en 1813 et licencié en 1815. – Créé pour la troisième fois en octobre 1873 en son état actuel.	RIBAS……..1813 MOLINS DEL REY 1814	Le 148e se distingua à la bataille de Goldberg et prit une part considérable à cette journée sanglante ; le colonel Obert, nommé général de brigade la veille, le conduisit lui-même au feu et fut blessé à la tête du régiment qu'il avait tenu à honneur de guider une dernière fois.
144e – Créé pour la première fois le 29 mai 1794 sous le nom de 144e demi-brigade de bataille avec le 2e bataillon du 78e, le 7e et le 8e bataillon de formation d'Orléans et licencié le 4 octobre 1796. – Créé pour la seconde fois en 1813 et licencié en 1815. – Créé pour la troisième fois en octobre 1873 avec son organisation actuelle.	LUTZEN……..1813 BAUTZEN……...1813 CHAMPAUBERT 1814 MONTMIRAIL…..1814	Le 149e (alors 149e demi-brigade) se distingua le 26 juin 1794 à la victoire de Fleurus. Il appartenait à la division Lefèbvre qui résista avec vaillance à l'assaut autrichien, et poursuivit l'ennemi, après avoir réussi à l'empêcher de continuer son assaut.

145e – Formé en 1793. – Licencié en 1796. Formé de nouveau en 1813. – Licencié en 1814. – Organisé définitivement en 1887.	LOANO……1795 LUTZEN……..1813 WURSCHEN……1813	Le 150e appartenait à la division Rochambeau, à la bataille de Goldberg, le 23 août 1813. Il s'empara des positions fortifiées du Wolfsberg et du Flemberg et subit dans cette journée des pertes considérables, témoignant de l'ardeur avec laquelle il avait abordé l'ennemi.
146e – Formé en 1796. – Formé de nouveau en 1813.- Licencié en 1814. – Organisé définitivement en 1887.	GOLDBERG…….1813	Le 181e se distingua le 19 mai 1813 à l'attaque des bois de Weissig et contribua à la prise de la position d'Eich-Berg. Le colonel Recouvreur commandant le 151e y fut tué.
147e – Formé en 1793. – Licencié en 1796. – Formé de nouveau en 1813 (février). – Licencier en 1813 (octobre). – Constitué définitivement en 1887.	LE BOULOU……1794 LOANO…….1795 GOLDBERG…….1813	Le 152e se distingua le 29 avril 1813 au combat et à la prise de Hargourg. Une de ses compagnies, commandée par le capitaine Roblin, pénétra dans la place de Harbourg sur les talons de l'ennemi, après avoir fait tomber le pont-levis qui venait d'être levé, et mit en déroute la garnison.
148e – Formé pour la première fois en 1793 sous le nom de 148e demi-brigade. – Amalgamé en 1797 avec la 85e demi-brigade pour former la 34e demi-brigade de 2e formation. – Formé de nouveau en 1813 (février). – Licencie en 1813 (septembre). – Formé définitivement en 1887.	GOLDBERG……1813	Le 153e participa avec vaillance à la prise de la position d'Eich-Berg le 19 mai 1813 et prit une part sanglante autant que glorieuse à la victoire de Weissig. Le 154e eut une part glorieuse à la victoire de Weissig, le 19 mai 1813 ; mais il y subit des pertes cruelles : 24 officiers sur 82 et 317 soldats tués ou blessés. Le 155e régiment fut engagé à Weissig et y perdit plus du sixième de son effectif, en tout 336 hommes sur 1895. – Il prit une part notable au succès de cette journée (19 mai 1813).
149e – Formé en 1794. – Licencié en 1796 par la répartition de ses 3 bataillons dans autant de demi-brigades de nouvelle formation. – Formé de nouveau en mars 1813. – Licencié en 1814.	FLEURUS…… 1794 BAUTZEN……1813 GOLDEBERG…...1813	Le 20 mai 1813, à la première journée de la bataille de Bautzen, l e156e se distingua particulièrement ; il appartenait à la brigade d'Hessin, de la division Lorencez, qui faisait partie du

150e – Formé pour la première fois en 1794. – Licencié en 1796. – Formé de nouveau en février 1813. – Licencié en 1814. – Formé définitivement en 1887.	GOLDBERG…….1813	12e corps, commandé par le maréchal Oudinot ; elle s'empara des hauteurs d'Ebersdorf. Le 157e présente cette particularité de n'avoir aucune inscription sur son drapeau ; la cause en est que la 157e demi-brigade fit partie de l'armée de l'Ouest, sous le commandement de Hoche contre Charrette.
151e – Formé en 1795. – Licencié en 1796. – Formé de nouveau en février 1813. – Licencié en 1814. – Formé définitivement en 1887.	WEISSIG……..1813 WURSCHEN……1813	
152e – Formé en 1794. – Licencié en mars 1796. – Formé de nouveau en février 1813. – Licencié en 1814. – Formé définitivement en 1887.	LOANO…….1795 HARBOURG…….1813	Le 158e régiment d'infanterie n'a d'histoire que depuis l'année 1887. Il n'a eu l'occasion d'y inscrire encore aucun nom de bataille.
153e – Formé en février 1813. – Licencié en 1814. – Reconstitué en 1887.	WEISSIG……1813 GOLDBERG……..1813	Le 13 juillet 1794, le général Michaud attaqua le maréchal Maellendorf. Le 159e, qui appartenait à la division Desaix, contribua au succès de l'attaque des villages de Hochstaedt, Freilbach et Freimerschenn par ce général, qui décida de la victoire d'Edenkoben.
154e – Formé en 1714. – Licencié en 1796. – Formé de nouveau en février 1813. – Licencié en 1814. – Formé définitivement en 1887.	WEISSIG…… 1813 GOLDBERG……...1813	
155e – Formé en février 1813. – Licencié en 1814. – Reconstitué en 1887.	WEISSIG…….1813	Le 160e régiment d'infanterie n'a pas encore de noms de bataille à inscrire à son drapeau. Comme le 158e, il date, en effet, de l'année 1887.
156e – Formé en février 1813. – Licencié en 1814. – Reconstitué en 1887.	BAUTZEN……1813	

157e – Formé en juillet 1795 sous le nom de 157e demi-brigade. – Licencié en novembre 1796. – Reconstitué en 1887.	Pas de bataille au drapeau.	Le 161e appartenait à la brigade Gency, de la division Friant, lors du siège de Maestricht : il y montra un constant dévouement et beaucoup de discipline ; il contribua fort à la prise de cette place par Kléber.
158e – Formé pour la première fois en 1887. – Le numéro 158 avait été destiné sous la première République à une demi-brigade de première formation ; mais elle ne put être organisée parce que le bataillon du 87e qui devait lui servir de noyau se trouvait à Saint-Domingue d'où il ne revint pas, ayant été détruit par les combats et les maladies.	Pas de bataille au drapeau.	Le 18 septembre 1794, la 162e demi-brigade, qui appartenait à la brigade Thory, de la division Mayer, aborda les Autrichiens à Sprimont et enleva ce bourg, situé à 19 kilomètres de Liège. Il contribua ainsi au succès de la bataille de Sprimont qui fit tomber aux mains des Français 35 canons et 5 drapeaux.
159e – Formé pour la première fois en juillet 1794. – Licencié en 1796. – Reconstitué en 1887.	EDENKOBEN…..1794	
160e – Formé pour la première fois en 1887. – Le numéro 160 avait été destiné sous la première République à une demi-brigade de première formation ; mais elle ne put être organisée parce que le bataillon du 88e qui devait lui servir de noyau se trouvait à Saint-	Pas de bataille au drapeau.	

Ancestrami

Domingue où il fut détruit dans les combats livrés aux Anglais. 161e – Formé pour la première fois en 1794. – Licencié en 1796. – Reconstitué en 1887. 162e – Formé pour la première fois en 1794 sous le nom de 162e demi-brigade. – Licencié en 1796. – Reconstitué en 1887.	MAESTRICHT….1794 SPRIMONT…….1794	

Ancestrami

Chasseurs à Pied

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er bataillon de chasseurs à pied. – Formé sous le nom de Bataillon de tirailleurs de Vincennes le 14 novembre 1838 avec des soldats du 51e de ligne. – devient, le 27 octobre 1840, le 1er bataillon de chasseurs à pied. – Réorganisé en 1854. – Réorganisé de nouveau en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM….1845 SEBASTOPOL….1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 1er bataillon s'est distingué en Algérie en 1840, au siège de Rome en 1849 et 1850, en Algérie de 1852 à 1854, en Crimée en 1854, et en 1855, au Mexique de 1862 à 1864, enfin à Froeschwiller. Sour tous ces champs de bataille s'est affirmée la vaillance de cette troupe d'élite.
2e – Formé le 27 octobre 1840. Réorganisé en 1854. – Réorganisé de nouveau en 1875 - Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 2e bataillon s'est distingué au siège de Rome en 1849 et en 1850, en Algérie de 1851 à 1853, et en Chine de 1859 à 1861. Il s'est fort bien battu à Saint-Privat le 18 août 1870. Comme le 1er bataillon, son ancien, il a déployé sur tous ces champs de bataille une valeur devenue légendaire.
3e – Formé le 27 octobre 1840. – Réorganisé en 1854. – Formé de nouveau en 1875. – Organisé définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 3e bataillon a fait bravement la conquête de l'Algérie de 1841 à 1848, la campagne de Crimée de 1854 à 1856 ; il s'est vaillamment battu à Forbach le 6 août, à Gravelotte le 16 et à Saint-Privat le 18 août 1870.
	ISLY…….1844	Le 4e bataillon a fait la campagne d'Algérie de 1850 à 1854, celle de Crimée en 1855 et en 1856 ; il fit son devoir à

4e – Formé le 27 octobre 1840. – Réorganisé en 1854. – Réorganisé de nouveau en 1875. – Organisé définitivement en 1887.	SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Beaumont le 30 août 1870 et à Sedan le 1er septembre, en dépit des circonstances très difficiles qui en accompagnaient l'accomplissement.
5e – Formé le 27 octobre 1840. Réorganisé en 1854. – Réorganisé de nouveau en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 5e bataillon s'est battu en Algérie de 1841 à 1850, en Crimée en 1854 et 1855, en Italie en 1859, notamment à Solferino où il s'est distingué, enfin à Borny le 14 août 1870, à Rezonville le 16 et à St-Privat le 18 août.
6e – formé le 27 octobre 1840. Réorganisé en 1854. – Réorganisé de nouveau en 1875. Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 6e bataillon a pris part à la conquête de l'Algérie de 1841 à 1847, à la guerre de Crimée en 1854 et 1855, à la guerre d'Italie, notamment à Magenta et à Solferino ; il s'est vaillamment battu à Sedan.
7e – Formé le 27 octobre 1840. – Réorganisé en 1854. –Réorganisé de nouveau en 1875. Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 7e s'est distingué en Algérie de 1853 à 1855, puis en Crimée, ensuite au Mexique, enfin Borny et à St-Privat. Dans ces derniers combats il s'est conduit avec une vaillance admirable.
8e – Formé le 27 octobre 184. – Réorganisé en 1854. – Réorganisé de nouveau en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 8e bataillon s'est battu en Algérie de 1841 à 1850, notamment à Sidi-Brahim les 23 et 24 et 25 septembre 1845, fait d'armes des plus mémorables, puis encore en Algérie de 1856 à 1859, puis en Italie à Magenta ; enfin à Froeschwiller.

9e – Formé le 27 octobre 1840. – Réorganisé en 1854. – Réorganisé de nouveau en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855	Le 9e bataillon s'est battu en Algérie de 1843 à 1850, puis en Crimée, enfin à Rezonville et St-Privat les 16 et 18 août 1870. Sur tous ces champs de bataille, le 9e bataillon de chasseurs a écrit sa gloire avec son sang.
10e – Formé le 27 octobre 1840. – Réorganisé en 1854. – Réorganisé de nouveau en 1875 - Constitué définitivement en 1887.	SOLFERINO…….1859 ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 10e bataillon s'est battu en Algérie de 1841 à 1848, puis en Crimée, ensuite à Melegnano et à Magenta ; il s'est distingué particulièrement le 6 août 1870 à la bataille de Spickeren.
11e – Formé le 2 février 1854 au moyen de compagnies empruntées au 6e bataillon. – Réorganisé en 1875, puis, définitivement, en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 11e bataillon s'est battu en Algérie de 1856 à 1859, notamment le 24 mai 1857 à l'attaque des Sidi-Natten, puis à Magenta et à Solferino, ensuite à Borny et à St-Privat, enfin au Tonkin de 1885 à 1888, notamment les 24, 26 et 27 novembre 1886 à Mon-Kay.
12e – Formé le 1er février 1854 au moyen de compagnies empruntées au 5e bataillon. – Réorganisé en 1875 et constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 12e bataillon s'est distingué à Bomarsund le 13 août 1854, puis à Rezonville, le 16 août 1870 et à Peltre le 27 septembre 1870.
13e – Formé le 23 janvier 1854 au moyen de compagnies empruntées au 3e bataillon. – Réorganisé en 1875. Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 13e bataillon s'est distingué en Algérie de 1856 à 1860, notamment en 1857 dans l'expédition de Kabylie (10 mai-25 juin) et enfin à Froeschwiller.

14e – Formé le 3 février 1854 au moyen de compagnies empruntées au 7e. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 14e bataillon s'est battu en Algérie en 1854, puis en Crimée, ensuite à Gravelotte et à Peltre en 1870.
15e – Formé le 15 janvier 1854 au moyen de compagnies empruntées au 1er bataillon. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 15e bataillon se conduisit avec une grande vaillance à Solferino et à Borny. Sur ces deux champs de bataille il a, à maintes reprises, prouvé aux ennemis sa vaillance.
16e – Formé le 15 janvier 1854 au moyen de compagnies empruntées au 10e. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 16e bataillon a fait la guerre de Crimée, puis la campagne de Syrie et il se battit vaillamment à Froeschwiller. En toutes ces circonstances il s'est montré comme une troupe d'élite, d'une admirable valeur.
17e – Formé le 13 janvier 1854 avec des compagnies empruntées au 4e. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 17e bataillon s'est distingué au siège de Sébastopol, puis à Montebello et à Solferino. Dans ces deux dernières batailles, le 17e bataillon de chasseurs s'est couvert de gloire.
18e – Formé le 28 janvier 1854 avec des compagnies empruntées au 9e bataillon. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 18e bataillon se distingué en Algérie au combat de Mahira-Mta-Ahel, le 11 septembre 1856, et au combat de Grévisses, le 28 juin 1857, puis au siège de Puebla, e mars à mai 1863.

19e – Formé le 23 janvier 1854 avec des compagnies empruntées au 8e bataillon. – Réorganisé en 1875. Réorganisé définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 19e bataillon s'est distingué à la bataille de l'Alma, le 20 septembre 1854 ; A Inkerman, le 5 novembre ; à l'attaque des Ouvrages Blanc, le 17 juin 1855. Il se distingua aussi à Rebecco, le 5 juin 1859 et à Solferino, le 24 juin.
20e - Formé le 5 janvier 1854 avec des compagnies empruntées au 2e bataillon. – Réorganisé en 1875, puis, définitivement, en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 20e bataillon s'est distingué au Mexique, de 1862 à 1865, puis à Borny, à Rezonville, à St-Privat et à Savigny, pendant la guerre franco-allemande.
21e – Formé le 14 octobre 1871 avec le 21e bataillon de marche, qui avait été lui-même formé à St-Denis, le 23 novembre 1870. – Réorganisé en 1875, puis, définitivement, en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 21e bataillon de chasseurs se distingua en 1871 en combattant contre l'insurrection algérienne.
22e – Formé le 5 septembre 1871 avec le 22e bataillon de marche, formé lui-même le 20 novembre 1870 à Montreuil pendant le siège de Paris, et avec le 22e bataillon de marche, formé le 26 décembre 1870 à Cherbourg. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 22e bataillon de chasseurs à pied prit une part considérable à la répression de la Commune. Il fit ensuite campagne en Algérie en 1871.
23e – Formé le 16 octobre 1871 avec le 23e bataillon de marche, formé lui-même à Vincennes le 22 décembre 1870, et avec le 23e bataillon de marche, formé lui-même à Angoulême le 21 décembre 1870. –	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 23e bataillon de chasseurs, après avoir courageusement combattu l'insurrection de la Commune, fit campagne en Algérie, de 1871 à 1875, puis en Tunisie, en 1881 et 1882, et en Algérie, de 1885 à 1887.

Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.		
24e – Formé le 22 avril 1871 avec le 24e bataillon de marche, formé lui-même le 27 mai 1871 au camp des Alpines (Bouches du Rhône) avec le 21e bataillon de marche de l'armée de l'Est et le bataillon de chasseurs à pied de l'ex-garde impériale. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 24e bataillon de chasseurs (alors bataillon des chasseurs de la garde impériale) se distingua à l'assaut de Sébastopol, le 8 septembre 1855, où son commandant, Cornulier de Lucinière, fut tué.
25e – Formé le 6 septembre 1871 avec le 24e bataillon de chasseurs de marche, formé à Douai le 21 décembre 1870, et avec le 25e bataillon de chasseurs de marche, formé le 1er janvier 1871 à Auxonne. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 25e bataillon de chasseurs se conduisit bravement à Bapaume, le 3 janvier 1871, et ensuite à Vermont et à St-Quentin. Dans ces trois journées, le 25e bataillon de chasseurs a mérité la reconnaissance de la patrie.
26e – Formé le 20 octobre 1871 avec le 26e bataillon de marche, formé lui-même à St-Ouen le 11 janvier 1871. – Réorganisé en 1875. – Constitué définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 26e bataillon de chasseurs combattit bravement contre les insurgés de la Commune de Paris, et son commandant, le brave Bernardy de Sigoyer, fut tué le 25 mai 1871, près de la Bastille, en poursuivant les insurgés.
27e – Formé le 24 juillet 1871 avec le 27e bataillon de chasseurs de marche, formé lui-même à Rochefort le 20 janvier 1871. – Réorganisé en 1875. – Réorganisé définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 27e bataillon de chasseurs à pied prit part, en 1871 et en 1872, à la répression de l'insurrection algérienne. Il fit ensuite la campagne de Tunisie en 1881 et 1882.
28e – Formé le 17 septembre 1871 avec le 28e bataillon de chasseurs de marche, formé lui-	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845	

même le 2 février 1871 à Rochefort. – Réorganisé en 1875. – Réorganisé définitivement en 1887.	SEBASTOPOL…..1854 1855 SOLFERINO…….1859	Le 28e bataillon de chasseurs à pied prit part, en 1871 à la répression de l'insurrection algérienne et, en 1881 et 1882 à la campagne de Tunisie.
29e – Formé le 11 août 1871 avec le 29e bataillon de chasseurs de marche. Réorganisé en 1875. – Réorganisé définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 SOLFERINO…….1859	Le 29e bataillon de chasseurs a fait la campagne de Tunisie de 1881 à 1889. Il a fait preuve dans cette campagne de beaucoup de valeur et d'endurance.
30e – Formé le 11 août 1871 avec le 30e bataillon de chasseurs de marche, formé lui-même le 28 janvier 1871 à Rochefort. Réorganisé en 1875. – Réorganisé définitivement en 1887.	ISLY…….1844 SIDI-BRAHIM…..1845 SEBASTOPOL…..1854 SOLFERINO…….1859	Le 30e bataillon de chasseurs à pied a combattu bravement contre les insurgés de la Commune en 1871 et a fait campagne en Algérie de 1885 à 1888.

Ancestrami

Zouaves et Tirailleurs Algériens

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er régiment de zouaves. – Créé le 29 septembre 1830 sous le nom de zouaves et réorganisé en un bataillon de zouaves le 6 décembre 1832. – Devient le 1er régiment de zouaves, le 8 septembre 1841.	CONSTANTINE 1837 SEBASTOPOL… 1854 1855 MELEGNANO…. 1859 PUEBLA……... 1863	Le 1er régiment de zouaves (alors bataillon de zouaves) se distingua à la prise de Constantine, le 13 octobre 1837, où il forma la 1re colonne d'assaut sous les ordres de Lamoricière. Onze officiers et cent trente-six sous-officiers et soldats y tombèrent.
2e – Formé le 6 mars 1852 avec le 2e bataillon de zouaves, qui avait été lui-même créé le 8 septembre 1841 avec le bataillon unique formé le 6 décembre 1832.	LAGHOUAT……1852 SEBASTOPOL…..1854 1855 MAGENTA……1859 PUEBLA……1863	Le 2e régiment de zouaves se distingua, le 3 décembre 1852, à l'assaut de Laghouat, qui lui coûta un officier supérieur tué et deux blessés. Il se couvrit de gloire au Mexique, notamment au combat de Cerro de Majoma, le 21 septembre 1863.
3e – Formé en 1852 avec le 3e bataillon de zouaves, qui avait été lui-même créé en 1841 avec le bataillon unique formé le 6 décembre 1832.	SEBASTOPOL…..1854 KABYLIE……..1857 PALESTRO……1859 SAN LORENZO….1863	Le 8 mai 1863, le 3e régiment de zouaves (1er bataillon) attaqua les troupes mexicaines occupant San Lorenzo et contribua puissamment à leur enlever un convoi de ravitaillement avec 1000 prisonniers, 8 canons et 3 drapeaux. Deux de ces drapeaux furent pris par le 3e zouaves.
4e – Formé le 27 septembre 1870 avec des détachements des trois premiers régiments. –	Pas de bataille au drapeau.	Le 4e régiment de zouaves prit une part glorieuse aux batailles de la Malmaison, de Champigny et de Buzenval. Dans

Réorganisé le 1er décembre 1872. – Constitué de nouveau le 16 avril 1875.		chacune de ces deux dernières batailles, six de ses officiers furent tués ; 16 furent blessés à Champigny et 8 à Buzenval.
1er REGIMENT DE TIRAILLEURS ALGERIENS. – Créé le 1er août 1842 sous le nom de bataillon de tirailleurs algériens des provinces d'Alger et de Titery. – Devient, le 11 octobre 1855, le 1er régiment de tirailleurs algériens.	LAGHOUAT…….1852 SEBASTOPOL…..1854 1855 SAN LORENZO….1863	Le 1er régiment de tirailleurs algériens s'est surtout couvert de gloire à Reichshoffen. Les campagnes d'Algérie, de Crimée, d'Italie et du Mexique ont fait de ce régiment le premier régiment de « la garde » de l'armée, tant il l'emporte sur tous les autres régiments.
2e – Créé le 15 septembre 1842 sous le nom de bataillon de tirailleurs indigènes de la province d'Oran. Devient, le 11 octobre 1855, le 2e régiment de tirailleurs algériens.	LAGHOUAT…….1852 SEBASTOPOL…..1854 1855 SAN LORENZO….1863	Comme son frère le 1er régiment de tirailleurs, le second peut revendiquer une place à part dans l'armée actuelle. Il a sur son drapeau les mêmes souvenirs de gloire que le premier, et, comme lui, il a fait l'admiration des soldats français à Reichshoffen.
3e – Formé le 1er janvier 1856 au moyen : 1er du 1er bataillon de tirailleurs indigènes de Constantine, créé le 11 août 1842 ; 2e d'une partie du régiment provisoire de tirailleurs ayant fait la guerre de Crimée ; 3e du 2e bataillon des tirailleurs indigènes de Constantine.	LAGHOUAT…….1852 SEBASTOPOL…..1854 1855 SAN LORENZO….1863	Comme les 1er et 2e régiments de tirailleurs, le 3e régiment est l'honneur de l'armée française et son modèle. Toutes les actions de guerre auxquelles il a pris part ont honoré davantage le drapeau de ce régiment d'élite.
4e – Créé le 14 décembre 1884 à quatre bataillons, au moyen des sections d'infanterie des compagnies mixtes de Tunisie.	Aucune décision n'a été prise.	Le 4e régiment de tirailleurs a déjà prouvé, dans les occasions qui se sont présentées dans le Sud tunisien, que ses compagnies rivalisaient de vaillance avec celles des trois vieux régiments.

Régiments Etrangers

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er – Formé le 5 janvier 1831 sous le nom de Légion étrangère. – En 1835, la Légion étrangère est cédée à l'Espagne en vertu du traité du 28 janvier 1835. Formé de nouveau en 1836 sous le même nom de Légion étrangère pour remplacer l'ancienne. 1er avril 1841, la Légion se dédouble en 1er régiment de la Légion étrangère et en 2e régiment de la Légion étrangère. – 26 juin 1856, est formé le 1er régiment étranger avec les militaires appartenant à la seconde brigade étrangère, créée elle-même le 17 janvier 1855. – Licencié en 1862, il reprend le nom de Légion étrangère le 10 avril 1875. – 1er janvier 1885, il est dédoublé en 1er et 2e régiments étrangers.	SEBASTOPOL…….1855 KABYLIE…….1857 MAGENTA……...1859 CAMERONE…….1863	Le 30 avril 1863, 62 soldats de la Légion étrangère sont attaqués par 1250 fantassins et 850 cavaliers mexicains pendant qu'ils font le café. Le carré est formé près de Camerone. On se bat de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Les soldats de la Légion tombent successivement en combattant ; les Mexicains avouent 200 hommes tués, sans compter leurs blessés.
2e – Formé le 9 août 1856 avec les militaires qui composaient la brigade de la Légion étrangère ayant fait la campagne de Crimée (1er et 2e régiments de la Légion étrangère formés en 1841). – Licencié en 1862 quand fut reconstituée une Légion unique ; - 1er janvier	Aucune décision n'a été prise.	Le 2e régiment étranger a les mêmes titres que le 1er aux inscriptions de la bataille et à l'héritage glorieux de la Légion étrangère. Il est singulier que depuis onze années une décision n'ait pas été prise par le ministre de la guerre pour attribuer au drapeau du 2e régiment étranger les inscriptions qui figurent au drapeau de son ainé le 1er régiment.

1885, formé dans son état actuel, au moyen des 3e, 4e et 6e bataillons de la Légion étrangère.		

Ancestrami

CAVALERIE

Cuirassiers

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er – Créé en 1631. – S'appela d'abord Trelski Cavalerie, puis Turenne en 1651, du nom de son colonel, puis Colonel Général, nom qu'il garda jusqu'au 1er janvier 1791, où il devint 1er régiment de cavalerie. – 1803, 1er régiment de cuirassiers. – 1814-1815, cuirassiers du roi. – Licencié en 1815. – Il fut reformé en 1830 avec le régiment dit des Cuirassiers de la Reine.	JEMMAPES……..1792 AUSTERLITZ…...1805 EYLAU……..1807 LA MOSKOWA…1812	Enleva quatre redoutes autrichiennes à Jemmapes. A Austerlitz, un de ses escadrons enleva 5 pièces de canon aux Autrichiens. Dans cette journée (6 novembre 1792), le 1er régiment de cuirassiers (alors 1er régiment de cavalerie) se couvrit de gloire.
2e – Créé en 1635 sous le nom de Cardinal-Duc. – Licencié en 1636 et reformé en 1638. – Royal-Cavalerie en 1642. – 1er janvier 1791, 2e régiment de cavalerie. – 1803, 2e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1830 avec le régiment des Cuirassiers du Dauphin.	MARENGO……...1800 AUSTERLITZ…...1805 LA MOSKOWA…1812 VAUCHAMPS…...1814	Le 2e régiment de cuirassiers (alors 2e régiment de cavalerie) chargea à Marengo avec beaucoup de vaillance, fit prisonnier le général Zach et prit deux drapeaux autrichiens.
3e – Créé en 1645 sous le titre Esclainvilliers-Cavalerie, prend en 1654 le nom de	MARENGO……1800 AUSTERLITZ…….1805	Chargea avec une vaillance à Champaubert et contribua puissamment au succès de l'armée française à cette bataille.

Commissaire Général. – 1er janvier 1791, 3e régiment de cavalerie. – 24 septembre 1803, 3e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1830 avec les Cuirassiers du duc de Bordeaux.	LA MOSKOWA….1812 CHAMPAUBERT..1814	
4e – Créé en 1643 avec le titre Reine-Mère-Cavalerie et réorganisé en 1666 avec le titre Reine-Cavalerie. – 1803, 4e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815. – Reformé en 1830 avec le régiment des Cuirassiers de Berri.	FLEURUS…….1794 HEILSBERG…….1807 WAGRAM…….1809 DRESDE…….1813	A la bataille de Heilsberg, le 4e cuirassiers fit des charges sanglantes contre les Russes et décida du succès de cette journée, où nos forces étaient très sensiblement inférieures en nombre à celles de l'ennemi.
5e – Créé en 1653 avec le titre Nogent-Cavalerie, devient en 1725 Stanislas-Roi, puis en 1737 Royal-Pologne. – 1er janvier 1791, 5e régiment de cavalerie. – 1803, 5e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815. – Reformé en 1830 avec le régiment des Cuirassiers d'Orléans.	RIVOLI…….1797 AUSTERLITZ…..1805 WAGRAM……1809 LA MOSKOVA…1812	Le 5e cuirassiers se distingua à la bataille de Rivoli, à telles enseignes que Bonaparte lui remit un étendard d'honneur, en récompense de sa vaillance.
6e – Créé en 1635 sous le titre de Dragons du Cardinal. – Reconstitué en 1646 avec le titre de Roi-Cavalerie. – Devint, au 1er janvier 1791, 6e régiment de cavalerie. – En 1803, 6e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815. – Il fut reformé en 1830 avec le régiment des Cuirassiers de Condé.	FLEURUS…….1794 HOHNELINDEN..1800 WAGRAM…….1809 LA MOSKOWA…1812	Le 6e cuirassiers contribua à enfoncer 2 carrés autrichiens et à prendre leur artillerie à la bataille de Wagram.
7e – Créé en 1659 sous le titre de Royal-Etranger. – S'appela, le 1er janvier 1791, 7e régiment de cavalerie. – En 1803, 7e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815, il fut formé	VALMY……1792 ESSLING……1809 LA BEREZINA…..1812 DRESDE…….1813	Au passage de la Bérézina, le 7e cuirassiers, qui appartenait à la division Doumerc, culbuta les colonnes russes qui occupaient la rive droite de la rivière, et assura le salut de

définitivement en 1825 avec le 7e régiment de dragons.		l'armée en permettant l'établissement des fameux ponts de la Bérézina.
8e – Créé en 1665 sous le titre de Cuirassiers du Roi. – Devint, le 1er janvier 1791, 8e régiment de cavalerie. – En 1803, 8e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815, il fut réformé en 1825 avec le 8e dragons.	FLEURUS…….1794 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…1812 HANAU…….1813	Le 8e cuirassiers se distingua à la bataille de Hanau en culbutant l'armée bavaroise qui prétendait s'opposer au passage de l'armée française. Rien ne résista à la charge du 8e régiment de cuirassiers, qui a été popularisée par plusieurs tableaux.
9e – Créé en 1665 sous le titre de Baleroy-Cavalerie. – 1er janvier 1791, 9e régiment de cavalerie. – 1803, 9e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815. – Reformé définitivement en 1825 avec le 9e régiment de dragons.	HOHENLINDEN…1800 AUSTERLITZ…….1805 LA MOSKOWA…..1812 FLEURUS……1815	A Fleurus, le 9e cuirassiers écrasa les Prussiens ; Blücher fut foulé aux pieds des chevaux et échappa avec peine à la charge. A Waterloo, le 9e cuirassiers se couvrit de gloire en chargeant les carrés anglais, et en prenant un drapeau.
10e – Créé en 1643 sous le titre de Balthazard-Cavalerie. – 1er janvier 1791, 10e régiment de cavalerie. – 1803, 10e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815. – Reformé en 1825 avec le 10e dragons.	FLEURUS……1794 AUSTERLITZ……..1805 ECKMUHL……...1809 LA MOSKOVA……1812	A Austerlitz, le 10e cuirassiers appartenait à la division d'Hautpoul qui enfonça l'aile droite des Russes, s'empara de 11 canons et d'un drapeau. Il contribua vaillamment à ce succès.
11e – Créé en 1652 sous le nom de Montclar Catalan. – Devient en 1668 Royal-Roussillon. – 1er janvier 1791, 11e régiment de cavalerie. – 1803, 11e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815, il fut reformé définitivement le 23 mars 1871 par la fusion des carabiniers de la garde avec le 11e cuirassiers de marche, créé en province pendant la guerre de 1870.	HOHENLINDEN…..1800 AUSTERLITZ……...1805 ECKMUHL……1809 LA MOSKOWA…….1812	A la Moskowa, le 11e cuirassiers appartenait à la division Montbrun qui, par ses charges, contribua puissamment au succès de l'armée française.

12e – Créé en 1668 sous le titre de Dauphin-Cavalerie. – S'appela, le 1er janvier 1791, 12e régiment de cavalerie. – 1803, 12e régiment de cuirassiers. – Licencié en 1815, il a été reformé définitivement le 26 avril 1871 avec le régiment des cuirassiers de la garde et le 9e cuirassiers de marche, organisé pendant la guerre de 1870.	AUSTERLITZ…… 1805 IENA……1806 LA MOSKOWA…..1812 SOLFERINO……1859	Le 12e cuirassiers se distingua à la bataille de la Moskowa, dans les charges qui enlevèrent la Grande Redoute et dispersèrent la garde russe. De concert avec le 11e cuirassiers, il contribua avec beaucoup de vaillance à la défaite de l'armée russe.
13e – Créé en 1808 avec les débris de deux régiments provisoires de grosse cavalerie organisés en vue de la guerre d'Espagne avec le 1er et le 2e carabiniers. – Licencié en 1814, il fut formé de nouveau, en 1891, dans son état actuel.	Néant.	Le 12e régiment de cuirassiers s'est distingué d'une manière éclatante en Espagne. Il y a mérité le surnom d'intrépide. Aussi s'explique-t-on difficilement qu'aucune inscription de bataille n'ait été accordée à son drapeau en souvenir des lauriers cueillis par le 12e cuirassiers dans la guerre d'Espagne.
14e – Créé sur le papier en vertu de la loi du 18 février 1890, qui n'a pas été exécutée encore à l'heure actuelle en ce qui touche les cinq escadrons du 14e cuirassiers.	Néant.	Néant.

Ancestrami

Dragons

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er dragons. – Créé en 1658 sous le nom de Dragons étrangers du Roi. – Devient, en 1668, Royal-Dragons. – 1er janvier 1791, 1er régiment de dragons. – Transformé en 1811 en 1er régiment de Chevau-Légers-Lanciers. – Licencié en 1816. – Reformé en 1825 sous le nom de 1er dragons, avec le régiment des dragons du Calvados. – Devient dragons d'Orléans en 1830. – Redevenu 1er régiment de dragons en 1848.	MARENGO…….1800 AUSTERLITZ….1805 IENA……1806 FRIEDLAND…...1807	Le 1er dragons se distingua à Marengo dans la grande charge qui décida de la victoire.
2e – Formé en 1635 sous le nom d'Enghien-Cavalerie. – Devenu, en 1646, Condé-Cavalerie. – Devient, en 1776, Condé-Dragons. 1er janvier 1791, 2e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé définitivement en 1825 avec le régiment de dragons du Doubs.	ZURICH……1799 HOHENLINDEN...1800 AUSTERLITZ……1805 IENA……1806	Le 2e régiment de dragons se couvrit de gloire à Zurich et à Hohenlinden ; à la bataille de Wertingen, il enleva 6 pièces de canon aux Autrichiens.
3e – Créé en 1649 sous le nom d'Enghien-Cavalerie. – Devient, en 1686, Bourbon-Cavalerie, puis, en 1776, Bourbon-Dragons. –	ARCOLE……..1796 AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806	A Friedland, le 3e dragons se couvrit de gloire en enlevant le village de Henrichsdorf, après avoir sabré l'infanterie et l'artillerie qui le défendaient.

1er janvier 1791, 3e régiment de dragons. – Devient, en 1811, le 2e régiment de Chevau-Légers-Lanciers. – Licencié en 1816. – Formé définitivement en 1825 avec les dragons de la Garonne.	FRIEDLAND……1807	
4e – Créé en 1667 sous le nom de Beaupré-Cavalerie. – Devient, en 1684, Chartres-Cavalerie. – Devient, en 1776, Condé-Dragons. – 1er janvier 1791, 4e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé définitivement en 1825 avec le régiment des dragons de la Gironde.	VALMY……1792 ALDENHOVEN…1794 EYLAU……..1807 MEDELIN……..1809	Le 4e régiment de dragons se distingua par sa brillante conduite dans les journées d'Eylau et de Friedland ; il subit des pertes énormes dans ces deux batailles et il en fit subir d'incalculables à l'ennemi.
5e – Créé en 1668 sous le nom de Colonel-Général-Dragons. – 1er janvier 1791, 5e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé définitivement en 1825 avec les dragons de l'Hérault.	WATTIGNIES….1793 ARCOLE……...1796 AUSTERLITZ…..1805 EYLAU……1807	Dans la campagne d'Italie de 1796, le 5e dragons se couvrit de gloire à Mondovi, à Castiglione et à Primolano, où il prit 7 drapeaux et 10 canons aux Autrichiens.
6e – Créé en 1683 sous le nom d'Hocquincourt-Dragons. – Devient en 1675 la Reine-Dragons. – 1er janvier 1791, 6e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé définitivement en 1815 avec le régiment des dragons de la Loire.	MARENGO……..1800 AUSTERLITZ…..1805 FRIEDLAND……1807 KANGHIL…….1855	A Mormant, le 6e et le 13e dragons enfoncèrent un carré russe ; ils l'écrasèrent et le prirent avec son artillerie. Le 6e régiment de dragons eut une belle part de ce succès, qui lui coûta des pertes très sérieuses.
7e – Créé en 1673 sous le nom de Sauveboeuf-Dragons. – Devient en 1675 Dauphin-Dragons. – 1er janvier 1791, 7e régiment de dragons. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau en 1825 avec le régiment des dragons	WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…1812 DRESDE……1813 KANGHIL……..1855	A la bataille de Dresde, le 7e régiment de dragons écrasa un corps important de l'armée autrichienne et s'empara de son artillerie. Cet épisode de la victoire de Dresde ne fut d'ailleurs que le plus éclatant de ceux auxquels fut mêlé le

de la Manche sous le nom de 7e dragons. – Devient le 7e cuirassiers en 1826, e même temps que le 19e chasseurs, perdant son nom, constitue le 7e régiment de dragons actuel.		7e régiment de dragons dans cette journée où il fut constamment aux prises avec l'ennemi.
8e – Formé en 1674 sous le nom de Heudicourt-Cavalerie. – Devient Penthièvre-Dragons en 1776. – 1er janvier 1791, 8e régiment de dragons. – Devient, en 1811, le 3e régiment de Chevau-Légers-Lanciers. – Licencié en 1846. - Formé de nouveau en 1825 avec les dragons du Rhône. - Le 1er janvier 1826, devient le 8e cuirassiers, en même temps que le 20e chasseurs, perdant son nom, constitue le 8e régiment de dragons actuel.	RIVOLI……1797 MARENGO…….1800 AUSTERLITZ….1805 HEILSBERG……1807	A Marengo, le 8e régiment de dragons prit part aux charges dirigées par Kellermann. Ces assauts enfoncèrent les grenadiers autrichiens et changèrent la tournure de cette bataille, qui jusqu'à ce moment était restée douteuse.
9e – Formé en 1673 sous le nom de Listenois-Dragons. – Devient Lorraine-Dragons en 1773. – 1er janvier 1791, 9e régiment de dragons. – Devient, en 1811, le 4e régiment de Chevau-Légers-Lanciers. – Licencié en 1816. - Formé de nouveau en 1825 avec les dragons de la Saône. – Le 1er janvier 1826 devient 9e cuirassiers tandis que le 21e chasseurs, perdant son nom, constitue le 9e régiment de dragons actuel.	ARCOLE……1796 MARENGO…….1800 AUSTERLITZ….1805 EYLAU……1807	A la bataille de Marengo, le 9e régiment de dragons prit 2 canons aux Autrichiens. Il contribua, avec le 8e régiment de dragons, à faire pencher la balance en faveur de l'armée française.
10e – Formé en 1674 sous le nom de Tessé-Dragons. – Devient, en 1684 Mestre-de-Camp-Général. – 1er janvier 1791, 10e régiment de dragons. – Devient, en 1811, le 5e	FLEURUS……1794 AUSTERLITZ…..1805 EYLAU…….1807 FRIEDLAND……1807	A la bataille d'Austerlitz, le 10 régiment de dragons, placé à l'aile gauche de l'armée, fit sur la cavalerie austro-russe des charges vigoureuses et contribua au succès de la journée.

régiment de Chevau-Légers-Lanciers. – Licencié en 1816. – Formé de nouveau en 1825 avec les dragons de la Seine sous le nom de 10e dragons et devient le 10e cuirassiers le 1er janvier 1826, en même temps que le 22e chasseurs, perdant son nom, constitue le 10e régiment de dragons actuel.		D'importants trophées et quantité de prisonniers restèrent entre les mains de ces dragons.
11e – Formé en 1674 sous le nom de Saint-Sandoux-Dragons. – Devenu régiment d'Angoulême men 1788. – 1er janvier 1791, 11e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – 1er janvier 1826, le 25e régiment de chasseurs devient le 11e dragons actuel.	FLEURUS……1794 AUSTERLITZ…..1805 HEILSBERG……1807 LUTZEN……...1813	Le 11e régiment de dragons prit une part glorieuse à la campagne d'Austerlitz ; son commandant, le major Lefèvre, fut tué à Austerlitz en chargeant à la tête du régiment. Son colonel, l'héroïque Bourdon, avait été tué quelques jours auparavant au combat de Bellawitz.
12e – Formé en 1675 sous le nom de Bretesche-Dragons. Devient régiment d'Artois en 1774. – 1er janvier 1794, 12e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé définitivement le 1er janvier 1826 avec le 24e régiment de chasseurs, qui changea son nom pour celui de 12e dragons.	JEMMAPES……1792 AUSTERLITZ…..1805 HEILSBERG……1807 OCANA……1809	A la bataille d'Ocana, le 12e dragons prit part aux charges qui culbutèrent la cavalerie espagnole et enfoncèrent l'infanterie espagnole. Ces charges rompirent l'armée ennemie, qui laissa entre nos mains 46 canons et 32 drapeaux. Le colonel du 12e dragons, Giraud, trouva une mort glorieuse dans la première de ces charges.
13e – Levé en 1776 sous le nom de Barbezières-Dragons. – Devient Dragons de Monsieur en 1774. – 1er janvier 1791, 13e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé de nouveau au mois d'août 1871 avec le régiment des dragons de l'Impératrice, qui avait été lui-même créé en mars 1856, et avec le 7e régiment de dragons de marche, créé pendant la guerre de 1870 contre l'Allemagne.	HOHENLINDEN.1800 AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806 LA MOSKOWA…1812	Le 13e régiment de dragons prit une part brillante à la campagne d'Iéna. Après la bataille d'Iéna, le 13e poursuivit l'armée prussienne avec acharnement, l'atteignit à Prenztlow et contribua à la reddition du prince de Hohenlohe et des 16000 hommes qu'il commandait.

14e – Formé en 1672 sous le nom de Seyssac-Cavalerie. – Devient Chartres-Dragons en 1776. – 1er janvier 1791, 14e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé définitivement en septembre 1781 avec le 1er régiment de lanciers, qui s'était appelé lanciers de Nemours de 1831 à 1848 et de 1826 à 1830 chasseurs de Nemours.	EYLAU……1807 MALOJAROSLAWETZ …….1812 DRESDE……..1813 SOLFERINO……1859	Le 14e régiment de dragons (alors 1er régiment de lanciers) s'était distingué à Solferino. Dans une charge vigoureuse, il avait dégagé la division Vinoy, menacée par des forces supérieures, et avait donné aux réserves de celle-ci le loisir de se déployer et de rétablir le combat, gravement compromis par l'attaque autrichienne.
15e – Créé en 1688 sous le nom de Noailles-Dragons. – 1er janvier 1791, 15e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé définitivement en 1871, avec le 3e lanciers qui avant 1831 s'appelait 3e chasseurs, et avant 1825 s'appelait chasseurs des Ardennes.	POLOTSK……..1812 BAUTZEN……..1813 DRESDE…….1813 CHAMPAUBERT..1814	Le 15e régiment de dragons paya vaillamment de son sang aux batailles de Bautzen et de Dresde. Il fut à chacune de ces batailles l'objet des éloges de l'empereur.
16e – Créé en 1718 sous le nom d'Orléans-Dragons. – 1er janvier 1791, 16e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé de nouveau en 1871 avec le 4e régiment de lanciers, qui avant 1831 portait le nom de 4e chasseurs, et avait été formé en 1825 avec les chasseurs de l'Ariège, régiment créé en 1815.	LA MOSKOWA…1812 HANAU……1813 VAUCHAMPS…...1814 FLEURUS……...1815	Le 16e régiment de dragons s'est distingué à la bataille de Fleurus, cinq jours avant Waterloo, par les charges vigoureuses de deux de ses escadrons qui appartenaient au 1er corps de réserve, commandé par le général Pajol.
17e – Formé en 1743 sous le nom de Volontaires de Saxe. – Devenu, en 1762, Schomberg-Dragons. – 1er janvier 1791, 17e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé de nouveau en 1871 avec le 5e régiment de lanciers, qui lui-même avait été créé en 1815 sous le nom de chasseurs du Cantal, devenu 5e régiment de chasseurs, en 1825.	LA MOSKOWA…1812 BAUTZEN…….1813 DRESDE……1813 CHAMPAUBERT..1814	Le 17e régiment de dragons prit part aux terribles charges qui anéantirent à Champaubert la division du général russe Olsouvieff et prirent ses 20 canons et 3000 prisonniers, après lui avoir tué 1500 hommes.

18e – Formé en 1744 sous le nom de Dragons du Roi. – 1er janvier 1791, devient le 18e régiment de dragons. – Licencié en 1816. – Formé de nouveau en août 1871 avec le 6e régiment de lanciers, qui avait été créé en 1830 sous le nom de lanciers de la Liberté avec les lanciers de la garde royale.	LA MOSKOWA…1812 HANAU……1813 CHAMPAUBERT.1814 FLEURUS……..1815	Le 18e régiment de dragons chargea vigoureusement les Bavarois à la bataille de Hanau et contribua brillamment au succès de cette glorieuse journée, en enfonçant complètement l'infanterie qui barrait la route de France à notre armée.
19e – Créé à Angers le 6 mars 1793. – Formé de nouveau le 21 mars 1794. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau le 15 avril 1871 avec le 8e régiment de lanciers, qui avait lui-même été formé en 1836 avec le 14e chasseurs, créé en 1831, et avec le 5e régiment de lanciers de marche, qui avait été créé pendant la guerre de 1870.	POLOTSK……..1812 BAUTZEN……..1813 DRESDE…….1813 CHAMPAUBERT..1814	Le 19e régiment de dragons a pris une part glorieuse aux batailles inscrites à son drapeau. Il a mérité, en outre, au combat de Las Rosas, cette parole du général Treilhard : « Le brave 19e dragons s'est montré au-dessus de tout éloge ».
20e – Créé le 1er mars 1793 avec les Dragons-Volontaires de Jemmapes. – Licencié en 1815. – Formé de nouveau en août 1871 avec me 9e régiment de lanciers de la garde, créé en 1855, et avec le 6e régiment de lanciers de marche, formé pendant la guerre de 1870.	LES PYRAMIDES 1798 IENA……...1798 FRIEDLAND……..1807 ALBUHERA……...1811	Le 25e (sic) régiment de dragons chargea brillamment les Mameluks de Mourad à la bataille des Pyramides et contribua à leur déroute. A la bataille d'Iéna et dans la poursuite qui termina cette bataille, le 20e régiment de dragons se distingua par sa vaillance et son infatigable ardeur.
21e – Formé en 1793 sous le nom de dragons de la Manche et licencié la même année. – Formé de nouveau en 1796 avec la cavalerie de la légion de police qui avait été elle-même créée en 1795. – Licencié en 1797. – Reconstitué en 1801 avec le 1er régiment de dragons piémontais. – Licencié en 1814. –	IENA……1806 EYLAU……1807 ALMONACID….1809 OCANA……1809	A la bataille d'Almonacid, le commandant Chaillot avec un escadron chargea et fit prisonnier une colonne d'infanterie forte de deux bataillons, tandis que le colonel Ruat, avec le reste du régiment, chargea un régiment d'infanterie, l'enfonça et sabra l'artillerie que celui-ci protégeait.

Formé de nouveau le 6 octobre 1873 avec 4 escadrons des 3e, 4e, 6e et 8e cuirassiers.		
22e – Formé en 1635 sous le nom de Souvré-Cavalerie en 166. – 1er janvier 1791, 13e régiment de cavalerie. – En 1803 prend le nom de 22e régiment de dragons. – Licencié en 1814. – Formé de nouveau en octobre 1873 avec 4 escadrons des 5e, 7e, 10e et 11e régiments de cuirassiers.	AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806 EYLAU…….1807 OPORTO……...1810	Le 22e régiment de dragons se couvrit de gloire à Austerlitz par les charges à fond qu'il livra à l'infanterie ennemie, où il perdit le tiers de son effectif. Entre autres trophées, il s'empara dans cette action du drapeau d'un régiment autrichien, et de plus de prisonniers qu'il ne comptait lui-même de sabres.
23e – Créé en 1670 sous le nom de Royal-Prémont. – 1er janvier 1791, 14e régiment de cavalerie. – devient 23e régiment de dragons le 24 septembre 1803. – Licencié en 1814. – Reconstitué en 1783 avec 4 escadrons des 1er, 2e, 9e et 12e cuirassiers.	MAYENCE……..1793 MARENGO……..1800 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…1812	Non seulement le 23e régiment de dragons s'est distingué aux batailles inscrites à son drapeau, mais, en 1814, sous les murs de Paris, il a lutté, jusqu'au dernier moment, avec la plus grande vaillance, contre les forces supérieures qui débusquèrent les défenseurs de Paris de leurs positions.
24e – Créé en 1671 sous le nom de régiment de Grignan. – Devient Royal-Lorrain en 1761. – 1er janvier 1791, 16e régiment de cavalerie. – Devient 15e régiment de cavalerie en 1792. – Prend le nom de 24e dragons en 1803. – Licencié en 1814. – Formé en 1873 avec 4 escadrons des 2e, 4e, 7e et 8e dragons.	KELH…… 1796 ENGEN……..1800 VILLAFRANCA…1810 SAGONTE……..1811	A Villafranca, en 1810, le 24e régiment de dragons, commandé par le colonel Delort, fut mis à l'ordre du jour par le maréchal Augereau ; et à Sagonte, en 1811, le 24e se conduisit avec beaucoup de bravoure et prit un drapeau aux Espagnols ;
25e – Créé en 1665 sous le nom de Paulmy-Cavalerie. – Devient Bourgogne en 1751. – 1er janvier 1791, 17e régiment de cavalerie. – Devient en 1792 16e régiment de cavalerie. – Prend en 1803 le nom de 25e régiment de dragons. Licencié en 1814. – Formé	AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806 EYLAU…….1807 CIUDAD-RODRIGO 1810	Le 25e régiment de dragons prit une part glorieuse à la campagne d'Iéna. Après cette bataille, il poursuivit les restes de l'armée prussienne jusqu'à Lubeck et contribua à la reddition de Blücher et des 16000 hommes qu'il commandait.

définitivement en 1873 avec 4 escadrons des 3e, 9e, 13e et 18e dragons.		
26e – Créé en 1683 sous le nom de Roussillon-Cavalerie. – Devient Berry en 1689. – 1er janvier 1791, 18e régiment de cavalerie. – Devient 17e régiment de cavalerie en 1792. – Prend en 1803 le nom de 26e régiment de dragons. – Licencié en 1814. – Reconstitué en octobre 1873 avec 4 escadrons des 6e, 15, 17e et 19e dragons.	AUSTERLITZ…..1805 IENA…….1806 EYLAU…….1807 FRIEDLAND……1807	Le 26e régiment de dragons prit une part brillante à la bataille d'Iéna et à la poursuite de l'armée prussienne qui en fut la suite ; il y fit de nombreux prisonniers, prit 4 canons et 1 drapeau.
27e – Créé en 1674 sous le nom de Broglie-Cavalerie. – Devient Royal-Normandie en 1761. – 1er janvier 1791, 19e régiment de cavalerie. – devient en 1793, 18e régiment de cavalerie. – Transformé en 1803 en 27e régiment de dragons. – Licencié en 1814. – Reconstitué le 1er octobre 1887 avec 4 escadrons des 3e, 21e, 24e et 25e dragons.	AUSTERLITZ…. 1805 FRIEDLAND……1807 ALBUHERA…….1811	Le 27e régiment de dragons faisait partie de la division de cavalerie qui chargea l'armée anglo-espagnole le 16 mai 1811 près du village d'Albuhera, à 24 kilomètres de Badajoz. Le 23e régiment de dragons fut cité par le maréchal Soult comme ayant eu une part brillante à cette victoire.
28e – Formé en septembre 1803 avec le 7e régiment de hussards, créé lui-même en 1794. – Licencié en 1814. – Reconstitué en octobre 1887 avec 4 escadrons des 10e, 15e, 17e et 19e régiments de dragons.	WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…1812	Outre les deux batailles inscrites à son drapeau et où il s'est distingué, le 28e régiment de dragons chargea la cavalerie prussienne à la bataille de Vauxchamps, la culbuta et la mit dans une déroute complète dans laquelle Blücher eut de la peine à échapper à ses coups.
29e – Formé en 1804 avec le 11e régiment de hussards. – Transformé le 3 juillet 1811 en 6e régiment de Chevau-Légers-Lanciers. – Licencié en 1815. – Reconstitué en octobre 1890 avec 4 escadrons des 6e, 13e, 20e et 26e	Aucune décision n'a été prise à ce sujet.	Au combat des Quatre-Bras, en 1815, le 29e régiment de dragons (alors 6e régiment de Chevau-Legers-Lanciers) écrasa les uhlans de Brunswick. Il appartenait dans cette journée mémorable à la division Piré, du 2e corps (Reille).

dragons et 4 pelotons des 8e, 9e, 14e et 16e dragons.		
30e – Formé en 1803 avec le 12e régiment de hussards, créé lui-même le 9 février 1794 avec le régiment des hussards de la Montagne, qui avait été levé le 6 novembre 1793. – Licencié en 1814. – Reconstitué le 1er avril 1891 avec 4 escadrons des 2e, 4e et 11e dragons et 7 pelotons de sept autres régiments de dragons.	Aucune décision n'a été prise à ce sujet.	A Champaubert, le 30e régiment de dragons enfonça les Russes et contribua à la prise des 21 canons que la division Doumerc leur enleva. Ce serait justice que d'inscrire Champaubert au drapeau du 30e régiment de dragons, comme Quatre-bras au drapeau du 29e.
31e – Formé en vertu du décret du 5 juin 1893 par prélèvement de 20 pelotons sur 10 régiments de dragons.	Aucune décision n'a été prise.	Néant.
32e – Créé sur le papier en vertu de la loi du 18 février 1890, qui n'a pas encore été appliquée à l'heure actuelle en ce qui concerne les 5 escadrons du 32e dragons.	Néant.	Néant.

Le Centaure

Chasseurs à cheval et Hussards

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er – Créé e, 1745 sous le nom de Corps des Volontaires-Royaux. Légion Royale en 1758 Devient en 1776 escadrons de chasseurs à cheval. – s'appelle en 1779 1er régiment de chasseurs, puis, le 17 mai 1788 ; prend le numéro 7. – A cette date, le régiment de dragons de Boufflers prend le numéro 1 de l'arme des chasseurs sous le nom de chasseurs d'Alsace. – 1er janvier 1791, les chasseurs d'Alsace prennent le nom de 1er régiment de chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de l'Allier. – Le 19 février 1831, devient le 1er lanciers, tandis que le 6e régiment de chasseurs (de la Charente en 1815) constitue le 1er régiment de chasseurs actuel.	HOHENINDEN……1800 AUSTERLITZ……...1805 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…...1813	A Hohenlinden, le 1er régiment de chasseurs chargea trois fois les cuirassiers autrichiens et se couvrit de gloire en les mettant en déroute. Le 1er chasseurs prit une belle part aux charges de la Moskowa, où son colonel, Méda, fut tué. Dans cette sanglante journée, le 1er régiment de chasseurs chargea cinq fois de suite l'infanterie russe et traversa ses lignes dans les deux sens jusqu'à les anéantir complètement.
2e – Formé en 1749 sous le nom de Corps des Volontaires de Flandre. – Devenu le 2e chasseurs en 1779. – Prend le numéro 8 en 1788. – A la même date, le régiment de dragons de Montmorency prend le numéro 2	EYLAU…….1807 WAGRAM…….1809 LA MOSKOWA……1812 SOLFERINO……..1859	A la bataille de Wagram, le 2e régiment de chasseurs chargea avec une grande impétuosité les carrés autrichiens. Le régiment de cuirassiers d'Albert ayant voulu le charger, le 2e chasseurs le culbuta et le tailla en pièces.

dans l'arme des chasseurs sous le titre de chasseurs des Evêchés. – 1er janvier 1791, le régiment de chasseurs des Evêchés devient le 2e régiment de chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs des Alpes. – le 19 février 1831, devient le 2e lanciers, et à la même date le 7e chasseurs (de la Corrèze, en 1815) devient le 2e chasseurs à cheval.		Ce fait d'armes fut considéré comme des plus honorables pour toute la cavalerie légère de l'armée française et comme un exemple mémorable de son aptitude à la charge.
3e – Formé en 1757 sous le nom de Corps des Volontaires de Hainaut. – Devient le 3e régiment de chasseurs en 1779. – Prend le numéro 9 de l'arme des chasseurs en 1784. A cette date, le régiment de dragons de Deux-Ponts prend le numéro 3 dans l'arme des chasseurs sous le titre de chasseurs de Flandre. – 1er janvier 1791, le régiment de chasseurs de Flandre prend le nom de 3e chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs des Ardennes. – 19 janvier 1831, devient le 3e lanciers, tandis que le 8e régiment de chasseurs (de la Côte d'Or en 1815) constitue le 3e chasseurs actuel.	JEMMAPES…….1792 MAESTRICHT…….1794 WAGRAM……1809 KRASNOI…….1812	A la bataille de Jemmapes, le 3e régiment de chasseurs chargea à quatre reprises. Il culbuta les dragons de Latour et les chevau-légers de Cobourg et les mit en pièces. Ce double exploit valut au 3e régiment de chasseurs une réputation d'invincibilité qu'il conserva pendant toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire.
4e – Formé en 1758 comme Corps des Volontaires étrangers de Clermont-Prince. – Devient, en 1779, 4e régiment de chasseurs. – Prend le numéro 10 dans l'arme des chasseurs, en 1784. – A cette date, le régiment de dragons de Durfort prend le numéro 4 dans l'arme des chasseurs sous le titre de chasseurs de Franche-	BIBERACH……..1796 LA MOSKOWA……1812 MAGENTA……1859 SOLFERINO……..1859	Le 4e régiment de chasseurs se distingua en presque toutes les batailles de la campagne de Russie, sous le commandement du colonel Boulnois. La bataille de la Moskowa a été inscrite à son drapeau, entre autres glorieuses pour le 4e chasseurs. Son colonel y eut trois chevaux tués sous lui, et le 4e régiment de chasseurs y fit subir des pertes énormes à la cavalerie russe. Dans cette journée, la

Comté. – 1er février 1791, le régiment des chasseurs de Franche-Comté prend le nom de 4e régiment de chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de l'Ariège. – 19 janvier 1831, devient le 4e lanciers, et le 9e chasseurs (de la Dordogne, en 1815) constitue le 4e régiment de chasseurs actuel.		réputation des chasseurs dans la charge reçut un nouveau prestige, et, au point de vue de l'effet moral, elle ne le cédait en rien à celle de la grosse cavalerie.
5e – Formé en 1762 sous le nom de Corps des Volontaires étrangers de Wurmser. – Sert à former en 1779 le 5e régiment de chasseurs. – En 1788, il prend le numéro 11 dans l'arme des chasseurs. – A la même date, le régiment de dragons de Ségur prend le numéro 5 dans l'arme des chasseurs, sous le titre de chasseurs du Hainaut. – 1er janvier 1791, le régiment de chasseurs du Hainaut prend le titre de 5e régiment de chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs du Cantal. – 10 février 1831, le 5e chasseurs devient le 5e lanciers, tandis que le 10e chasseurs (du Gard, en 1815) constitue le 5e régiment de chasseurs actuel.	ZURICH……1799 HOHENLINDEN…..1800 AUSTERLITZ…… 1805 FRIEDLAND…….1807	A la bataille d'Austerlitz, le 5e régiment de chasseurs, commandé par le colonel Corbineau, exécuta dix charges contre les Russes et leur prit un drapeau. Son colonel eut 5 chevaux tués sous lui. Cette mémorable journée reste toujours un titre de gloire pour le colonel Corbineau, qui, devenu général de division, déclarait que le 5e régiment de chasseurs avait, le 2 décembre 1805, tué plus de Russes qu'il n'avait compté de sabres.
6e – Constitué en 1779 avec les dragons de la Légion du Dauphiné. – Prend le numéro 12 dans l'arme des chasseurs, en 1788. – A la même date, le régiment de dragons de Languedoc prend le numéro 6 dans l'arme des chasseurs sous le titre de chasseurs du Languedoc. – 1er janvier 1791, le régiment de	JEMMAPES…….1792 FLEURUS……1794 WAGRAM……...1809 LA MOSKOWA…...1812	Le 6e régiment de chasseurs se couvrit de gloire à la bataille de la Moskowa par la vigueur avec laquelle il prit part aux charges de cavalerie dirigées par le général Grouchy. Son colonel, le brave Le Dard, y fut tué.

chasseurs de Languedoc prend le titre de 6e régiment de chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de la Charente. – 19 février 1831, devient le 1er régiment de chasseurs. – A la même date, le 11e régiment (de chasseurs de l'Isère en 1815) devient le 6e régiment de chasseurs actuel.		
7e – Constitué en 1788 par le 1er régiment de l'arme des chasseurs, qui prit le numéro 7 dans l'arme des chasseurs, par suite de la transformation en chasseurs de 6 régiments de dragons, avec le nom de régiment de chasseurs de Picardie. – 1er janvier 1791, le régiment des chasseurs de Picardie devient 7e chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de la Corrèze. – 19 février 1831, devient 2e chasseurs, par suite de la transformation des 5 premiers régiments de chasseurs en lanciers. – A la même date, le 12e régiment de chasseurs (de la Marne, en 1815) devient le 7e régiment de chasseurs actuel.	EYLAU…….1807 POLOTSK…….1812 MAGENTA……1859 SOLFERINO……..1859	A la bataille de Solferino, le 7e régiment de chasseurs à cheval, commandé par le colonel Savaresse, eut la gloire de culbuter une brigade de cavalerie autrichienne et de consacrer une fois de plus le prestige gagné par notre cavalerie légère dans les luttes à l'arme blanche de la Révolution et du premier Empire.
8e – Formé en 1788 par le 2e régiment de l'arme des chasseurs, qui prit le numéro 8 dans l'arme des chasseurs, sous la désignation de Chasseurs de Guyenne. – 1er janvier 1791, le régiment de chasseurs de Guyenne prend le nom de 8e régiment de chasseurs à cheval. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de la Côte-d'Or. – 19 février 1831, le 8e régiment de chasseurs devient 3e de	ZURICH……1799 HOHENLINDEN…..1800 WAGRAM……..1809 LA MOSKOWA….1812	A la bataille de Hohenlinden, le 8e régiment de chasseurs culbuta les chasseurs du prince de Ligne et fit prisonnier le prince de Ligne. Il prit aussi un drapeau. Cet exploit, où le 8e régiment de chasseurs avait montré sa supériorité sur un des plus beaux régiments de l'excellente cavalerie autrichienne, a été immortalisé par la peinture.

l'arme, tandis que le 13e chasseurs (de la Meuse, en 1815) constitue le 8e régiment de chasseurs actuel.		
9e – Constitué en 1788 par le 3e régiment de l'arme, qui devint 9e avec le titre de Chasseurs de Lorraine. 1er janvier 1791, le régiment de chasseurs de Lorraine prit le nom de 9e chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de la Dordogne. 19 février 1831, le 9e régiment de chasseurs devient 4e de l'arme, et, à la même date, le 14e régiment de chasseurs (du Morbihan, en 1815) constitue le 9e régiment de chasseurs actuel.	FLEURUS…….1794 WAGRAM…….1809 LA MOSKOWA……1812 CHAMPAUBERT….1814	Le 9e régiment de chasseurs contribua grandement à la victoire de Wagram par les charges superbes que son colonel, le brave Delseroix, conduisit à quatre reprises contre les carrés autrichiens. Il y tomba, du reste, gravement blessé. Dans cette sanglante journée, le 9e régiment de chasseurs mérita l'admiration de l'armée française, ainsi que celle de l'armée autrichienne qui avait été témoin de ses quatre terribles charges.
10e – Constitué en 1788 par le 4e régiment de l'arme des chasseurs, qui prit le nom de chasseurs de Bretagne. – 1er janvier 1791, le régiment des chasseurs de Bretagne prend le nom de 10e régiment de chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs du Gard. – 19 février 1831, le 10e régiment de chasseurs devient 5e chasseurs. – A la même date, le 15e régiment de chasseurs constitue le 10e régiment de chasseurs actuel.	CASTIGLIONE……..1796 IENA……...1806 FRIEDLAND……..1807 SOLFERINO……1859	A la bataille d'Iéna, le 10e régiment de chasseurs eut l'énergie de culbuter tout ce qui lui était opposé et d'envahir les batteries prussiennes dont il sabra les canonniers et dont il s'empara.
11e – Constitué en 1788 par le 5e régiment de l'arme des chasseurs, qui reçut le nom de régiment de chasseurs de Normandie. 1er janvier 1791, le régiment de chasseurs de Normandie prend le titre de 11e régiment de chasseurs. – Licencié en 1815. – Reconstitué	JEMMAPES……..1792 AUSTERLITZ……...1805 WAGRAM…….1809 LA MOSKOWA……1812	Le 11e régiment de chasseurs prit une part aussi glorieuse que sanglante aux charges de cavalerie de la bataille de la Moskowa. Son colonel, le brave Désirad, et nombre de ses officiers y furent tués.

en 1825 avec les chasseurs de l'Isère. – 19 février 1831, devient le 6e chasseurs, tandis que le 16e chasseurs (de l'Orne, en 1815) constitue le 11e régiment de chasseurs actuel.		
12e – Constitué en 1788 avec le 6e régiment de l'arme qui devint 12e avec le nom de chasseurs de Champagne. – 1er janvier 1791, le régiment de chasseurs de Champagne prend le nom de 12e régiment de chasseurs. Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de la Marne. – 19 février 1831, le 12e régiment de chasseurs devient le 7e. – A la même date, le 17e régiment de chasseurs (des Pyrénées, en 1815) constitue le 12e régiment de chasseurs actuel.	JEMMAPES…….1792 AUSTERLITZ……..1805 ALGER…….1830 PUEBLA……1863	Le 12e régiment de chasseurs se distingua pendant la campagne du Mexique, sous les ordres du lieutenant-colonel Margueritte, notamment dans les combats livrés pendant le siège de Puebla, qui lui ont mérité l'inscription de ce nom sur son drapeau.
13e – Constitué le 21 février 1793. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de la Meuse. – 19 février 1831, le 13e régiment de chasseurs devient l e8e de l'arme, et le 18e régiment de chasseurs devient le 13e. – Le nouveau 13e régiment de chasseurs prend le nom de 7e régiment de lanciers, le 1er janvier 1837. – Reconstitué en 1840. – Licencié en 1852 pour devenir régiment des Guides. – Formé définitivement le 29 mai 1871 avec le régiment des chasseurs de l'ex-garde et le 10e régiment de marche de cavalerie légère.	AUSTERLITZ……1805 IENA……...1806 SEBASTOPOL……1855 MAGENTA……1859	Le 13e régiment de chasseurs prit une part brillante à la campagne d'Iéna. A Passewakl ; avec le 9e dragons il fit prisonniers 3000 fantassins prussiens.

14e – Constitué le 5 mars 1793. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs du Morbihan. – 19 février 1831, le 14e régiment de chasseurs devient le 9e. – A la même date, un nouveau 14e régiment de chasseurs est constitué avec des détachements de divers régiments de chasseurs. – 1er janvier 1837, le 14e régiment de chasseurs devient 8e régiment de lanciers, et son numéro reste vacant dans l'arme des chasseurs. – Formé définitivement le 8 août 1871 avec le 7e lanciers, qui lui-même provenait du 18e chasseurs (de la Sarthe, en 1815), devenu 13e chasseurs en 1831 et 7e lanciers en 1837.	WAGRAM……1809 DRESDE……1813 CHAMPAUBERT…..1814 MONTMIRAIL……..1814	La campagne de 1809 fut glorieuse pour le 14e régiment de chasseurs, qui se distingua particulièrement aux journées d'Essling et de Wagram. Dans cette dernière journée, il fit aux Autrichiens de nombreux prisonniers.
15e – Constitué le 21 février 1793. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de l'Oise. – 19 février 1831, le 15e chasseurs prit le numéro 10. – Constitué définitivement le 29 septembre 1873 avec des escadrons prélevés sur divers régiments de l'arme.	VERONE……..1797 FRIEDLAND……1807 ALBA DE TORMES 1809 VILLADIEGO……1812	Le 15e régiment de chasseurs prit une part brillante à la guerre d'Espagne de 1809 à 1812, sous les ordres du brave général de Colbert, qui fut tué à Calcabellos, après avoir mis en déroute l'armée anglaise.
16e – Constitué le 7 mars 1793. – Licencié en 1814. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de l'Orne. – 19 février 1831, le 16e régiment de chasseurs prend le numéro 11. – Formé définitivement le 11 octobre 1873 avec des escadrons prélevés sur divers régiments de cavalerie légère.	AUSTERLITZ……1805 IENA……...1806 EYLAU…… 1807 WAGRAM……..1809	Le 16e régiment de chasseurs à cheval se distingue aux charges de la bataille de Wagram. C'est à sa tête que l'héroïque général Lasalle fut tué dans cette sanglante journée.

17e – Constitué le 25 mai 1793. – Licencié le 20 septembre 1794. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs des Pyrénées. – 19 février 1831, le 17e régiment de chasseurs prend le numéro 12, et le numéro 17 reste vacant. – Formé définitivement le 1er novembre 1873 avec quatre escadrons des 2e, 5e, 6e et 8e chasseurs.	BLIDAH……1830	Deux escadrons du 17e régiment de chasseurs prirent part au débarquement à Sidi-Feruch, à la bataille de Staoueli et à l'expédition de Blidah en 1830. Dans cette dernière expédition, ces deux escadrons fournirent des charges très brillantes contre les Arabes.
18e – Constitué le 9 mai 1793. – Licencié le 18 juillet 1794. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de la Sarthe. – 19 février 1831, le 18e régiment de chasseurs devient 13e, et le numéro 18 reste vacant. – Formé définitivement le 6 octobre 1873 avec 4 escadrons tirés de 1er, 10e 11e et 12e dragons.	MATURO…….1823	Le 20 mai 1823, la division Curial avait jeté un détachement de 1800 hommes dans la ville de Maturo, à 7 lieues de Barcelone. Le 24 mai, ces troupes furent attaquées par 4000 constitutionnels espagnols. Le 18e régiment de chasseurs (alors chasseurs de la Sarthe), commandé par le colonel de Beaumont, fit une charge magnifique sur les assaillants et les mit dans une déroute complète.
19e – Constitué le 10 juin 1793. Licencié en 1814. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de la Somme. – 1r janvier 1826, le 19e régiment de chasseurs prend le nom de 7e régiment de dragons, pendant que ce dernier devient régiment de cuirassiers, et le numéro 19 se trouve vacant dans l'arme des chasseurs. – Formé définitivement le 6 octobre 1873 avec 4 escadrons provenant des 4e, 5e, 16e et 20e dragons.	FLEURUS…….1794 DANTZIG……1807 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA…...1812	Le 19e régiment de chasseurs, commandé par le colonel Leduc, se couvrit de gloire dans les charges de cavalerie dirigées par le général Marulaz. Son colonel y fut tué avec beaucoup de ses officiers.
20e – Constitué le 6 juin 1793. – Licencié en 1814. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs du Var. – 1er janvier 1826, devient 8e dragons. – Reconstitué le 5 novembre 1873 avec 4	HOHENLINDEN….1800 IENA……1806 WAGRAM……1809	A Fuentes de Onoro, les 3e et 4e escadrons du 20e régiment de chasseurs accomplirent des prodiges de valeur et, commandés par le général Fournier, firent 1500 prisonniers, dont le colonel Hill.

escadrons tirés des 3e, 10e et 12e chasseurs et du 9e hussards.	FUENTES DE ONORO 1811	
21e – Constitué le 7 mars 1793 avec les hussards braconniers Landrieux. – Licencié en 1814. – Reconstitué en 1825 avec les chasseurs de Vaucluse. – 1er janvier 1826, devient 9e dragons. – Constitué définitivement le 1er octobre 1888 avec le 4e escadron des 3e, 10e, 16e et 20e régiments de chasseurs.	Aucune décision n'a été prise.	Au début de la bataille d'Iéna, le 21e régiment de chasseurs, de concert avec le 9e hussards, enfonça la cavalerie prussienne et dégagea le corps de Ney. Conduit par son colonel, Berruyer, il enfonça ensuite deux carrés, enleva 5 canons et 4 drapeaux.
1er régiment de hussards. – Créé en 1720 sous le nom de Bercheny-Hussards, avec le numéro 59 dans la cavalerie. – 1er janvier 1791, 1er régiment de hussards. – Reconstitué en 1793. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en 1824 sous le nom de hussards de Chartres, avec les hussards du Jura, formés eux-mêmes en 1815 et prend en août 1830 le titre de 1er hussards.	JEMMAPES…….1792 CASTIGLIONE……1796 EYLAU…….1807 SEBASTOPOL…….1855	A la bataille de Jemmapes, le 1er régiment de hussards, commandé par le colonel Nordmann, s'empara de 3 redoutes et prit 9 canons aux Autrichiens.
2e – Créé en 1734 sous le nom de Esterhazy-Hussards. – Devient Chamborand-Hussards en 1761. – 1er janvier 1791, 2e régiment de hussards. – Licencié en 1815. – Formé définitivement le 17 août 1825 avec le régiment des hussards de la Meurthe, formé lui-même en 1815.	AUSTERLITZ……..1805 FRIEDLAND……1807 ISLY……..1844 SOLFERINO…….1859	A la bataille d'Austerlitz, le 2e régiment de hussards se distingua par plusieurs charges poussées à fond, dans l'une desquelles il rompit deux régiments ennemis et leur prit un drapeau.
3e – Levé en 1764 sous le nom d'Esterhazy-Hussards (porté auparavant par le 2e). – 1er janvier 1791 ; 3e régiment de hussards. – Licencié en 1815. – Formé définitivement en	IENA…….1806 EYLAU…….....1807 FRIEDLAND…….1807 MONTEREAU……...1814	A la bataille d'Iéna, le 3e régiment de hussards se distingua par une très belle charge, qui dégagea le 10e régiment de chasseurs ; celui-ci, après avoir sabré les batteries prussiennes et pris 13 canons, était en grave péril.

1825 avec le régiment des hussards de la Moselle, formé lui-même en 1815.		
4e – Formé en 1743 sous le nom de chasseurs de Fischer. Devient Dragons-Chasseurs de Conflans en 1761. – Devient Conflans-Hussards en 1776. – Devient Saxe-Hussards le 1er mars 1789. – 1er janvier 1791, 4e régiment de hussards. – Reconstitué le 4 juin 1793 avec le 5e régiment de hussards, qui prend le numéro 4. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec le régiment des hussards du Nord, formé lui-même en 1815.	HOHENLINDEN…..1800 AUSTERLITZ…… 1805 FRIEDLAND……1807 KANGHIL……1855	Le 4e régiment de hussards se distingua, le 2 décembre 1805, dans les charges qui achevèrent la défaite de l'infanterie russe à Austerlitz. Il recueillit de nombreux trophées de cette victoire, prisonniers, canons et 2 drapeaux.
5e – Formé en 1783 sous le nom de Colonel-Général-Hussards. – 1er janvier 1791, 5e régiment de hussards. – Prend le numéro 4 le 4 juin 1793. – A la même date, le 6e régiment de hussards prend le numéro 5 dans l'arme. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1815 avec le régiment des hussards du Bas-Rhin, formé lui-même en 1815.	IENA……1806 LA MOSKOWA…..1812 SOLFERINO……1859 PUEBLA……1863	Le 5e régiment de hussards faisait partie de la brigade Lasalle pendant la campagne d'Iéna ; il prit une part brillante à la prise de Stettin, qui nous livra 160 canons, sans compter une quantité considérable de prisonniers.
6e – Formé en 1778 sous le nom de Volontaires étrangers de Lauzun. – Devient Lauzun-Hussards en 1783. – 1er janvier 1791, 6e régiment de hussards. – 4 juin 1793, prend le numéro 5 dans l'arme. – A la même date, le 7e hussards prend le numéro 6. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1825 avec le régiment des hussards du Haut-Rhin.	JEMMAPES……..1792 LA MOSKOWA……1812 DRESDE……1813 CHAMPAUBERT…..1814	A la bataille de Jemmapes, le 6e régiment de hussards chargea avec une grande vigueur. De concert avec le 3e régiment de chasseurs, il culbuta les chevau-légers de Cobourg et les hussards de Blankenstein et les anéantit presque complètement.

7e – Formé le 23 novembre 1792 avec les défenseurs de la Liberté et de l'Egalité. – Devient 6e hussards le 4 juin 1793. – Réorganisé le 23 juin 1794 avec la cavalerie de la Légion de la Moselle. – Licencié en 1715. – Reconstitué le 29 septembre 1840 avec des détachements des 4e, 5e, 6e et 12e chasseurs et du 5e hussards.	IENA……....1806 HEILSBERG……1807 LA MOSKOWA…...1812 HANAU……1813	Le 7e régiment de hussards se distingua dans la campagne d'Iéna ; il appartenait à la brigade Lasalle et prit un étendard dans l'une des charges qu'il exécuté à la bataille d'Iéna.
8e – Formé le 23 novembre 1792. – me 4 juin 1793, prend le numéro 7 dans l'arme. – A la même date, le 9e hussards prend le numéro 8. – Licencié en 1814. – Reconstitué le 14 octobre avec des détachements des 7e, 8e et 11e chasseurs, 2e et 6e hussards.	STOKARCH……1800 AUSTERLITZ……..1805 IENA…….1806 WAGRAM……1809	A la bataille de Stokach, le 8e régiment de hussards culbuta les Autrichiens, les poursuivit jusque dans Stokach, fit quantité de prisonniers, parmi lesquels le colonel du régiment de Kranitz, et contribua beaucoup à la victoire du général Moreau.
9e – Formé le 26 février 1793 avec les Eclaireurs de Fabrefonds. – 4 juin 1793, devient 8e hussards. – A la même date, le 10e régiment de hussards devient 9e hussards. – Licencié en 1814. – Reconstitué le 29 septembre 1840. – Licencié le 4 mai 1856. – Formé définitivement le 1er avril 1871 avec le régiment des Guides de l'ex-garde impériale et le 9e régiment de cavalerie légère de marche, formé lui-même le 2 janvier 1871.	ZURICH…… 1799 IENA…….1806 WAGRAM……1809 LA MOSKOWA……1812	Pendant la campagne d'Iéna, le 9e régiment de hussards se conduisit de la façon la plus glorieuse. Son colonel, le brave Barbanègre, fut tué à la bataille d'Iéna, le 9e hussards poursuivit très vigoureusement l'armée prussienne en déroute et fit quantité de prisonniers de toutes armes.
10e – 25 mars 1793, formé avec les hussards de la Liberté. – 4 juin 1793 prend le numéro 9 dans l'arme. – A la même date, un nouveau 10e hussards est formé avec les hussards noirs du département du Nord. – Licencié en 1814. –	LA MOSKOWA……1812 BAUTZEN…….1813 DRESDE……1813 VAUCHAMPS……...1814	Le 10e régiment de hussards se distingua pendant la campagne de 1813 sous le commandement du célèbre Curély, son colonel. Il contribua brillamment aux victoires de Bautzen et de Dresde et donna presque tout le temps dans ces deux batailles.

Reconstitué le 8 août 1871 avec le 2e régiment de lanciers qui avait lui-même été formé en 1815 sous le nom de chasseurs des Alpes et était devenu 1er lanciers le 19 février 1831.		
11e – Formé le 26 juin 1793 avec les cuirassiers légers de la Légion germanique. – 24 septembre 1803, devient le 29e régiment de dragons. – Formé de nouveau le 1er septembre 1810 avec le régiment des hussards hollandais, anciens hussards bataves. – Licencié en 1815. – Reconstitué le 11 décembre 1873 avec un escadron des 1er, 3e et 8e hussards et du 1er chasseurs.	MARENGO……..1800 AUSTERLITZ……..1805 STRALSUND……...1807 WAGRAM……1809	Le 11e régiment de hussards prit une part glorieuse à la campagne de Marengo. Le 14 juin 1800, il fit deux charges brillantes qui continrent les Autrichiens et assurèrent le succès remporté dans la soirée après l'entrée en ligne de la division de Desaix.
12e – Formé le 9 février 1794 avec les hussards de la Montagne. – 24 septembre 1803, devient le 30e régiment de dragons. – Un nouveau 12e hussards est créé le 10 mai 1813 avec le 9e régiment bis de hussards. – Licencié en 1815. – Reconstitué le 28 octobre 1873 avec 4 escadrons des 2e, 4e, 6e et 10e régiments de hussards.	MARENGO……..1800 LYON……1814	Pendant la campagne de 1814, le 12e régiment de hussards se distingua à l'armée de Lyon ; au combat de St-Georges, il culbuta les Autrichiens et leur prit 2 canons ; au combat de Limonest, le 12e régiment de hussards culbuta le régiment autrichien de Hiller et lui fit 400 prisonniers, dont son colonel.
13e – Formé en février 1795 avec les hussards des Alpes. – Licencié en 1796. – Formé de nouveau en mars 1813 et licencié le 13 décembre de la même année. – Reconstitué le 1er janvier 1814. – Licencié le 12 août de la même année. – Reconstitué définitivement le 29 septembre 1891 avec des détachements de	Aucune décision n'a été prise.	En 1814, pendant la campagne de France, le 13e hussards, appartenant au corps de Macdonald et commandé par le colonel baron Brincard, se couvrit de gloire à la bataille de Fère-Champenoise, où néanmoins il fut accablé par le nombre et presque détruit.

5 régiments de hussards et 5 régiments de chasseurs. 14e – Formé pour la première fois en 1813 par le colonel Garavagne avec des recrues du nord de l'Italie. – Dissous dans la même année après la capitulation de Dresde. – Formé pour la seconde fois en 1814 par le colonel Grenier en janvier 1814 avec des débris du 14e hussards précité et du 13e hussards. – Licencié le 4 juin 1814 et versé au 4e hussards. – Formé pour la troisième fois en vertu du décret du 5 juin 1893 ; c'est le 14e hussards actuel par prélèvement de 20 pelotons sur 7 des régiments de hussards et sur 7 des régiments de chasseurs.	Aucune décision n'a été prise.	Le 14e régiment de hussards formé en 1813 fit assez bonne figure dans la campagne de Saxe, aux batailles de Lützen, de Bautzen et de Dresde pour mériter les éloges de l'empereur. Bien que composé en majeure partie de conscrits, il fit preuve de beaucoup de bravoure et chargea l'ennemi à l'envi des vieux régiments.

Napoléon Ier et l'Empire

Chasseurs d'Afrique et Spahis

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er chasseurs d'Afrique. – Formé le 1er mars 1832 avec 2 escadrons de chasseurs algériens ou zouaves à cheval formés à Alger le 15 décembre 1830.	ISLY……..1844 BALAKLAVA……..1854 SOLFERINO…….1859 SAN PABLO DEL MONTE 1863	Au combat de San Pablo del Monte, l'étendard du 1er régiment de chasseurs d'Afrique fut décoré pour avoir pris l'étendard du régiment des lanciers de Durango.
2e – Formé en avril 1832 avec l'escadron de chasseurs algériens d'Oran ou chasseurs Numides, formé lui-même le 18 août 1831.	ISLY……....1844 SEBASTOPOL……1855 SOLFERINO……...1859 PUEBLA……1863	A la bataille d'Isly, le 2e régiment de chasseurs d'Afrique fit des prodiges de valeur sous le commandement du colonel Morris, qui enfonça la garde impériale marocaine et s'empara de son étendard.
3e – Formé le 1er février 1833 avec les 7e et 8e escadrons du 1er régiment de chasseurs d'Afrique.	CONSTANTINE……1835 SEBASTOPOL……...1855 SOLFERINO…….....1859 PUEBLA…….1863	A la bataille de Solferino, le 3e régiment de chasseurs d'Afrique se distingua d'abord en chargeant les carrés autrichiens, et ensuite en culbutant la cavalerie hongroise, qui chargeait elle-même pour les dégager.
4e – Formé le 1er janvier 1840 avec le 6e escadron du 2e chasseurs d'Afrique et le 6e escadron du 3e chasseurs d'Afrique. – Licencié le 4 mai 1856. – Reconstitué le 1er avril 1867 avec des détachements des 1er, 2e et 3e chasseurs d'Afrique, du 1er hussards et du 4e chasseurs de France.	MILIANAH…….1842 TAGUIN……..1843 ISLY…….1844 BALAKLAVA…….1854	En 1842 le lieutenant-colonel Morris, avec un escadron du 4e régiment de chasseurs d'Afrique, se distingua à Beni-Mered, où 16 braves du 26e de ligne commandés par le sergent Blandan se défendaient héroïquement contre 300 cavaliers arables. Le lieutenant-colonel Morris culbuta les Arabes et les mit en déroute.

5e – Formé le 1er octobre 1887 avec le 6e escadron du 1er et du 3e chasseurs d'Afrique et les escadrons 3, 4 et 5 du 2e hussards.	Néant.	Le 5e régiment de chasseurs d'Afrique, formé avec 3 des escadrons du 2e régiment de hussards, peut revendiquer la gloire de ce régiment à Hohenlinden, à Austerlitz, à Iéna, à Friedland.
6e – Formé le 1er octobre1887 avec les 6e escadrons des 2e et 4e chasseurs d'Afrique et des escadrons 3, 4 et 5 du 4e régiment de hussards.	Néant.	Le 6e chasseurs d'Afrique, formé avec 3 des escadrons du 4e régiment de hussards, peut revendiquer la gloire conquise par ce régiment à Valmy, à Zurich, à Hohenlinden, à Austerlitz, à Iéna.
1er régiment de Spahis. – Créé le 10 septembre 1834 avec 214 cavaliers venus du 1er régiment de chasseurs d'Afrique. – Licencié le 31 août 1839. – Reconstitué le 7 décembre 1841 avec les Gendarmes Maures, créés eux-mêmes en 1831 et les 7e et 8e escadrons du 1er chasseurs d'Afrique. – Prend le nom de 1er spahis le 21 juillet 1845.	TAGUIN……1843 ISLY……..1844 TEMDA…….1845 ZAATCHA……1849	Dans la campagne de Zaatcha, le colonel Beaupret avec le 1er régiment de spahis culbuta 5000 Kabyles dans la vallée de L'oued-Sahel et leur enleva leur drapeau.
2e – Formé à la fin de 1836 sous le nom de Spahis réguliers d'Oran. Dissous le 7 décembre 1841 et versé au corps de cavalerie indigène placé sous le commandement de Yusuf et appelé spahis. – Tiré de ce corps le 25 octobre 1845 pour former le 2e régiment de spahis.	SIDI-LAHIA……. 1841 ISLY……. 1844 LES CHOTTS……1844 BREZINA…….. 1845	Au combat de Sidi-Iahia, le 2e régiment de spahis (alors spahis réguliers d'Oran) chargea si vigoureusement 6000 cavaliers de l'émir, que ceux-ci furent mis en fuite et ne se rallièrent plus de toute la campagne.
3e – Formé le 1er juillet 1834 sous le nom d'Otages et d'escadron turc. – Prend, le 10 juin 1835, le nom de Spahis réguliers de Bône. – versé aux spahis le 7 décembre 1841. – 21 juillet 1845, constitue le 3e régiment de spahis.	CONSTANTINE…….1837 BISKARA……1844 L'AURES…….1844 1845 ZAATCHA……...1849	Pendant l'expédition de l'Aurès, à la tête de 150 spahis, le commandant Cassaignolles tint tête pendant cinq heures à 500 cavaliers de l'émir qui l'attaquaient avec fureur.

4e – Créé le 1er octobre 1886 avec les escadrons de spahis tunisiens organisés en mai 1885 et les pelotons de cavalerie des compagnies mixtes de Tunisie qui avaient été organisées en 1881 et en 1882.	Néant.	Le 4e régiment de spahis a montré, dans diverses expéditions dans le sud de la Tunisie, qu'il était parfaitement digne du nom illustré par ses trois ainés sur les champs de bataille africains, et qu'à l'occasion il saurait aussi inscrire à son drapeau des noms glorieux.

ARTILLERIE

Régiments d'Artillerie

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er régiment d'artillerie. – Formé en 1720 sous le nom de 1er bataillon Royal-Artillerie. – Devient la Fère en 1765. – le 1er janvier 1820, le régiment de La Fère prend le titre de 1er régiment d'artillerie à pied. – Devient le 7e régiment de l'arme en 1854. – A la même date, un nouveau régiment se forme avec 4 batteries	FRIEDLAND……1807 LA MOSKOWA…...1812 ANVERS……...1832 SEBASTOPOL……..1854 1855	Les batteries du 1er régiment d'artillerie se distinguèrent dans la lutte acharnée contre les redoutes russes de la Moskowa et se couvrirent de gloire par la vaillance avec laquelle elles supportèrent des pertes considérables sans diminuer leur feu.

du 8e régiment, 4 du 9e, et 4 du 10e et prend le numéro 1 de l'arme de l'artillerie.		
2e – Formé en 1720 sous le nom de 2e bataillon de Royal-Artillerie. – Devient régiment de Metz en 1765. – Le 1er janvier 1820, le régiment de Metz prend le nom de 2e régiment d'artillerie à pied. – En 1854, le 2e régiment d'artillerie devient le 15e régiment à cheval. – A la même date, un nouveau 2e régiment d'artillerie est formé avec 4 batteries du 4e, 4 du 7e et 4 du 13e.	LES PYRAMIDES…1798 LA MOSKOWA……1812 SEBASTOPOL……..1854 1855 SOLFERINO……..1859	Les batteries du 2e régiment d'artillerie prirent une part glorieuse au siège de Sébastopol et y furent souvent citées pour leur admirable vigueur pendant la terrible lutte d'artillerie qui précéda l'assaut des ouvrages.
3e – Formé en 1720 sous le nom de 3e bataillon de Royal-Artillerie. – Devient régiment de Besançon en 1764. – 1er janvier 1820, prend le nom de 3e régiment d'artillerie à pied. – En 1854, le 3e régiment d'artillerie prend le nom de 8e régiment monté. – A la même date, le 6e régiment d'artillerie prend le numéro 3 et devient le nouveau 3e régiment d'artillerie.	AUSTERLITZ…….1805 SARAGOSSE……..1809 SEBASTOPOL……1854 1855 SOLFERINO……1859	Les batteries du 3e régiment d'artillerie portèrent le plus grand poids de la guerre d'Espagne : elles se distinguèrent particulièrement au siège de Saragosse, où un grand nombre de leurs canonniers y furent décorés pour l'extraordinaire bravoure dont ils avaient fait preuve.
4e – Formé en 1720 sous le nom de 4e bataillon de Royal-Artillerie. – Devient régiment de Grenoble en 1765. – Le régiment de Grenoble est reconstitué en 1816 sous le nom de 4e régiment d'artillerie à pied. – en 1854, le 4e régiment d'artillerie à pied prend le numéro 12 et le 12e régiment d'artillerie prend le numéro 4 et devient alors le nouveau 4e régiment d'artillerie.	HELIOPOLIS……..1800 LUTZEN……..1813 CONSTANTINE……..1837 SEBASTOPOL…….1854 1855	Les batteries du 4e régiment d'artillerie se distinguèrent dans la campagne d'Egypte et y acquirent une renommée de bravoure extraordinaire, notamment au siège de St-Jean d'Acre et à la défense d'Alexandrie. A Héliopolis, elles écrasèrent de leurs feux l'infanterie turque.

5e – Formé en 1720 sous le nom de 5e bataillon de Royal-Artillerie. – Devient en 1765 le régiment de Strasbourg. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1846 avec le nom de régiment de Strasbourg. – Le 1er janvier 1820, le régiment de Strasbourg prend le titre de 5e régiment d'artillerie à pied.	WISSEMBOURG….1793 WAGRAM……1809 SEBASTOPOL……..1854 1855 SOLFERINO……..1859	Les batteries du 5e régiment d'artillerie prirent une part glorieuse à la journée de Wagram et contribuèrent à son succès par la ténacité et l'entrain avec lesquels elles firent feu pendant huit heures consécutives.
6e – Formé en 1757 sous le nom de 6e bataillon de Royal-Artillerie. – Devient régiment d'Auxonne en 1765. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1815 sous le nom de régiment de Douai. – 1er janvier 1820, prend le titre de 6e régiment d'artillerie à pied. – En 1854, prend le numéro 3 de l'arme de l'artillerie, tandis que le numéro 6 est donné au régiment de pontonniers qui devient alors le nouveau 6e. – En 1867, le régiment de pontonniers perd le numéro 6, qui est attribué au 16e régiment, créé lui-même en 1866 et qui n'est autre que le 6e régiment d'artillerie actuel.	HOHENLINDEN……1800 IENA……1806 SEBASTOPOL…….1854 1855 SOLFERINO……1859	Les batteries du 6e régiment d'artillerie prirent part avec vaillance à la bataille de Solferino, et elles furent citées après la bataille pour l'intrépidité avec laquelle elles avaient écrasé de leurs feux l'infanterie autrichienne, sans se soucier de leurs propres pertes.
7e – Formé en 1762 sous le nom de 7e bataillon de Royal-Artillerie. – devient en 1765, le régiment de Toul. – Licencié en 1815. – Le régiment de Toul fut reconstitué en 1816 sous le nom de régiment de Toulouse. – 1er janvier 1820, devient le 7e régiment d'artillerie à pied. – en 1854 prend le numéro 16 de l'arme de l'artillerie. – A la même date, le 1er régiment d'artillerie prend le numéro 7. – Reconstitué en	JEMMAPES ……..1792 ALGER……...1830 SEBASTOPOL…… 1854 1855 MAGENTA…….1859	Le 7e régiment fournit au corps expéditionnaire d'Alger une batterie qui se distingua dans les divers combats qui précédèrent la prise d'Alger et fut cité plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée pour la rapidité et l'à-propos avec lesquels elle avait écrasé de ses feux les défenseurs d'Alger.

1860. – Réorganisé en 1782. – Réorganisé de nouveau et définitivement en 1873.		
8e – Formé en 1784 sous le titre de Colonies-Artillerie. – Passe en 1792 au département de la guerre. – Licencié en 1815, le Colonies-Artillerie fut reconstitué en 1816 sous le nom de Régiment de Rennes. – Le 1er janvier 1820 devient 8e régiment d'artillerie à pied. – En 1854 prend le numéro 17 de l'arme. – A la même date, un nouveau 8e régiment d'artillerie est formé avec les batteries du 3e régiment. – Reconstitué en 1860. – Réorganisé en 1872. – Réorganisé pour la dernière fois en 1873.	AUSTERLITZ……..1805 FRIEDLAND……1807 SEBASTOPOL……..1854 1855 SOLFERINO……..1859	Les batteries du 8e régiment d'artillerie prirent part à la campagne de Crimée et à toutes les souffrances du siège de Sébastopol. Elles s'y distinguèrent en plusieurs circonstances difficiles et ne faillirent jamais à la tâche pénible qui leur incombait. Les citations nombreuses dont leurs canonniers furent alors l'objet en témoignent.
9e – Formé en 1794. – Licencié en 1795. – Reconstitué en 1810 avec le régiment à pied de l'artillerie hollandaise. – Licencié en 1814. – Formé définitivement en 1829.	LA MOSKOWA… 1812 CONSTANTINE… 1837 SEBASTOPOL… 1854 1855	Une batterie du 9e régiment d'artillerie prit une part glorieuse au siège de Constantine et fit l'admiration de toute l'armée de siège par l'intrépide bravoure de ses canonniers dont le courage pendant les difficiles heures qui précédèrent l'assaut de cette place ne se démentit pas un instant.
10e – Formé le 26 juillet 1830. – Réorganisé en 1854. – Réorganisé définitivement en 1872.	CONSTANTINE…….1837 SEBASTOPOL……1855 SOLFERINO……1859 PALIKAO……1860	Une batterie du 10e régiment d'artillerie fit partie du corps expéditionnaire pendant la campagne de Chine et s'y distingua en plusieurs circonstances difficiles, notamment à la prise des forts de Palikao.
11e – Formé le 14 novembre 1830 avec les batteries du régiment de l'ex garde royale. – Réorganisé en 1854. – Réorganisé définitivement en 1872.	ANVERS……..1832 ZAATCHA……...1849 SEBASTOPOL…… 1854 1855 SOLFERINO……1859	Les batteries du 11e régiment d'artillerie coopérèrent aux travaux et au bombardement auxquels donna lieu le siège de la citadelle d'Anvers. Elles y déployèrent beaucoup de savoir-faire, d'énergie et de courage et leur brillante conduite leur valut l'honneur d'être mises à l'ordre du jour de l'armée.

12e – Formé le 18 septembre 1833. – Devient en 1854 le 4e régiment d'artillerie. – A la même date, le 4e régiment d'artillerie prend le nom de 12e régiment d'artillerie. – Réorganisé en 1860. – Réorganisé de nouveau en 1872.	MOUZAIA…… 1840 ZAATCHA…… 1849 SEBASTOPOL…….. 1854 1855 SOLFERINO……..1859	Les batteries du 12e régiment d'artillerie eurent une part brillante à la victoire de l'Alma et se distinguèrent ensuite par leur conduite pleine de courage dans les tranchées de Sébastopol. Il en fut de même à Solferino, où ses batteries supportèrent des pertes extrêmement élevées sans faiblir un instant.
13e – Formé en mars 1834. – Réorganisé en 1854. – Réorganisé définitivement en 1872.	CONSTANTINE…… 1837 ZAATCHA……. 1849 SEBASTOPOL…….. 1854 1855 SOLFERINO……1859	A la bataille de l'Alma, la 4e batterie du 13e régiment d'artillerie se distingua d'une façon extraordinaire par son entrain et la rapidité de son tir. Elle tint tête, avec une autre batterie française, pendant plus d'une heure, au tir de 40 bouches à feu russes et les obligea enfin à renoncer à la lutte.
14e – Formé en mai 1834. – Réorganisé en 1854. – Devient 18e régiment d'artillerie en 1860. A la même date le 14e régiment d'artillerie actuel est formé avec 5 batteries du 8e et du 5e du 9e.	CONSTANTINE … 1837 SEBASTOPOL…… 1854 1855 MAGENTA…….. 1859 PALIKAO…… 1859	Les batteries du 14e régiment d'artillerie prirent une part importante à tous les travaux du siège de Constantine et à l'assaut qui le termina. Il en fut de même à Sébastopol, où elles firent l'admiration des deux armées française et russe et de nos alliés.
15e – Formé en 1840 avec le régiment de pontonniers qui, en 1854, prit le numéro 6 de l'arme et laissa vacant le numéro 15. – A la même date, le numéro 15 fut donné au 2e régiment qui devint le nouveau 15e. – En 1860, le numéro 15 fut attribué à un régiment créé avec 5 batteries du 12e et 5 du 13e, qui est le 15e régiment d'artillerie actuel.	Aucune.	Le 15e régiment d'artillerie n'a reçu aucune inscription de bataille sur son drapeau, moins heureux que bien d'autres, car il mériterait à la vérité celles de Sébastopol et de Solferino qui figurent aux drapeaux du 12e et du 13e régiment d'artillerie dont les batteries ont formé le 15e régiment en 1860.
16e – Créé en 1854 par l'attribution du numéro 16 au 7e régiment d'artillerie. – En 1860, le 16e reçoit le numéro 20 de l'arme. – A la même date, le numéro 16 est attribué à un régiment	Aucune.	Le 16e régiment d'artillerie n'a eu son drapeau honoré d'aucune inscription de bataille, moins bien partagé que ses anciens avec les batteries desquels il a été composé au moment de la formation des nouveaux régiments.

composé avec 5 batteries du 7e et 5 du 10e. – En 1867 nouvel échange de numéros. Le numéro 16 est attribua au régiment de pontonniers. – A la même date, le numéro 6 est attribué au 16e régiment. – En 1872, le numéro 16 est attribué au régiment actuel, formé avec 5 batteries du 22e, 2 du 1er, et 1 des 2e, 11e, 12e et 18e régiments.		
17e – Formé en 1854 avec les batteries du 8e régiment d'artillerie. – Réorganisé en 1872. – Réorganisé de nouveau en 1873.	SEBASTOPOL……..1854 1855 SOLFERINO……..1859	Les batteries du 17e régiment d'artillerie se distinguèrent à la bataille de Solferino par la rapidité de leurs mouvements et l'énergie avec laquelle elles réduisirent au silence les puissantes batteries autrichiennes qui leur étaient opposées.
18e – Créé en 1860 par l'attribution du numéro 18 au 14e régiment d'artillerie. – Réorganisé en 1873.	Aucune.	Aucune inscription n'a été attribuée au drapeau du 18e régiment d'artillerie, bien qu'il soit l'héritier des nombreuses actions d'éclat de l'ancien 14e régiment d'artillerie avec des batteries duquel il a été formé.
19e – Créé en 1860 par l'attribution du numéro 19 du 15e régiment. – Réorganisé en 1872.	SEBASTOPOL……1854 1855 SOLFERINO……1859	Les batteries du 19e régiment d'artillerie qui était alors le 15e régiment se sont distinguées au siège de Sébastopol, où elles subirent des pertes considérables, sans avoir jamais ralenti leur feu. Elles furent mises à l'ordre du jour de l'armée en la personne de leurs officiers presque après chacune des actions de la campagne de Crimée.
20e – Créé en 1860 par l'attribution du numéro 20 au 16e régiment d'artillerie. – Réorganisé en 1872.	SEBASTOPOL…….1854 1855 SOLFERINO……1859	Le 20e régiment d'artillerie (portant alors le numéro 16) s'est distingué pendant la journée de Solferino, où ses batteries ont décidé la déroute de l'infanterie autrichienne en l'écrasant de leurs feux.

21e – Formé à Paris pendant le siège, le 1er novembre 1870. – Reconstitué le 20 avril 1872. – Reconstitué définitivement en 1873.	Aucune.	Les batteries qui ont servi à constituer le 21e régiment d'artillerie ont pris part aux meurtrières batailles de Champigny et de Buzenval (19 janvier 1871) et y ont subi des pertes sérieuses ; cependant leur courage n'a pas faibli un seul instant.
22e – Formé à Paris le 1er novembre 1870. – Reconstitué le 20 avril 1872. – Reconstitué définitivement en 1873.	Aucune.	Les batteries du 22e d'artillerie ont pris part à presque toutes les sorties tentées pendant le siège de Paris et y ont fait preuve d'une admirable vaillance, notamment le 30 novembre 1870, où elles subirent des pertes considérables et néanmoins ne consentirent à abandonner la position qu'elles gardaient que sur l'ordre formel du général Ducrot.
23e – Formé le 29 mars 1871 avec les débris du régiment monté de l'ex garde impériale qui, lui-même, avait été créé le 17 février 1855 et avait réorganisé en 1860. – Réorganisé en 1872.	SEBASTOPOL……..1855 SOLFERINO…….1859 PUEBLA……1863	Les batteries du 23e régiment d'artillerie qui s'appelait alors régiment monté de la garde impériale s'installèrent le 24 juin 1859 sur le mamelon qui domine le village de Cavriana ; leur feu détermina la prise de la position et changea bientôt après la retraite des Autrichiens en une fuite précipitée.
24e – Formé le 29 mars 1871 avec les débris du régiment à cheval de l'ex garde impériale, qui avait été formé le 1er mai 1854, réorganisé en 1856 et constitué définitivement en 1867. – Reconstitué en 1872.	SEBASTOPOL……..1855 SOLFERINO……..1859	La 5e batterie du 24e régiment d'artillerie (alors régiment à cheval de la garde impériale) fut accablée par le feu des tirailleurs autrichiens pendant toute la journée de Solferino. Le lieutenant Miribel, les chefs de pièce Bocquet, Bintz et Mortaigne, quoique assez grièvement blessés, restèrent inébranlables à leurs postes. Ils reçurent la croix. En même temps, quinze canonniers furent médaillés.
25e – Formé le 20 avril 1872 avec 7 batteries du 12e régiment d'artillerie. – Reconstitué en 1873.	Aucune.	Le 25e régiment d'artillerie, placé au 6e corps depuis sa création, n'a pas reçu d'inscription à son drapeau, bien qu'il puisse prétendre, tout au moins au point de vue moral, avoir

		des titres sérieux à l'une des inscriptions données au 12e régiment d'artillerie dont il reçut sept batteries lors de sa formation.
26e – Formé en 1872 avec 4 batteries du 13e régiment, 2 du 12e et 2 du 14e. - Réorganisé en 1873.	Aucune.	Le 26e régiment d'artillerie n'a reçu aucune inscription à son drapeau, vient que Sébastopol figure au drapeau des 12e, 13e et 14e régiments qui, en lui donnant leurs batteries, ont servi à former le noyau du 26e régiment.
27e – Formé le 20 avril 1872 avec 8 batteries empruntées au 15e régiment d'artillerie. – Reconstitué définitivement en 1873.	Aucune.	Pas plus que le 15e régiment, le 27e régiment d'artillerie n'a reçu d'inscription à son drapeau.
28e – Formé le 20 avril 1872 avec 7 batteries du 10e régiment. – Reconstitué en 1873.	Aucune.	Le drapeau du 28e régiment d'artillerie n'a reçu aucune inscription ; et cependant les batteries qui ont servi à le constituer avaient un droit incontestable à hériter des inscriptions de batailles qui sont à l'actif du 10e régiment d'artillerie et dont son drapeau a été honoré.
29e – Formé le 20 avril 1872 avec 6 batteries du 2e régiment, 3 eu 6e et 2 du 19e. – Reconstitué en 1787.	Aucune.	Le drapeau du 29e régiment d'artillerie n'a reçu aucune inscription, bien que les drapeaux du 2e et du 6e régiment aient été autorisés à porter l'un et l'autre les inscriptions de Sébastopol et de Solferino.
30e – Formé le 20 avril 1872 avec 3 batteries du 2e régiment, 3e du 4e, 3 du 5e et 2 du 18e. – Reconstitué en 1873.	Aucune.	Le drapeau du 30e régiment d'artillerie ne porte aucune inscription, bien que Sébastopol figure aux trois drapeaux du 2e, du 4e et du 5e régiment qui, tous trois, lui ont donné les batteries qui l'ont formé.
31e – Formé le 28 septembre 1873 avec 2 batteries du 10e, 2 du 22e et 2 du 26e.	Aucune.	

32e – Formé le 28 septembre 1873 avec 4 batterie sud 13e et 2 du 25e.	Aucune.	La 10e batterie du 32e régiment d'artillerie prit part à l'expédition de Tunisie en septembre 1881. Elle construisit, après la prise de Kairouan, le chemin de fer Decauville reliant Sousse à Kairouan.
33e – Formé le 28 septembre 1873 avec 4 batteries di 27e et 2 du 20e.	Aucune.	
34e – Formé le 28 septembre 1873 avec 2 batteries du 10e régiment, 2 du 22e, 2 du 25e et 2 du 28e.	Aucune.	
35e – Formé le 28 septembre 1873 avec 2 batteries du 10e régiment, 2 du 22e, 2 du 25e et 2 du 28e.	Aucune.	
36e – Formé le 28 septembre 1873 avec 4 batteries du 29e, 2 du 2e et 2 du 16e.	Aucune.	
37e – Formé le 28 septembre 1873 avec 3 batteries du 3e régiment, 2 du 24e et 1 du 5e, du 1er, du 30e et du 17e.	Aucune.	
38e – Formé le 28 septembre 1873 avec 3 batteries du 6e régiment, 3 du 19e et 2 du 5e.	Aucune.	
39e – Créé le 1er octobre 1894 à Toul avec 6 batteries du 8e régiment d'artillerie du 8e régiment d'artillerie et 3 batteries du 38e.	Aucune décision n'a été prise.	Le 39e régiment d'artillerie, formé en majeure partie avec des batteries du 8e régiment d'artillerie, aurait, presque au même titre que ce dernier, le droit de revendiquer les inscriptions du drapeau sous lequel ont servi ses batteries avant de former le 39e.

40e – Créé le 1er octobre 1894 à St-Mihiel, avec 3 batteries du 24e régiment d'artillerie, 3 du 31e régiment, 3 du 35e régiment et 2 du 25e régiment.	Aucune décision n'a été prise.	Le 40e régiment d'artillerie, dernier venu dans l'organisation actuelle de notre artillerie, se trouve au premier poste de la frontière. Ce lui est un titre d'honneur, dont il a lieu d'être fier, que cette situation périlleuse au premier rang de l'ordre de bataille.

Train des Equipages

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
Organisé pour la première fois le 26 mars 1807 en huit bataillons des équipages des transports militaires. – Réorganisé en quatre escadrons le 14 octobre 1804. – Constitué de nouveau en 1816 en deux compagnies du train. – Reconstitué en 1830 à huit compagnies. – Réorganisé en 1852 en 5 escadrons et 3 compagnies d'ouvriers. – Reconstitué en 1869 en trois régiments du train. – Constitué	ESPAGNE……..1808 RUSSIE……..1812 ALGERIE…… 1830 1879 CRIMEE…….1854 1855	La conquête de l'Algérie fut pour les soldats du train l'occasion de montrer un dévouement et une énergie qui ne se démentirent jamais. Maintes fois ils durent faire le coup de feu et disputer leur vie aux Arables. A la Macta, le maréchal des logis Fournier se mit à la tête de ses conducteurs et des blessés les plus valides, chargea les Arabes et dégagea le convoi dont il avait le commandement. Les épisodes de ce genre ont fait de la campagne d'Algérie

définitivement en 1875 en 20 escadrons à 3 compagnies.		un titre de gloire impérissable aux troupes composant l'arme du train et des équipages.

Génie

Régiments de Génie

Formation du régiment	Dates inscrites sur le DRAPEAU	ACTIONS D'ECLAT DU REGIMENT
1er régiment de génie. – Formé pour la première fois en 1814. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1815. – Reconstitué en 1816. – Réorganisé en 1875.	ALGER…….1830 ANVERS……...1832 CONSTANTINE…...1837 SEBASTOPOL……..1854 1855	Six compagnies du premier régiment du génie d'Anvers et contribuèrent au succès de ces opérations par leur dévouement et leur intrépidité. Elles furent citées à l'ordre du jour de l'armée belge.

2e – Formé en 1814. – Licencié en 1815. – Reconstitué en 1816. – Réorganisé en 1875.	CONSTANTINE……..1837 ZAATCHA……...1849 SEBASTOPOL…….1854 1855 PUEBLA……...1863	La 6e compagnie du 2e régiment du génie prit part à toutes les opérations du siège de Puebla. Elle fut plusieurs fois citée à l'ordre de l'armée pour la vaillance des sapeurs qui la composaient et leur intrépidité.
3e – Formé le 11 septembre 1814 avec le 2e bataillon de mineurs, et les 3e et 4e bataillons de sapeurs. Réorganisé en 1875.	CHATEAU DE MOREE 1828 ALGER…….1830 CONSTANTINE……..1837 SEBASTOPOL…….1854 1855	Les 6 compagnies du 3e régiment du génie envoyées en Crimée ont pris part à toutes les fatigues et à toutes les souffrances de cette campagne, ainsi qu'à l'assaut final de Sébastopol. Elles s'y sont couvertes de gloire et y ont écrit leurs exploits avec leur sang.
4e – Formé en 1875 au moyen de 6 compagnies du 1er régiment, 6 du 2e régiment et 6 du 3e régiment.	Aucune.	La 2e compagnie du 13e bataillon du génie (3e bataillon du 4e régiment du génie) a pris une part glorieuse à la campagne du Tonkin de 1884 à 1888. C'était la compagnie du sergent Bobillot, celle qui fournit au colonel Dominé le détachement qui se couvrit de gloire à Tuyen-Quan et se multiplia contre les attaques des Chinois.
5e – Formé en 1889 sous le nom de régiment de sapeurs de chemins de fer à 3 bataillons de 4 compagnies, plus 1 compagnie de sapeurs-conducteurs.	Aucune.	Le 5e régiment du génie est composé des 20e, 21e et 22e bataillons de l'arme ; il est en garnison à Versailles. Il a construit la voie ferrée reliant la ligne de l'Est aux tribunes du camp de Châlons dans la semaine qui a précédé la revue passée par le Tsar au camp de Châlons le 9 octobre 1896.
6e – Formé en 1894 avec le 2e régiment d'artillerie-pontonniers, dont le drapeau fut déposé aux Invalides en janvier 1895. – Le 2e régiment d'artillerie-pontonniers avait été formé lui-même en 1878 par dédoublement du régiment unique d'artillerie-pontonniers. Le régiment d'artillerie-pontonniers remonte au 7	PASSAGE DU RHIN……..1795 PASSAGE DE L'ADIGE…1801 PASSAGE DU DANUBE…1809 PASSAGE DE LA BERIZINA 1812	Le passage de la Bérézina a entouré d'une auréole de gloire le nom des pontonniers et à constitué pour le corps de l'artillerie un titre des plus sérieux à vouloir conserver les pontonniers comme le plus beau de ses joyaux. A la Bérizina, le dévouement des pontonniers fut le salut de l'empereur et des drapeaux de la Grande Armée. Bien que le drapeau du 2e pontonniers ait été versé aux Invalides, celui

mai 1795, où il fut organisé en bataillon de pontonniers. – Un 2e bataillon fut organisé en 1799. – C'est en 1840 que fut institué pour la première fois un régiment de pontonniers avec le numéro 15 de l'artillerie.		du 6e régiment de génie ne saurait être privé sans injustice de ses glorieuses inscriptions.
7e – Formé en 1794 avec le 1er régiment d'artillerie-pontonniers. – le 1er régiment d'artillerie-pontonniers avait été formé en 1878 par dédoublement du régiment unique. – C'est en 1840 qu'avait été créé le régiment d'artillerie-pontonniers sous le titre du 15e régiment d'artillerie. – En 1854, le régiment de pontonniers changea de numéro et devint 6e régiment d'artillerie. – En 1867, le régiment de pontonniers changea encore de numéro et devint 16e régiment d'artillerie. – En 1872, il perdit le numéro 16 et fut classé hors numéro, faisant série à part.	PASSAGE DU RHIN……..1795 PASSAGE DE L'ADIGE…1801 PASSAGE DU DANUBE…1809 PASSAGE DE LA BERIZINA 1812	Le 7e régiment de génie se trouve l'héritier le plus rapproché de la gloire attachée aux services des pontonniers du premier Empire, notamment des souvenirs du Danube en 1809 avant Essling et Wagram et des trois inoubliables journées de la Bérézina.

Exemplaire

LES DRAPEAUX DECORES

51e régiment d'infanterie

LE drapeau du 51° régiment d'infanterie a été décoré pendant la campagne : du Mexique.
Le 3 février 1863, au combat de Valle de Santiago, les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon du 51e, sous les ordres du chef de bataillon **ESTELLE**, chargèrent à la baïonnette deux mille guerilleros. Les deux compagnies s'emparèrent d'un drapeau qui fut pris par le lieutenant **BRUNOT** et, en outre, de 30 officiers et de 174 soldats faits prisonniers.
Cet exploit valut au drapeau du 51e la décoration qui l'a rendu le premier dans l'ordre numérique des régiments français décorés.

57e régiment d'infanterie

LE drapeau du 57e régiment d'infanterie a été décoré à la suite de la bataille du 16 août 1870, à Rezonville.
Le 57e régiment eut une très belle attitude dans cette journée, en face de la brigade westphalienne de Wedel, qui poussa droit sur la ferme de Grizières et traversa le ravin qui va du bois de Tronville à la ferme de Grizières, pour joindre le 57e. A peine les deux régiments westphaliens de la brigade de Wedel apparurent-ils au sommet du talus qui terminait le ravin, ils se trouvèrent sous les feux de la division de Cissey et particulièrement du 57e. En quelques minutes, 72 officiers et 2 542 hommes furent fauchés par ces feux. C'est dans le fouillis de ces morts que fut trouvé par un sergent-major du 57e le drapeau du 16° régiment d'infanterie allemand : ce sergent-major le remit au sous-lieutenant **CHABAL** qui le porta lui-même au général de division.
Telles sont les circonstances qui ont valu au 57e d'être, seul de nos régiments, décoré pendant la guerre franco-allemande et de clore, au point de vue chronologique, la liste actuelle des régiments décorés.

76e régiment d'infanterie

C'EST le 4 juin 1859, pendant la bataille de Magenta, que s'est produit le fait d'armes auquel le drapeau du 76e régiment d'infanterie a dû d'être
décoré.
Il était cinq heures du soir, les Français étaient maîtres du bois de Casa-Nova et achevaient de chasser les Autrichiens de la ferme, lorsque le fusilier **CLAVEL**, de la 3e compagnie du 2e bataillon du 76e, aperçut un lieutenant autrichien, qui sortait à la hâte de la ferme, en emportant un drapeau jaune. Quatre hommes accompagnaient l'officier : c'était la garde du drapeau. Clavel s'élance à la poursuite de ce groupe. Deux des Autrichiens firent face à l'attaque de Clavel. Clavel tua le premier d'un coup de feu à la tête et renversa le second de la pointe de sa baïonnette. Le lieutenant autrichien n'avait pas eu le temps de retirer son pistolet de sa gaine. Son sabre était encore au fourreau, quand Clavel saisit la hampe de son drapeau, qui était celui du 35e régiment d'infanterie. Clavel, dans la lutte, tomba à la renverse, sans lâcher la hampe. Plusieurs Autrichiens accourent vers les deux lutteurs et vont tuer Clavel, quand le fusilier **ALLEGRE**, de sa compagnie, arrive à l'aide de son camarade et oblige l'officier autrichien à renoncer à la lutte.
Tel fut l'épisode- qui valut au 76e régiment d'infanterie d'être le premier des régiments décorés.

99e régiment d'infanterie

LE drapeau du 99e régiment d'infanterie a été décoré pendant la campagne du Mexique.
Le 18 mai 1862, pendant le combat d'Aculcingo, appelé aussi de la Barranca Seca, le 2e bataillon du 99e régiment d'infanterie, commandé par le chef de bataillon **LEFEVRE**, se précipita au secours de la cavalerie du général **MARQUES**. Il la dégagea, et, dans la lutte, le sergent de grenadiers **PICARANT** s'empara d'un drapeau. Il fut fait en outre 1200 prisonniers, dans cette circonstance.
Tel est l'exploit qui a valu la décoration au 99e régiment d'infanterie, la croix au sergent Picarant et le grade de lieutenant-colonel au chef de bataillon Lefèvre.

2e régiment de zouaves

C'EST le 4 juin 1859, à la bataille de Magenta, que le drapeau du 2e régiment de zouaves a mérité d'être décoré.
Une colonne autrichienne marchait à l'attaque du flanc droit de la division **ESPINASSE**, quand le général Espinasse commanda : « Sacs à terre et à la baïonnette ! » Les zouaves laissent la colonne autrichienne s'avancer jusque sur les pièces de canon de la division et se précipitent alors dans la direction indiquée, en poussant des hourras. A une centaine de mètres de là, ils tombent sur deux bataillons du 9e régiment d'infanterie autrichien qui flottent un instant et se laissent entamer. Un combat acharné s'engage à l'arme blanche. Le zouave **DAURIÈRE**, de la 2e compagnie du 2e bataillon, attaque avec l'adjudant **SAVIERES** et quelques zouaves un groupe au milieu duquel on aperçoit un drapeau. La garde de ce drapeau se fait tuer pendant que le porte-drapeau essaye de dissimuler l'étendard sous sa capote blanche. Renversé par Daurière, qui s'est jeté sur lui, il cherche encore à couvrir le drapeau de son corps, mais, blessé d'un coup de sabre par l'adjudant Savières, il lâche prise. Daurière saisit le drapeau et s'élance hors de la mêlée, en l'élevant au-dessus de sa tête et le porte au général **CASTAGNY**.
Tel est le récit exact de cet épisode, qui permet au 2e régiment de zouaves de rivaliser avec le 76e régiment d'infanterie, comme étant le plus ancien des régiments français décorés.

———

3e régiment de zouaves

C'EST dans la campagne du Mexique que le drapeau du 3e régiment de zouaves a mérité la décoration.
C'était le 8 mai 1863 : l'assaut allait être donné au village de San Lorenzo.
Le 1er bataillon du 3e régiment de zouaves était commandé par le chef de bataillon de **BRICHE**. Le signal de l'assaut est donné. D'un bond, le bataillon est dans le village. Tout est tué, tout fuit. Le sous-lieutenant **HENRY** et le zouave **STUM** sont des premiers à l'assaut. Chacun d'eux s'empare d'un drapeau mexicain. Le sous-lieutenant fut décoré ; le zouave reçut la médaille militaire.
Telles sont les circonstances qui ont permis au 3e régiment de zouaves d'être décoré comme son frère aîné, le 2e régiment.

———

10e bataillon de chasseurs à pied

LE drapeau des chasseurs à pied a été décoré pour un exploit du 10e bataillon pendant la bataille de Solferino, le 24 juin 1859.
Le sergent **GARNIER**, de la 1re compagnie du 10e bataillon, entra un des premiers dans le cimetière de Solferino. Il aperçut un drapeau autrichien
autour duquel les ennemis s'efforçaient de se réunir. Il s'élance pour l'enlever avec quelques chasseurs, et, après un combat à la baïonnette des plus acharnés, revient ayant pris l'étendard du 60e régiment d'infanterie (prince Wasa) et les survivants de sa garde.

3e régiment de tirailleurs algériens

Le drapeau du 3e régiment de tirailleurs algériens a été décoré pendant la campagne du Mexique. C'est le 8 mai, à l'attaque du village de San
Lorenzo, qu'il a mérité cette distinction.
On allait donner le signal de l'assaut. Le bataillon de tirailleurs algériens auquel le 3e régiment de tirailleurs avait fourni deux de ses compagnies et son chef de bataillon **COTTRET** était au premier rang. Au signal, le bataillon se précipite avec furie sur le village de San Lorenzo. Deux de ses tirailleurs, l'un **HAMED BEN AYOUB,** l'autre **KHEMIL BEN ALI**, s'emparent chacun d'un drapeau mexicain et sont pour cet exploit cités par le général baron **NEGRE** dans son ordre du jour, tandis que le drapeau du 3e tirailleurs, auquel appartiennent les deux preneurs de drapeau, reçut la décoration.
Telles sont les circonstances précises de l'action d'éclat qui a valu la décoration au drapeau du 3e régiment de tirailleurs. Elles ont été plus d'une fois rapportées d'une manière différente, et des contestations se sont élevées sur la personnalité et sur le régiment des deux tirailleurs qui ont accompli cette action d'éclat, mais le récit qui précède est de tout point authentique.

Anne Tramil

1er régiment de chasseurs d'Afrique

C'EST pendant la campagne du Mexique que le drapeau du 1er régiment de chasseurs d'Afrique mérita d'obtenir, le premier dans notre cavalerie,
la décoration.
Il est d'ailleurs le seul de nos étendards de cavalerie qui ait encore reçu cette distinction. Le 5 mai 1863, pendant le siège de Puebla, le 6e escadron du 1er régiment de chasseurs d'Afrique, commandé par le chef d'escadrons **de FOUCAULT,** chargea trois fois 1 500 cavaliers mexicains en avant de San Pablo del Monte et parvint à les tenir en échec. A ce moment, l'infanterie française, jusque-là en arrière, est arrivée, à force de vitesse, à entrer en ligne à côté de la cavalerie. Plein de confiance, le 6e escadron charge cette fois à fond et met l'ennemi dans une déroute complète, lui prenant un étendard, celui des lanciers de Durango, et beaucoup de prisonniers. Dans cette dernière charge, le commandant de Foucault, qui en avait assuré le succès, avait trouvé une mort glorieuse ; mais le drapeau du régiment était décoré.
Cet épisode mérite d'autant plus d'être bien connu que, ainsi que cela a été remarqué plus haut, un seul parmi les 90 étendards de notre cavalerie est décoré, celui du 1er chasseurs d'Afrique.

****

Ancestramil

Table des matières

LE DRAPEAU (Préface de GEORGE Dunuy). 1

1789-1795

L'origine des trois couleurs (M. LOIR). 1
La chemise sanglante du général Beaupuy (G. BUSSIÈRES et LEGONIS). 4
L'adoption du pavillon tricolore dans la marine (M. Loin). 6
Linois fait clouer son pavillon au mât de sa frégate (Divers auteurs). 10
Héroïsme du Vengeur (Commandant RENAUDIN). 13
Aux armées de la Convention. 16

1796-1799

Les braves de Lodi (Un Officier de la 32e demi-brigade). 21
« J'étais tranquille, la 32e était là » (Histoire régimentaire et divisionnaire de l'armée d'Italie). 23
Au pont d'Arcole (SÉGUR) 24
« La 25e s'est couverte de gloire » (MASSENA) 28
Le drapeau de la 14e à Rivoli (Divers auteurs). 30
« Brave 18e, je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous ! » (PELLEPORT) 31
« La terrible 57e que rien n'arrête ! » (PELLEPORT). 35
A l'armée d'Italie (Divers auteurs). 36
Aux armées du Directoire., 38
A l'armée d'Egypte (Victoires et conquêtes). 41

1800-1805

Le drapeau de la 46e demi-brigade. 43
Les drapeaux de Marengo (MARMONT). 46
La 27e demi-brigade à Hohenlinden (S. CARNOT). 49
La distribution des aigles (Moniteur universel). 51
Deux drapeaux du 76e retrouvés à Innsbrück (Du FRESNEL). 53
« Souvenez-vous qu'il s'agit de sauver les aigles françaises ! » (Général THOUMAS). 54
« Vengeons nos drapeaux ! » (Général RAPP). 56
A Austerlitz (Divers auteurs). 57
Le colonel Corbineau à Austerlitz (COFTBINEAU) 60
Lettre de Napoléon à l'archevêque de Paris. 63

1806-1808

Le 2e dragons prend trois drapeaux à Iéna (Général AMBERT). 65
Napoléon au tombeau de Frédéric le Grand (G. BAPST). 67
Les grenadiers de la Garde à Eylau (SÉGUR). 68

Archestrami

Pendant la campagne de Pologne (Divers auteurs). 75
L'entrevue de Tilsit (Général baron LEJEUNE). 76
Le retour des aigles victorieuses en 1807 (NORVINS) 78
L'entrevue d'Erfurt (VANDAL). 79
La garde de l'aigle (Mémorial de Sainte-Hélène). 81

1809-1813

L'aigle du 65e à Ratisbonne (DE LYDEN). 83
Le 57e à Essling (Général baron LEJEUNE). 80
La devise du 84e : « Un contre dix » (NORVINS) 86
Les aigles de la division Broussier à Wagram (Général THOUMAS). 87
Présentation des drapeaux espagnols au Corps législatif (SÉGUR.) 91
Les drapeaux de la Grande Armée. 93
La prise d'un drapeau anglais aux Arapiles (MARMONT). 94
Autour de l'aigle pendant la retraite de Russie (SÉGUR). 95
L'aigle du 18e en Russie (G. BAPST). 98

1814-1815

Les dragons prennent un étendard à Mormant (MILHAUD). 101
Les Adieux de Fontainebleau (Une année de la vie de Napoléon). 102
Aux Invalides en 1814 (LALLEMAND). 105
Les marins et le drapeau tricolore en 1814 et en 1815 (M. Loin). 107
La rentrée de Napoléon aux Tuileries en 1815 (Une année de la vie de Napoléon). 110
Les drapeaux du 45e et du 105e à la Haye-Sainte (THIERS). 112
Les trophées conquis par es cuirassiers à Waterloo (THIERS) 118

1816-1848

L'amiral Dupérré fait respecter le pavillon de la France. 125
La prise du fort de l'Empereur à Alger (Général baron PÉTIET). 128
Le changeaient de drapeau à Alger (CAMILLE ROUSSET). 130
L'assaut de Constantine (Duc D'ORLEANS). 131
Le drapeau de Mazagran (G. DURUY). 137
Le combat du col de Mouzaïa (CAMILLE ROUSSET). 142

1841-1854

Prise de la Smala d'Abd-el-Kader (CAMILLE ROUSSET) 119
Sidi-Brahim (Lieutenant RICHARD). 151
Lamartine et le drapeau rouge (1848) (GARNIER-PAGÈS). 152
Le siège de Laghouat (Général DU BARAIL). 166
La distribution des aigles en 1852 (Le Moniteur). 173

1854-1855

A l'abri du drapeau parlementaire (ALFRED RAMDAUD). 179
Le drapeau du 39e à l'Alma (Historique du 39e régiment d'infanterie). 181

Angestiami

Les zouaves à l'Alma (LAURENCIN). 183
Le drapeau du 6e de ligne à Inkerman (Récit d'un officier publié par « la Presse »). 184
« J'y suis, j'y reste » (G. BAPST). 102
Un drapeau improvisé à l'assaut de Malakoff (Lieutenant RICHARD). 196
Un régiment enseveli. 197

1856-1869

Le 2e zouaves prend un drapeau autrichien à Magenta (LAURENCIN) 201
« Camarades, veillez au drapeau ! » Le 1er zouaves à Melegnano (LAURENCIN) 203
Les drapeaux à Solferino (Commandant DU FRESNEL). 206
La rentrée des troupes d'Italie (Le Moniteur). 209
Le drapeau du 99e de ligne est décoré au Mexique (1862) (ROGER DE BEAUVOIR). 211
Le 1er chasseurs d'Afrique au Mexique (F. HUE). 212
Le drapeau du 3e zouaves est décoré à San Lorenzo (LAURENCIN). 214
Le drapeau du 51e est décoré au Mexique (Lieutenant PAINVIN). 217

1870-1896

Le drapeau du 74e à Wissembourg (DICK DE LONLAY). 221
« Mes amis, au drapeau! » (Commandant DU FRESNEL). 222
Le drapeau du 96R à Froeschwiller (DE LYDEN) 223
Le drapeau du 2e turcos après Reichshoffen (J. CLARETIE). 225
Le drapeau du 1er de ligne à Gravelotte (Historique du 1er régiment d'infanterie). 226
Le 51e de ligne sauve le drapeau du 3e grenadiers à Rezonville (Lieutenant PAINVIN). 227
Le 57e de ligne à Rezonville (R. DE BEAUVOIR). 229
L'aigle du 93e est sauvée à Gravelotte (Divers auteurs). 232
Le drapeau du 28e à Saint-Privat (E. SIMOND) 233
Les drapeaux de Metz. 238
Le drapeau des zouaves pontificaux à Loigny (S. JACQUEMONT) 242
La prise du drapeau du 61e poméranien. 246
La distribution des drapeaux en 1880. 247
A Fou-Tchéou (MAURICE LOIR) 250
Le drapeau du 200e aux Invalides (Divers auteurs) 253

TABLEAU HISTORIQUE DES RÉGIMENT

Infanterie. 259
Chasseurs à pied. 278
Zouaves. 281
Tirailleurs algériens. 281
Régiments étrangers. 282
Cuirassiers. 283
Dragons 285
Chasseurs à cheval et Hussards. 289

Ancestram

Chasseurs d'Afrique et Spahis. 295
Artillerie. 297
Train des équipages militaires. 302
Génie. 303
Les drapeaux décorés. 305

Ancestramil